

Mégalithes dans le Monde

Volume I



sous la direction de

Luc LAPORTE, Jean-Marc LARGE

Laurent NESPOULOUS, Chris SCARRE, Tara STEIMER-HERBET

Mémoire LVIII - 2022



© APC - Mémoire LVIII - 2022
2 Volumes
ISSN 1159-8646
ISBN 979-10-90534-74-2



Mégalithes dans le Monde

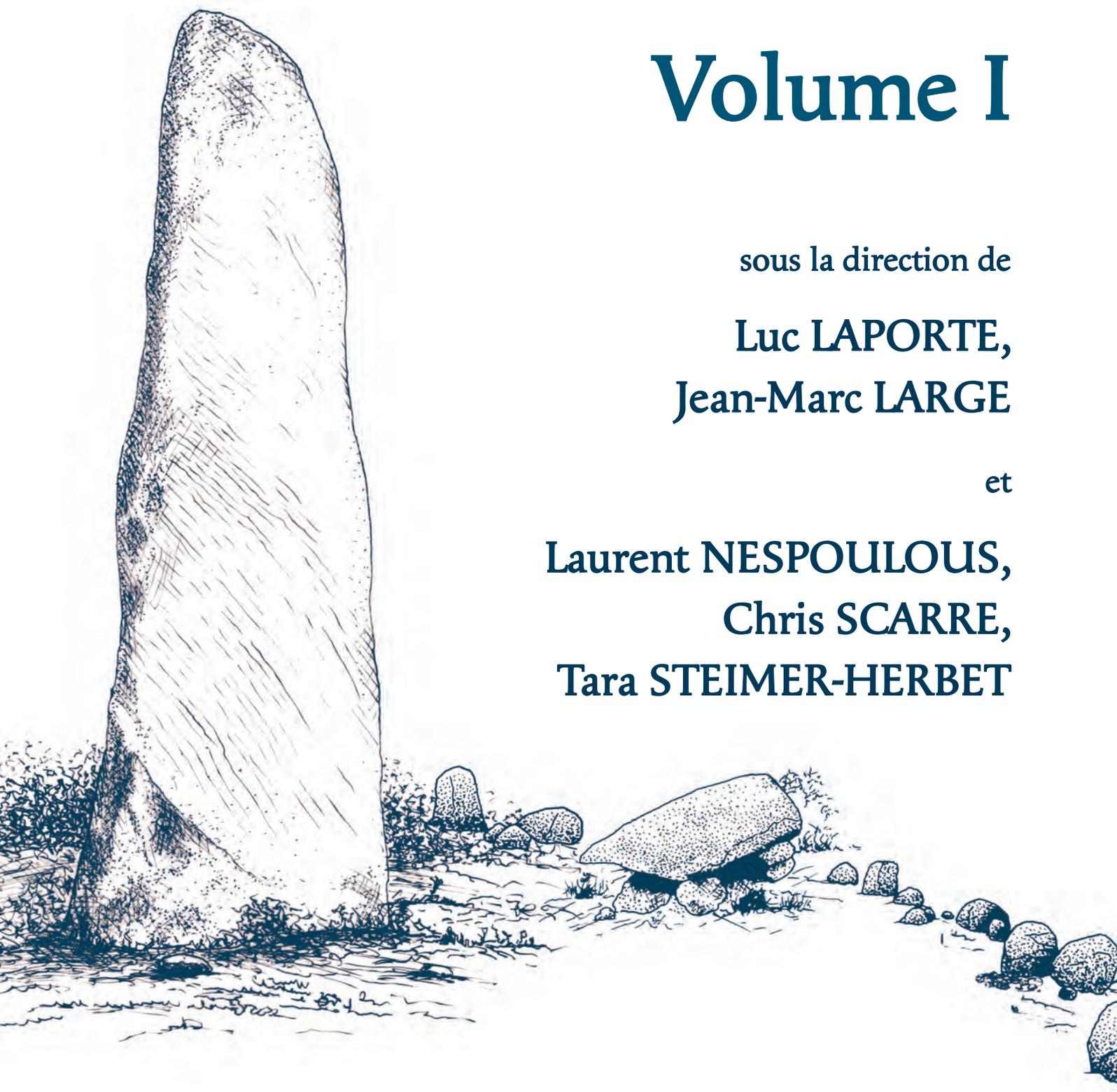
Volume I

sous la direction de

Luc LAPORTE,
Jean-Marc LARGE

et

Laurent NESPOULOUS,
Chris SCARRE,
Tara STEIMER-HERBET



Lors de la préparation de cet ouvrage, nous avons appris le décès d'Alain GALLAY, professeur émérite à l'Université de Genève, qui a beaucoup apporté à la discipline. Sa participation aux Rencontres Internationales sur les Mégalithes dans le Monde, dont il fut membre du comité scientifique, a été un grand honneur pour nous. Toute l'équipe éditoriale lui rend hommage.

Sommaire

VOLUME I MÉGALITHES DANS LE MONDE

Préface

Roger JOUSSAUME

15

Introduction

Jean-Paul CROS, Sophie CORSON,
Jean-Marc LARGE, Luc LAPORTE

18

Partie I : Mégalithes

Chapitre 1

**Du projet architectural aux ruines mégalithiques :
une vision dynamique de vestiges “pétrifiés”**

Luc LAPORTE

27

Chapitre 2

**Mégalithisme et autres monumentalismes :
pour élargir le débat**

Alain GALLAY (†)

49

Chapitre 3

**Du siège de roc à la chambre funéraire.
Histoire, mythes et mégalithes au Japon**

François MACÉ, Laurent NESPOULOUS

63

Chapitre 4	83
Genèse du mégalithisme : la construction d'une identité culturelle pour une meilleure circulation des marchandises	

Tara STEIMER-HERBET

Chapitre 5	93
Les pierres dans le paysage : des monuments mégalithiques dans un cadre plus vaste	

Chris SCARRE

Auteurs - Partie I	103
---------------------------	-----

Bibliographie - Partie I	105
---------------------------------	-----

Partie II : Mégalithes en Amériques

Introduction	120
---------------------	-----

José R. OLIVER, Luc LAPORTE

Chapitre 6	129
Mégalithes précolombiens des Caraïbes : bateyes et plazas des Grandes Antilles	

José R. OLIVER

Chapitre 7	159
Mégalithes des Andes colombiennes : Boyacá, Sierra Nevada del Cocuy et San Agustín	

José R. OLIVER

Chapitre 8	193
Les structures mégalithiques de l'Holocène supérieur dans la partie orientale de l'Amazonie	

João DARCY DE MOURA SALDANHA

De la pierre au dégraissant : granite, céramique et mégalithisme à Amapá (Brésil)	202
--	-----

Marina DA SILVA COSTA

Chapitre 9 Mégalithisme non funéraire chez des chasseurs-cueilleurs et des pasteurs non sédentaires : Tulán-52 et Tulán-54 (désert de l'Atacama, Chili) Catherine PERLÈS, Lautaro NÚÑEZ	205
---	-----

Auteurs - Partie II	217
----------------------------	-----

Bibliographie - Partie II	219
----------------------------------	-----

Partie III : Mégalithes de l'île de Pâques à l'Indonésie

Introduction Nicolas CAUWE, Tara STEIMER-HERBET	236
---	-----

Chapitre 10 Monument aborigène pléistocène dans le nord de l'Australie Chris URWIN, Bruno DAVID, Jean-Jacques DELANNOY, Joshua A. BELL, Jean-Michel GENESTE	241
---	-----

Chapitre 11 Mégalithisme de Polynésie orientale Nicolas CAUWE	257
---	-----

Chapitre 12 Architectures mégalithiques dans un monde océanique de "petites îles (Micro-nésie)" Christophe SAND	277
---	-----

Chapitre 13 Mécanismes de l'apparition et de la disparition des mégalithes indonésiens Tara STEIMER-HERBET	291
--	-----

Chapitre 14 Menhirs de Tana Toraja (Indonésie) : une évaluation ethnoarchéologique préliminaire Ron ADAMS, Guillaume ROBIN	307
Chapitre 15 Mégalithes de Sumatra et de Nias (Indonésie) : concepts de “valeur” derrière la fabrication de monuments en pierre Dominik BONATZ	322
Chapitre 16 Le contexte social du mégalithisme, approche ethnoarchéologique : ce que nous enseigne le cas de l’île indonésienne de Sumba Christian JEUNESSE	341
Techniques mégalithiques sur l’île de Sumba (Indonésie) : de la carrière à l’abandon Noisette BEC DRELON, Christian JEUNESSE	365
Chapitre 17 Établir un cadre plus large. Une comparaison des traditions récentes de construction de mégalithes à Sumba (Indonésie) et au Nagaland (Inde) Maria WUNDERLICH	373
Auteurs - Partie III	391
Bibliographie - Partie III	393
Partie IV : Mégalithes en Inde et en Asie du Sud-Est	
Introduction Rabindra Kumar MOHANTY, Johannes MÜLLER	415
Chapitre 18 Cultures mégalithiques en Asie du Sud Rabindra Kumar MOHANTY	419

Chapitre 19 Architectures mégalithiques en Inde Rabindra Kumar MOHANTY	433
Chapitre 20 Mégalithes du nord-est de l'Inde : monuments et structures sociales Tiatoshi JAMIR, Johannes MÜLLER	449
Chapitre 21 Monuments mégalithiques de l'État de Jharkhand (Inde) : archéologie et ethnographie Himanshu SHEKHAR, Rabindra Kumar MOHANTY	477
Chapitre 22 Jarres en pierre d'Asie du Sud-Est et d'Inde du Nord-Est : problèmes et perspective Tilok THAKURIA	491
Chapitre 23 Les dolmens de Karachi, Sindh (Pakistan) Zulfiqar Ali KALHORO	503
Chapitre 24 Mégalithes de la région de Vidarbha (Inde) Rabindra Kumar MOHANTY	512
Site mégalithique de Mahurjhari (Inde) Rabindra Kumar MOHANTY	522
Site mégalithique de Bhagimohari (Inde) Rabindra Kumar MOHANTY	524
Chapitre 25 Disparités dans la répartition des sépultures mégalithiques de Vidarbha (Inde) : un examen minutieux Virag SONTAKKE	527

<i>Chapitre 26</i>	539
Organisation sociale du “peuple” mégalithique dans le Vidarbha, Maharashtra (Inde)	
Shantanu VAIDYA, Rabindra Kumar MOHANTY	
<i>Chapitre 27</i>	551
Les monuments mégalithiques au Tamil Nadu (Inde) : contenu et contexte	
K. RAJAN	
<i>Auteurs - Partie IV</i>	575
<i>Bibliographie - Partie IV</i>	577
Abstracts	601

VOLUME II MÉGALITHES DANS LE MONDE

Partie V : Mégalithes de l'Asie centrale et orientale

Introduction Laurent NESPOULOUS, Anke HEIN	621
<i>Chapitre 28</i> Des monuments dans les montagnes : les tombes mégalithiques de la Chine occidentale Anke HEIN	627
<i>Chapitre 29</i> Cairns et dolmens préhistoriques en Mandchourie (Chine) Kazuo MIYAMOTO	649
<i>Chapitre 30</i> Dolmens et sociétés de la péninsule de Corée Daisuke NAKAMURA	671
<i>Chapitre 31</i> Dolmens de la péninsule coréenne : utilisation et conservation des dolmens à Hoseo (Corée du Sud) Joon-ho SON	691
<i>Chapitre 32</i> Les développements d'une culture des arts de la pierre dans la Corée ancienne Takafumi YAMAMOTO	699
<i>Chapitre 33</i> Des contextes du mégalithisme dans l'archipel japonais au mégalithisme comme contexte : réflexions pour inventaire des premières sociétés sédentaires aux premières sociétés à État Laurent NESPOULOUS	721

Chapitre 34 Mégalithes préhistoriques et protohistoriques de l'archipel japonais Yoshio KIKUCHI	745
Chapitre 35 Mégalithes ornés et complexes funéraires à l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer en Mongolie et en Sibérie méridionale Jérôme MAGAIL, Yuri ESIN, Jamiyan-Ombo GANTULGA, Fabrice MONNA, Tanguy ROLLAND, Anne-Caroline ALLARD	759
“Pierre à cerfs” de Tamchinsky : expérimentation pour la documentation d'objets mégalithiques Vladislav KAZAKOV, Vasily KOVALEV, Kair ZHUMADILOV, Lyudmila LBOVA, Aleksandr SIMUKHIN	773
Chapitre 36 Traditions mégalithiques au début de l'Âge du Bronze dans l'Altaï mongol : le phénomène culturel Chemurcek (Qie'muerqieke) Alexey KOVALEV	779
Auteurs - Partie V	803
Bibliographie - Partie V	805
Partie VI : Mégalithes du Caucase à la péninsule arabique	
Introduction Tara STEIMER-HERBET, Viktor TRIFONOV	831
Chapitre 37 À l'ombre des monolithes. Göbekli Tepe et la tradition monumentale du Précéramique levantin Rémi HADAD	835

Chapitre 38 Les mégalithes de l'Âge du Bronze dans le Caucase : trajectoire de développement de l'architecture et de la pratique funéraire Viktor TRIFONOV	849
Chapitre 39 Les dolmens des Balkans Georgi NEKHRIZOV, Stanislav ILIEV	865
Chapitre 40 Au croisement des continents. Le mégalithisme en Turquie Bakiye YÜKMEN EDENS	879
Chapitre 41 Démêler les typologies et les chronologies du mégalithisme au Levant James FRASER	901
Chapitre 42 Cairns et tombes tours protohistoriques en Arabie sud-orientale (fin 4^e - début 3^e millénaire avant l'ère commune) Olivia MUNOZ	920
Chapitre 43 Le mégalithisme au Moyen-Orient Tara STEIMER-HERBET	937
Auteurs - Partie VI	951
Bibliographie - Partie VI	953
 Partie VII : Mégalithes en Afrique	
Introduction Jean-Paul CROS, Luc LAPORTE	979

Chapitre 44 Mégalithes en Afrique : cadre général Alain GALLAY (†)	984
Chapitre 45 La Corne de l’Afrique : 5 millénaires de mégalithisme Jean-Paul CROS	1 002
Chapitre 46 Les “sites à piliers” du Néolithique pastoral du nord-ouest du Kenya Elisabeth HILDEBRAND, Katherine M. GRILLO	1 019
Chapitre 47 Mégalithes à Madagascar Mike PARKER PEARSON	1 041
Chapitre 48 Mégalithes du Nigeria : l’empreinte d’anciennes civilisations Abu Solomon EDET, Abubakar SULE SANI	1 053
Chapitre 49 Mégalithes du Sénégal et de Gambie dans leur contexte régional Luc LAPORTE, Hamady BOCOUM, Adrien DELVOYE, Jean-Paul CROS, Selim DJOUAD, Matar NDIAYE, Aziz BALLOUCHE, Pierre LAMOTTE, Mathilde STERN, Abdoulaye NDIAYE, Laurent QUESNEL	1 071
Architectures en terre et mégalithismes : l’exemple du monument de Soto (Sénégal) Adrien DELVOYE, Khady THIAW, Marylise ONFRAY, Matar NDIAYE, Philippe GOUÉZIN, Abdoulaye NDIAYE, Vivien MATHÉ, Tioro BA, Christian CAMERLYNCK, Sire NDIAYE, Adrien CAMUS, Philippe BOULINGUIEZ, Leonor ROCHA, Pierre LAMOTTE, Aziz BALLOUCHE, Hamady BOCOUM, Luc LAPORTE	1 092
Chapitre 50 Monumentalismes et rites funéraires du Sahara central et oriental Alain GALLAY (†)	1 097

Chapitre 51 Monuments néolithiques à pierres levées du nord-ouest du Sahara Robert VERNET	1 114
---	-------

Chapitre 52 Les nécropoles mégalithiques de l'est du Maghreb Joan SANMARTÍ	1 131
--	-------

Auteurs - Partie VII	1 145
-----------------------------	-------

Bibliographie - Partie VII	1 149
-----------------------------------	-------

Partie VIII : Mégalithes en Europe

Introduction Chris SCARRE	1 169
-------------------------------------	-------

Chapitre 53 Plus grand que nature : monumentalité du paysage et représentation non humaine à Lepenski Vir (Serbie) Dušan BORIC	1 173
--	-------

Chapitre 54 Sur les rives atlantiques. De l'origine des mégalithes en Europe ? Luc LAPORTE, Primitiva BUENO RAMÍREZ	1 195
---	-------

Pierres dressées à l'air libre et pierres dressées des espaces sépulcraux. Vers une convergence des dispositifs. L'exemple des mégalithes du département du Morbihan (France) Philippe GOUÉZIN	1 215
--	-------

Chapitre 55 Première monumentalité funéraire en Europe occidentale : la nécropole de Fleury-sur-Orne "Les Hauts de l'Orne" (Normandie, France) Emmanuel GHESQUIÈRE, Philippe CHAMBON, David GIAZZON, Corinne THÉVENET, Aline THOMAS	1 221
--	-------

Chapitre 56 Les débuts de la monumentalité en Europe du Nord Johannes MÜLLER, Karl-Göran SJÖGREN	1 235
Vieux ossements ou premières tombes ? Un bref résumé des séquences funéraires mégalithiques dans le sud de la Suède basé sur des datations au radiocarbone Malou BLANK	1 257
Chapitre 57 Au-delà des comparaisons : la diversité des structures mégalithiques Richard BRADLEY	1 261
Chapitre 58 Mégalithes du nord et du nord-ouest de l'Europe : France, Grande-Bretagne et Irlande Chris SCARRE, Luc LAPORTE	1 275
Le liant argileux : un trait d'union entre architecture funéraire mégalithique et architecture monumentale non mégalithique à partir d'exemples champenois (France) Vincent DESBROSSE, Julia WATTEZ	1 277/ 1 279
ADN et parenté dans les monuments mégalithiques de la façade atlantique française Olivia CHERONET, Daniel FERNANDES, Iñigo OLALDE, Nadin ROHLAND, Ludovic SOLER, Jean-Paul CROS, Jean-Marc LARGE, Chris SCARRE, Roger JOUSSAUME, David REICH, Luc LAPORTE, Ron PINHASI	1 282/ 1 284
Des Secrets dans les Pierres : examen de la présence de pierres à inclusions dans les tombes à couloir de l'Europe atlantique Patricia KENNY	1 292/ 1 294
Étude de 26 cercles de pierres préhistoriques en Irlande, et leur calendrier basé sur l'observation du lever du soleil Terence MEADEN	1 300/ 1 303
Chapitre 59 Le mégalithisme de la Méditerranée : une histoire dans la longue durée Jean GUILAINE	1 305
Le monument mégalithique d'Uzès (Gard, sud de la France) Marie BOUCHET, Philippe CAYN, Christian SERVELLE	1 321

Chapitre 60 Mégalithisme versus cyclopéisme : le cas de Minorque préhistorique Cristina BRAVO ASENSIO, Irene RIUDAVETS GONZÁLEZ	1 327
Chapitre 61 <i>Small is Beautiful</i> : le mégalithisme ancien et les premières architectures funéraires du centre-sud du Portugal (sud-ouest de la péninsule Ibérique) Marco António ANDRADE, Rui MATALOTO, André PEREIRA	1 339
Chapitre 62 Art mégalithique : scénarios funéraires dans l'Europe néolithique Primitiva BUENO RAMÍREZ, Rosa BARROSO BERMEJO, Rodrigo de BALBÍN BEHRMANN	1 351
Don Bosco : un nouveau cimetière mégalithique du Néolithique final à Sion (Valais - Suisse) Manuel MOTTET	1 366
Auteurs - <i>Partie VIII</i>	1 373
Bibliographie - <i>Partie VIII</i>	1 377
Conclusion Luc LAPORTE	1 415
Abstracts	1 431

Préface

C'est seulement dans la deuxième moitié du XIX^e siècle de notre ère que dans le monde débute l'étude des monuments mégalithiques, c'est-à-dire édifiés avec de grosses pierres, sans d'ailleurs que soit précisé quel devait être le poids de ces grosses pierres pour être considérées comme mégalithiques. Ces monuments sont alors de deux ordres :

1. Les pierres dressées, "menhirs" seuls ou groupés en lignes droites ou courbes, parfois multiples comme les alignements de Carnac en France, ceux d'Hartashen en Arménie, de Doring au Tibet ou de Mohandid al-Hamli au Yémen ; voire en lignes fermées, enceintes nombreuses dans les îles Britanniques, parfois nommées "cromlech" par erreur. La signification et le rôle social de toutes ces pierres dressées ne sont pas encore bien compris des archéologues, mais de nombreuses interprétations ont été avancées.
2. Les chambres funéraires, "dolmens" aux plans circulaires ou polygonaux, voire à cellules multiples, construits entièrement ou partiellement avec de gros blocs de pierre et recouverts d'un tumulus de terre (tertre) ou de pierres (cairn) à base variable circulaire, rectangulaire,

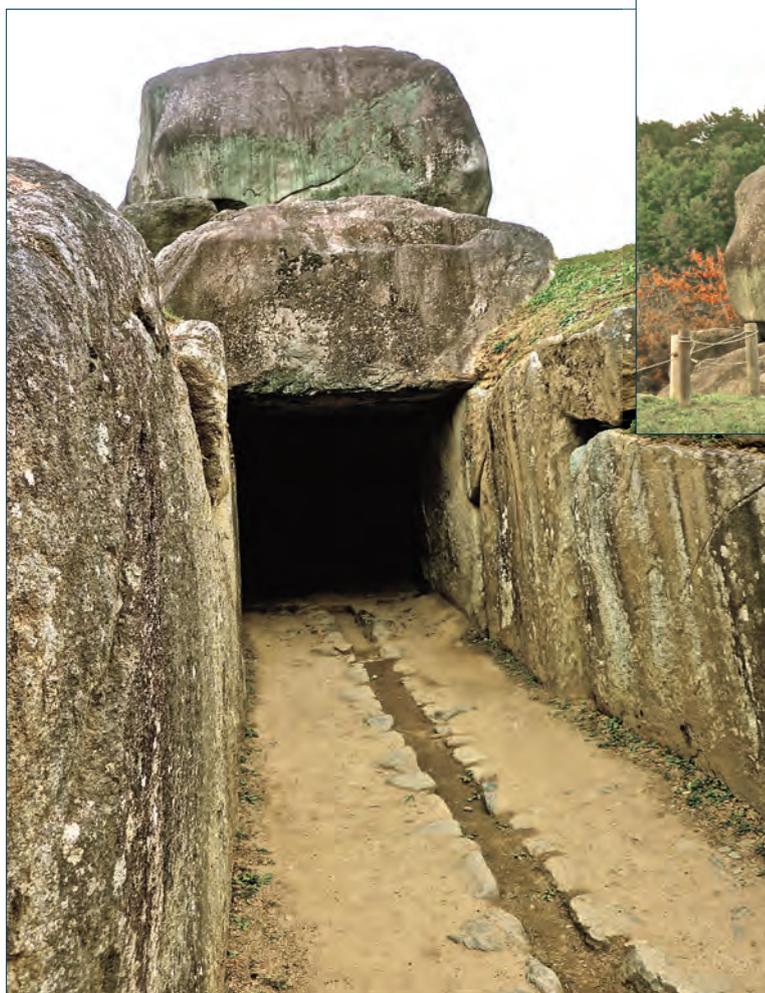


Fig. 1 – Kofun d'Ishibutai à Usuka (Japon) daté du VI^e siècle de notre ère. Les blocs de couverture pèsent 75 et 60 tonnes (Clichés : R. Joussaume ; voir R. Joussaume, *Mégalithisme en Extrême-Orient : Chine, Corée, Japon*, *Bulletin du Groupe Vendéen d'Études Préhistoriques*, n° 52, 2016, p. 33-46).

trapézoïdale plus ou moins allongée, parfois même de manière démesurée, et au volume en dôme ou pyramidal, voire à toit plat. L'accès à cette chambre se faisait par déplacement d'une dalle latérale ou par un couloir plus ou moins long, lui-même à fermeture amovible ou démontable quand il s'agissait d'un muret. L'ensemble dolmen-couloir était donc invisible de l'extérieur avant la destruction de l'enveloppe tumulaire, notion dont on a rarement tenu compte dans la description de l'aspect sous lequel se présentaient ces architectures au moment de leur utilisation.

Le concept de "monument mégalithique" s'élargira par la suite à d'autres types d'architectures dans le monde. À côté des menhirs aniconiques, certaines pierres dressées porteront des signes gravés ou peints et seront alors des "stèles", nombreuses dans le sud de l'Éthiopie par exemple. Elles accompagneront fréquemment des sépultures simples ou doubles, voire plus nombreuses encore.

Datés du Néolithique à partir du début du V^e millénaire avant notre ère pour les plus anciens, bien plus encore pour le site particulier de Göbekli Tepe en Turquie considéré comme un temple daté du X^e millénaire avant notre ère, des monuments mégalithiques sont encore édifiés aujourd'hui dans certaines régions du monde, en Afrique de l'Est en particulier. De grosses pierres ont été sculptées pour former les statues de l'île de Pâques qui ne sont donc ni des menhirs ni des dolmens, mais aussi les statues-menhirs, beaucoup plus petites, du sud de la France ainsi que de nombreuses autres stèles aux formes humaines (anthropomorphes) de par le monde.

À cela, il faudra ajouter des monuments spécifiques à certaines régions comme la Sardaigne avec ses tombes de géants, véritables allées couvertes mégalithiques précédées d'une grande pierre sculptée dressée dans l'entrée au milieu de deux antennes courbes de dalles jointives déterminant une avant-cour. Et bien d'autres encore...

À côté de ces monuments mégalithiques, il faudrait en faire apparaître de nombreux autres souvent assimilés aux premiers, mais qu'il vaudrait mieux regrouper dans un même ensemble dans la mesure où aucun élément véritablement mégalithique n'entre dans leur architecture. Il s'agit d'un grand nombre de structures construites avec des pierres de petite taille dans la moitié nord de l'Afrique en particulier. Certaines forment parfois d'imposants



Fig. 2 – Monument funéraire de Nefas Mawcha à Axoum (Éthiopie) daté du III^e siècle de notre ère. La dalle de couverture mesure 17,30 m de longueur, 6,50 m de largeur et 1,30 m d'épaisseur pour un poids d'environ 300 tonnes (Cliché : R. Joussaume ; voir S.C. Munro-Hay, *Excavations at Aksum, an account of research at the ancient Ethiopian capital directed in 1972-4 by the late Dr Neville Chittick*. London: The British Institute in Eastern Africa, 1989, p. 116-120).

tumulus mais nous ne savons rien de ce qu'ils recouvrent, alors que quelques-uns peuvent abriter un dolmen invisible sans fouille. D'autres assemblages de pierres sur le sol forment des plateformes circulaires ou en croissants, certaines pourvues d'antennes, limitées à quelques niveaux de petites pierres superposées qui recouvrent des sépultures. Il existe aussi, en péninsule arabique en particulier, des tombes tours, associées ici à une file de petits monticules de pierres, qu'il serait préférable de classer avec bien d'autres dans les "monuments paramégalithiques" pour les dissocier des authentiques monuments mégalithiques tels que nous les avons définis.

Je suis reconnaissant aux organisateurs de cette rencontre internationale sur le mégalithisme dans le monde pour m'avoir demandé de rédiger une petite préface à cet important ouvrage qui fait le point sur les travaux récents de la communauté scientifique attachée à ces recherches. Bien des progrès seront encore à effectuer sur ce sujet et tout spécialement sur les occupants des dolmens qui commencent à se faire connaître grâce à des travaux très prometteurs sur l'ADN en particulier. Il sera alors plus facile d'aborder précisément le rôle social de toutes ces structures quand on aura une meilleure connaissance de ceux qui ont été déposés dans ces espaces si bien protégés.

Quelques publications de R. Joussaume

Des dolmens pour les morts. Les mégalithismes à travers le monde. Paris : Hachette, 1985, 398 p.

Dolmens for the Dead. Megalithic Building throughout the World. London: B.T. Batsford Ltd., 1988, 320 p., 26 photos (traduction de l'ouvrage précédent).

Les charpentiers de la pierre. Monuments mégalithiques dans le monde. Paris : La Maison des Roches, 2003, 128 p.

Palets et minches de Gargantua. Mégalithisme dans le Centre-Ouest de la France. Chauvigny : Association des Publications Chauvinoises (*Memoria momenti*, 39), 2016, 388 p.

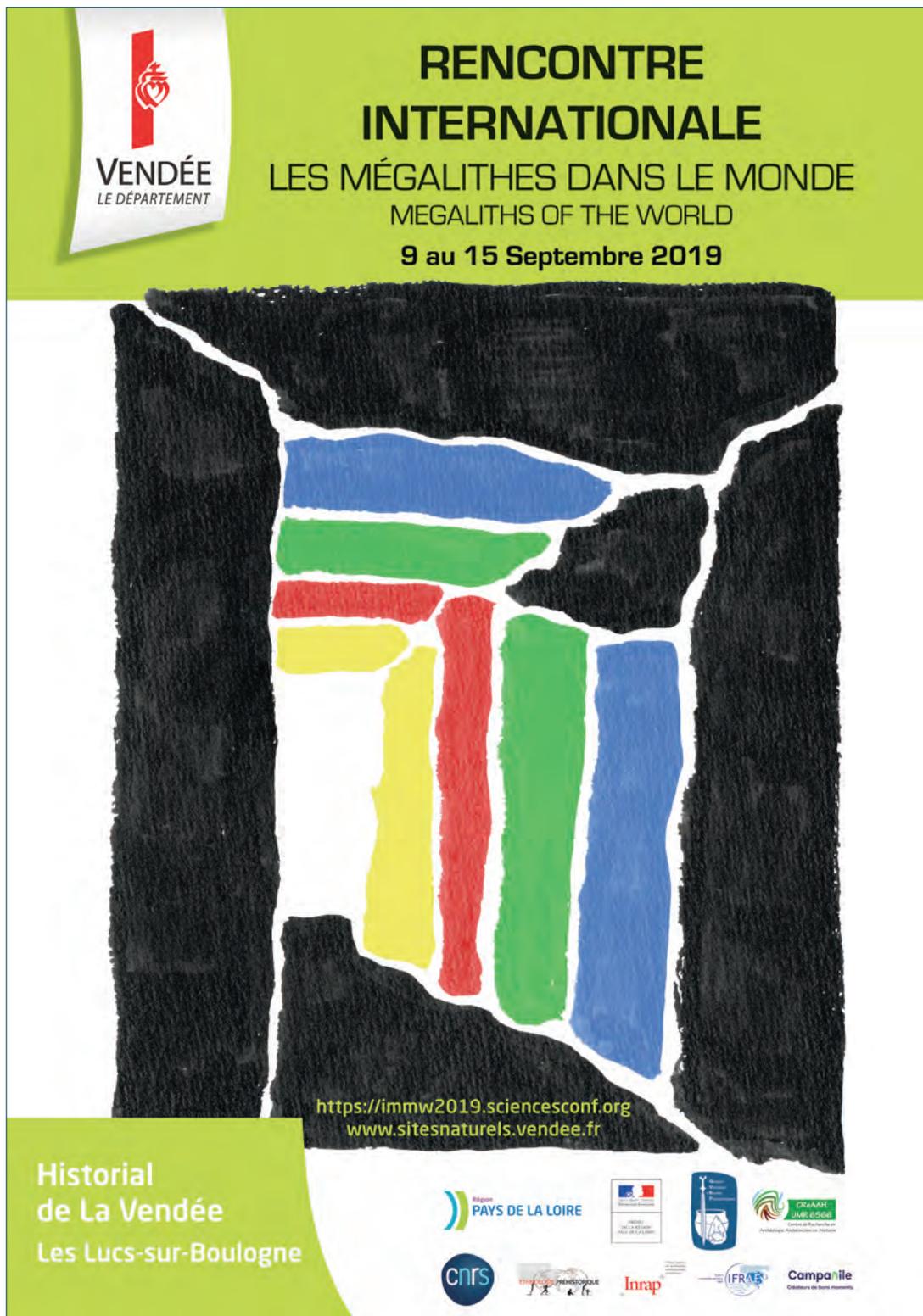


Fig. 1 – Affiche de la Rencontre Internationale sur les Mégalithes dans le Monde (RIMM). Le logo a été réalisé par © Florent Large.

Jean-Paul CROS, Sophie CORSON,
Jean-Marc LARGE, Luc LAPORTE

Introduction

L'utilité qu'il y aurait à proposer une synthèse collective sur les mégalithes dans le monde est une idée qui nous est apparue au début des années 2010 au travers d'échanges dans ce sens qui se sont noués entre Luc Laporte et successivement Chris Scarre, Primitiva Bueno Ramírez, ou Hamady Bocoum ; avec Roger Joussaume, aussi, à qui nous devons tant. À partir de 2014, un cours sur les mégalithes dans le monde, successivement donné dans les Universités de Rennes (France), mais aussi à Trujillo (Pérou) ou à Evora (Portugal), permit de largement débroussailler le terrain. Mais cette idée s'est plus particulièrement concrétisée à l'occasion de discussions informelles entre Jean-Paul Cros et Luc Laporte, sur un toit-terrasse et sous le ciel étoilé de nuits africaines. Elle s'est finalement matérialisée sous deux formes distinctes : celle de Rencontres Internationales d'abord, qui se sont tenues à l'Historial de la Vendée, en France, du 9 au 14 septembre 2019 (**Fig. 1**), puis avec le présent ouvrage. Un petit mot de remerciement s'adressera donc d'abord à toutes celles et à tous ceux qui, parmi nos collègues, ont accepté de nous faire partager leurs savoirs et de participer à ce qui, au départ, apparaissait plutôt comme un véritable défi. Nous avons tous tant à apprendre et à échanger.

Car l'état des connaissances s'était considérablement étoffé depuis la publication par Roger Joussaume, au milieu des années 1980, de l'ouvrage intitulé *Des dolmens pour les morts* et qui fait référence sur le sujet encore aujourd'hui. Ce premier ouvrage avait été actualisé en 2003 sous la forme d'un petit livre intitulé *Les charpentiers de la pierre*. Il semblait désormais nécessaire d'ajouter les connaissances, de conjuguer les points de vue, et de rassembler – pour la première fois, en dehors peut-être du précédent de Nara au Japon – les acteurs de cette recherche archéologique originaires de chacun des continents concernés. En effet, et notamment au cours de ces vingt dernières années, la recherche dans ce domaine a parfois émergé dans des secteurs géographiques précédemment délaissés. Ailleurs, elle s'est totalement renouvelée. Mais cet état des connaissances reste très inégal suivant les régions du globe. Les traditions académiques ne sont pas les mêmes, chaque objet d'étude également, et chacun s'insère dans un contexte archéologique, historique, culturel et géographique distinct. Bien que ce terme parle à tous, ce que le chercheur comme le public entendent sous le terme de "mégalithe" est donc souvent assez différent selon les endroits. À l'échelle du globe, on sait désormais que de tels mégalithes ont été mis en place à des époques distinctes, dans des régions parfois très éloignées et souvent par des personnes qui ne se connaissaient pas. D'une certaine manière, c'était vrai aussi pour les différents chercheurs et archéologues qui les étudient, aujourd'hui.

Le format retenu pour les rencontres de septembre 2019, un peu à mi-chemin entre le symposium et la table ronde, est celui que nous avons mis en œuvre avec Roger Joussaume et Chris Scarre pour le colloque de Bougon, en 2002, puis avec Chris Scarre pour le colloque

de Rennes, en 2012 ; ces deux colloques portaient exclusivement sur les mégalithes en Europe. Les rencontres de septembre 2019 n'auraient pas pu être mises en œuvre sans l'investissement sans faille de Sophie Corson, comme de l'ensemble du personnel de l'Historial de la Vendée, et de Jean-Marc Large comme de ses amis du Groupe Vendéen d'Études Préhistoriques (GVEP). Jean-Baptiste Barreau, au sein de l'UMR 6566, s'est chargé du site internet. Lors des premières réunions destinées à préparer cet événement, nous avons aussi souhaité nous entourer de jeunes chercheurs comme Tara Steimer-Herbet et Laurent Nespoulous ; leur enthousiasme a été tellement précieux face à l'ampleur de la tâche qui s'annonçait ! Le Comité scientifique a ensuite été élargi : à chaque étape, nous avons toujours pu compter sur chacun de ses membres. Outre les noms déjà cités, il s'agit également de Bruno David, Nicolas Cauwe, Alain Gallay (†), Yoshio Kikuchi, Rabindra Mohanty, Johannes Müller, Isabel Rivera-Collazo et Viktor Trifonov (**Fig. 2**). Le Comité d'organisation était alors composé de Sophie Corson, Jean-Paul Cros, Luc Laporte et Jean-Marc Large. Tout cela n'aurait évidemment pas pu avoir lieu sans les partenaires qui ont soutenu cette manifestation, au premier rang desquels figure le Département de la Vendée. L'appui de la Direction Régionale des Affaires Culturelles (SRA) et de la Région des Pays de la Loire fut également stratégique, tout comme celui du CNRS, de l'IFRAE, de l'UMR 6566 de l'Université de Rennes 1, de l'équipe "Ethnologie et Préhistoire" au sein du Laboratoire Arscan, ou de l'Inrap.



Fig. 2 – Le comité scientifique réuni sur l'estrade pendant la Rencontre Internationale sur les Mégalithes dans le Monde qui s'est tenue à l'Historial de la Vendée (France), du 9 au 14 septembre 2019 (Cliché : J. Oliver).

Ces Rencontres Internationales sur les Mégalithes dans le Monde ont ainsi donné lieu à 72 interventions orales, dont 51 conférences et 21 posters, effectuées par une soixantaine de chercheurs de 25 nationalités différentes et de tous les continents, dont 44 furent invités (**Fig. 3**). Trois conférences inaugurales furent proposées par Richard Bradley (Professeur émérite à l'Université de Reading), Alain Gallay (†) (Professeur émérite à l'Université de Genève) et Jean Guilaine (Professeur au Collège de France). Elles ouvraient les sessions de quatre longues journées où les échanges scientifiques furent particulièrement assidus, nombreux et fructueux, dans une ambiance par ailleurs chaleureuse, au sein de l'Historial de la Vendée qui mettait à disposition son espace muséographique comme son personnel. Souvent pour la première fois, chacun a pu découvrir toute la qualité de travaux qui lui étaient précédemment inconnus, grâce aussi à la traduction simultanée réalisée par Emmanuel Sombsthay et sa collègue. L'accueil des participants a été grandement facilité par l'Hôtel Campanile de La Roche-sur-Yon, les transports Sauveteurs et le traiteur des Délices de la Forge. Il est toutefois une ombre au tableau : que notre regretté collègue Gordon McEwan n'ait finalement pas pu se joindre à nous, frappé par une maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard. La journée d'excursion, qui a permis de visiter plusieurs grands sites mégalithiques régionaux, a réuni 80 personnes (**Fig. 4**). Pour nombre de collègues,



Fig. 3 – L'ensemble des participants à la Rencontre Internationale sur les Mégalithes dans le Monde, sur les marches de l'Historial de la Vendée (Cliché : Historial de Vendée).

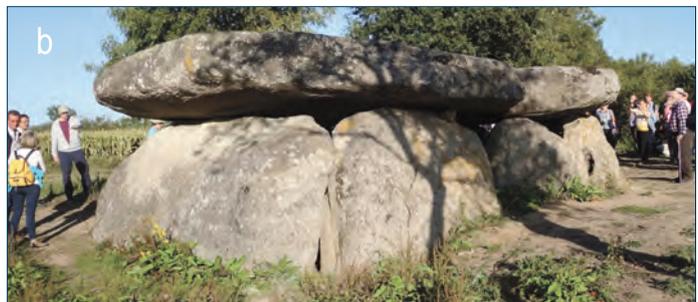


Fig. 4 – Visite de l'un des menhirs du Plessis (a) et du dolmen de la Frébouchère (b), en Vendée (Clichés : Sylvie Labroche).

ces rencontres furent l'occasion d'une véritable prise de conscience quant à l'ampleur du phénomène étudié : un engouement qui fut aussi largement partagé avec le public au travers de différentes activités d'animation et d'une conférence organisées par l'Historial de la Vendée. Tous et toutes se sont quittés avec la promesse que de telles rencontres se devaient d'être concrétisées par la publication d'un ouvrage sur les mégalithes dans le monde.

À peine un premier défi avait-il été relevé, qu'un second s'annonçait déjà. La date limite pour la remise des textes avait été prévue pour le mois de mars 2020, c'est-à-dire au moment où s'est déclenchée la terrible pandémie de Covid-19 qui par la suite nous suivra tout au long de l'élaboration de ce manuscrit. Il faut là encore rendre hommage à la persévérance des auteurs qui, tous, ont produit les articles promis, malgré parfois des conditions difficiles ; les uns ne pouvant pas toujours accéder à l'université, ou restant longtemps bloqués loin de chez eux, et d'autres encore qui ont subi la dure épreuve de cette maladie. Une petite équipe s'est alors constituée autour de Luc Laporte et de Jean-Marc Large, épaulés par les conseils avisés de Chris Scarre comme par le dynamisme de Tara Steimer-Herbet et de Laurent Nespoulous. Bien entendu, il fallait d'abord s'assurer de disposer des moyens financiers nécessaires. À nouveau le département de la Vendée fut au rendez-vous, ainsi que la DRAC des Pays de la Loire. Le soutien de l'Inalco comme celui du GVEP furent également précieux. Quant à celui de l'UMR 6566 du CNRS, il dépasse assurément le seul aspect financier. Après quelques contacts, il fut décidé que l'Association des Publications Chauvinoises (APC) se chargeraient du maquetage d'un ouvrage en deux langues, édité en français par ces mêmes éditions chauvinoises et en anglais par l'éditeur Archaeopress.

À chaque étape, nous avons pu compter sur les conseils du Comité scientifique qui avait déjà présidé à la destinée des Rencontres Internationales, enrichi par l'arrivée de José Oliver. Parallèlement, un comité de lecture plus large encore a été constitué, de façon à assurer la relecture de chaque contribution par deux autres collègues, indépendamment (*Peer-Reviewing*). Leurs remarques, constructives et bienveillantes, ont également pu contribuer à la qualité de certains manuscrits. Primitiva Bueno Ramírez, Nicolas Cauwe, Jean-Paul Cros, Anke Hein, Christian Jeunesse, Roger Joussaume, Luc Laporte, Jean-Marc Large, Carl Langebaek Rueda, Miguel Molist, Laurent Nespoulous, Chris Scarre et Tara Steimer-Herbet se sont attelés à cette tâche. Beaucoup de textes ne sont parvenus qu'en langue anglaise, qu'il fallut alors traduire. Ce fut l'œuvre de Jean-Marc Large avec l'aide de Luc Laporte, Roger Joussaume, Jean-Paul Cros, Christian Jeunesse, Noémie Vergote, Michel Riffé, Tara Steimer-Herbet ou Jacques Robin. Jean-Pierre Tortuyaux, qui s'était tant investi dans l'organisation des rencontres en tant que président du GVEP, n'a pas pu beaucoup intervenir, nous ayant quitté malheureusement trop tôt. Une quinzaine d'articles n'ont été reçus qu'en français, qui furent traduits en anglais par Louise Byrne, ou par Elsa Chanez pour un autre article encore. Les auteurs qui ont transmis leur article dans ces deux langues, parfois avec l'aide d'autres traducteurs encore, se doivent d'être particulièrement remerciés. Quelques textes enfin ont été traduits du japonais vers le français par Laurent Nespoulous. Kate Sharpe a ensuite revu l'ensemble des textes en anglais, notamment lorsque rédigés par des locuteurs de langues maternelles si différentes. Là encore, toute l'expérience de Chris Scarre nous fut véritablement précieuse. Au sein de l'Association des Publications Chauvinoises, la même opération fut menée sur les textes en français par Sylvie Clément-Gillet, qui s'est également attachée à la réalisation de la maquette, sous l'impulsion de Max Aubrun. Nous sommes très reconnaissants à David Davison pour l'édition anglaise.

Plutôt que de publier les actes de ces rencontres proprement dits, il a été fait le choix de rédiger collectivement un état de nos connaissances sur les mégalithes dans le monde. Cet ouvrage comprend 62 chapitres. Il est divisé en 8 parties. La première partie traite des mégalithes en général, et compte 5 chapitres. Les parties suivantes présentent ce que l'on

entend généralement par mégalithe sur de très vastes zones géographiques. Tous les continents sont pris en compte. Chaque partie commence alors par quelques pages de présentation, souvent fort instructives. Nous nous sommes attachés à garder un certain équilibre dans le nombre de contributions rendant compte des développements les plus actuels de la recherche archéologique dans ce domaine, pour chaque secteur géographique. Il nous a semblé utile que chacune de ces études soit d'abord replacée dans le contexte plus large de l'histoire des recherches qui lui est propre, assortie d'une imposante bibliographie par ailleurs compilée à la fin de chaque partie. Les volumes correspondants n'ont pas pour autant vocation à une totale exhaustivité, tant pour ce qui est du phénomène étudié que pour le type d'études mises en œuvre. De par la grande qualité des contributions, nous espérons du moins qu'ils pourront intéresser aussi bien les spécialistes les plus pointus que ceux souhaitant prendre connaissance des données disponibles sur des aires géographiques qu'ils connaissent peut-être un peu moins bien. Nul doute que cet ouvrage est également accessible à un public plus large encore, car il offre pour la première fois un cadre général à la réflexion qui, précédemment, n'existait pas.

Pour ce tour du monde, nous souhaitions éviter de commencer par l'Europe où ce type d'étude a été initié il y a plus de deux siècles. La deuxième partie traite donc d'un continent, l'Amérique, où longtemps les mégalithes furent considérés comme pratiquement inexistantes. Sur ce point, les 4 chapitres correspondants seront certainement de nature à en faire changer d'avis plus d'un. La troisième partie nous fait ensuite voguer sur l'océan Pacifique, depuis l'île de Pâques jusqu'en Indonésie. Elle comprend 8 chapitres, d'île en île, sans oublier le continent australien. La quatrième partie traite de l'Asie du Sud et du Sud-Est au travers de 10 chapitres ; l'Inde a parfois été présentée comme un continent mégalithique par excellence. La cinquième partie présente un espace géographique plus vaste encore, depuis l'archipel nippon jusqu'en Asie centrale, en passant par la Chine et la Corée. Elle compte 9 chapitres présentant une incroyable diversité de mégalithes, parfois d'époques très différentes. La sixième partie commence sur les rives de la mer Noire, pour aboutir jusqu'aux confins de la péninsule arabique, en passant par le Levant. C'est là qu'apparaît l'écriture, les premières traces d'agriculture et d'élevage, et les plus anciens mégalithes connus à ce jour. Cette partie comprend 7 chapitres. La septième partie traite des mégalithes en Afrique. Certes, mais quelle Afrique ? Il en est tant. Neuf chapitres seront consacrés à ces mégalithes africains. Riches de tant d'enseignements, il est temps désormais de revenir vers l'Europe où se sont tenues ces rencontres. C'est la huitième et dernière partie, qui compte 10 chapitres. Difficile de conclure après tant de savoirs réunis, de diversité et d'émerveillement. Dans le monde des scientifiques, comme des archéologues, il n'est de toute façon guère de conclusion qui soit véritablement définitive ; ne serait-ce que pour avoir la chance et le plaisir de nous rencontrer à nouveau.

Roger Joussaume, lui qui a tant semé, nous fait l'honneur de signer la préface d'un ouvrage qui rassemble une véritable forêt de connaissances, pour un champ d'investigation où quelques-uns, quelques-unes, estimaient parfois que tout avait déjà été dit. À ceux-là comme aux autres, nous souhaitons une bonne lecture !



Mégalithes dans le monde

Partie II



Mégalithes en Amériques



Fig. 1 – Carte des sites mégalithiques cités dans le texte, en Amérique.

Introduction

En dehors du site de San Agustín, intégré de longue date aux études sur les mégalithes dans le monde (Joussaume 1985, 2003 ; Mohen 1989) et qui fait ici l'objet d'un article spécifique, le continent américain n'est que très rarement cité sur ce sujet dans la littérature spécialisée. Comme le montre la carte de la **figure 1**, les sites comportant des mégalithes en Amérique du Sud et dans les Caraïbes, soit sous la forme de pierres dressées (alignements et regroupements), soit au sein de structures architecturales, sont bien plus fréquents que ce qui était précédemment connu par les archéologues du Vieux Monde. Pourtant, l'une des plus anciennes mentions de mégalithes observées en dehors de l'Europe concerne la côte nord du Pérou, à Huanchuco, où un prêtre augustin note vers 1560 : *“Nous trouvons dans cette région une sorte de menhirs et bétyles en relation dans chaque ville avec une huaca ou une idole qu'ils adoraient et elle servait d'œil au peuple pour prendre soin de leurs (chacaras) pendant leur séjour et ils donnent des chicha, sanco et cochons d'Inde pour faire la fête.”*

Beaucoup plus au sud, comme à Tafi del Valle en Argentine, les premières études concernant les pierres dressées datent de la fin du XIX^e siècle (Ambrosetti 1897 ; Schreiter 1928 ; González 1961 ; Azcarate 1996). D'autres mégalithes ont fait l'objet de fouilles archéologiques beaucoup plus récentes à Cachi-Salta (Páez *et al.* 2014), dans la province de Salta, et quelques autres encore dans le désert d'Atacama, au Chili ; ces derniers seront présentés dans le cadre d'un article spécifique au sein de cette partie (Perlès & Núñez, ce volume, p. 205).

En réalité, des dispositifs de pierres dressées sont présents dans toute la cordillère des Andes où ils furent érigés à différentes époques (**Fig. 2**). Parmi les plus anciens figure peut-être la pierre dressée au centre du site de Caral (2900-1800 avant notre ère) qui fut occupé par des groupes qui ne fabriquaient pas encore de céramique (Shady Solís 2006), dans la vallée de Supe près de la côte péruvienne. Comme sur le site de Queneto – dans la vallée de Siru, un peu plus au nord – qui fut également attribué à la période formative (Horkheimer 1950), ces pierres dressées vers le ciel furent souvent interprétées comme autant d'observatoires astronomiques, mais sans véritables éléments de preuve matériels. Situé au plus profond de la structure du Vieux Temple à Chavín de Huantar (Conklin & Quilter 2008), le sommet de la haute stèle richement sculptée d'El Lanzón se trouve directement sous une ouverture du toit de la structure, reliant ainsi le ciel et la terre. Sur la base d'une sériation stylistique (Rowe 1962 ; Burger 1992), cette stèle est attribuée à la phase A/B, qui correspond à la phase Urabbarriu de l'occupation, 950-800 avant notre ère (Burger 2019, tableau 2).

Dans les Andes, les mégalithes se présentent non seulement comme des pierres dressées autonomes, mais font aussi partie parfois de plus vastes complexes architecturaux, comme au Cerro Sechín dans la vallée de la Casma du Pérou. D'abord étudié par Julio C. Tello (1937), ce site possède plus de 90 monolithes qui forment un mur séparant sur ses quatre côtés



Fig. 2 – Mégalithes ou “*huancas*” du désert côtier péruvien : a. El Caral, vallée de Supe ; b. Cerro Queneto, vallée de Virú ; c. Cerro Sechín, vallée de Casma ; d. Monolithe du “Guerrier” démembré, Cerro Sechín (Courtoisie de C. Astuhuaman).

le parvis du temple de l'extérieur. Ces monolithes représentent des sculptures de guerriers, des parties du corps de "victimes" démembrées et des têtes de trophée, entre autres motifs. Le site date de 1800 à 1400 avant notre ère. Il fait partie d'un groupe de complexes contemporains et voisins (Sechín Alto, Pampa Llamas-Moxeque et Taukachi-Konkan), dont aucun ne présente de mégalithes, ce qui rend le Cerro Sechín unique dans ce cadre (Pozorski & Pozorski 2012).

Nombre de pierres dressées à l'air libre font encore aujourd'hui l'objet de rituels et de cérémonies (Duviols 1979 ; Osborn 2009). Au Pérou comme en Équateur, elles sont fréquemment désignées par le terme de *wanka* (*huanca*, *guanca*) qui, en langue Quechua, désigne une pierre sacrée dont la hauteur, supérieure à sa largeur, dépasse la taille d'un être humain. On ne dispose pas d'un inventaire actualisé véritablement complet, mais quelques études spécifiques ont notamment porté sur les secteurs du Cerro Parihuanca (Sánchez García 2015) et du Cerro Collona-Sicches (Meconi 1995), dans les Andes péruviennes, comme autour de Quillosara dans la province de Celica, au sud de l'Équateur (Sanz González *et al.* 2014, 2015). Il n'est pas rare que certaines de ces pierres se trouvent à proximité de gisements de pétroglyphes et parfois, comme à Quillosara, le mégalithe lui-même en est recouvert (voir la vidéo *YouTube* de Wilson Alcoser 2017). En dehors de travaux exclusivement descriptifs, aucun de ces dispositifs n'a fait l'objet de véritables fouilles archéologiques.

Nous retrouvons une situation assez similaire dans le nord de la Colombie et du Venezuela. Les monolithes sculptés aux deux extrémités de Ramiriquí (Boyacá, Colombie) furent signalés dès le XVIII^e siècle (**Fig. 3**) ; leurs carrières sont connues et furent assez bien étudiées, mais leur datation reste le sujet de controverses (Grupo IAEH-UPTC 2012a). On trouve également des monolithes assez similaires dans les régions voisines de Sáchica et de Mongua, dans la province de Boyacá (Grupo IAEH-UPTC 2012b et c ; Acero Díaz 2013). Un certain nombre de monolithes appartenant à ces trois zones furent déplacés au cours des temps modernes et à nouveau érigés en monuments dans les villes ou les parcs voisins, interdisant toute étude contextuelle comme à Sáchica où ils furent déplacés dans un musée local. À l'ouest, près de la ville de Villa de Leyva, le site d'El Infiernito (**Fig. 3**) a fait l'objet de recherches archéologiques systématiques par l'Universidad de Los Andes, dirigées par Langebaek (2014) : il dispose de plusieurs monolithes, très hauts et semblables à ceux de Sáchica ou de Ramiriquí, d'une enceinte rectangulaire délimitée par des monolithes dressés, et d'une structure mégalithique qui rappelle celles trouvées à San Agustín. Ces sites feront l'objet d'un article spécifique (Oliver, ce volume, p. 159). Plus au nord, autour de Chita, dans la Sierra Nevada del Cocuy (**Fig. 1**), plusieurs sites relativement proches livrent des pierres dressées mais, encore une fois, beaucoup ont été déplacées ou enlevées en raison d'activités agricoles. Dans cette zone, sur le site de Piedralarga, un sondage d'environ 1,0-1,5 m a été réalisé devant l'une de ces pierres encore debout, réputée comme la plus grande de la région. La fouille a permis de découvrir des céramiques et des artefacts de la période Herrera (pre-Muisca ; 800 avant notre ère - 800 de notre ère), ainsi que des restes abondants de nourriture, mais n'est pas datée par le radiocarbone (Pérez Riaño 1999, p. 101-105). La relation entre l'occupation Herrera et le monolithe reste à établir.

Tout au nord du continent sud-américain, le long de la cordillère des Caraïbes au Venezuela (État de Carabobo), et juste au nord-ouest du lac de Valence (**Fig. 4**), le site de La Ringlera de Vigirima consiste en un alignement de monolithes relativement, minces d'environ 150 cm de hauteur, qui s'étend le long d'une crête dominant la vallée supérieure de la Vigirima (Oramas 1942 ; Páez 2017). Un monolithe isolé (La Serpiente) à quelque 2,5 km à l'ouest de Vigirima serait gravé avec un motif de serpent, mais ceux de Vigirima ne présentent pas de pétroglyphes. Cet alignement se trouve dans un paysage riche en art

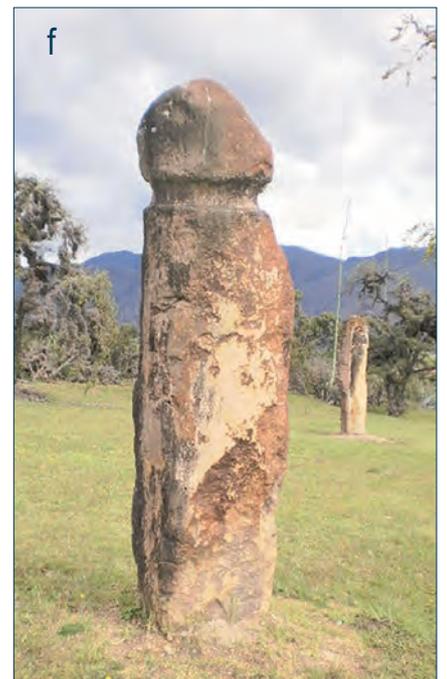


Fig. 3 – Sites mégalithiques dans le département de Boyacá, Andes colombiennes : a. Carte montrant l'emplacement des sites mégalithiques ; b. Monolithe "Piedra Del Castigo" érigé sur la place de Sáchica (Alcaldía de Sáchica, gov.co) [Courtoisie de Alcaldía Municipal de Sáchica (<http://www.sachica-boyaca.gov.co/turismo/cruz-atrinal>) (Accessed 05/2020)] ; c. Mégalithe trouvé dans un champ à Ramiriquí en 1937 (Grupo IAEH-UPTC 2012b ; cliché : G. Hernández de Alba (1937), Collection Museo del Oro-Banco de La República, Bogotá) ; d. Sculptures monolithiques exposées au Musée de Mongua, transportées depuis La Salina en passant par le Páramo de Pisba (Grupo IAEH-UPTC 2012c ; cliché : Alexander Sosa, José A Villabona ; reconstitution : J. R. Oliver) ; e. Restaurations effectuées par Silva Celis sur la place d'El Infiernito, montrant l'emplacement original des monolithes (Silva Celis 1981 ; courtoisie de O. Ortiz Morales) ; f. Un monolithe dressé à El Infiernito (Courtoisie de O. Ortiz Morales).

rupestre, sous la forme de pétroglyphes gravés sur des rochers, également présents dans les lits de rivières. Les plus connus sont ceux de Piedra Pintada, à quelque 3,5 km au sud. Les recherches archéologiques ont principalement porté sur l'étude de cet art rupestre et l'interprétation des figures ou des motifs (Páez 2010).

Un rapide examen des basses terres d'Amérique du Sud démontre une absence de sites mégalithiques, mais la présence de mégastructures composées de talus et fossés (trop hâtivement appelés "géoglyphes"), de formes diverses, qui sont abondantes dans l'État d'Acre au Brésil et dans la région nord-ouest de la Bolivie. Dans de nombreuses régions des basses terres amazoniennes, le manque de sources rocheuses appropriées explique peut-être la quasi-absence d'ouvrages mégalithiques. Les mégamonticules situés dans les Llanos de Moxos (bassins des rivières Bauré et Bení) au sud (Lombardo & Prümers 2010) ou dans les Llanos colombiens-vénézuéliens (Gassón 2003) ont considérablement modifié des paysages alors constitués de champs surélevés pour l'agriculture et l'aquaculture.

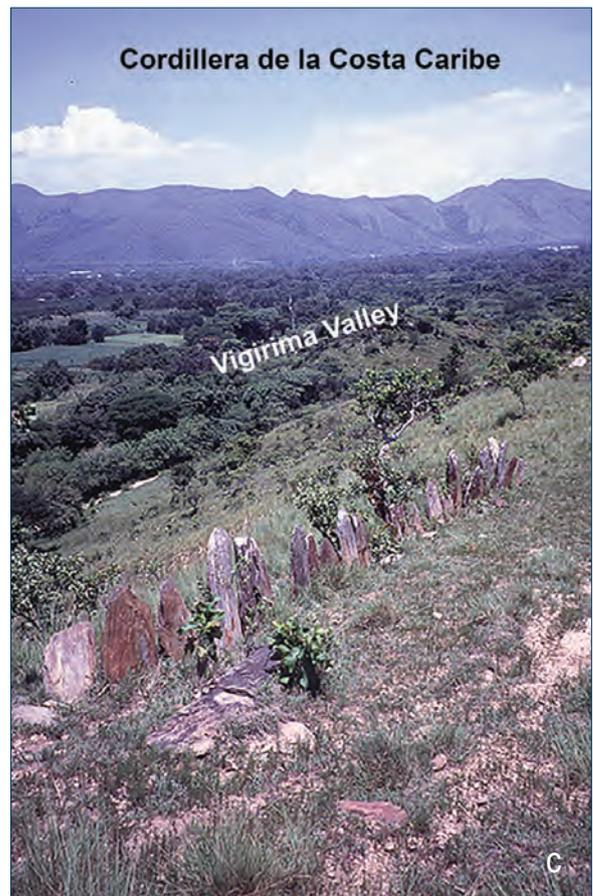


Fig. 4 – a. Carte des mégalithes et pétroglyphes dans la cordillère caribéenne ; b. Pétroglyphes de Piedra Pintada ; c. Alignement de mégalithes à “La Ringlera” de Vigirima, État de Carabobo, Venezuela (Clichés et carte : J. Oliver).

Toujours dans les zones situées autour d'anciennes reliques du bouclier guyanais (d'origine précambrienne), irriguées par le fleuve Orénoque, existent également quelques preuves alléchantes de la présence de mégalithes. Une de ces localités a été photographiée par feu José M. Cruxent, mais ne fut jamais publiée ni signalée. En révisant sa collection photographique, désormais archivée à l'Instituto Venezolano de Investigaciones Científicas (Caracas), nous avons retrouvé plusieurs clichés pris à l'occasion de l'expédition Orinoco-Ventuari de 1957 menée par J. M. Cruxent, B. J. Meggers et C. Evans (Evans *et al.* 1959) qui concernent un monolithe solitaire, dressé à droite sur le bord d'une rivière et ne portant pas de pétroglyphes (**Fig. 5**). Cette découverte souligne le potentiel de cette région en sites mégalithiques, tout en gardant à l'esprit que plusieurs autres sites mégalithiques ont été étudiés à Amapá, également sur les bords des hautes terres de la Guyane (Darcy de Moura Saldanha, ce volume, p. 193).



Fig. 5 – Evans Clifford se tient à proximité d'une pierre dressée faisant face à la rivière (1957). Localisation précise inconnue, mais située toutefois près de la confluence du Haut Orénoque et de la rivière Ventuari (Clichés : J. M. Cruxent ; coll. Instituto Venezolano de Investigaciones Científicas, Caracas).

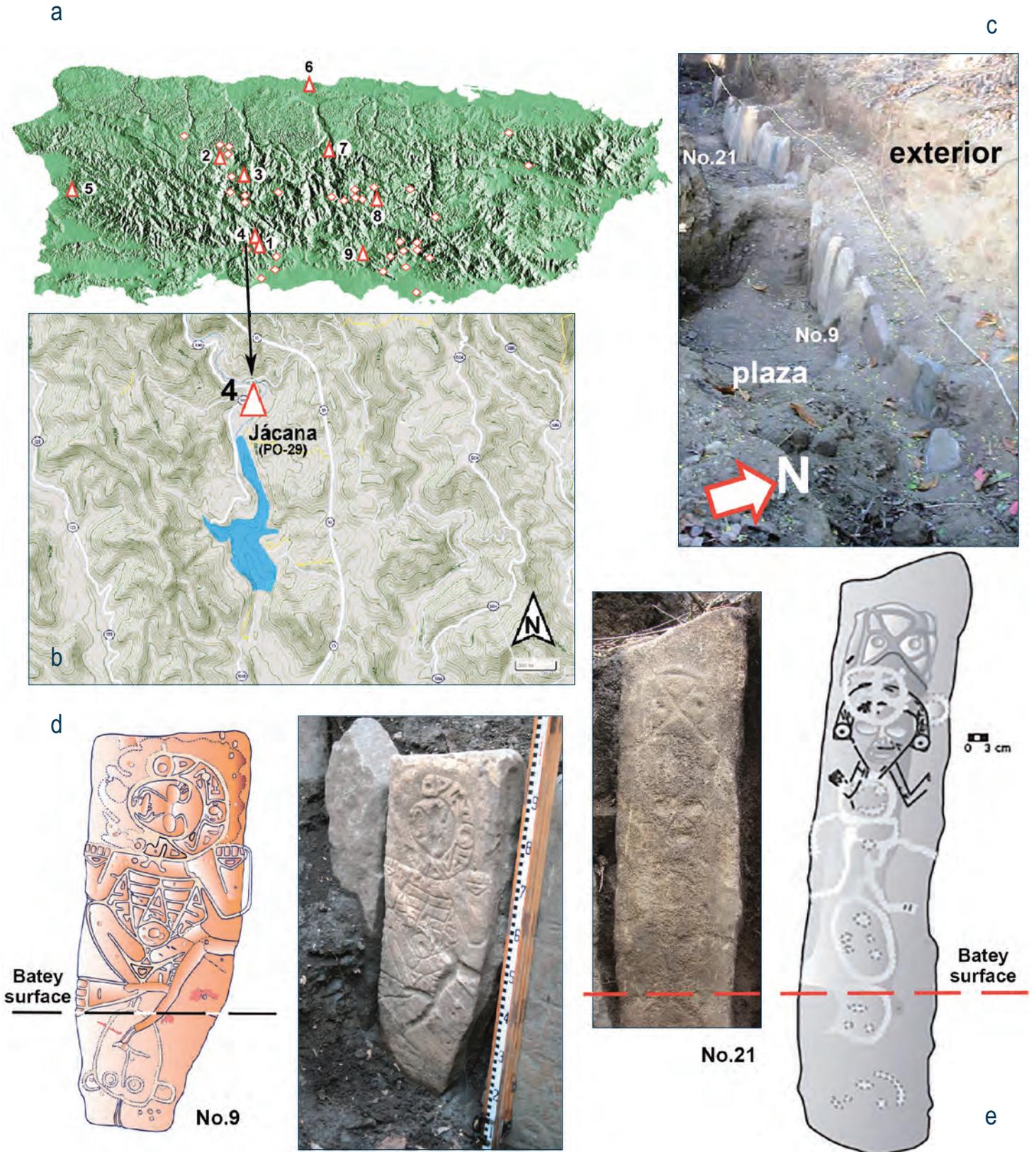


Fig. 6 – Mégalithes dans les Caraïbes, sur le site de Jácana, Ponce, Porto Rico : a. Carte de Porto Rico, montrant places et *bateyes* délimités par de grosses pierres dressées ; b. Carte topographique avec l'emplacement du site de Jácana (site #4) ; c. Alignement de pierres dressées sur le côté nord de la place, à Jácana ; d. Monolithe n° 9 comportant une représentation anthropomorphe ; e. Monolithe n° 21 avec la superposition d'une série de pétroglyphes (Dessins d et c : d'après J. Loubser ; Loubser *et al.* 2014).

La présence de mégalithes en Amérique centrale n'avait jamais été mise en valeur auparavant. Au Panama, les tumuli qui recouvrent les sépultures d'une élite de la culture de Coclé (700-1000 de notre ère) sont parfois associés à des pierres dressées. C'est le cas du site d'El Caño à Rio Grande, où une ligne de monolithes reste *in situ*, alors que beaucoup d'autres ont été déplacés ou pillés, en particulier pour ceux comportant des sculptures (Mayo & Mayo 2013 ; Mayo *et al.* 2016). Les archéologues qui étudient les mégalithes ne sauraient également oublier les Caraïbes. Les mégalithes y sont associés à de vastes lieux de cérémonie s'étendant depuis le sud-est de la République dominicaine, comme à El Atajadizo, jusqu'aux îles Vierges britanniques, Porto Rico ayant la plus forte concentration. Les pierres dressées y sont utilisées pour délimiter divers types d'enceinte, y compris des places et des terrains (*bateyes*) utilisés dans les jeux de balle en caoutchouc indigènes. Sur les places, en particulier, les monolithes sont ornés de pétroglyphes, certains portant des représentations anthropomorphes élaborées, comme on peut l'apprécier sur le site de Jácana à Porto Rico (**Fig. 6**). Les mégalithes des Caraïbes font également l'objet d'un article spécifique (Oliver, ce volume, p. 129).

De tels exemples pour l'Amérique du Sud et les Caraïbes ne peuvent être exhaustifs, mais ils illustrent une diversité qui est largement passée inaperçue.

Si quelques essais se proposent de comparer les grands tertres de la vallée du Mississippi aux mégalithes de l'Europe néolithique (Gronenborn 2006), ou de larges stèles mayas en Amérique centrale avec les pierres à cerf des plaines mongoles (Jackson & Wright 2013), la présence de si nombreux dispositifs mégalithiques en Amérique du Sud, comme dans les Caraïbes et en Amérique centrale, n'a guère retenu l'attention de nombreux auteurs. Leur étude reste bien souvent embryonnaire, et les inventaires sans doute encore très incomplets, pour une période de temps qui pourrait s'étaler sur plusieurs millénaires. Nombre d'entre eux ont été intégrés à la culture matérielle des populations modernes et demeurent donc dynamiques et significatifs aujourd'hui, comme ils l'ont été par le passé lorsqu'ils ont été fabriqués.

Pourtant, et ne serait-ce que dans la partie centrale des Andes, les architectures cyclopéennes de l'Empire inca qui frappent l'imagination de tout visiteur peuvent-elles être véritablement comprises sans la prise en compte de l'existence de traditions mégalithiques qui, ici, s'ancrent beaucoup plus profondément dans le temps, probablement dès la période formative ? Dans ce domaine, et plusieurs autres dans les Amériques, à peu près tout reste à faire. Plutôt que de déplorer le peu de choses qui ont été faites ou que nous savons, nous nous réjouissons du fait que nous avons tant à découvrir, à étudier, à comprendre et à partager avec d'autres collègues dans le monde. Les grosses pierres exigent une grande réflexion !

6

José R. OLIVER

Mégalithes précolombiens des Caraïbes : *bateyes* et *plazas* des Grandes Antilles

Résumé : Cette contribution présente un aperçu des constructions mégalithiques précolombiennes dans les îles des Caraïbes. Les ouvrages mégalithiques sont répartis entre le sud-est d’Hispaniola et les îles Vierges, Porto Rico affichant la plus grande concentration. Les ouvrages mégalithiques dans les Caraïbes sont toujours utilisés pour délimiter des enclos à vocation civique et cérémonielle : places, *bateyes* (terrains de balle / jeux) et autres espaces rituels. Dans l’est de Cuba et dans la majeure partie d’Hispaniola, les enclos civiques et cérémoniels sont plutôt délimités par de longs talus, tandis qu’ailleurs dans les Caraïbes, ces espaces cérémoniels sont restés inconnus. Après une discussion de la définition de la “mégalithicalité” et de la “monumentalité”, est retracé le développement historique des places et terrains de jeux de balle se concentrant sur Porto Rico, avec Las Flores (700-1200 de notre ère), Tibes (900-1200) et Caguana (1210-1450/1500) qui servent d’exemples au sein d’une trajectoire évolutive vers la consolidation de centres cérémoniels disposant de multiples cours encadrées de grands monolithes et de rochers. Cette séquence se termine par le site de Bateyes de Viví (1225-1445 de notre ère), avec la mise au tombeau rituelle des monolithes de l’une de ces places, après une inondation destructrice, puis sa reconstruction (renaissance). On fait valoir que l’importance des grosses pierres, par opposition aux travaux de terrassement, réside dans la notion indigène selon laquelle les pétroglyphes capturés dans les monolithes incarnent des êtres sensibles, des personnes imprégnées de la vitalité et de la puissance du *cemí* (signifiant littéralement “doux”). Cette force vitale, plus que les dimensions de ces pierres, en fait des monuments et exprime la monumentalité. Les personnages ont évolué en taille, passant de petites icônes portables fabriquées à partir de divers matériaux jusqu’à des mégalithes, ancrés au sol et encadrant des enceintes cérémonielles. Il y a eu un processus de “mégalithisation” et de fixation spatiale que les *cemí*-personnages en pierre ont vécu à travers le temps. Pour comprendre le caractère et la signification des pétroglyphes monumentaux (personnes imprégnées de *cemí*), cet article examine comment les êtres humains et ces personnages sensibles, incarnés dans des monolithes, ont interagi dans le cadre de cérémonies *areíto* (chant-danse) qui ont soutenu l’ordre social, politique et religieux des “*Taíno*”. Cela contraste avec les *bateyes*, où des segments de la société se livraient à des compétitions cérémonielles de jeux de balle et où les pétroglyphes étaient absents. Bien que ces îles des Caraïbes ne livrent pas autant de mégalithes, individuellement, que de nombreuses autres régions du monde, l’effet global, visuel et perceptif des grands enclos délimités par des pierres présente sans doute des proportions mégalithiques. Par ailleurs, la question des centres cérémoniels méga-terre, par

rapport aux sites mégalithiques des Grandes Antilles est abordée ici. Les Caraïbes ajoutent ainsi un autre exemple d'archéologie mégalithique, avec ses particularités et son originalité, qui enrichit notre compréhension des mégalithes et des monuments du monde entier.

Mots-clés : *Caraïbes, Porto Rico, monumentalité, centre cérémoniel, places, terrain de jeux de balle (batey), ouvrages en terre, pétroglyphes, Las Flores, Tibes, Caguana, Bateyes de Viví*

1. Des mégalithes, des monuments et de la monumentalité

Après l'invitation à représenter les Caraïbes à la conférence "Mégalithes du Monde", j'ai réalisé que cette région avait sa propre expression de sites mégalithiques, déployés pour impressionner les visiteurs, mettre en scène le paysage et remplir d'importantes fonctions sociales. Le thème du mégalithe dans l'archéologie caribéenne est connu pour sa quasi-absence dans la littérature. Il n'a pas reçu autant d'attention dans le Nouveau Monde que dans l'Ancien. C'est peut-être parce que les ouvrages de grande taille les plus impressionnants se présentent comme des architectures bâties avec des blocs de pierre beaucoup plus petits (modules de type "Lego"), comme la pyramide du Soleil à Teotihuacán, au Mexique (Sejourne & Salicrup 1966) ou les grandes plateformes des "temples" de Chavín de Huántar dans les hauts plateaux andins du Pérou (Burger 2008). Une autre raison en est que les mégastructures en terre, et non pas mégalithiques, sont beaucoup plus abondantes, comme Monks Mound à Cahokia (une ville de la fin du Mississippien ; Pauketat 2004) ou la Huaca del Sol de la civilisation Moche, faite de briques en argile cuites au soleil (Hastings & Moseley 1975). D'autres bâtiments tels que l'énorme "Temple de l'Amphithéâtre" de Caral dans la vallée de Supe sur la côte péruvienne (Shady Solís 2006) présentent des parements en pierre associés à des remplissages de gravats. De mégastructures en terre forment également de nombreux enclos, composés de talus et de fossés, disposés à grande échelle (appelés "géoglyphes") dans l'État d'Acre de l'ouest du Brésil (Saunaluoma *et al.* 2018 ; Watling *et al.* 2018). D'énormes amas de coquillages marins sont connus sous le nom de *sambaquis*, sur la côte du Brésil (Gaspar *et al.* 2008). Aux États-Unis et au Canada, sur la côte nord-ouest du Pacifique, les mâts en bois rouge ou totems des Kwakiutl (*Kwakwaka'wakw*) ont été rendus célèbres par Franz Boas (1955 [1927]). Le plus haut d'entre eux, à Alert Bay en Colombie-Britannique, mesure

la hauteur stupéfiante de 52,7 m (173 pieds) (Fone 2019). Dans les Caraïbes, comme on le verra par la suite, les sites de l'île d'Hispaniola disposent de grandes places cérémonielles délimitées par des *camellones* parallèles, c'est-à-dire des talus en terre remplis de gravats, comme la Casa de La Reina (100 m de longueur), ou d'une place ovale circonscrite par un talus de terre et gravats, comme El Chacuey (35 721 m²) (Alegría 1983, p. 39-45 ; Boyrie Moya 1955).

En Amérique du Sud, il existe un certain nombre de sites sur les hauts plateaux andins avec des mégalithes remarquables, reconnus comme tels, comme par exemple Quillosara et Cerro Collona à la frontière Équateur-Pérou, Infiernito, Ramiriquí et Mongua dans les Andes colombiennes, et Cerro Parihuanca et Cancha Asiruni dans les Andes péruviennes. Les plus célèbres de tous les mégalithes du Nouveau Monde sont les sites regroupés autour de la région de San Agustín de Huila dans les Andes colombiennes, avec leurs structures funéraires de type dolmen (autrefois couvertes de tumulus de terre), une impressionnante statuaire mégalithique et de grands cercueils sculptés en pierre (Preuss 1931 [1929] ; Reichel-Dolmatoff 1972 ; Llanos Vargas 2013 ; voir Oliver, ce volume, p. 188). Moins connus sont les alignements mégalithiques trouvés dans les plaines tropicales d'Amérique du Sud, tels que l'alignement linéaire mégalithique qui relie les sites à pétroglyphes de Vigirima, près du lac de Valence au Venezuela (Oramas 1942 ; Páez 2017). Le plus remarquable est le complexe de sites mégalithiques de la côte d'Amapá dans la région frontalière Brésil-Guyane française (Saldanha 2017). Ce dernier est un cas rare où les auteurs ont explicitement reconnu une analogie avec Stonehenge en Angleterre (Petry & Saldanha 2008). De plus, la tradition mégalithique des sculptures *inuksuit*, commencée à l'époque précoloniale (culture Thulé), est toujours vivante chez les Inuits de la région arctique du Canada et du Groenland (Fitzhugh 2017, p. 152-157). Bien que rarement appelés mégalithes, de nombreux sites des Amériques comprennent égale-

ment des stèles monolithiques sculptées ou gravées qui peuvent également être considérées comme mégalithiques. Tel est le cas de Palenque pendant la période maya classique en Méso-Amérique (Schele & Miller 1986) ou le célèbre “Tello Obelisk” de Chavín de Huántar au Pérou (Rowe 1962).

Compte tenu de la diversité des matériaux dans la construction des mégastructures/sculptures, dans l’archéologie du Nouveau Monde, il n’est pas surprenant que l’accent ait été mis sur, et concerne toujours, la “monumentalité” plutôt que sur la “mégalithicité” (par exemple Burger 2012). Il convient de clarifier brièvement ces deux termes.

Comme Thomas (2013) l’a souligné, le terme de “monument” dans son ancien sens latin (*monumentum*) se réfère à quelque chose qui sert à “rappeler” (*monere*), autant un objet intangible (une idée) que tangible (une chose). Comme une pierre tombale romaine, elle n’a pas besoin d’être mégalithique, même si elle peut être “méga” pour ce qui est de l’importance (cognitive) de ce qu’elle suscite auprès des visiteurs. En d’autres termes, si les monuments sont grandioses sur le plan cognitif ou symbolique, importants et superlatifs (donc mémorables), ils ne doivent pas nécessairement l’être à l’échelle physique. Le terme de monumentalité, également un nom, signifie “ayant la qualité ou l’état d’être monumental”, et la même définition s’applique ; la grande échelle/taille physique n’est pas une propriété nécessaire. L’adjectif “monumental” est associé à une grande taille ou à une grande échelle, que ce soit matériellement (par exemple une pyramide monumentale) ou sur le plan cognitif (par exemple un mensonge monumental). La monumentalité, combinant ces deux sens à la fois, est ce qui a le plus retenu l’attention de l’archéologie américaniste, car cette notion s’accommode de toutes sortes de matériaux utilisés à grande échelle, depuis la terre ou le bois comme les briques en argile et les pierres. En même temps, elle permet de réfléchir à ce que cela implique pour les personnes qui ont créé et utilisé (ou contrôlé) des productions à grande échelle, et à ce que leur affichage exprime pour tout spectateur, local ou étranger, ce qu’il “dit” sur la société en général.

Pourtant, les mégalithes méritent leur propre espace dans l’analyse archéologique. Ne serait-ce que parce que presque toutes les sortes de pierres, par rapport à presque tous les autres types de matières premières, sont d’abord recherchées et sélectionnées

pour leur dureté et leur permanence. On peut supposer que la durabilité, comme la texture et la couleur, était l’une des propriétés importantes pour cette sélection. Cela soulève peu de questions sur la raison pour laquelle des pierres ont été choisies à la place d’autres matériaux.

En effet, les réflexions sur le travail mégalithique (comme les menhirs du Plessis, France) se retrouvent inévitablement dans les discussions sur les monuments et la monumentalité, et *vice versa*. Ce sont des concepts clairement liés, mais je dirais qu’ils ne sont ni synonymes ni interchangeables. De petites “choses” peuvent être des monuments, et monumentales, non pas à l’échelle physique, mais “grandes” en termes de perception cognitive ou de compréhension de leur signification et de leur importance. Et, bien sûr, toutes les grandes pierres ne sont pas nécessairement des monuments. Elles peuvent être monumentales en termes de taille physique, mais peut-être pas des monuments en termes d’échelle (valeur cognitive), concernant ce qu’ils signifient.

Les sites des Caraïbes où les ouvrages en pierre sont présents délimitent toujours des places, des terrains de jeux de balle (*bateyes*) et d’autres espaces rituels ou cérémoniels. Il faut dire que la grande majorité des sites dotés de places et terrains de jeu délimités en pierre sont à peine qualifiés de mégalithiques. Ils présentent des rochers ou des dalles qui ne sont guère supérieurs à 70-100 cm de hauteur, et dont certains sont grossièrement retouchés, d’autres sensiblement modifiés. La taille des deux, les pierres et la zone enfermée, varie considérablement d’un site à l’autre, mais plusieurs, en particulier à Porto Rico, sont sans doute des enceintes entourées de mégalithes. Un des meilleurs exemples en est le centre civico-cérémoniel de Caguana (1200-1450 de notre ère), Porto Rico (**Fig. 1, 20**). Pour apprécier pleinement les mégalithes de Caguana, il est préférable de les contextualiser par un bref aperçu de la distribution géographique plus large et de l’histoire du développement des sites comprenant de telles places et terrains de jeux de balle dans les Caraïbes.

2. Les places et les terrains de jeux de balle dans les Grandes Antilles : un aperçu

Les sites avec des structures en pierre délimitant des places (*plazas*) et/ou des terrains de jeux de balle (*bateyes*) sont étroitement circonscrits entre le sud-

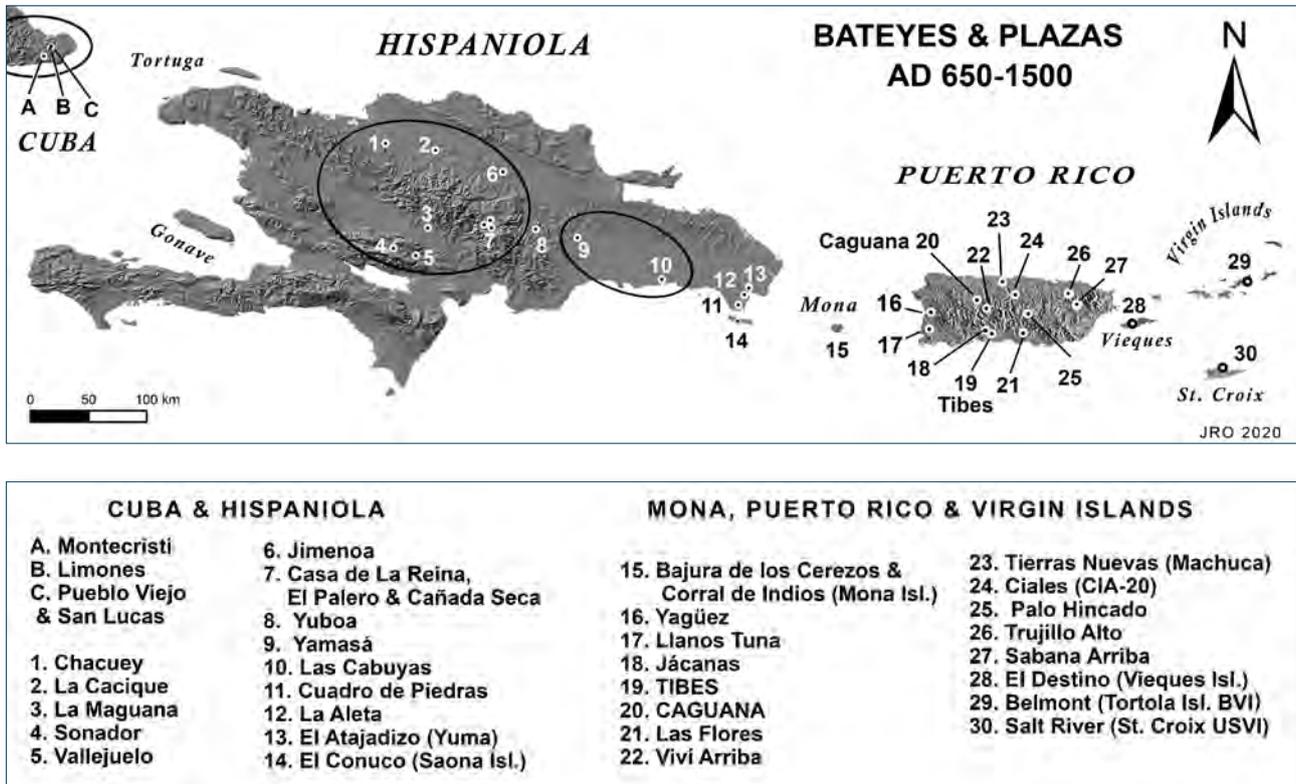


Fig. 1 – Carte de répartition des principaux sites (places/plazas et terrains de jeux de balle/bateyes) dans les Grandes Antilles. Les sites à plazas/bateyes A, B, C à Cuba et 1-7, 9, 10 à Hispaniola sont délimités par des talus (points noirs). Au sud-est de l'île d'Hispaniola, les sites 8 et 11-14 disposent de plazas/bateyes structurés par de petits monolithes. Sur l'île de Mona, à Porto Rico, à Vieques et dans les îles Vierges, plazas/bateyes sont structurés par des monolithes (sites 15-30), pour certains mégalithiques (e.g. 18, 19, 20, 22, 23, 25).

est de la République dominicaine et Tortola dans les îles Vierges britanniques, Porto Rico affichant la plus grande concentration (**Fig. 1**). Une exception possible pourrait être le site MC-6 sur Middle Caicos aux Bahamas, qui a donné deux places adjacentes, dont l'une comprend une petite cour encadrée par deux rangées parallèles de petits blocs (Sullivan 1980, 1981). D'un autre côté, les sites avec des places ou terrains de jeux de balle encadrés par des talus en terre prédominent dans l'extrême est de Cuba, comme Laguna de Limones (Torres Etayo 2010) et dans la majeure partie d'Hispaniola (Alegría 1983). L'exception à Hispaniola est la région de Higüey (aujourd'hui Altagracia) et l'île de Saona, où les places quadrangulaires ou rectangulaires sont encadrées par des pierres petites à moyennes, comme à El Atajadizo (**Fig. 1, 13**), à côté de la rivière Yuma (Veloz Maggiolo *et al.* 1976). Les sites à l'est d'Hispaniola sont plus proches de ceux de Mona, de Porto Rico et des îles Vierges. Ni le centre-ouest de Cuba, ni la Jamaïque, ni les Petites Antilles et les îles du sud des Caraïbes n'ont donné lieu à des délimitations structurelles qui

pourraient être identifiées assurément comme des terrains de jeux de balle précolombiens. Bien sûr, il existe de nombreux sites dont les places sont simplement délimitées par des structures domestiques, détectables par un anneau ou un demi-cercle de dépotoirs domestiques autour d'un espace central balayé pour rester propre. De même, définir les limites d'un jeu de balle en caoutchouc indigène ne nécessite pas la présence de talus ou de pierres, car des marqueurs (de toute nature) pouvaient être placés et retirés temporairement après le jeu. De fait, des jeux de balle en caoutchouc indigènes étaient encore pratiqués en 1619 à la Martinique (Anonyme de Carpentras [1618-1620] dans Moreau 1990, p. 184-187) par des groupes de langue insulaire caribéenne (principalement une langue arawak), bien qu'il n'y ait là aucune preuve archéologique de la présence de places délimitées par des pierres ou des talus en terre (Bérard 2013). On peut en dire autant des jeux de balle en caoutchouc signalés au milieu des années 1730 (toujours joués en 1803) chez les locuteurs d'Otomaco et de Taparita Carib dans la région

d'Apure-Orénoque au Venezuela (Gumilla 1741 [1882], p. 108-110 ; Rosenblat 1964, p. 267-271).

Une analyse spatiale de la distribution de tous les sites avec des ouvrages en pierre pose de nombreux problèmes. Ils sont vulnérables. Par exemple, à Porto Rico, à l'époque de la production industrielle de sucre, un nombre incalculable des places et/ou des terrains de jeux de balle ont été effacés par le labour mécanisé, ne laissant que des blocs éparpillés ou des amas de grands monolithes. De plus, si ces derniers affichaient des pétroglyphes, ils étaient fréquemment pillés par les collectionneurs. Même dans les hauts plateaux du centre de Porto Rico, les sites comprenant des places et/ou des terrains de jeux de balle ne sont pas à l'abri de la destruction (Rodríguez Meléndez 2007). Palo Hincado (**Fig. 1, 25**), l'un des plus grands sites administratifs et cérémoniels des montagnes de Barranquitas, à Porto Rico, a été anéanti en 2002 pour la construction de logements. C'est le seul site connu de Porto Rico à avoir non seulement une place délimitée par des pierres (72 x 57 m) et un terrain de jeux de balle (33 x 15 m), mais aussi trois routes (de 0,2 km à 1,1 km de long x 5-15 m de large) avec des talus de terre atteignant 1,5 m de haut (Rouse 1952, p. 484-489 ; Ortiz Aguilú *et al.* 2001 ; Meléndez Maíz 2001). Palo Hincado combine ainsi des techniques de remblais en terre, typiques de l'ouest d'Hispaniola et de l'est de Cuba, avec des pierres bordant *plaza/ ballcourt* typiques de Mona aux îles Vierges.

De nombreux sites d'Hispaniola ont subi un sort similaire. Par exemple San Juan de La Maguana, bien que toujours repérable (voir *Google Earth* : 18° 51' 9.59" N - 71° 14' 16.85" O), a subi des impacts majeurs depuis sa première description par Sir Robert Schomburgk en 1851 (Alegría 1983, p. 33-39). Actuellement, un terrain de baseball existe dans les limites du site archéologique. Le seul monolithe avec un pétroglyphe gravé, autrefois positionné au centre de la place, n'existe plus. Les talus de terre parallèles et linéaires menant de la place circulaire presque parfaite de La Maguana (superficie > 125 000 m²) au ruisseau El Fondillo ont été effacés. Les tentatives ultérieures de "restaurer" la place n'ont réussi qu'à introduire de nouvelles erreurs (Boyrie Moya 1955, p. 54-55). D'autres sites, comme Yuboa (**Fig. 1, 8**), consistant en une place rectangulaire encadrée de petits monolithes dressés (environ 40 à 60 cm de haut), ont été soulevés et recréés sur le terrain du Museo del Hombre Dominicano en 1972 ; ce dernier

était sur le point d'être détruit. Enfin, peu de sites à Hispaniola ont été systématiquement recherchés et fouillés, comme Chacuey (**Fig. 1, 1**) et El Atajadizo, également connu sous le nom de Yuma (**Fig. 1, 13**), qui sont les mieux documentés (Boyrie Moya 1955 ; Veloz Maggiolo *et al.* 1976). Cependant, de vastes zones d'Hispaniola doivent encore être explorées archéologiquement. Les sites illustrés sur la **figure 1** correspondent probablement à seulement une fraction des sites disposant de telles places délimitées qui n'ont pas encore été découverts.

À Mona, à Porto Rico et dans les îles Vierges, les recherches archéologiques systématiques sur les terrains de jeux de balle, ou places, se sont mieux déroulées (par exemple Rouse 1952 ; Drewett 2000). Les sites bien documentés incluent Caguana (Mason 1941 ; Alegría 1983 ; consulter toutes les références d'Oliver dans la bibliographie), Tibes (Curet 2016 ; Curet & Stringer 2010 ; Torres *et al.* 2008 ; Torres 2012), Jácana (Espenshade 2014 ; Loubser *et al.* 2014 ; Loubser & Espenshade 2007), El Delfín de Yagüez (Rivera Fontán 2005), Bateyes de Viví (Oliver & Rivera Fontán 2007), Belmont (Drewett 2000) et Machuca/Tierras Nuevas, où Rivera Collazo et Oliver ont commencé de nouvelles fouilles en 2019 (**Fig. 2**).

Pour résumer, dans les Caraïbes les places et les terrains de jeu délimités par des talus en terre ou des rangées de monolithes sont présents dans une région s'étendant de l'extrême est de Cuba jusqu'à Tortola dans les îles Vierges britanniques. On trouve des sites avec des terrains de jeux de balle de l'est de Cuba jusqu'à Hispaniola. Ces derniers couvrent des superficies en moyenne dix fois plus importantes (6 605 en moyenne contre 642 m²) que celles des enclos délimités par des pierres à Hispaniola, à Porto Rico et dans les îles Vierges (Wilson 1990, p. 24-25 ; Alegría 1983, p. 116). Certaines places délimitées par des talus en terre à Hispaniola, notamment Chacuey et La Maguana, ne disposent que d'un seul (petit) monolithe avec des figures gravées (pétroglyphes) érigé près de leur centre, tandis qu'au sein des places de Porto Rico, des rangées parallèles de monolithes concentrent presque tous les pétroglyphes du site. Au lieu de cela, sur des sites tels que Chacuey, à Hispaniola, l'ensemble des pétroglyphes se trouve à l'extérieur de la place mais relié à cette dernière par un chemin de terre encadré de talus en terre. Nous reviendrons sur la signification de cette observation plus tard.



Fig. 2 – Sélection de sites, à Porto Rico et dans les îles Vierges, où *plazas* et *bateyes* sont délimités par des pierres. Las Flores est l'un des sites les plus anciens (700-1300 AD), suivi par Tibes (900-1200 AD) et Caguana (1210-1420 AD). La plupart des autres sites datent entre 1200 et 1500 AD. Jeux de balle et activités cérémonielles sur ces places furent décrits par les Espagnols jusqu'en 1512.

Au final, au moins entre l'île Mona, Porto Rico et les îles Vierges, les sites peuvent être classés comme suit (Oliver *et al.* 1999) :

- a. Sites de village/hameau dépourvus de places et/ou de terrains de jeux de balle délimités par des pierres (éléments structuraux) ;
- b. Sites de village/hameau disposant d'une seule enceinte/place délimitée par des pierres situées en leur centre, ou sites constitués de fermes dispersées avec chacune une seule place ou enceinte (typique dans les collines karstiques du nord de Porto Rico). Parmi ceux-ci, une distinction supplémentaire peut être faite en fonction de la superficie de l'esplanade/terrain de jeu, et autres enceintes, par rapport à la zone d'occupation totale. Avec une seule esplanade, il est possible qu'elle ait fonctionné à la fois comme une place et un terrain de jeux de balle (si elle était suffisamment grande) ;
- c. Sites d'habitation avec une place délimitée par des pierres, un ou plusieurs terrains de jeux de balle (*bateyes*) ou enceintes "cérémonielles" ; classiquement, ces sites sont classés comme centres cérémoniels. Certains d'entre eux ont de petites zones domestiques (comme Caguana) tandis que d'autres sont considérés comme un village ou un hameau (par exemple Yagüez) ;
- d. Sites sans habitations (vacants) constitués d'une seule enceinte, dont la plupart sont des terrains de jeux de balle.

Batey (*bateyes* pluriel) est le mot en langue *taíno* (famille arawak) pour la balle en caoutchouc, le terrain et le jeu. Cependant, aujourd'hui, sa signification se réfère à l'espace balayé ou à la cour situé devant

la maison, à Porto Rico, ou aux propriétés des coupeurs de canne à sucre, en Haïti et en République dominicaine (Oliver 1998, p. 101 ; GAAR 2002).

Les monolithes encadrant un espace presque quadrangulaire fonctionnent généralement comme une place, tandis que les terrains de jeux de balle ont tendance à être rectangulaires, à peu près d'une longueur correspondant à trois fois leur largeur (Oliver 1998, p. 101). La forme de l'esplanade, en carré ou en rectangle, dépend fréquemment des contraintes topographiques locales, et certaines peuvent avoir des formes trapézoïdales (par exemple le site Viví Arriba). À de rares exceptions près (par exemple Jácana, Porto Rico), les monolithes érigés le long des places forment une rangée sur leurs côtés est et ouest, tandis que les côtés nord et sud sont sans marqueurs monolithiques ou délimités par une chaussée pavée. Souvent, derrière la rangée de monolithes dressés (à l'extérieur), une chaussée (*calzada*) ou un pavement est mis en place. Parfois, ces derniers reposent sur un talus de terre relativement bas qui s'appuie contre l'arrière des monolithes, avec de petites roches d'ancrage à la base afin de les stabiliser. Pour garder les monolithes érigés, un entretien constant est nécessaire, car la saison des pluies tropicales frappe le terrain. Presque toujours, les monolithes des places portent une iconographie sous forme de pétroglyphes. Les longs côtés des terrains de jeu rectangulaires sont également constitués d'une rangée de monolithes ou de dalles, ainsi que pour d'autres enceintes cérémonielles, tandis que les extrémités distales de la cour sont délimitées par un trottoir pavé ou laissées sans marques particulières. Les terrains de jeux de balle ne

portent aucune iconographie ou, tout au plus, un ou deux pétroglyphes. Il existe de plus petits espaces rectangulaires qui sont souvent appelés “bateyes” dans la littérature, mais dont la fonction de terrain de jeux de balle est discutable ; d’autres types d’activités peuvent y avoir eu lieu (rituelles, cérémonielles ?). Les enceintes circulaires délimitées par des pierres sont rares à Porto Rico et ne sont pas présentes dans l’est de l’île d’Hispaniola, à Mona ou dans les îles Vierges. Leur fonction n’est pas connue, si ce n’est de dire “cérémonielle”, ce qui n’est pas si informatif.

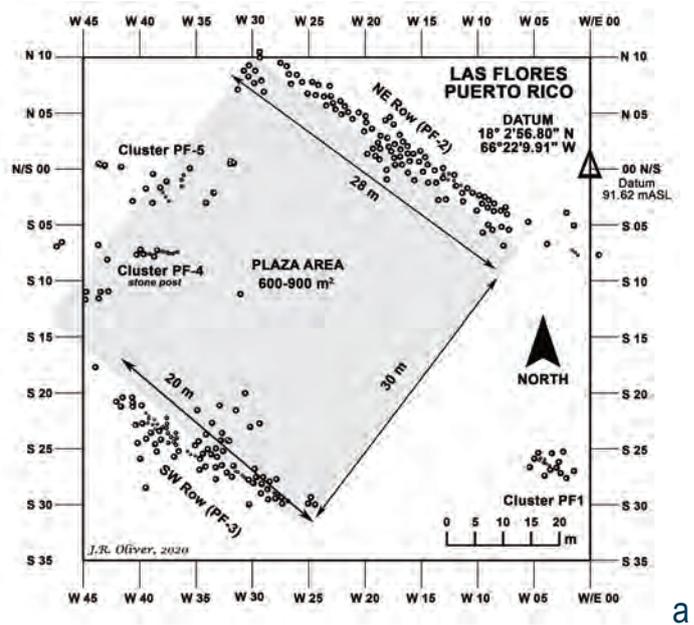
3. Les antécédents de Caguana

La chronologie de cette partie des Caraïbes (Fig. 4) est divisée en cinq périodes, chacune caractérisée par un complexe culturel donné défini en grande partie sur la base du style céramique, mais également par d’autres traits de la culture matérielle. Un groupe de styles étroitement liés forme ainsi une série (de styles/cultures) et au sein de ces derniers, plusieurs sous-groupes de styles, qui partagent plus de particularités qu’avec d’autres membres de la même série, sont étiquetés “sous-séries” (par ex. sous-série *Chican*). On suppose que tous les styles d’une série dérivent d’un ancêtre commun et témoignent d’une histoire de divergence phylogénétique qui peut être tracée (par analogie avec les reconstructions proto-linguistiques des linguistes qui travaillent sur la période historique). Tous ces modèles spatio-temporels normatifs, historico-culturels (et néo-évolutifs) sont bien sûr assez problématiques. Mais, pour l’instant, ils sont inévitables car la nomenclature taxonomique est encore largement utilisée dans toutes les Antilles. Pour les définitions et les critiques du style, des sous-séries et des séries, provenant de Rouse en 1939 [1992], voir Oliver (2009, p. 11-27), Rodríguez Ramos *et al.* (2010), et des contributeurs dans Keegan *et al.* (2013).

3.1 Las Flores (périodes IIIa-IIIb, 700-1200 de notre ère)

L’un des plus anciens sites datés avec une place délimitée par des pierres est celui de Las Flores, dans le centre-sud de Porto Rico (Fig. 2 ; 18° 2' 38.22" N - 66° 37' 22.03" O). Ce site a été occupé en permanence de 400 à environ 1300 de notre ère. Il couvre une superficie de 20,2 km². La première phase d’occupation (périodes IIa-IIb) est caractérisée par les styles de *Hacienda Grande* tardif à *Cuevas*. Au cours de cette

période, plusieurs dépôts de déchets domestiques ont entouré une place centrale non délimitée. La place a été ceinturée par des monolithes d’abord vers 700-800 de notre ère (c’est-à-dire après 580-760 cal AD et avant 710-970 cal AD, 2σ ; Ortiz Aguilú 1977 ; Wilson 1991, p. 145-146) (Fig. 3). La place couvrait une superficie de 600 à 900 m², soit environ 22 % de l’espace total de l’occupation. Cette construction est accompagnée de changements importants dans la céramique et les artefacts, passant du style de *Cuevas* à la phase ancienne du style *Ostiones*, et se poursuivant



a



b

Fig. 3 – Las Flores : a. Plan de la place délimitée par des pierres (d’après Eichholtz 1997) ; b. Image-satellite permettant de localiser le site de Las Flores (triangle rouge) ainsi que deux ensembles de pétroglyphes (Courtoisie de L. Antonio Curet).

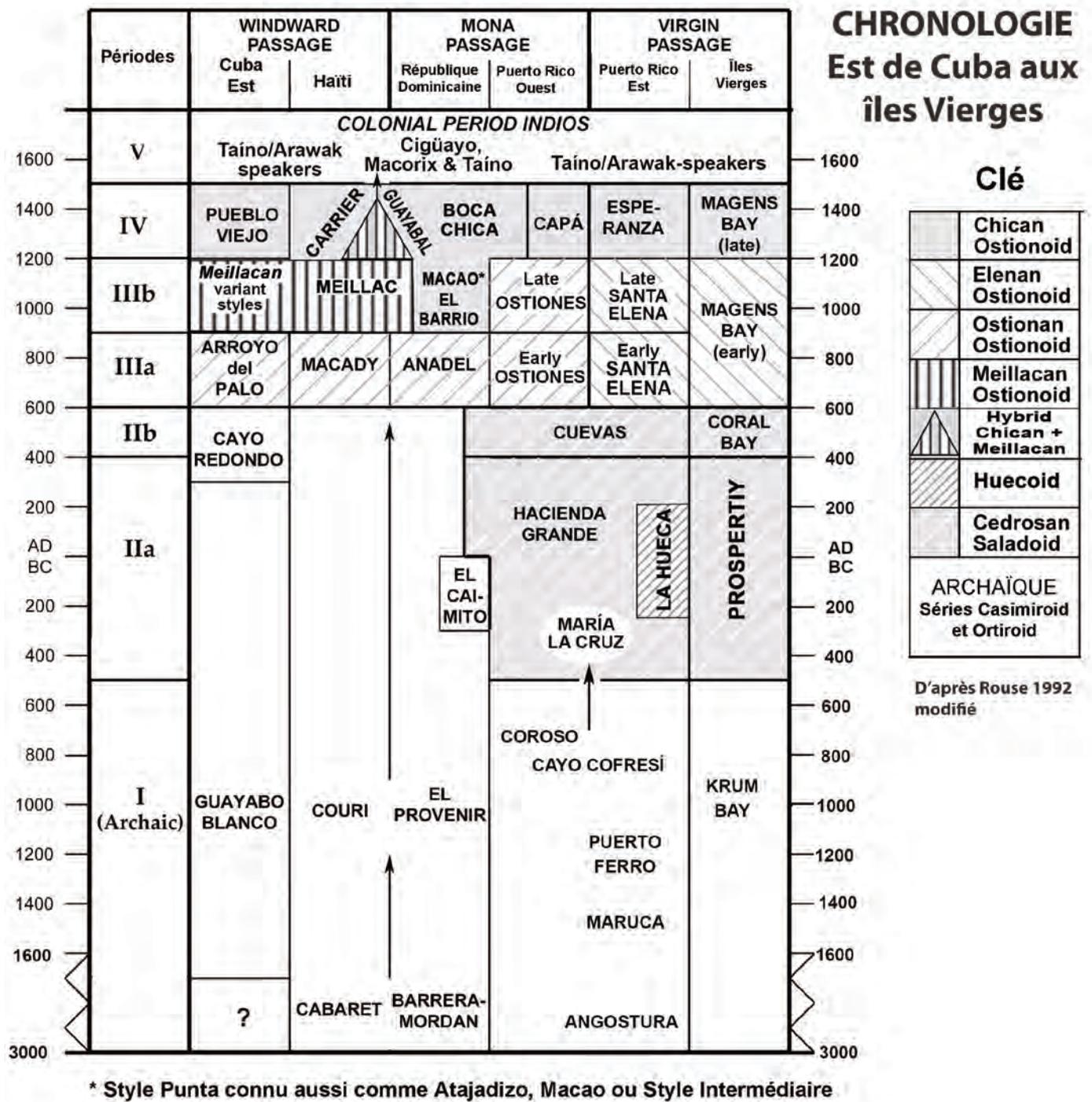


Fig. 4 – Chronologie archéologique pour la région située entre l’est de Cuba et les îles Vierges. Chaque nom individualisé correspond à un groupe culturel/céramique, défini comme autant de styles (d’après Rouse, grossièrement une “phase”) et les cases ombrées indiquent leur rattachement à une série (une tradition) et à des sous-séries (des sous-traditions).

avec un mélange d'artefacts *Ostiones* ancien jusqu'au premier style de *Santa Elena* (Fig. 4). Selon Ortiz Aguilú (dans Wilson 1991), l'occupation la plus intense a eu lieu pendant la période III (700 et 1200 de notre ère), la céramique devenant de plus en plus élaborée (du début à la fin du style de *Santa Elena*). À ce moment-là, six dépotoirs domestiques entouraient la place. Malheureusement, le rapport final du site n'a jamais été achevé et on ne sait pas si des pétroglyphes existaient sur cette place, comme on pourrait s'y attendre. Cependant, l'étude d'Eichholtz (1997) sur les pétroglyphes et leurs alignements possibles avec les corps célestes mentionne quatre sites d'art rupestre à l'extérieur de cet établissement, mais aucun à l'intérieur de la place (Fig. 3, en bas). S'ils étaient vraiment absents, ce serait très rare pour Porto Rico.

Outre la délimitation par des pierres de la *plaza/ballcourt*, un autre changement important tient à l'abandon progressif, au cours de la période IIIb, de la pratique réalisée sur l'ensemble de l'île pendant les périodes II et IIIa qui consistait à concentrer les sépultures humaines au sein d'une place centrale, sans délimitation particulière. À Las Flores, pendant la transition entre les périodes IIIa et IIIb, les sépultures ont été positionnées dans des contextes domestiques (dépotoirs). En dehors d'un unique tombeau en pierre situé dans le coin nord-ouest de la place, celui d'un enfant de 3-4 ans, les autres sépultures étaient positionnées dans des zones privées/domestiques, à l'extérieur de la place. Ce changement dans les pratiques funéraires est significatif, car il n'y avait plus de lien direct entre les morts (c'est-à-dire les ancêtres) rassemblés sous la place, et les cérémonies funéraires ou autres fêtes commémoratives célébrées par la communauté des vivants (Curet & Oliver 1998). Ce changement suggère que désormais des maisonnées ou des individus (et leurs parentés proches) contrôlaient les restes de leurs ancêtres (ossements), plutôt que l'ensemble de la communauté. Auparavant, les activités communautaires des vivants qui étaient réalisées sur la place, activités civiles et cérémonielles, restaient toujours en lien direct avec la communauté d'ancêtres sous-jacents (voir aussi Oliver 2009, p. 141-147). Comme nous le verrons plus loin, la communauté des ancêtres déposés sous la place a été remplacée par un contingent de personnages puissants et vibrants gravés sur les monolithes disposés tout autour. Cela témoigne d'un mécanisme différent d'identité et de solidarité communautaires, où une personne ne pourrait plus désigner la tombe et dire :

“ici repose ma grand-mère”, mais serait en mesure de pointer du doigt les icônes des pétroglyphes comme ancêtres de la communauté.

Pendant les périodes IIIa-IIIb, Las Flores faisait partie d'un schéma de peuplement régional de hameaux ou de villages, dont la majorité ne disposait pas de places délimitées par des pierres (Torres *et al.* 2008 ; Torres 2012). À tout le moins, le chef de Las Flores s'est distingué des autres chefs de cette région, hommes ou femmes, par la façon dont les événements politico-religieux ont été officiellement mis en œuvre sur une place structurellement définie. Parallèlement à la construction de la place, comme indiqué, quelque chose a changé dans la façon dont les groupes sociaux comptaient les relations généalogiques, et dans la façon dont ils se définissaient en tant que communauté. Las Flores a été abandonné vers 1300 de notre ère pour des raisons encore inconnues (Ortiz Aguilú dans Wilson 1991, p. 146). Cependant, alors que Las Flores était toujours actif vers 800-900 de notre ère, un autre site, Tibes, a commencé son évolution pour devenir un important centre administratif et cérémoniel dans le sud de Porto Rico (Fig. 2).

3.2 Tibes (Période IIIb, 900-1200 de notre ère)

Tibes (18° 2' 38.22" N - 66° 37' 22.03" O) est le premier site avec de multiples enclos délimités par des pierres à s'élever à Porto Rico (Fig. 2 et 5). Il est largement considéré comme le premier grand centre cérémoniel de la région (Curet & Stringer 2010). La plus ancienne occupation date entre 300-400 et 600 de notre ère (Curet *et al.* 2006 ; Curet 2016). À cette époque, les zones domestiques sont largement confinées aux dépôts B, C et E, formant un demi-cercle au nord, du côté est du site (Fig. 5a : lignes de contours rouges). Ces zones contenaient de rares céramiques de style *Hacienda Grande* et majoritairement de style *Cuevas* appartenant aux périodes IIa-IIb, bien que cette dernière semble s'étendre chronologiquement jusqu'à la période IIIa (vers 800 de notre ère).

Lors de la phase suivante, à la transition des périodes IIb à IIIa (environ 600-800 de notre ère), la zone domestique s'est étendue aux dépôts A et F, complétant par un demi-cercle à l'est la zone vide centrale, que j'appelle une place. Rien n'indique que la place était encore délimitée par des blocs. Les premiers artefacts de style *Santa Elena* ont progres-

sivement émergé à partir de l'arrière-plan du style *Cuevas* tardif. Vers le début de la période IIIb (probablement après 900 après notre ère), les limites autrefois "non marquées" de la place sont matérialisées par des blocs. Pour cette première phase de construction, la séquence, le nombre et la configuration des zones délimitées par des pierres sont difficiles à démêler (Curet, communication personnelle 2020) en raison des modifications majeures et des reconfigurations ultérieures des places (Curet *et al.* 2006, p. 35 ; Curet &

Stringer 2010). En effet, les dépôts D et G (Fig. 5 : contours bleus) sont constitués d'un mélange de dépotoirs, de débris de roche et de blocs qui, selon Curet (communication personnelle), résultent de la construction de l'esplanade centrale, n° 6. Ces événements ont dû se produire après environ 900 de notre ère. À un certain moment, entre 700 et 900 de notre ère, une partie de Tibes a été impactée par un épisode d'inondation majeur (Green 2016 ; Curet, communication personnelle), qui a nécessité la

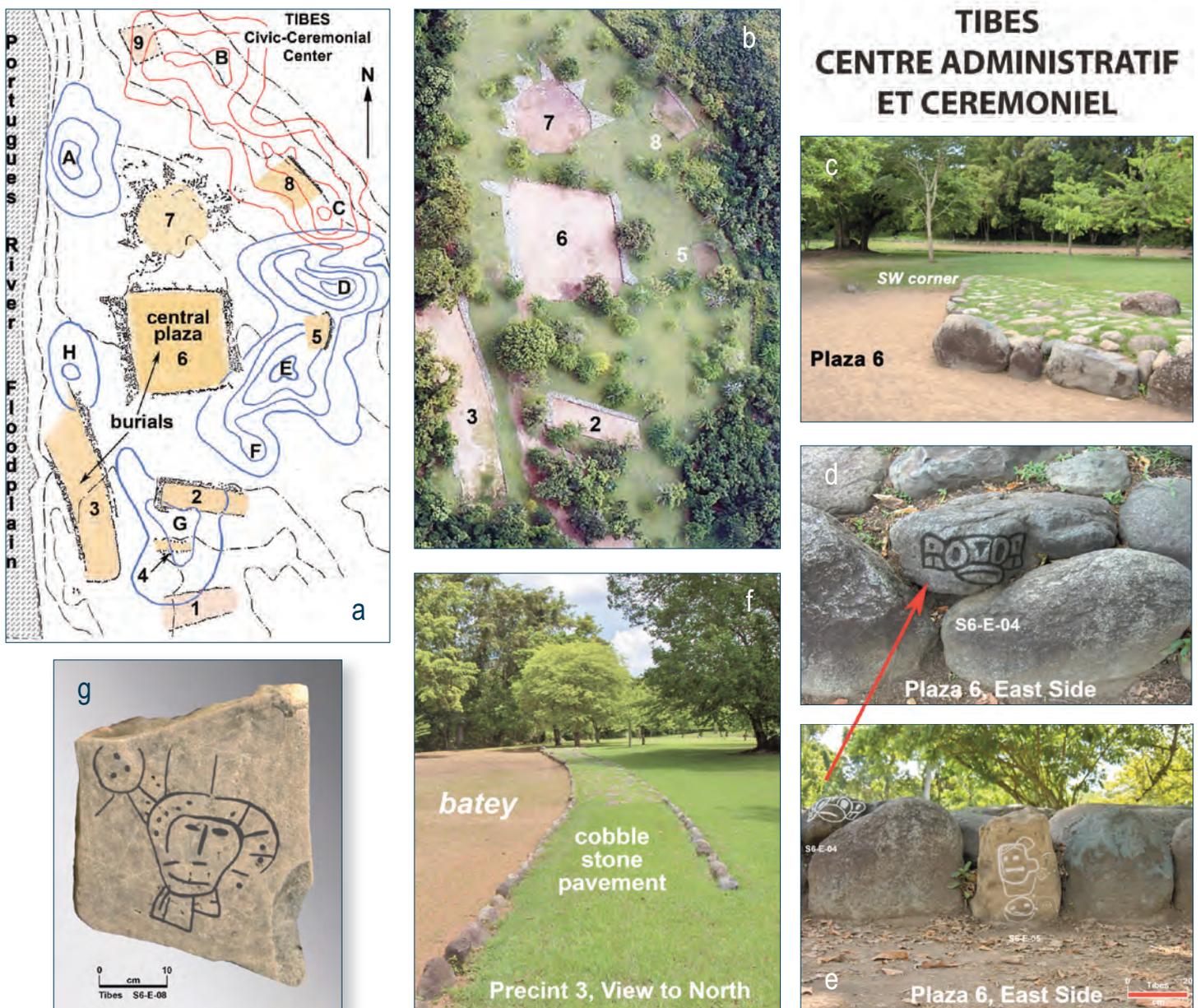


Fig. 5 – Tibes : a. Plan topographique avec ses *plazas/bateyes* (1-9) (d'après Curet *et al.* 2006). Lignes de niveau en pointillés, espacées de 2 m. Les lignes en rouge et en bleu montrent des concentrations de céramiques, mesurées en poids avec un intervalle de 100 g ; b. Vue aérienne après reconstruction ; c. Vue du coin sud-ouest de la place centrale (n° 6) avec un pavement de galets ; d et e. Pétroglyphes sur les monolithes du côté est de la place n° 6 ; f. Les côtés nord et est du terrain de jeu de balle n° 3 ; g. Une dalle de grès avec des pétroglyphes située sur le pavement de galets adjacent à la rangée orientale de la place centrale n° 6 (Clichés : J. Oliver).

remobilisation des monolithes et la restauration des enceintes, si celles-ci existaient déjà avant cet évènement. Une date plus précise pour l'inondation est cruciale, car je suis d'accord avec Curet que la première phase de construction du terrain de jeux de balle a probablement suivi l'inondation.

Le site élaboré à cours multiples, comme le montre la **figure 5**, reflète sa période finale entre 1000 et 1200 de notre ère (Curet & Stringer 2010 ; Torres *et al.* 2014, p. 135). Des rejets détritiques de la période IIIb, contenant des artefacts de style *Santa Elena* tardif (**Fig. 5** : contours bleus, dépôts A et E-H), forment un demi-cercle autour de la place centrale n° 6 et de la place circulaire n° 7. La plus grande cour rectangulaire n° 3 (1 151,4 m²) est vraisemblablement un terrain de jeux de balle, capable d'accueillir un grand nombre de joueurs par équipe (**Fig. 5f**). Les cours rectangulaires plus petites (d'une superficie de 134 à 325 m²) impliquent un plus petit nombre de joueurs de balle ou peuvent avoir (également) fonctionné pour d'autres types de rassemblements, peut-être pour des sous-groupes particuliers de la communauté de Tibes ou pour des groupes voisins de la même région, localement, peut-être venant de hameaux ou de villages qui manquaient d'enceintes structurées délimitées par des pierres. Cependant, Curet (communication personnelle) note que la question de savoir si Tibes était un site occupé toute l'année ou un centre cérémoniel dépourvu d'habitations n'est pas résolue. Dans ce dernier cas, cela signifierait que le caractère apparemment "domestique" de rejets détritiques cumulatifs résulterait de festins répétés plutôt que d'activités domestiques quotidiennes (sur ce sujet, voir DeBoer & Blitz 1991).

L'enceinte circulaire "en forme d'étoile" (750 m²) n'est certes pas un terrain de jeu, mais sa fonction n'est pas connue. Toutes ces enceintes entourent une place centrale quadrangulaire (1 480 m²) capable de contenir une grande foule. La superficie totale du site est de 40 468 m², dont 11,2 % (4 540,4 m²) ont été consacrés à des espaces administratifs et cérémoniels (Torres *et al.* 2014, tableau 1). S'il s'agissait d'un centre "inoccupé", l'ensemble du site est cérémoniel. Dans l'affirmative, cela peut expliquer pourquoi le pourcentage d'espaces publics correspond à la moitié de celui calculé pour Las Flores (22 %).

La taille de chacun des blocs utilisés est de dimensions relativement petites (comme ce fut le cas à Las Flores). La plupart ne furent pas soigneusement

mis en forme mais plutôt sélectionnés dans la rivière Portugués pour leur forme appropriée (**Fig. 5**). Il y a bien sûr des exceptions (**Fig. 5g**), en particulier les roches en grès venant de plus loin (Torres *et al.* 2014). Les blocs varient en dimensions, mais la plupart sont des rochers grossiers mesurant en moyenne 30 x 33 cm, les plus gros mesurant environ 80 cm de haut et 15 cm de large. Ils sont placés sur un long côté ou à l'extrémité la plus étroite, formant une rangée linéaire de monolithes délimitant le sol de la cour intérieure à l'enceinte. À l'extérieur, et à côté des monolithes dressés, il y a un pavement (*calzada*) d'environ 1-2 m de large et dont la surface est couverte de pavés lisses. Ces pavements sont présents autour de la plupart des esplanades sur un, deux ou trois côtés, tandis que la place circulaire n° 7 est encadrée par des zones triangulaires remplies de pavés. Dans la *calzada* est de la place centrale, au milieu des pavés, il y a trois dalles de pierre fragmentées qui étaient autrefois situées ailleurs pour délimiter la cour ou la place. À moins que leur emplacement ne soit le résultat d'une restauration ultérieure, ces trois dalles ont probablement décoré une enceinte antérieure, peut-être (hypothèse) affectée par l'inondation. Si tel est le cas, ces monolithes ont été recyclés en tant que "matériau de revêtement" et, quelle que soit la puissance ou la prééminence de l'icône, il semble qu'elle l'ait perdue et ne soit plus exposée.

Un total de 17 monolithes avec pétroglyphes est connu pour Tibes. Parmi ceux-ci, 10 étaient concentrés sur la place centrale n° 6 (**Fig. 5d, e et g**), un dans le quartier en forme d'étoile n° 7, deux dans le long *batey* rectangulaire n° 3 et deux dans le *batey* n° 2. De plus, trois monolithes de provenance inconnue sur le site sont conservés au musée de Tibes (Ambrosino *et al.* 2016). Leur concentration sur la place centrale est un schéma qui deviendra classique au cours de la période suivante, la période IV. Les pétroglyphes sont sculptés dans des blocs de grès (n = 11) ou des roches ignées (n = 6), accessibles dans le lit de la rivière Portugués et dans un rayon d'environ 5 km. Les 17 monolithes contiennent 29 motifs distincts. L'iconographie est relativement simple, caractérisée par des anthropomorphes (n = 22), des zoomorphes (n = 3), des biomorphes (n = 1), des motifs "abstraites" (n = 1) et deux figures indéterminées (Ambrosino *et al.* 2016, tableaux 1-3). La plupart présentent des visages relativement simples (**Fig. 5e**) et n'ont pas de corps complet. Le plus intéressant est peut-être le pétroglyphe SE-6-08, qui

est un visage humain affichant les contours d'une coiffe élaborée (Fig. 5g) signalant le rang élevé du personnage. Il anticipe les plus élaborées des figures (avec un corps) qui seront trouvées dans des sites plus récents comme Jácana et Caguana. En première analyse, l'emplacement, la distribution et l'orientation des icônes semblent aléatoires. Sur la place centrale, deux pétroglyphes se trouvent sur le segment le plus au nord du mur ouest. Sur le côté est, deux pétroglyphes sont situés sur le tiers centre-nord de la rangée (Fig. 5d et e), et deux autres sur l'extrémité sud. Entre ceux-ci, il n'y a pas de pétroglyphes. Enfin, trois autres (Fig. 5g) gisaient à plat sur la *calzada* occidentale adjacente (trottoir). Bref, on ignore pourquoi l'iconographie est placée apparemment de manière aléatoire.

Bien que les blocs individuels soient relativement petits par rapport aux normes mégalithiques conventionnelles (s'il existe une telle norme), l'effet visuel global à Tibes donne un sentiment de "mégalthicalité". Le poids total de roche transportée vers la place centrale n° 6 et sur le terrain de jeux de balle n° 3 est respectivement de 97 371 kg et de 41 425 kg ; le total estimé pour le site est d'environ 228 tonnes de blocs provenant de la rivière Portugués et des environs (Torres *et al.* 2014). Ces chiffres ne traduisent cependant pas des coûts de construction élevés. Dans une étude des coûts de main-d'œuvre (personnes-jours) pour le transport des roches et l'achèvement de la construction des places/bateyes, il a été estimé que cela pouvait être mis en place en 93 jours par cinq personnes, ou 47 jours par 10 personnes, ce qui suggère que "la construction d'un batey à Tibes n'a pas nécessité de changements à long terme dans le fonctionnement quotidien des groupes sociaux locaux qui les ont construits" (Torres *et al.* 2014, p. 139). Mais il s'agit toujours d'un projet à grande échelle (même s'il n'est pas coûteux) qui a formé un site monumental (défini dans les deux sens ci-dessus), où les ouvrages en pierre occupent une place de choix. Outre sa monumentalité, la présence d'"évoqueries" ajoute un élément supplémentaire : la fixation dans l'espace d'êtres puissants sous forme de pétroglyphes à l'intérieur de l'établissement, et plus spécifiquement sur la place centrale. Comme on le verra au cours des prochains siècles (section suivante), ces pétroglyphes-icônes deviendront des êtres socialement classés (bien que non humains) essentiels au bien-être de la communauté et intimement engagés avec l'élite

pour mener à bien l'exécution des politiques et, par conséquent, gouverner judicieusement.

À Tibes, les pratiques sépulcrales vont également changer. Deux groupes de sépultures humaines ont été trouvés sous la place centrale et en dessous de ce qui allait devenir un terrain de jeux de balle. Sur les 50 individus, 45 ont été enterrés au cours des périodes IIa-IIb (Fig. 4 : série *Salaloid*). Au début de *Santa Elena* (période IIIa), la coutume de l'inhumation dans des cimetières était presque entièrement abandonnée (Pestle 2017 ; Curet, communication personnelle, 2020). L'ancien lieu de sépulture, dans la place centrale, est alors abandonné pour enterrer les individus ailleurs. Dans le cas de Tibes, après 800-900 de notre ère, les défunts ne semblent pas avoir été enterrés dans les espaces domestiques et publics du site. Comme argumenté pour Las Flores, les rassemblements publics et les cérémonies sur les places n'étaient plus directement liés à la communauté souterraine des ancêtres. La connexion avec le défunt sur les places se fera au travers de chants cérémoniels et de présences "spirituelles", certaines incarnées dans les monolithes.

Après la disparition de Tibes, probablement juste avant 1300 de notre ère, de nombreux autres sites avec un ou plusieurs centres de *plazas/ballcourts* délimités par des pierres sont apparus dans l'est d'Hispaniola, Saona, Mona et Porto Rico, Vieques, Sainte-Croix et Tortola (Fig. 2). Parmi ceux-ci, Caguana, à Porto Rico, se distingue non seulement par ses 11 enclos délimités par des blocs, mais aussi par son affichage iconographique riche et élaboré.

4. Le centre administratif-cérémoniel de Caguana (période IV, 1210-1420 de notre ère)

La période IV, lorsque le site de Caguana était actif, est caractérisée par des céramiques et des artefacts de style *Capá* et se rapporte aux ancêtres directs des groupes autochtones que les Européens ont rencontrés en 1492 dans les Grandes Antilles. Ils seront plus tard homogénéisés sous le terme de "culture *Taíno*". Mais cette dernière est le produit de l'histoire normative et culturelle classique, inventée par Samuel Raffles en 1836, puis par le linguiste Daniel Brinton en 1871 (Oliver 2009, p. 6). Il s'agit d'une construction anthropologique (Rouse 1939 [1992] ; Lovén 1935 [2010]) qui a eu pour effet

d'homogénéiser et de brouiller ce qui ressort en réalité de sociétés et de cultures diverses. En fait, les Espagnols n'ont jamais utilisé le terme "Taíno" pour désigner un groupe ethnique ou linguistique des Caraïbes et il n'est pas enregistré comme ethnonyme d'autodésignation (Oliver 2009, p. 6-30 ; Curet 2014). Bien qu'il soit valide d'utiliser le terme *taíno* pour désigner une langue de la famille arawak, il convient de garder à l'esprit que, à Hispaniola seulement, deux dialectes *taíno* coexistaient avec deux autres langues non *taíno*, le *cigüayo* et le *macorix*, ainsi que le bilinguisme, ce qui fait une corrélation entre les groupes ethno-linguistiques et les cultures/styles matériels spécifiques (par exemple Boca Chica, Carrier, Meillac, etc.), pour dire le moins. Au XVI^e siècle, les chroniqueurs espagnols se référaient aux indigènes simplement comme des *indios* (Indiens) souvent accompagnés d'un adjectif. Ainsi, on trouve des *indios* des Antilles, d'une "province" (par exemple les *indios* de Maguana) ou d'une île (les *indios* de Mona), ou d'un groupe "appartenant" à un cacique (par exemple les *indios* de Guarionex). Mais le terme "Taíno" s'est révélé impossible à éradiquer, même parmi les spécialistes. Pour alerter le lecteur de sa nature problématique, lorsqu'il est utilisé dans ce travail, le terme "Taíno" est placé entre guillemets.

4.1 Caguana : contexte de la recherche

Moins d'un siècle après l'abandon de Tibes, Caguana est devenu un centre administratif et cérémoniel prééminent à Porto Rico (Fig. 6). Bien qu'une seule date radiocarbone soit disponible (Y-1244, 680 ± 80 pb ; cal AD 1210-1315, 2σ), les caractéristiques techno-stylistiques des artefacts et l'iconographie des pétroglyphes laissent peu de doute qu'ils appartiennent au style *Capá* (période IV) de la série *Chican Ostionoid* (Alegría 1983, p. 66-88). L'absence d'artefacts européens suggère qu'il n'a pas survécu longtemps, voire pas du tout, au début de la période coloniale. Malgré la présence de poteries tardives (période IIIb) de style *Ostiones*, cette dernière ne reflète pas une occupation intense associée à la construction/utilisation de la place (Oliver 1998, p. 6-27 ; Alegría 1983 ; Rouse 1941, p. 474-478). La présence prépondérante d'artefacts de style *Capá*, certains en association avec la place centrale et le grand terrain de jeu, place carrément les structures de Caguana dans la période IV (1210-1420/1500 de notre ère). Le plan d'ensemble du site (Fig. 6) reflète sa dernière période d'existence. L'agencement des enceintes autour de la place centrale de Tibes a servi de modèle pour Caguana (comparer les Fig. 5 et 6). Depuis 1965, Caguana est un parc archéologique national et une source d'identité et de patrimoine autochtone pour

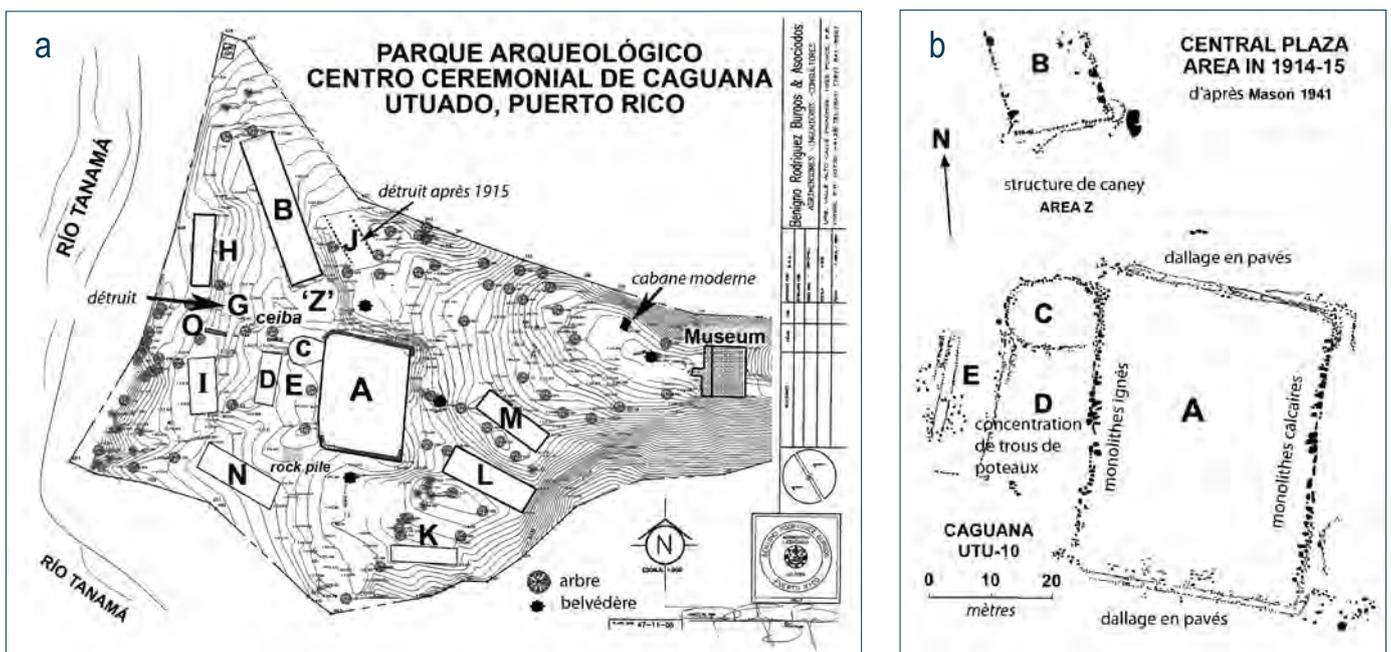


Fig. 6 – Caguana : a. Carte topographique du centre cérémoniel après restauration ; b. Aire nucléaire d'après une carte de 1914-1915, avant restauration. Pour une carte plus complète, se référer à Mason 1941, fig. 2.

tous les Portoricains, y compris les groupes de renaissance “*Taíno*” (Oliver 2012, 2021).

Le site a été systématiquement étudié pour la première fois en 1914-1915 par J. Alden Mason (1885-1967), un archéologue exceptionnel du XX^e siècle (Schwartz 2017). Ses recherches faisaient partie de l'enquête scientifique de la section anthropologique de Porto Rico et des îles Vierges dirigée par Franz Boas qui a visité le site avec Mason et Robert T. Aitken en 1914. Caguana était alors connu sous le nom de *Capá* (*Cordia alliodora*) par sa présence comme arbre d'ombrage pour la plantation de café sur le site. Pour l'époque, les recherches archéologiques menées étaient de haut niveau. Aitken a produit une carte à l'échelle du site qui a contribué à la restauration du site en 1964-1965 (Fig. 6 : à droite). Les résultats de Mason, publiés en 1941, comprenaient une annexe d'analyse céramique réalisée par Irving Rouse (dans Mason 1941, p. 273-301) qui a également creusé plusieurs sondages en 1938 (Rouse 1952, p. 474-478). Alegría (1983), en 1949 et à nouveau en 1964, a mené des fouilles supplémentaires (Oliver 2012, p. 11-17). En 1965, Luis Chanlatte Baik (Chanlatte Baik 1965 ; Oliver 2012, p. 18-21) a effectué neuf sondages de 1 x 1 m. Les dernières fouilles ont été effectuées par Rivera Fontán (1992), y compris des tests systématiques à la tarière sur tout le site et quatre sondages de 1 x 1 m. Oliver a publié une réévaluation détaillée de toutes les enquêtes précédentes (1998) et d'autres sujets relatifs à Caguana (Oliver : voir les références citées). Entre 1995 et 2003, Oliver et Rivera Fontán ont effectué des fouilles sur des fermes et des grottes dans la zone de Kart autour de Caguana (par exemple Oliver *et al.* 1999). La synthèse suivante est basée sur les investigations susmentionnées.

4.2 Les enclos délimités par des pierres

Caguana (18° 17' 41.03" N - 66° 46' 51.52" O) est situé sur une terrasse au-dessus et à l'est de l'étroite plaine inondable de la rivière Tanamá. Les 11 enclos délimités par des blocs couvrent 5 285 m², soit 21,8 % de la superficie du site (24 325 m²). Un levé radar pénétrant dans le sol (Oliver 2012, p. 22) a détecté un *batey* rectangulaire enterré qui reste encore à fouiller, au sud de la place centrale, l'enclos A (Fig. 6), s'ajoutant à la superficie totale consacrée aux activités cérémonielles. Il existe des preuves que le site était peut-être plus grand. Plusieurs monolithes déracinés

d'anciennes places/*bateyes* ont été trouvés à 280 et 300 m à l'ouest de la place centrale au-delà de la rivière Tanamá (sites ANG-4a, ANG-4b) et à 230 m au sud, au-delà d'un petit ruisseau bordant Caguana (Chanlatte Baik 1965 ; Oliver *et al.* 1999).

Caguana dispose d'une place centrale quadrangulaire A (48,7 x 35,5 m) avec une rangée ouest de monolithes en roche ignée affichant 22 pétroglyphes et une rangée est de grandes dalles et de rochers calcaires qui, en 1915, contenait un nombre similaire de pétroglyphes (Fig. 7A et B et 8). En 1949, Alegría (1983) a signalé que la plupart des dalles de calcaire (rangée est) avaient été enlevées ou réutilisées par les agriculteurs locaux comme marches pour leurs maisons à piliers. La restauration de 1964 les a remplacés par des calcaires modernes (plus petits) similaires. Seuls 3 pétroglyphes ont survécu, l'un est toujours *in situ* (Fig. 7b), un autre perdu (Fig. 7a) et un troisième, pillé et mutilé par un collectionneur, M. Junghan, est exposé au musée (Fig. 7B).

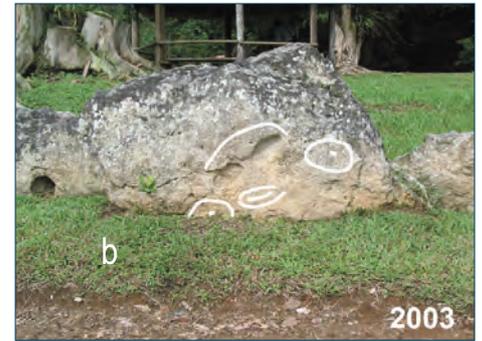
Les bordures nord et sud de la place A sont constituées d'une chaussée pavée d'environ un mètre de large (Fig. 8c, f et g). À côté de la place A, au coin nord-ouest, se trouve la place C (180 m²), constituée d'un demi-cercle de monolithes bas en calcaire (30-45 cm de haut) qui rejoignent ceux de la place centrale (Fig. 8d et f). Dans le coin nord-est de la place C, un monolithe en calcaire montre un pétroglyphe d'une face anthropomorphe. Mason (1941) a supposé que la zone “Z” pouvait être un *bohío* (maison) de cacique. Des fouilles dans la zone D (Fig. 6 et 8d) ont révélé de nombreux trous de poteaux, dont certains ont conservé la base du poteau en bois. Ces caractéristiques se sont poursuivies dans et sous la Plaza C (Oliver 1998, p. 19). Les fouilles de Mason (1941, p. 245-247) ont montré que la zone D avait été incendiée, avec d'abondantes cendres, charbons de bois et poteaux carbonisés trouvés *in situ*. Les pierres délimitant la Plaza C traversent la strate de charbon de frêne ; par conséquent, il s'agit d'un ajout ultérieur adjacent à la Plaza A. Les trous de poteaux ne forment pas un motif discernable ; il s'agit d'un palimpseste qui ne pouvait être résolu que par la datation au radiocarbone, non disponible en 1915. En somme, il y avait un certain nombre de structures dans cette zone E-C de 8 x 30 m (Fig. 6).

La zone Z, située entre le bord sud du terrain de jeu B et la place centrale A, a livré des poteaux en bois conformes à un *bohío* ou maison circulaire



A

CAGUANA - PLAZA 'A'
RANGÉE EST



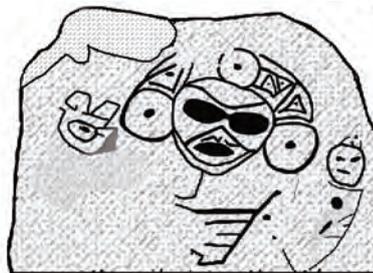
B

CAGUANA
PLAZA 'A'
Rangée est
Pétroglyphes

Museo Caguana



Mason, 1915



C

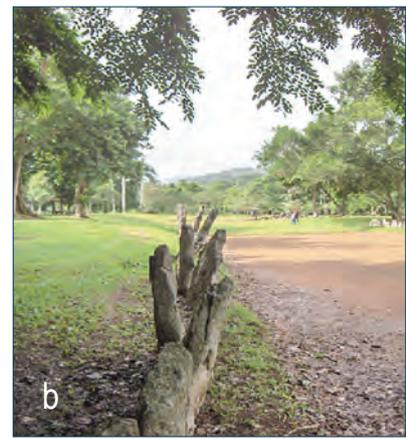
Pierre pointue
«cemi»
Caguas, P. R.



Fig. 7 – Caguana : A. Alignement oriental de grandes dalles en calcaire de la la place A (désormais largement détruit) montrant deux pétroglyphes (a et b) dont un (b) est toujours en place aujourd’hui. Une dalle avec des pétroglyphes (B), avec Mason à son côté, était placée au sein de la rangée orientale. Pillée et mutilée, elle est actuellement placée dans le musée ; C. Une pierre pointue de type “cemi” attribuée à la période IV, et présentant trois points (24 x 11 cm), dispose à sa base d’une représentation faciale en 3D (haut) qui est reproduite en 2D au travers de l’un des pétroglyphes de Caguana.

(23 m de diamètre). Les artefacts au sein de cette structure étaient tous de style *Capá* (période IV). La partie inférieure des dépôts contenait d’abondantes lentilles de cendres et de charbons de bois, et des poteaux présentaient des signes de combustion, peut-être liés à l’incendie dans les zones E-C voisines. Alegría (1983) a fouillé à nouveau entre la Plaza C et la zone Z et a récupéré un poteau (*Coccoloba rugosa*)

qui a livré la seule date (conventionnelle) (Y-1244 : 1210-1315 cal AD, 2σ). Il semble que l’incendie dans les zones C, E et Z pourrait résulter d’une expansion de la place A vers l’ouest et vers le nord (Oliver 1998, p. 17). Si c’est le cas, la date marque un moment juste avant l’expansion de la place centrale et l’ajout de la place circulaire (**Fig. 8f et g**). On peut supposer qu’une place centrale existait déjà avant cette date.



CAGUANA



Fig. 8 – Caguana : a. *Batey* B vue du sud-est ; b. Grandes dalles calcaires du *batey* B, vues vers le sud ; c. Vue vers le nord-est du mur occidental de la place centrale A, et pavement septentrional de galets ; d. Vue vers l'est de la place D (premier plan) avec la place circulaire C (plan intermédiaire) et la place A (arrière-plan) ; e. Pétroglyphe de la place D (insert-flèche rouge) ; f. Vue vers le sud-ouest de la place circulaire C ; g. Vue vers le sud de la jonction entre la place centrale A et la place circulaire C (Clichés : J. Oliver).

Une arche formée de cinq trous de poteaux à 11 m au nord de la chaussée nord en pierre de la place A (Alegría 1983, p. 28) ainsi qu'un autre groupe de trois trous de poteaux entre la rangée est de la Plaza A et les places rectangulaires L et M ont été enregistrées (Rivera Fontán 1992, p. 20-28).

Alors que les fouilles furent trop limitées pour délimiter les plans au sol et le nombre de structures (*bohíos* et/ou hangars), on peut néanmoins affirmer que plusieurs structures existaient à proximité de la place centrale. Cette situation est comparable à celle du site de Yagüez daté de 1206-1390 de notre ère (**Fig. 2**). Yagüez a un seul enclos, une place centrale (39 x 33 m) encadrée de monolithes gravés de pétroglyphes. Trois maisons ovales à arrondies ont été découvertes près de la limite sud de la place, avec une structure allongée (un hangar ?) située immédiatement derrière le bord ouest de la place (Rivera Fontán 2005, p. 191-198, 136). Des structures adjacentes au périmètre des places centrales ont également été signalées au XVI^e siècle pour Hispaniola. Las Casas (1876, p. 507), par exemple, a noté que les Indiens “avaient une place généralement [située] devant la porte de la maison du señor [seigneur, cacique]. Il note en outre que les places étaient “clôturées par quelques lomillos de la hauteur d'un palmier ou deux [23-50 cm]”. Mais comme cette description vient d'Hispaniola, le mot *lomillos* (petites “bosses”) fait probablement référence à de “petits” remblais de terre. Il ne peut être écarté qu'il puisse également s'appliquer aux “petits” monolithes.

L'enclos B est, sans aucun doute, la plus grande structure de *batey* (**Fig. 8a et b**). C'est une longue enceinte rectangulaire mesurant 61 x 17 m (1 073 m²), encadrée à l'est et à l'ouest par de grandes dalles calcaires, la plus grande mesurant environ 2,5 m de haut, 3 m de large et environ 20 à 50 cm d'épaisseur. Elles ont été extraites de la formation karstique située au nord et à l'est du site. Le transport a dû être une tâche difficile. Les *mogotes* (collines calcaires coniques) sont étroitement regroupées autour de petites vallées (dolines) de sorte que tous les chemins menant à Caguana doivent tourner autour des collines. Un pavement en définit la limite nord et une ligne de petits blocs (qui ne sont plus *in situ* ; **Fig. 6**) a délimité la bordure sud. Ce *batey* manque entièrement de pétroglyphes. Un deuxième grand terrain de jeux de balle est la Plaza H rectangulaire (40 x 7 m), qui est aujourd'hui plus courte qu'elle ne l'était autrefois.

Encore une fois, les pétroglyphes sont absents. À l'exception de la structure G, les enclos rectangulaires restants sont plus petits, allant de 30 à 35 m de long et de 7 à 12 m de large. Ils peuvent avoir fonctionné comme des terrains de *batey* (peut-être 2 joueurs par côté ?). Mais leur taille suggère qu'il est plus probable qu'ils remplissaient d'autres fonctions.

Alors que la place centrale concentre la majeure partie de l'iconographie, certains des plus petits enclos de Caguana n'ont qu'un ou deux pétroglyphes. Les enclos orientaux K et M ont un seul pétroglyphe, tandis que l'enclos L en a deux. Du côté ouest, l'enceinte D avait également un pétroglyphe (**Fig. 8d et e**). Enfin, la place circulaire C en avait également un à visage simple. Ceux-ci sont gravés sur de petits monolithes ne dépassant pas 30 à 40 cm (**Fig. 8**).

La structure G n'était pas une cour, mais une longue structure dont l'architecture originale est maintenant perdue (Alegría 1983, p. 74, 81). Mason ne l'a pas fouillée en totalité (Mason 1941, p. 250-251). Mason l'a décrite comme une sorte de plateforme en escalier composée de dalles verticales coiffées de dalles horizontales, encadrée par des talus, d'où les gens pouvaient observer les cérémonies. Enfin, en 1964, Alegría a découvert une chaussée pavée linéaire menant à la rivière, et entre les places I et H (**Fig. 6, O**).

J'ai supposé ailleurs (Oliver 1998) que les plus petits enclos rectangulaires (**Fig. 6, K, L-N, I et J**) étaient des terrains assignés à des groupes qui habitaient des fermes dispersées dans les environs de Caguana. Le modèle de peuplement précolonial dans cette région karstique indique une dispersion de fermes individualisées, chacune située sur la “selle” entre les collines de *mogote* surplombant une vallée, c'est-à-dire une doline ou un gouffre comblé (Oliver *et al.* 1999). Chacune de ces fermes précolombiennes avait une petite place délimitée par des pierres avec son iconographie pétroglyphique unique, comme la Finca de Nelo Vargas (Rivera Fontán & Oliver 2005). Le manque de hameaux ou villages nucléaires regroupés dans cette région est encore observé aujourd'hui, où les habitations domestiques appartenant à un nom de famille (par exemple *Cintrón*) sont dispersées entre les collines. Il est clair que la topographie impose des contraintes au regroupement des agriculteurs habitant dans des villages autant aujourd'hui que par le passé. Pour célébrer les festivités, comme les anniversaires, les mariages, les veilles funéraires et les vacances particulières, les parents dispersés se rassemblent

dans la propriété familiale du patriarche. Il est donc plausible que les petits enclos de Caguana étaient également des espaces consacrés à différents groupes venant de fermes et qui se réunissaient pour des fêtes ou des rituels cérémoniels plus intimes et familiaux. La place centrale, au lieu de cela, rassemblait plus largement tous les membres de la société régionale, y compris probablement des invités provenant de l'extérieur de la zone locale.

Avec seulement quelques structures autour de la place principale, Caguana ne livre pas d'éléments archéologiques suggérant qu'il s'agissait d'un village nucléaire. En termes d'occupation, Caguana ressemble plus à l'une des fermes dispersées mais, bien sûr, avec un investissement beaucoup plus important dans les espaces administratifs et cérémoniels, bien au-delà des besoins de ses résidents. Comme Tibes, on pourrait affirmer que Caguana était un centre cérémoniel vacant, que ses structures *bohío* en bois et en chaume n'étaient pas des maisons utilisées toute l'année. Cependant, je reste favorable à l'hypothèse que Caguana était une propriété familiale, la résidence d'un cacique d'importance et de ses parents (consanguins et affins). D'un point de vue archéologique, la richesse et le prestige du cacique consistaient principalement en des personnages (pétroglyphes) exposés sur la place centrale de Caguana. Il ou elle avait la capacité de s'engager fructueusement avec ces personnages, d'organiser et de financer des événements compétitifs majeurs, tels que des jeux de balle et des batailles rituelles, ainsi que diverses cérémonies, appelées *areítos*, qui se déroulaient sur le site.

Les documents ethnohistoriques suggèrent que la société "Taíno" du XVI^e siècle était stratifiée, quoique plus prononcée à Hispaniola qu'ailleurs. Au sommet de la hiérarchie se trouve le cacique (littéralement le "chef de la maison") suivi du *nitaíno* (littéralement "bon", "noble") qui fait référence à un groupe d'élite, éventuellement composé de lignées de cadets descendant d'un ancêtre apical "chef", ses dirigeants agissant comme conseillers d'un cacique. Enfin, la *naboría* (littéralement "le reste") comprenait la strate la plus commune. Le *behique* (chaman) est un statut (rôle) important, avec une action axée sur la guérison des maladies des patients et la gestion des menaces surnaturelles réelles ou perçues. Le pouvoir politique du cacique dépendait de sa capacité à manipuler efficacement les forces surnaturelles et à deviner l'avenir à travers les rituels *cohoba* (impliquant

l'ingestion d'hallucinogènes), aidé par des conseillers *nitaíno*.

4.3 Cérémonies compétitives : le jeu de *batey* et les batailles rituelles

Le jeu de *batey* a été bien décrit par les chroniqueurs du XVI^e siècle pour Porto Rico et Hispaniola. Le jeu est pratiqué avec une balle ronde en caoutchouc solide faite à partir de la sève de l'arbre *tabonuco* (*Dacryodes excelsa*), qui était probablement incisé avec une ficelle de coton. Le jeu est similaire au *tlatchli* (*Nauatl* : *ōllamaliztli*) des Aztèques, au *pokolpok* du Yucatec Maya et à d'autres variantes de jeux de balle en Méso-Amérique, dont des versions sont encore jouées aujourd'hui (Scarborough & Wilcox 1991). À l'ère de l'hyperdiffusionnisme, on a fait valoir que le jeu à balle de caoutchouc antillais, ainsi que les terrains de jeu construits de façon structurée avaient été "inventés" en Méso-Amérique d'où ils s'étaient diffusés largement aux Amériques et finalement adoptés par les "Taíno" (par exemple Eckholm 1961 ; Alegría 1983, p. 153). À mon avis, il est peu probable que les jeux de balle en caoutchouc aient une source d'origine unique. Ils sont suffisamment anciens pour qu'il soit difficile de suivre des voies d'évolution diverses et multiples à partir d'une ou de plusieurs sources. La mise en place de limites (relativement) permanentes faites de terrassements et/ou de matériaux rocheux n'est pas réservée aux jeux de balle, mais apparaît simultanément sur les places et une variété d'autres constructions. Elle fait partie d'un phénomène plus large de complexité socio-politique et d'idéologie croissantes où la monumentalité s'exprime de la manière la plus variée. Je soutiens que le jeu de balle en caoutchouc des Antilles a été joué pendant longtemps, bien avant que des terrains de jeu officiels ne soient établis. En temps voulu, le jeu a été investi par les dirigeants politiques émergents alors que c'était autrefois un jeu populaire, joué par tout le monde, partout. Il s'apparentait alors aux matchs de football dans les quartiers, avec des sacs ou des livres pour matérialiser les poteaux de but. Par la suite, les corps d'élite (c'est-à-dire la Etonian Football Association du XIX^e siècle) se sont appropriés et ont contrôlé le jeu, ses joueurs, ont construit des stades, établi des règles formelles (avec des paris à côté), et ainsi de suite. Néanmoins, les matchs de quartier se sont poursuivis parallèlement à ceux de, disons, la Liga.

Le jeu de *batey* impliquait deux équipes comprenant 10, 20, voire plus de 30 joueurs par équipe, selon l'occasion et la taille du terrain. Les gens observaient le jeu assis sur des "sièges en pierre" (*turén*) tandis que le cacique et les *nitaínos* étaient assis sur des tabourets en bois finement sculptés appelés *duhos* (Fernández de Oviedo y Valdés 1881, p. 166). Les jeux de balle impliquaient des hommes contre des hommes (le plus souvent), des femmes contre des femmes, mariés contre célibataires et parfois des équipes mixtes. Pour déclarer le vainqueur, la balle devait voyager hors de la portée de l'équipe adverse (ne pouvait pas être restituée) ou se retrouver immobile au sol. Il n'y a pas d'anneaux à travers lesquels le ballon doit passer pour gagner un match, comme en Méso-Amérique. Les hommes jouaient nus, tandis que les femmes portaient des *naguas* (pagnes). Il n'est pas fait mention d'équipement de protection, comme c'est le cas pour les joueurs de balle méso-américains. La balle était touchée à l'épaule, à la tête, au coude, au genou et, le plus souvent, à la hanche. Les règles des femmes diffèrent de celles des hommes. Elles étaient autorisées à utiliser leurs genoux et leurs poings fermés, contrairement aux hommes. Ces jeux impliquaient des paris concernant des biens et des marchandises – le gagnant remportant tout – similaires aux paris du jeu de crosse algonkienne en Amérique du Nord (Scarborough & Wilcox 1991). Parfois, la vie d'un être humain était également en jeu. L'équipe gagnante obtenait le droit d'exécuter ou de tuer le "prisonnier" (même en son absence), comme l'ont découvert deux Espagnols Pedro Juárez et Cristóbal de Sotomayor (Fernández de Oviedo y Valdés 1881, p. 166-167, 472-474 ; Las Casas 1876, p. 507-508). À Caguana, les cours B et H étaient probablement les lieux de jeux de balle, impliquant des équipes de la région et très probablement des équipes de visiteurs venus de bien plus loin. Bien que le *batey* ait une fonction économique (paris) et soit un sport, il s'agissait également d'un événement cérémoniel/religieux. Gagner ou perdre n'était pas uniquement dû aux compétences sportives, mais influencé par la faveur (ou non) des forces surnaturelles (*cemí*). Comme toutes ces rencontres compétitives, les tensions cumulatives quotidiennes de la société qui pouvaient se transformer en violences incontrôlées étaient régulées par une action cérémonielle.

Le sentiment de monumentalité à Caguana repose en partie sur l'importance politico-économique et religieuse de ces jeux de balle et sans doute dans les

mégalithes qui encadrent le *batey* B, parmi les plus grands du site. Nul doute que certains matchs sont restés dans les mémoires pendant longtemps, avec la taille impressionnante du terrain et ses bordures de mégalithes. Au lieu de cela, les plus petits terrains de jeu "vacants" trouvés entre les sites de ferme, tels qu'El Cordón del Río (Utu-53), étaient évidemment d'une moindre importance comme l'étaient les compétitions entre les équipes des fermes voisines.

Une autre activité compétitive possible est la bataille cérémonielle. Bien qu'elle n'ait été décrite que pour la chefferie de Xaragua (ou Jaragua), dans le pays d'Haïti d'aujourd'hui, il est possible que des batailles cérémonielles se soient déroulées dans toute la Caraïbe, et pas seulement parmi les "Taíno". Celles-ci ont été observées chez les indigènes de l'île Carib dans les îles Windward. Par exemple, en préparation d'une expédition maritime, un *cayounage* (un mot générique pour une fête) a eu lieu, où une bataille simulée a éclaté entre les défenseurs du canoë attaqués par un autre groupe armé d'arcs, de flèches et de boucliers ronds en bois, comme s'ils étaient de "vrais" ennemis (Anonyme de Carpentras [1618-1620] dans Moreau 1990, p. 213-214). Mais à Xaragua, la bataille était incluse dans les deux jours de fêtes ordonnées par un puissant cacique, Behechchio, pour accueillir et honorer un chef invité, en l'occurrence Bartolomé Colón (frère de Christophe). Ici, deux escadrons armés d'arcs et de flèches se font face sur la place de Xaragua (le village) comme s'ils étaient les pires ennemis. L'escarmouche s'est progressivement intensifiée en violence au point que quatre guerriers ont été tués et de nombreux autres blessés. De plus, cette bataille a été célébrée avec gaieté et joie, au milieu de chants, par tous les spectateurs (Las Casas 1876, p. 138-140). Si, comme il semble probable, des batailles cérémonielles similaires ont eu lieu à Caguana, celles-ci ont pu se dérouler sur la place principale A ou peut-être sur les grands terrains de balle B et H. Peut-être ce dernier a-t-il été privilégié étant donné qu'il s'agit d'un bel espace où des événements ont eu lieu, comme cela est évident pour le jeu de *batey*.

Les terrains de balle et les petits espaces rectangulaires indiquent que ces activités ont été exercées par des segments d'une plus vaste société attribuée à Caguana, où la concurrence plutôt que la coopération est prégnante. La place centrale A, par contraste, est l'arène où tous les éléments de la société se sont réunis

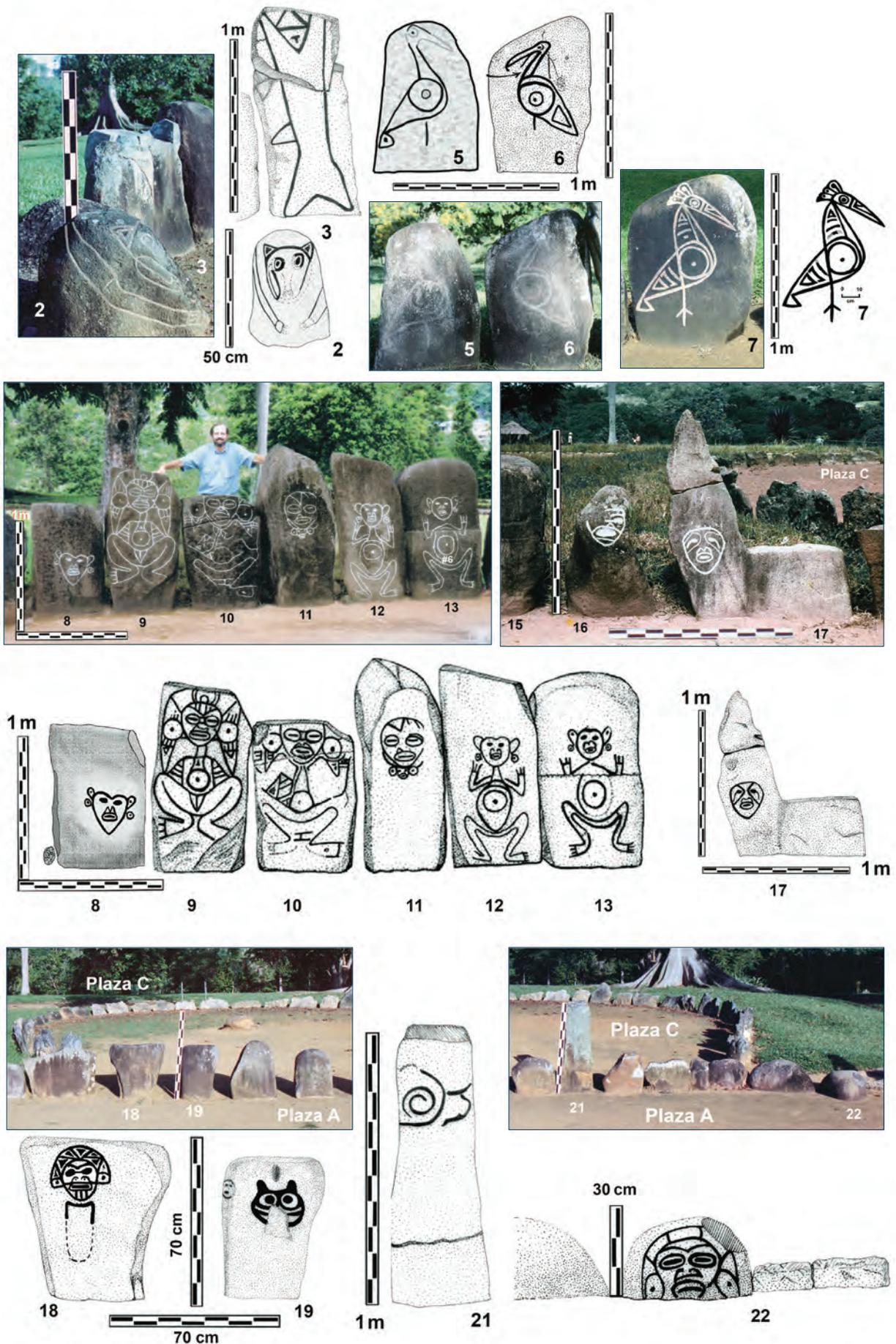


Fig. 9 – Caguana : Iconographie des pétroglyphes de la rangée ouest de la place A. Les pétroglyphes sont numérotés depuis l'extrémité nord (n° 1) jusqu'à l'extrémité sud proche du *batey* B (n° 22). Toutes les pierres sont d'origine ignée. Les pétroglyphes n° 1, 4, 14 et 15 ne sont pas inclus (voir Oliver 1998 pour ce dernier). Les pétroglyphes n° 9-13 sont au centre, avec le pétroglyphe n° 6 qui revêt un pectoral *guaíza*, ou "masque" facial. Seuls les caciques (chefs) avaient le droit de porter le *guaíza* qui signifie à la fois âme du vivant et visage ou rostre (Clichés : J. Oliver).

en une entité solidaire et coopérative et, comme on le verra, sous la direction du cacique.

4.4 Se réunir sur la place centrale : pétroglyphes, *areítos* et personnes

La place centrale A présente des icônes-pétroglyphes monumentaux gravés sur des monolithes, dont certains sont de taille mégalithique. Ces pétroglyphes sont de puissants personnages, d'un ordre de grandeur mégalithique quand on considère qu'ils sont beaucoup plus grands que leurs homologues portables. Les mêmes types de personnages se retrouvent dans une variété d'objets sculptés tridimensionnels tels que des pendentifs, des amulettes, des sièges (*duhos*), des anneaux lithiques cérémoniels et des pilons, entre autres. L'un des artefacts les plus emblématiques de "Taíno" est la sculpture en pierre à trois pointes (Fig. 7C), dont l'origine remonte à la période archaïque (2000-500 avant notre ère ; voir Rodríguez Ramos *et al.* 2010, p. 68-69 ; Oliver 2009, p. 13). À la période IIIb et certainement à la période IV, les objets autrefois de petite taille (c'est-à-dire avec des personnages vaguement représentés) étaient accompagnés par des objets beaucoup plus grands, toujours portables (environ 20-30 cm à la base), qui présentaient un visage détaillé et élaboré, associé aux caractéristiques du corps. Ils ont acquis des identités plus spécifiques. Une comparaison rapide des icônes anthropomorphes de la place A et d'une pierre à trois pointes de Caguas, Porto Rico (Fig. 7B et C), démontre que les deux icônes se réfèrent à la même classe de personnages, tous deux de haut rang (grandes oreilles, coiffure) et senior/âgés (côtes et vertèbres). En résumé, les icônes de pétroglyphes bidimensionnelles sur les monolithes de Caguana sont, en comparaison, des versions monumentalisées et "mégalithisées" (homologues) des personnages vus sur les objets mobiliers. Pour apprécier l'importance des échelles monumentales et mégalithiques des pétroglyphes, il est essentiel de donner d'abord une idée de "qui" sont ces pétroglyphes/personnages et de leurs interactions avec les acteurs humains au sein des cérémonies qui ont lieu sur la place centrale.

Bien que la majeure partie de l'iconographie de la rangée est de monolithes ait été perdue depuis 1915 (Fig. 7), il est fort à parier qu'elle présentait un ensemble d'icônes similaire à celui de la rangée ouest mieux conservée. Ce dernier a un total de 22 pétro-

glyphes, numérotés séquentiellement du sud au nord (Fig. 9).

La longueur de cet article interdit une analyse détaillée de chaque pétroglyphe. Une telle analyse peut être facilement obtenue à partir de publications antérieures (Oliver 1998, 2005). Il suffit de dire que les 22 personnages, alignés d'un bout à l'autre de la rangée ouest, se rapportent à un certain nombre de personnages mentionnés dans les mythes et légendes des "Taíno" rassemblés en 1494 par Fray Ramón Pané (Pané 1999 ; Oliver 1998, p. 133-191). La position de chaque icône/pétroglyphe le long de la ligne suit l'ordre de création du monde, passant du domaine des êtres "primordiaux" (Fig. 9, n° 1 à 8), à l'extrémité sud de la ligne, au domaine humain au centre de la rangée, où l'ordre social est révélé (n° 9-13). Dans le domaine primordial, les personnages (pétroglyphes) sont soit de simples visages anthropomorphes dépourvus de corps ou, principalement, des êtres à corps zoomorphes tels un chien, un poisson et trois oiseaux. Dans la mythologie "Taíno", le personnage de l'oiseau à long bec est chargé de créer des femmes à marier et d'établir le tabou de l'inceste (n° 7). L'oiseau n° 7 à Caguana est probablement une image du héron bleu des Antilles (*Ardea herodias*) ou de l'aigrette royale (*Lucrephox thula*), qui apparaît dans d'autres versions du même mythe parmi plusieurs groupes indigènes en Guyane (par exemple les mythes Macusí "Wooden Brides" analysés par Lévi-Strauss 1974, p. 221), alors que le mythe à Hispaniola est basé sur le pic hispaniolien (*Melanerpes striatus*). Le tiers nord restant de la rangée ouest présente une séquence iconographique qui "se déplace" dans le domaine des esprits ou des âmes des non-vivants, les *opías* (l'antonyme de *waísa*), complétant ainsi le retour à un domaine primordial. Par exemple, le pétroglyphe n° 19 représente un *múcaro* ou un hibou (*Otus nupides*), le personnage du mythe "Taíno" qui vole la nuit dans le monde des vivants pour "se régaler" de fruits de goyave (*Psidium guajava*). Un autre exemple est le pétroglyphe anthropomorphe n° 22, le dernier monolithe et le plus proche de la zone Z ainsi que du *batey* B (n° 22). Il présente la tête anthropomorphe élaborée, encore une fois, d'un personnage de haut statut émergeant du sous-sol, donnant l'impression visuelle que le reste de son corps se cache sous le sol. Bien que les mythes des "Taíno" ne soient connus que pour la chefferie de Maguá à Hispaniola, en particulier pour la maison du cacique Guarionex, la séquence des personnages

iconographiques et son ordre thématique à Caguana rejoignent étrangement ceux présents dans les récits oraux d'Hispaniola. Comme on peut s'y attendre des variations régionales de mythes similaires, certains (pas tous) des personnages décrits dans le récit sont remplacés iconographiquement à Caguana (par exemple le pic d'Hispaniola vs le héron de Porto Rico/Guyane), mais en tant que personnages, ils jouent toujours les mêmes rôles ; les oiseaux avec leurs longs becs ont sculpté le sexe féminin dans les épouses en bois, transformant ces êtres sylvatiques en premières femmes (à marier).

L'attention visuelle se concentre cependant sur cinq figures anthropomorphes situées au centre de la rangée (Fig. 9, n° 9-13). Il y a une paire de personnages âgés de haut rang (n° 9-10), avec des coiffes élaborées, de grandes oreilles, avec un visage semblable à un masque, des yeux fendus, un thorax squelettique et des jambes charnues (fertiles), convenant à un ancêtre fécond. La femme affiche explicitement son organe sexuel, tandis que le sexe masculin de son compagnon est réduit en étant assis sur un *duho*, symbolisé par le motif "H" tourné sur le côté. Une deuxième paire de personnages avec corps (n° 12-13) suggère qu'ils sont des "descendants" de la paire d'ancêtres, étant donné leur corps charnu et leurs yeux ouverts. Ces derniers sont également de rang inférieur compte tenu de leurs petites oreilles et de l'absence de coiffe. Entre ces deux paires se trouve une tête (le corps est érodé ou n'a pas été gravé) avec des traits faciaux similaires à ceux de la paire d'ancêtres à sa droite. Un collier avec un pendentif représentant un visage ou un masque repose sur la poitrine. Le masque/visage en langue *taíno* est appelé *guaíza* (*waísa*), qui se traduit à la fois par "âme du vivant" et "visage" ou rostre. Il semble que le visage soit le siège de la force vitale *waísa* ; c'est là que la vie se reflète le mieux. Les chroniqueurs espagnols ont souligné que la *guaíza* ne pouvait être portée que par les caciques. Ainsi, le pétroglyphe n° 11 dépeint un cacique, sans surprise situé au centre même de la rangée ouest. Ce chef relie ancêtres et descendants, les non-vivants et les vivants, les personnages du monde primordial et le corps social/humain. Ce segment central de la ligne résume l'ordre social et politique idéal dans le cosmos. Comme indiqué ailleurs (Oliver 2005), ces icônes sont en quelque sorte un "manifeste" du pouvoir politique du cacique, soutenu par des ancêtres puissants et un contingent de personnages puissants (pétroglyphes/icônes). Ces pétroglyphes/

personnages ne sont pas de simples représentations inanimées d'êtres puissants. Les indigènes croient qu'ils sont des êtres imprégnés de la force vitale du *cemí* et capables de s'engager dans des relations sociales avec des êtres humains vivants, ici et maintenant.

Le concept indigène de *çemí* (*semi*, *cemí*, *zeme*) est crucial. Bien que les archéologues le traitent comme un objet (par exemple un *cemí* à trois pointes), ce n'est pas le cas. C'est une puissance, une force vitale avec laquelle les êtres humains, les êtres non humains et d'autres choses peuvent être imprégnés. Le terme "*Taíno*" se traduit littéralement par "sucré" et existe parmi les locuteurs du *lokono* (Arawak) en Guyane. Cette puissance se manifesterait aux humains ordinaires à travers la "nature" (arbres, rochers, animaux, etc.). Une fois manifestée, un *behique* (chaman) est appelé pour effectuer une cérémonie de *cohoba*, lui permettant d'engager un dialogue avec l'arbre ou le rocher *cemí*, une fois qu'il a atteint l'état de transe hallucinogène (poudre de graines d'*Anadenathera peregrina*, à priser). Ensuite, le *cemí* présent dans un arbre, un rocher, une coquille, etc. révèle qui il est, ses noms ou titres (plus il y avait de titres, plus le rang était élevé), les pouvoirs spécifiques qu'il possède, comment il/elle était sculpté, où il/elle était conservé et par qui, comment il/elle doit être traité (par exemple offrandes de nourriture ; Pané 1999 ; Oliver 2009). Ainsi, le bois, la pierre et d'autres matériaux peuvent potentiellement être imprégnés de la puissance et de la vitalité du *cemí* ou de la "douceur", bien que toutes ces manifestations de *cemí* n'aient pas dû être objectivées ou sculptées en artefact. Un autre aspect clé de ce système de croyance animiste est que, une fois objectivés, ces êtres (non humains) étaient traités socialement et considérés comme des personnes. Pané (1999) a enregistré la biographie de 12 de ces personnages imprégnés de *cemí*, indiquant clairement que ces êtres, au cours de leur vie et de leurs relations avec les êtres humains, ont acquis une réputation et un prestige croissants. En outre, ces êtres avaient quelque chose de semblable à la liberté et à la volonté. On peut faire valoir que ces personnages n'ont pas été compris comme "représentant" ou se tenant à la place de quelqu'un/quelque chose d'autre (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas de l'art figuratif), mais sont des personnes réelles. Les chefs ne pouvaient pas les posséder, mais devaient plutôt avoir les compétences de négociation et de persuasion pour les garder à leur côté, sinon ils s'enfuiraient et les abandonneraient (par exemple la biographie de *cemí* Baraguabael dans Pané 1999,

p. 30). Les caciques devaient constamment consulter et négocier (également *via* la cérémonie *cohoba*) avec les êtres imprégnés de *cemí* afin de deviner les résultats futurs, si les politiques allaient être couronnées de succès et soutenues. Les alliances matrimoniales, la plantation et la récolte, les expéditions de pêche et de commerce, la guerre et la paix, tout a été décidé après consultation des êtres habilités par le *cemí* (pour une discussion détaillée, voir Oliver 2009).

L'ensemble des pétroglyphes de Caguana était probablement le résultat de telles manifestations de *cemí*, sur des roches calcaires de la zone karstique et des blocs en roche ignée de la rivière Tanamá, qui ont révélé aux êtres humains leur identité, leurs pouvoirs, etc. Les pétroglyphes de Caguana sont donc de tels êtres sensibles aux pouvoirs des *cemí*, bien qu'à des échelles monumentales et mégalithiques par rapport aux icônes microlithiques portables. Il est concevable que ces icônes imprégnées de *cemí*, les pétroglyphes, ne soient pas simplement des "représentations" d'êtres puissants, mais qu'elles parlaient au chaman. Tout cela impose une révision de l'interprétation des dynamiques sociales entre ces êtres pétroglyphes sensibles et les indigènes rassemblés sur la place centrale, dans les contextes des diverses fêtes civiles et cérémonielles qui ont eu lieu à Caguana.

Les documents du XVI^e siècle fournissent de bons indices sur les types de cérémonies qui ont eu lieu sur une place (voir Oliver 1998, p. 94-100). Toutes les fêtes et cérémonies impliquant des danses et des chants étroitement chorégraphiés étaient appelées *areíto* en langue *taíno*. Les représentations d'*areíto* impliquaient différents ensembles : hommes et femmes, hommes ou femmes uniquement, femmes mariées ou célibataires, etc. Las Casas (1876, Vol. 5, p. 507) a été impressionné par la synchronicité rigoureuse des mouvements des danseurs (une ligne de partenaires, enlacés avec les bras autour du dos, réalisant des pas latéraux dans une trajectoire circulaire), qui ont suivi les étapes de la *téquina* ou celles du maître de l'*areíto*. Comme la *responsorio* du chant grégorien, la *téquina* dirigeait le chant et les adeptes répondaient en chœur monophonique. L'*areíto* était accompagné des tambours *mayohabo*, fabriqués à partir d'un tronc d'arbre creux, un instrument que seuls les enfants de l'élite (cacique, *nitaíno*) avaient appris à jouer. Il semble que les chefs ont présidé l'*areíto* plutôt que de se joindre aux interprètes. Les *areítos* sont célébrés pour diverses raisons et occasions : pour accueillir des

dignitaires étrangers ou alliés, célébrer une victoire de guerre, un mariage ou cimenter une alliance politique ou pour aller au combat. Certaines de ces fêtes ont été décrites comme très solennelles, comme par exemple celle de la mort d'un cacique, qui pouvait durer deux semaines et impliquer des chefs étrangers en tant qu'invités. Les autres fêtes semblent être assez "tapageuses" (aux yeux des Espagnols), avec de grandes quantités de boissons fermentées et/ou de tabac à *cohoba*, consommées au milieu des chants et de la danse. Ces *areítos* prenaient fin lorsque tout le monde était devenu trop ivre ou dépassé par les séquelles du *cohoba*. Ces différents types de scènes sont donc des performances qui commémorent, "évoquent", et sont donc des événements importants en termes d'ampleur et de signification des performances.

Les paroles spécifiques d'un *areíto* ne sont pas connues, mais comme Fernández de Oviedo y Valdés (dans Oliver 1998, p. 94) l'a noté, "... dans cette île [de Porto Rico], comme j'ai pu le comprendre, seules leurs chansons, qu'ils appellent *areítos*, [fonctionnent comme] leurs livres ou des mémoriaux, qui sont transmis de personnes en personnes, de pères en fils, de ces [peuples] présents à ceux qui viendront". N'est-ce pas aller trop loin d'imaginer que certaines des paroles d'*areíto* souligneraient les liens généalogiques que le cacique avait avec sa longue lignée de prédécesseurs (chefs ancestraux), commémorant les actes qu'ils ont accomplis ensemble, qui ont tous servi à justifier son autorité et son pouvoir. C'est dans ce contexte que l'on peut imaginer que les artistes interprètes ou exécutants sont rejoints par tous ces personnages sensibles et empreints de sentiments incarnés dans les monolithes de Caguana. Parmi ceux-ci, comme indiqué, se trouvent la paire ancestrale de chefs masculins et féminins (pétroglyphes **Fig. 9, n° 9 et 10**), un chef "régnant" (**n° 11**) et des descendants (**n° 12 et 13**). Ils reflètent la société des artistes vivants de ce domaine mondain. Étant donné qu'un contingent similaire de personnages était présent sur les rangées est (calcaire) et ouest (ignées) de la place centrale, il est tentant de proposer qu'une organisation double ou fractionnaire se reflète également dans la société humaine.

On peut en outre affirmer que les pétroglyphes représentant des êtres ancestraux (**Fig. 9, n° 9-10, 19 et 22**) témoignent d'une façon nouvelle de relier les vivants au défunt, après la disparition du défunt

enterré sous la place. La “mégolithisation” (pétroglyphes) de ces personnages implique également qu’ils sont plus ou moins définitivement fixés sur la place. Ils ne circulent plus avec et entre les gens ; pour les engager socialement (dans les *areítos*), les humains doivent venir sur la place.

5. Terre contre pierre

Il est maintenant possible de mieux apprécier le contraste net entre les méga-places à pans de terre de Cuba-Hispaniola et les places délimitées par des pierres à l’est d’Hispaniola, de Porto Rico et des îles Vierges, avec leur concentration de pétroglyphes sur les bordures de la place. Si Caguana avait exigé une place de la taille de La Maguana ou Chacuey, par exemple, les pétroglyphes (et les monolithes) auraient dû être massivement augmentés en taille, pour obtenir la même échelle visuelle proportionnelle à partir de n’importe quel point d’observation sur la place. À l’inverse, si des monolithes de la taille d’environ 100 cm de haut, présents à Caguana, avaient été utilisés pour délimiter une place de la taille de La Maguana à Hispaniola, les monolithes (et les personnages incarnés) auraient été réduits, pour les artistes des *areítos*, à une impossibilité visuelle à partir de n’importe quel point de la place. Atteindre un sentiment de proximité avec les personnages (pétroglyphes) dans de si grandes places aurait évidemment nécessité une “mégolithisation” supplémentaire proportionnelle à la distance entre l’objet et le spectateur (et leurs hauteurs relatives). Chacune des deux zones avec des mégastructures présente un mode différent pour engager le pétroglyphe/personnage. À Cuba et à Hispaniola, l’augmentation des superficies de places pouvant accueillir de très grands rassemblements fut un choix universel. Les engagements avec des icônes/personnages fixes imprégnés de *cemí*, dans une très large mesure, ont eu lieu en dehors de la place. Les indigènes ont choisi de ne pas importer de mégamonolithes d’une échelle appropriée, étant donné les vastes zones de la place ; de mégaremblais de terre ont fait l’affaire. L’engagement avec les icônes *cemí* (pétroglyphes) avait toujours lieu mais en dehors de la place, de sorte que l’on peut en déduire que la proximité physique de ceux-ci n’était pas essentielle à l’*areíto* et aux autres cérémonies célébrées sur les places. Dans certains cas,

comme à Chacuey, la place disposait d’un chemin avec des talus menant à une rivière, ou un ruisseau à proximité, où les rochers contenaient tout un ensemble de pétroglyphes. Ils pouvaient aussi y avoir un court monolithe gravé au centre. Pour la plupart des sites disposant d’une telle place, pétroglyphes ou pictogrammes se trouvaient dans le paysage environnant (grottes, roches dans les campagnes, rapides fluviaux, etc.), mais sans voies discernables depuis et vers la place cérémonielle. Alors qu’entre le sud-est de la République dominicaine, Porto Rico et les îles Vierges, l’efficacité des cérémonies *areíto* reposait sur (ou exigeait) la proximité physique et l’interaction entre les indigènes et les personnages *cemí*. Le choix de la pierre plutôt que des talus en terre semble évident : l’iconographie ne peut pas être fermement gravée sur de la terre comme sur la pierre.

La séquence iconographique, le style des personnages et, partant, le symbolisme affichés à Caguana sont exclusifs à ce site. De grands centres cérémoniels contemporains de la période IV, tels que Machuca, Yagüez et Viví Arriba, ainsi que de petits sites isolés comme Finca de Nelo Vargas (près de Caguana) présentent différents personnages (pétroglyphes) et séquences. Chaque cacique, qu’il soit chef de hameau ou chef politique, avait son contingent et son ordre particuliers de *cemí*-pétroglyphes. Il n’existe pas de “panthéon” officiel et centralisé de personnages *cemí* dans l’est d’Hispaniola, Porto Rico et les îles Vierges. Il y a, bien sûr, des figurations individualisées de pétroglyphes qui se retrouvent dans tel ou tel autre site. Par exemple, Jácana in Ponce (Loubser *et al.* 2014, Fig. 9, 16) dispose d’une paire de pétroglyphes très similaires (pas tout à fait identiques) aux personnages n° 9 et 10 de Caguana. À Jácana, ils sont séparés les uns des autres le long de la rangée de monolithes et accompagnés de différentes figures de pétroglyphes. Des pétroglyphes anthropomorphes similaires aux n° 9-10 de Caguana sont également présents (pictogrammes noirs) dans certaines grottes avec des pictogrammes, telles que Los Tamarindos ou Cueva del Lucero (Juana Díaz, Porto Rico). Mais encore une fois, ils montrent une disposition différente dans le panneau et sont rejoints par un contingent différent de figures. Ainsi, il y a un élément de localisation et d’individualisation en ce qui concerne le style et la combinaison des pétroglyphes des places précolombiennes de Porto Rico.

6. La mort, l'enterrement et la renaissance d'une place précolombienne : Bateyes de Viví Arriba (1225-1445 de notre ère)

Cette dernière section de l'article se concentre sur la mort d'une place, la mise au tombeau symbolique des monolithes, et sa renaissance. Les fouilles de 2004 à 2006 à Bateyes de Viví (18° 13' 19.15" N - 66° 40' 32.37" O) (**Fig. 2**) ont donné la seule preuve connue dans les Caraïbes d'une mise au tombeau rituelle des monolithes d'une place, après une inondation catastrophique. La discussion suivante est basée sur les enquêtes d'Oliver & Rivera Fontán (2007). Ce site est situé sur une terrasse à la pointe d'un méandre de la rivière Viví dans les hautes terres centrales d'Utua, à Porto Rico (à 15 km au SE de Caguana). Il a été occupé pendant la période IV, reconnue par les assemblages céramiques affiliés à des objets de style *Capá* (**Fig. 4**). Cinq dates AMS placent l'occupation entre 1225 et 1445 cal AD, à 2σ . Les enceintes en pierre comprennent une place centrale (enceinte A), quatre structures circulaires délimitées par des blocs de taille moyenne à petite, une chaussée pavée linéaire de 17 m près de l'apex du méandre, et un *batey* rectangulaire (17 x 38 m) à l'extrémité sud de la terrasse. Le *batey* dispose de deux rangées de monolithes. Près de l'extrémité sud de la rangée ouest, il y a un gros rocher naturel gravé de nombreux pétroglyphes simples (protubérances en forme de points, ou d'yeux, dans un cercle). Un autre bloc est disposé à l'extrémité opposée (nord), qui fait partie de la rangée de *batey*, avec à nouveau des pétroglyphes très simples. Un monolithe haut, avec une gravure très fine et inhabituelle (dessin géométrique), a été trouvé renversé au milieu des enceintes circulaires (**Fig. 10**).

Au fil des ans, au moins quatre monolithes (jusqu'à 100-120 cm de hauteur) avec des pétroglyphes élaborés furent extraits de la place centrale par des agriculteurs locaux, ornant maintenant leurs jardins familiaux. Un seul, appartenant à ce dernier ensemble, présentait une tête anthropomorphe sans corps avec une coiffe élaborée et de grandes oreilles dans un style rappelant les personnages de haut rang de Caguana. Sinon, des visages relativement simples dominent sur la place centrale.

Le lieu d'habitation (domestique) était situé dans le quadrant nord-ouest du méandre. Malheureusement, cette zone a été touchée par l'agriculture, les inondations et, le plus dommageable, par des

bulldozers. L'amas de déblais contenait un grand nombre d'artefacts et de débris enfouis (charbon de bois, ossements d'animaux). Tous les artefacts des déblais et des fouilles archéologiques appartiennent au style *Capá*, période IV (vers 1200 après notre ère). Cette zone d'habitation couvre environ 7,5 km², ce qui suggère un petit établissement de la taille d'un hameau, avec une superficie disproportionnée consacrée à l'espace cérémoniel (environ 32,3 km² c'est-à-dire 77 % de la superficie totale). Comme à Caguana, il semblerait que les espaces cérémoniels de Bateyes de Viví desservent une population plus importante que les résidents locaux. Cependant, le manque d'enquêtes systématiques autour de Viví empêche de comprendre les caractéristiques du modèle de peuplement environnant vis-à-vis de ce centre cérémoniel.

La place principale A est située entre le *batey* et les places circulaires. Elle a une forme trapézoïdale, plutôt quadrangulaire (s'élargissant vers le nord), avec une rangée est et ouest (40-42 m de long) de monolithes en roche ignée de taille moyenne à haute (environ 1-1,2 m). Les bords nord et sud étaient délimités par une ligne de monolithes courts et allongés placés sur le bord (environ 15-30 cm de haut x 20-60 cm de long). Les monolithes sont tous en granodiorite collectée dans les collines environnantes. La place couvre une superficie maximale de 1 428 m², un peu plus petite que celle de Caguana (1 761 m²). Les monolithes du côté est sont partiellement soutenus à l'extérieur par un talus en terre, bas et longitudinal. À la base de certains des monolithes, de petits rochers ou pavés ont été placés pour les ancrer en place. Lors des travaux sur le terrain, une anomalie a été constatée dans la rangée est de la place principale. La pointe d'un monolithe, avec un pétroglyphe (**Fig. 10** : roche n° 39) représentant une face en forme de cœur, a été trouvée à côté mais à l'extérieur des pierres alignées et de l'esplanade. Le pétroglyphe lui-même regardait vers l'est et loin de la place (**Fig. 10a** : flèche rouge supérieure). Il ne faisait clairement pas partie de la rangée de monolithes utilisée pour délimiter la place, où d'autres pétroglyphes (**Fig. 10d**) font toujours face à l'intérieur de la place. Les fouilles de la zone du bloc A ont révélé une fosse (**Fig. 10** : particularité 4-2) qui traversait plusieurs couches composant le talus. Le bloc de surface n° 39 a été placé sur la partie supérieure de cette anomalie (**Fig. 10f**). À sa base, il y a un autre pétroglyphe formé d'un visage simple regardant vers le bas, dans la fosse (remplie), comme

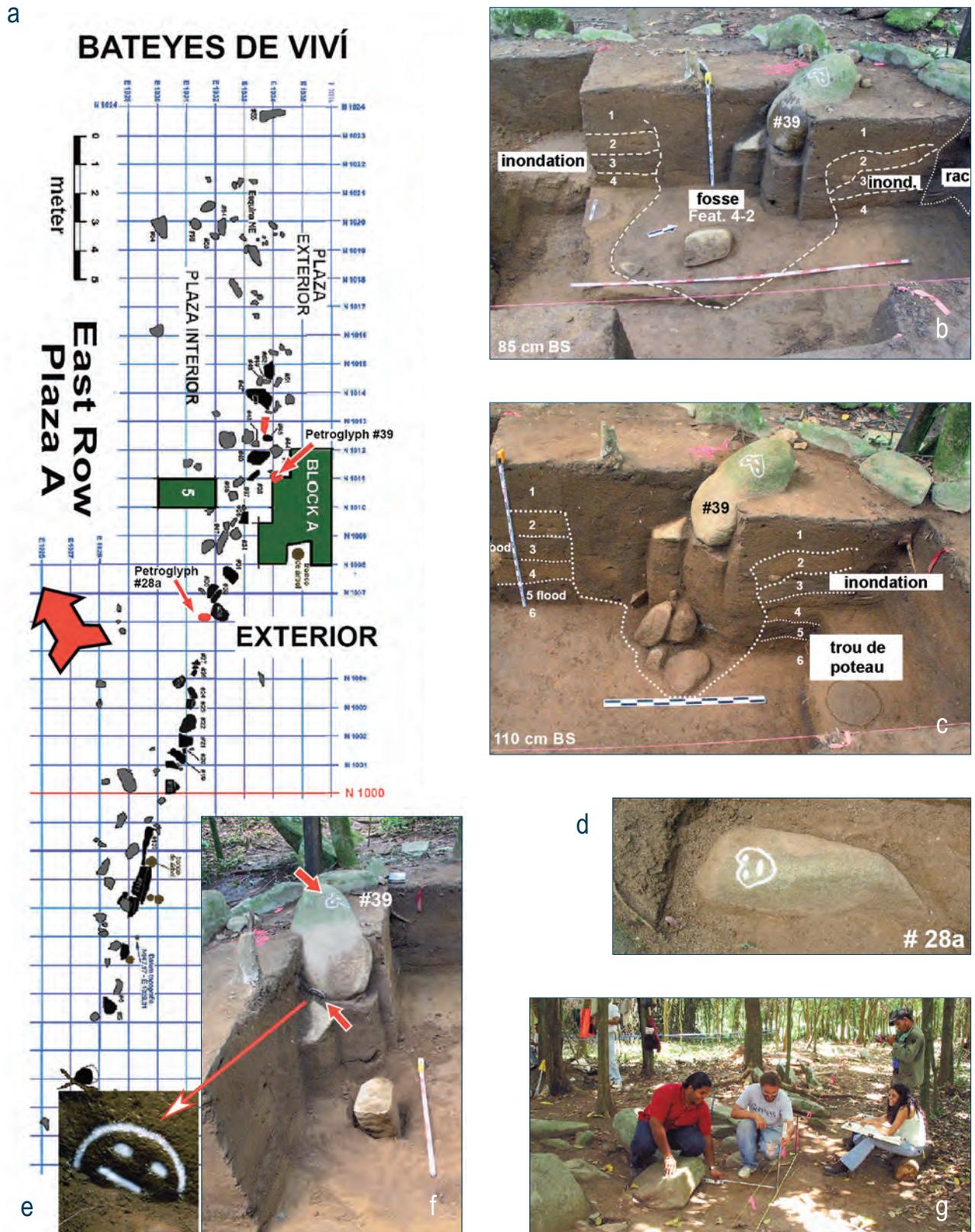


Fig. 10 – Viví : a. Plan de la rangée orientale de monolithes de la place A, avec l'emplacement du sondage 5 et de la fouille du bloc A. Les flèches rouges pointent l'emplacement des pétroglyphes #39 (vues en B, C, F, E) et #28a (vue en D) ; b. Vue vers l'ouest du bloc A, montrant la structure 4-2, ainsi que la fosse sépulcrale avec son remplissage qui contenait des monolithes enterrés à 85 cm et (c) à 110 cm sous la surface. Les couches 3 et 5 sont liées à des épisodes d'inondations ; d. Le monolithe enterré #28a (flèche rouge en bas sur la carte) ; e et f. Le monolithe #39 qui scelle la fosse, avec des pétroglyphes au-dessus et en dessous du sol ; g. L'équipe archéologique réalisant un relevé de la rangée occidentale de monolithes de la place A, vue vers le nord (Clichés : J. Oliver).

si ce simple personnage de pétroglyphe gardait ou protégeait directement les pierres de *batey* ensevelies. Dans cette fosse indigène, au moins six monolithes de *batey* ont été trouvés. Aucun ne portait de pétroglyphes. Le plus grand reposait à un angle (**Fig. 10b**) tandis qu'un autre groupe comprenait quatre monolithes appuyés les contre les autres (**Fig. 10c**) et directement sous la roche n° 39. Son dépôt servant à sceller ou à servir de capuchon pour les pierres de *batey* ensevelies explique la position anormale de cette pierre, en dehors de la ligne de monolithes délimitant la place. Lors de la fouille, nous n'avons pas atteint le fond de la fosse afin de préserver leur intégrité pour une archéologie future. Mais, le fond de fosse ayant été sondé à l'aide d'un piquet métallique, il est certain que davantage de monolithes restent sous-jacents à ceux visibles sur la **figure 10c**.

Les monolithes enterrés sont tous en granodiorite, mais différents de ceux trouvés au-dessus du sol sur la place A (et le *batey* B également). La plupart présentent des altérations météoriques avec des fissures et des éclats typiques des rochers et blocs naturels trouvés éparpillés dans les collines environnantes, et roulant sur la terrasse près des enceintes. Au lieu de cela, tous les monolithes ensevelis ont une surface lisse et brillante, une patine résultant du roulement et de l'altération des rivières. Ils ont été extraits du lit de la rivière Viví. Cela a été confirmé en comparant les roches de la rivière avec celles des collines environnantes. Cependant, la source de matériaux rocheux pour les enceintes existantes (en surface) est constituée d'un mélange des deux types de roches, avec une prévalence plus élevée de roches usées par la rivière sur la rangée ouest (**Fig. 10g**). Trois dosages AMS sur des charbons provenant du remplissage de la fosse (caractéristique 4-2) la datent entre 1285 et 1445 cal AD, à 2σ (GrN-30055, 30056 et 30057). Les monolithes ensevelis doivent donc appartenir à une structure *plaza/batey* qui était opérationnelle avant ces dates, mais peut-être peu de temps avant. La question est de savoir pourquoi cette mise au tombeau rituelle s'est produite ? Est-ce le résultat d'un cycle cérémoniel préétabli de mort et de renouvellement de la place ? Les couches de dépôts de sédiments ont fourni une réponse possible.

Dans le profil de la paroi ouest de la fouille (voir **Fig. 10c et d**), la couche 1 se compose d'une accumulation de remblais contemporains de l'actuelle Plaza A. Elle repose sur la couche 2 qui se compose de

sédiments plus légers (remblai, déblai) provenant du creusement indigène de la fosse pour enterrer les monolithes. La fosse elle-même coupe les couches 3 à 6. Surtout, la couche de remblai 2 repose sur la couche 3, un dépôt résultant d'un épisode d'inondation violent et majeur de la rivière Viví qui a eu un impact sur l'intégrité structurelle de la Plaza A, en particulier pour la rangée est. Les sédiments sous-jacents à la couche d'inondation présentent un mélange mécanique entre la couche 3 et la couche 4 sous-jacente, qui est une argile moyennement sableuse avec très peu de mobiliers. La couche 5 présente des caractéristiques sédimentaires similaires à la couche 3 et, par conséquent, constitue probablement un dépôt d'inondation antérieur à l'occupation du site (non daté). La couche 6 est culturellement stérile.

Une date conventionnelle au radiocarbone provenant du déblai de la couche 2 a donné une date AMS à 1427-1631 cal AD, à 2σ (GrN-30054). En tenant compte de l'intervalle le plus probable (0,76 %), cette date peut être réduite entre 1430 et 1524 cal AD. Une deuxième date (GrN-30057) est de 1290-1410 cal AD, à 2σ . L'échantillon provient de sédiments de la couche 3 qui ont glissé sur le côté de la fosse aborigène. La date offre donc approximativement un *terminus ante quem* vers l'an 1430 pour l'évènement correspondant à l'inondation du niveau 3. Le remplissage sédimentaire de la fosse, lui-même, provient vraisemblablement de dépôts contenant déjà des objets de style *Capá*. Il est associé à deux dates : 1290-1420 (GrN-30056) et 1330-1445 (GrN-30055) de notre ère, à 2σ . Il faudrait disposer de plus d'échantillons, datés pour AMS, pour réduire l'écart entre les dates, mais il semblerait que l'inondation et le creusement de la fosse se soient produits vers 1430 après notre ère. Il est possible que l'impact des inondations sur la place ait été plus important du côté est, étant donné que seul ce côté est présente un talus, assez bas, venant s'appuyer contre une rangée de pierres dressées où, à l'est, le mélange de monolithes usés par la rivière et ceux à flanc de colline est également plus prononcé. Le talus bas (50-75 cm) peut également avoir été construit comme une berme de protection contre les inondations futures. La partie orientale du méandre du fleuve Viví est, sans surprise, la section qui a tendance à être atteinte lors des inondations ordinaires. La rangée ouest, en revanche, est située à une certaine distance de la rivière. Elle peut ne pas avoir été aussi gravement touchée. Ici, les blocs en granodiorite à patine lisse usée par la rivière sont plus abondants, ce

qui signifie que les remplacements par des blocs issus de la colline furent moins nécessaires.

En conclusion, les Bateyes de Viví apportent la preuve que les monolithes eux-mêmes étaient d'une grande importance et d'une grande valeur pour les indigènes. À la suite d'une inondation catastrophique (vers 1430), la place a été reconstruite, en particulier la rangée orientale de monolithes qui était la plus vulnérable. Une sélection des monolithes impactés a ensuite été soigneusement déposée au fond d'une fosse. On peut supposer qu'un rituel et une cérémonie d'enterrement ont eu lieu. La fosse funéraire a ensuite été remblayée et, à son embouchure, un monolithe (n° 39) avec des pétroglyphes a été érigé, scellant ainsi la tombe. En effet, on est tenté de caractériser ce rocher comme une pierre tombale, qui est, je dirais, imprégnée des visages de deux personnages (pétroglyphes), l'un au-dessus du sol, regardant vers le ciel (et loin de la place) et un autre à la base, gardant, pour ainsi dire, les monolithes enfouis. La "pierre tombale", quelle que soit sa définition, est un monument. Elle est monumentale, d'un point de vue cognitif. Le traitement des monolithes, même sans pétroglyphes (c'est-à-dire qui ne semblent pas être des êtres *cemí*), a été jugé suffisamment important pour mériter un enterrement respectueux et une protection spirituelle par les êtres *cemí* incarnés dans la roche n° 39, un véritable monument en tant que pierre tombale.

7. Remarques finales

Après l'an 700 de notre ère, les Grandes Antilles voient commencer un processus de démarcation physique de l'espace cérémoniel, par des talus ou des monolithes. La préférence pour l'utilisation de matériaux lithiques pour délimiter l'espace civique et cérémoniel s'est généralisée de l'est d'Hispaniola aux îles Vierges. Dans cette dernière région, aux environs de 1100, des sites avec des espaces multiples et des fonctionnements séparés (places, terrains de jeux de balle et autres enceintes cérémonielles) ont vu le jour à Porto Rico. Tibes dans la période IIIb est, pour l'instant, le premier exemple d'un centre cérémoniel avec de multiples enceintes fonctionnellement séparées et délimitées par des pierres, une tendance qui a été développée plus avant pendant la période IV sur des sites tels que Caguana et Bateyes de Viví. Avec toutes ces pierres assemblées, depuis de petits rochers ou galets jusqu'aux grands monolithes,

le projet de construction global confère visuellement un sentiment de "mégalthicalité" au site.

La monumentalité est liée à la notion indigène selon laquelle ces roches incarnaient des êtres puissants et animés, des personnages dont la vitalité provenait du pouvoir *cemí* ("douceur"). Il est également lié à la façon dont ces personnages incarnés par les monolithes interagissaient, en tant qu'entités sociales, avec des acteurs autochtones, lors d'importantes cérémonies *areíto* sur la place. Chacun de ces monolithes individuellement est plutôt modeste en taille, en poids et en volume, selon les normes mondiales. Il y a néanmoins eu un processus de "mégalthisation" (agrandissement) des personnages des pétroglyphes (auparavant c'étaient des sculptures de poche, ou tenant dans une main, réalisées en toutes sortes de matériaux), qui deviennent des entités en pierre, fixes et immobiles, ancrées sur les places. Il est clair que le choix de blocs plus gros pour incarner des personnes *cemí* est lié à leur plus grande visibilité et à leur permanence au sol. Ils marquent le terrain où ont eu lieu des événements, des cérémonies et des rituels importants, si ce n'est qu'ils y montent la garde. Ces êtres puissants gravés dans les roches ne se rassemblent pas autour des terrains de jeux de balle, ou tout au plus en ont-ils parfois un ou deux. En revanche, les terrains de jeux de balle sont dotés de rochers affichant toute une gamme de tailles. Pour de nombreux sites (**Fig. 2** : triangles bleus), les blocs ne culminent qu'à 10-35 cm au-dessus du sol, mais dans d'autres, ils peuvent être volumineux (Tibes) et beaucoup plus hauts vers le centre de la rangée. Des *bateyes* "plus gros" impliquent une visibilité accrue du stade, ainsi que l'importance du jeu de balle.

En conclusion, cette région des Caraïbes dispose de son expression particulière d'œuvres mégalithiques, déployées pour impressionner les participants, pour moduler le paysage et remplir d'importantes fonctions sociales, économiques et politico-religieuses. L'importance des ouvrages en pierre, en particulier ceux qui incarnent des personnages *cemí*, était amplifiée au travers de performances *areíto* (chants et danses) qui marquaient les occasions importantes. Les cérémonies qui avaient lieu sur la place mettaient l'accent sur une identité partagée, un rassemblement. Des monolithes encadraient également un espace réservé à la compétition, où stress cumulatif (inhérent à toutes les sociétés) et rivalités étaient dispersés au travers de jeux réglementés et contrôlés rituellement qui

se déroulaient dans les courts de *batey*. Les pierres délimitant les places, en elles-mêmes, étaient traitées comme des objets de valeur, même lorsqu'elles ne portaient pas de pétroglyphes. Elles méritaient un enterrement approprié avec un monument de type "pierre tombale". Celle-ci incarnait elle-même des personnages *cemí* pour marquer et garder, d'en haut et d'en bas, les blocs ensevelis.

Texte traduit en français
par l'équipe éditoriale

Remerciements

Je voudrais exprimer ma profonde gratitude à Luc Laporte et Jean-Marc Large (Université de Rennes) pour leur hospitalité à La Roche-sur-Yon et, surtout, pour leur enthousiasme à inclure les *bateyes* des Caraïbes parmi les mégalithes des Amériques. L. Antonio Curet (Musée national des Indiens d'Amérique, Washington D.C.) a examiné des parties du manuscrit et a gracieusement partagé des informations inédites comme ses vues actuelles sur le site de Tibes. Mes remerciements vont également à Emily Lundberg, pour avoir partagé avec moi ses expériences de terrain à Las Flores pendant toutes ces années. J'aime dédier ce chapitre à mon ami et collègue de longue date, feu le D^r Colin McEwan (1951-2020) dont la contribution prévue à cette réunion internationale nous a été un peu comme volée.



José R. OLIVER

Mégalithes des Andes colombiennes : Boyacá, Sierra Nevada del Cocuy et San Agustín

Résumé : Les hauts plateaux andins de Colombie présentent un corpus riche et varié d'ouvrages mégalithiques allant de hautes pierres dressées, de statues monolithiques monumentales richement sculptées et de structures funéraires en forme de dolmen, jusqu'à des sarcophages massifs en pierre et des alignements de monolithes délimitant des espaces cérémoniels. Les mégalithes semblent avoir fait leur apparition à la fin de la période formative (environ 400 avant notre ère) et sont toujours utilisés parmi les U'wa actuels de la Sierra Nevada del Cocuy. Ce chapitre vise à fournir une synthèse de l'état actuel des connaissances sur les manifestations mégalithiques trouvées dans le département de Boyacá, dans le nord des Andes, et dans la région du massif de San Agustín, dans le bassin supérieur du fleuve Magdalena, en Colombie.

Mots-clés : *Mégalithes, San Agustín, Boyacá, dolmens, pierres dressées, Colombie*

1. Introduction

Les hautes terres andines de Colombie présentent un riche corpus d'ouvrages mégalithiques dont ceux de la région de San Agustín de Huila sont probablement les plus connus des archéologues du monde entier, notamment à travers les travaux de Preuss (1929 [1931]), de Reichel-Dolmatoff (1972) et le catalogue illustré (en français) de Duque Gómez & Hidalgo (1982). Il existe cependant deux autres régions moins connues, aux traditions mégalithiques remarquables, qui méritent d'être discutées en détail avant de passer à la plus connue, San Agustín. Ces deux régions se trouvent dans le département de Boyacá, dans le nord des Andes colombiennes. L'une est centrée autour de la zone entre Tunja et Mongua, l'autre est située dans la vallée de Chita et sur les hautes terres environ-

nantes de la Sierra Nevada del Cocuy, également connue sous le nom de Sierra d'El Güicán (**Fig. 1**). Les manifestations mégalithiques de San Agustín se trouvent à quelque 630 km au sud, dans la région du massif colombien où les Andes se divisent en Cordillères centrale et orientale. Les sites sont concentrés sur le cours supérieur du fleuve Magdalena et dans les bassins voisins du fleuve Isnos-La Plata et s'étendent au nord-ouest autour de la frontière avec la région de Tierradentro (Drennan 2000 ; Langebaek 2009). L'objectif principal de cet essai est de fournir une synthèse de l'état actuel des connaissances sur les traditions mégalithiques en Colombie à un lectorat international. Alors que la littérature en anglais sur San Agustín est raisonnablement abondante (mais pas en français), celle sur le nord des Andes colombiennes est presque entièrement écrite en espagnol.

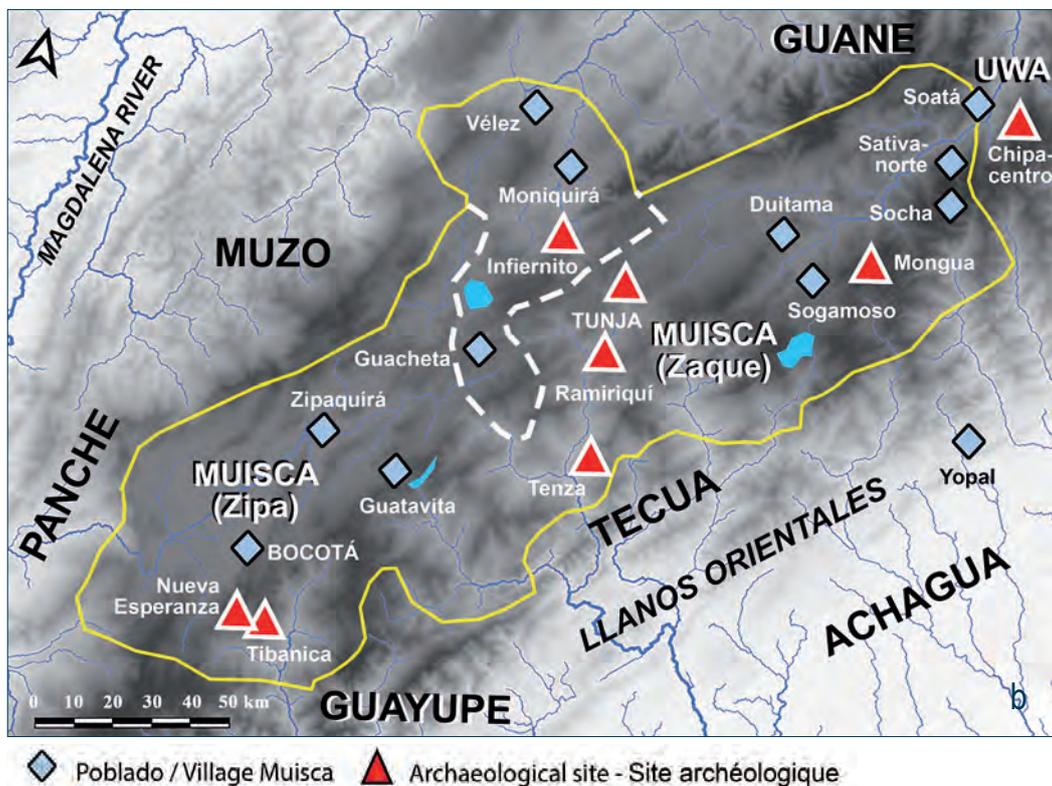
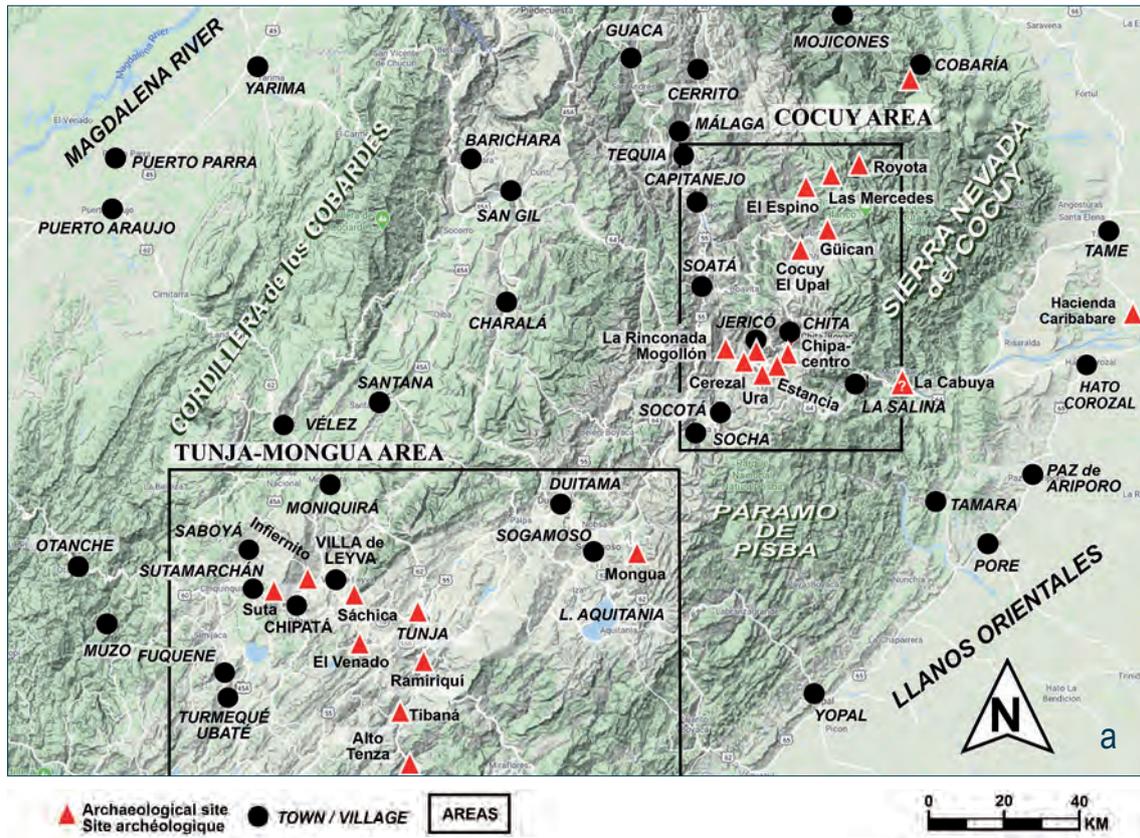


Fig. 1 – Mégalithes dans le nord des Andes colombiennes : a. Carte de la région de Boyacá montrant l'emplacement des sites archéologiques (triangles rouges) et des cités (cercles noirs) dans les régions de Tunja-Mongua et de Sierra Nevada del Cocuy (rectangles) ; b. Carte montrant le territoire de Muisca (contour jaune), dirigé par les "seigneurs" Zipa et Zaque, chefs suprêmes, avec les groupes ethniques environnants. Principaux sites archéologiques (triangles rouges) et établissements (losanges bleus) à l'époque du contact avec les Espagnols (1537-1539).

2. Mégalithes de la région de Boyacá : El Infiernito, vallée de Leiva

Dans le département de Boyacá (Fig. 1), le site mégalithique le plus révélateur est celui d'El Infiernito (Fig. 3a et b) situé dans le secteur de Moniquirá, à l'ouest de Villa de Leiva ou Leyva (Langebaek 2001, 2005, 2014 ; voir également Therrien *et al.* 2006, p. 18-22). Contrairement à San Agustín, El Infiernito se caractérise par une série de menhirs, d'une hauteur variant de 6 à 11 m, pesant entre 8 et 11 tonnes, et jusqu'à 30 tonnes dans certains cas. Ces monolithes, faits de calcaire dur (formations rocheuses du Crétacé inférieur ; Lleras Pérez 1989, p. 48), sont pour la plupart non décorés, mais certains présentent un profond sillon autour d'une ou des deux extrémités de la colonne (Fig. 2a et c et 3a), ce qui laisse supposer qu'il pourrait s'agir de représentations phalliques (Silva Celis 1981). Le site d'El Infiernito possède également une cour rectangulaire délimitée par deux rangées parallèles de monolithes non décorés (Fig. 2d et 3c). On y trouve aussi une structure funéraire en forme de dolmen, bien que son architecture soit différente de celle de San Agustín et d'autres secteurs comme celui de la vallée du Cauca moyen (Fig. 2e et 3d). Malheureusement, les sépultures dans la chambre dolménique ont été pillées il y a longtemps. Cependant, des objets lithiques et des céramiques mélangés à des restes humains détériorés semblent suggérer un lieu d'inhumation collectif. En 2006, sur le côté extérieur est de la porte, une urne funéraire en céramique d'un nourrisson de 2 à 3 ans a été sauvée, accompagnée de trois récipients en céramique, de coquillages marins, d'une figurine anthropomorphe en cuivre et d'un pendentif en *tumbaga* (alliage or-cuivre) en forme d'oiseau ⁽¹⁾.

D'autres chambres funéraires en forme de dolmen – appelées *tumbas de cancel* en espagnol – sont connues ailleurs en Colombie, comme dans les régions de Quimbaya et Quindío (Cardale Schrimpff *et al.* 1989). Un exemple, plus proche de Leiva, est le site de Tominé de Santa Bárbara, à environ 3 km à l'ouest de la ville de Guatavita dans le Cundinamarca, aujourd'hui perdu sous le réservoir de Tominé (Broadbent 1963, 1965). Il s'agit généralement de

chambres rectangulaires (l'une d'elles mesure 3,5 m de long, 2 m de large et 1,5 m de haut) dont les quatre parois latérales sont faites de dalles verticales de largeur variable sur lesquelles une grande dalle de pierre scelle complètement la tombe. Certaines chambres peuvent avoir un passage latéral en forme de tunnel. La dalle de couverture supérieure peut ou non reposer directement sur les monolithes verticaux et, souvent, la tombe n'est pas recouverte d'un tumulus de terre. Certaines "tombes vidées" sont de très petites dimensions (50 cm de côté) et ressemblent à des boîtes (toutes les faces sont encadrées par des dalles), juste assez pour déposer un récipient funéraire en céramique et un couvercle, comme cela a été signalé sur le site Palestina 39 dans le canyon du fleuve Cauca moyen, à environ 260 km au sud-ouest d'El Infiernito (Botero Arcila *et al.* 2011). Dans cette région, les chambres funéraires secondaires en forme de boîte sont antérieures (390-640 de notre ère) aux tombes en forme de dolmen (similaires à celle de Tominé). D'après les types de poteries (vases funéraires et offrandes), les tombes en dolmen datent probablement de 900 de notre ère et au-delà (*ibid.*, p. 208-209). Les premières "tombes vidées" en forme de boîte sont inconnues dans la région de Boyacá. La tombe en forme de dolmen d'El Infiernito diffère toutefois de celles de Tominé et du Cauca moyen, car la grande dalle de couverture de la chambre repose directement sur les dalles verticales. De plus, la porte rectangulaire latérale (orientée vers l'ouest) est absente des "*Cancel Tombs*". Il est difficile de savoir si la structure funéraire d'El Infiernito était autrefois couverte par un tumulus de terre, laissant une structure d'entrée sur le côté ouest (Fig. 3d).

Les recherches archéologiques menées par Carl Langebaek (2001, 2005, 2014) indiquent qu'El Infiernito était un site structuré en deux parties, composé de deux espaces ouverts vides (c'est-à-dire des places) entourés de débris domestiques et d'abondants tessons de poteries (Fig. 3a et b). Une telle dualité dans l'organisation du site a été constatée dans d'autres endroits. Le plus proche est El Venado, situé dans la vallée de Samacá, à environ 30 km au sud d'El Infiernito (Fig. 1), qui a connu les mêmes périodes d'occupation Herrera et Muisca qu'El Infiernito (Boada 1999 ;

(1) Ces données concernant l'inhumation et les informations sur les menhirs perpendiculaires à la structure d'inhumation ne sont pas publiées. Les informations ont été extraites d'une affiche-guide, riche d'informations, destinée aux visiteurs du parc et affichée à l'entrée de la structure funéraire reconstituée ressemblant à un dolmen.



El Infiernito
Monquirá Archaeological Park

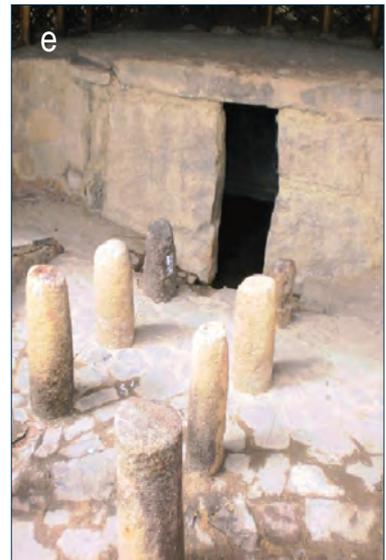


Fig. 2 – El Infiernito : a à c. Menhirs debout et renversés sont positionnés dans la moitié orientale du site ; d. Rangées de monolithes en colonnes (C. Langebaek debout au centre) ; e. Courts monolithes faisant face à l'entrée de la structure funéraire en forme de dolmen (Clichés avec l'aimable autorisation de C. H. Langebaek et O. Ortiz).

Langebaek 2014, p. 205). L'occupation d'El Infiernito a débuté modestement à la fin de la période Herrera (avant l'an 1000), mais son occupation la plus importante remonte à la période Muisca (1000-1600), sa superficie passant de 0,2 ha (période Herrera) à 3,5 ha (début de la période Muisca, 1000-1200) et à 6,8 ha à la fin de la période Muisca (1200-1600 ; voir

Langebaek 2014, p. 203) ⁽²⁾. La moitié orientale du site est celle où l'on trouve la structure funéraire unique en forme de dolmen, la cour rectangulaire encadrée par deux rangées parallèles (orientées E-O) de monolithes, et une série de hauts menhirs (Fig. 2 et 3). La moitié ouest, à l'heure actuelle, ne possède aucun monument mégalithique de ce type. Par conséquent, les occupants

(2) Les plages chronologiques des périodes Herrera et Muisca (et les divisions temporelles à l'intérieur de celles-ci) dans la région de Boyacá sont plus tardives que celles de la région Sabana de Bogotá. Je prends en compte ici les périodes chronologiques proposées par Langebaek (2001, p. 14-15, tableau 1).

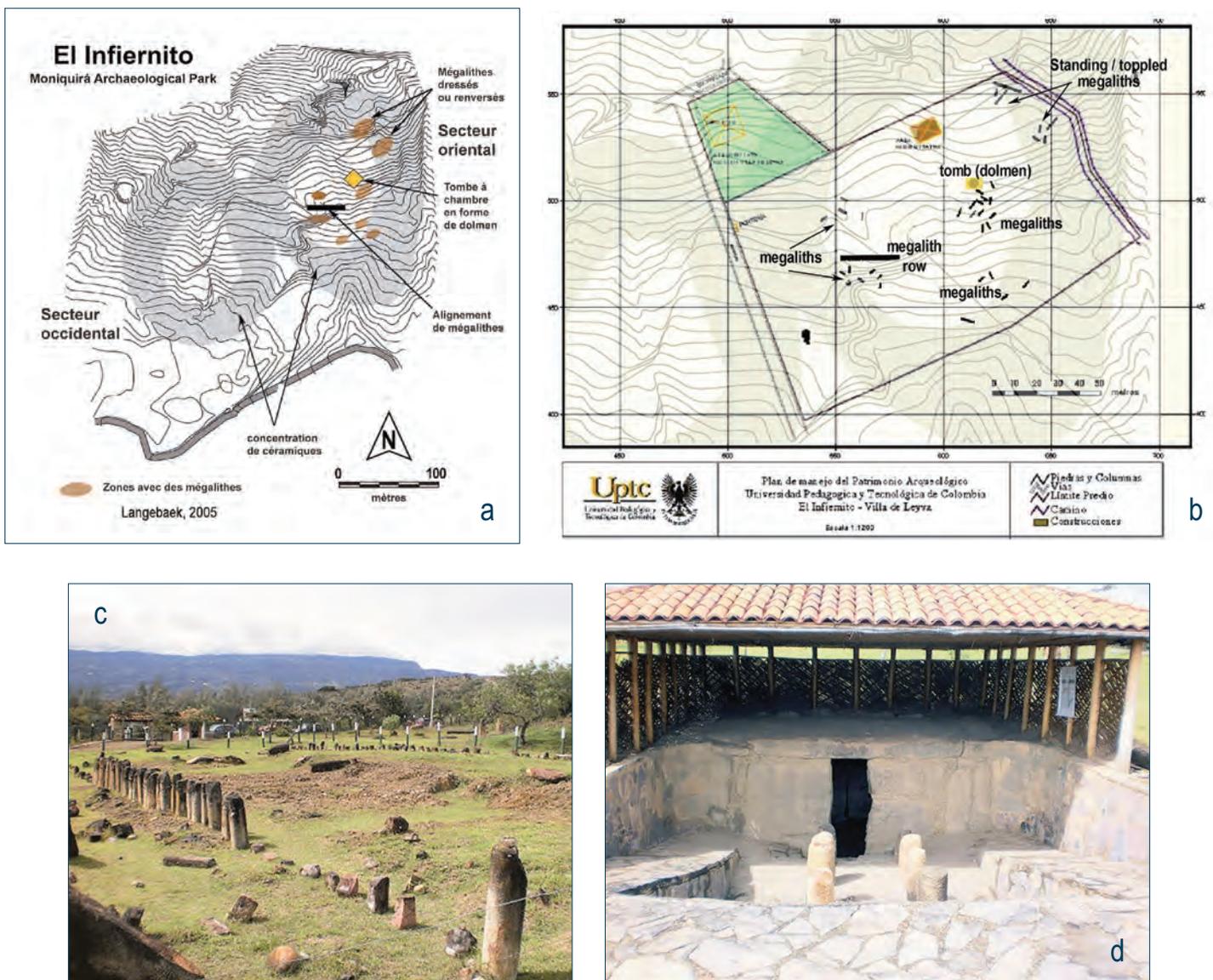


Fig. 3 – El Infiernito : a. Carte topographique montrant les deux anneaux circulaires (gris) à haute densité de céramique (redessinée d’après Langebaek 2005) ; b. La carte du parc archéologique de l’UPTC, étayée par la carte topographique (a), montrant l’emplacement actuel des menhirs et des mégalithes. La place circulaire est contenue la plupart des grands menhirs, la rangée de monolithes donnant sur une cour (c) et la structure de tombe en forme de dolmen, avec huit colonnes faisant face à l’entrée de la chambre funéraire (d). Les reconstructions de plusieurs éléments de la structure funéraire (les dalles “pavées”, les bancs “latéraux”) ont fait l’objet de nombreuses critiques [Clichés avec l’aimable autorisation d’Omar Ortiz ; cartes avec l’aimable autorisation de l’Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia (UPTC) et de Carl H. Langebaek (redessinées par J. Oliver)].

de la moitié orientale semblent avoir exercé un contrôle sur (et/ou le droit d'organiser) les fêtes cérémonielles, apparemment entourées de menhirs érigés en divers endroits.

Parmi les Muisca de la période historique (locuteurs Chibcha), le circuit solaire, du lever au coucher du soleil, est d'une grande importance symbolique et calendaire. Les célébrations les plus populaires parmi les Muisca étaient associées au solstice de décembre, "*connu sous le nom de huan, et étaient organisées pour commémorer la création du Soleil et de la Lune*" (Langebaek 2014, p. 216). En effet, Bochica, le fondateur mythique de la civilisation Muisca, était considéré à la fois comme une divinité solaire et un seigneur anthropomorphe, tandis que ses descendants tout aussi mythiques, les divinités équivalentes Hunzahúa et Goranchacha, étaient décrits comme des "fils du Soleil" (c'est-à-dire les fils de Bochica) ⁽³⁾. Les véritables *zaques* de chair et de sang (seigneurs "suprêmes") ont également revendiqué l'héritage de ces seigneurs mythiques, quasi humains, qui ont émergé du Soleil. De plus, à El Infiernito, "*pendant le solstice d'hiver, le Soleil se lève sur le lac Iguaque, lieu de naissance de l'humanité selon la mythologie de Muisca*" (*ibid.*, p. 219). Ce n'est peut-être pas un hasard si la cour rectangulaire est orientée est-ouest et que la partie est est l'endroit où se trouvent les menhirs ainsi que la structure funéraire en forme de dolmen. Il semble probable que la partie orientale soit plus importante que la partie occidentale mais, en même temps, la partie occidentale était le complément nécessaire pour réussir les fêtes cérémonielles, un peu comme Ann Osborn (1985) l'a décrit pour les U'wa (descendants des Lache ou Tunebo du XVI^e siècle) parlant le chibcha moderne de la Sierra Nevada del Cocuy ⁽⁴⁾. Les communautés U'wa sont également composées de deux parties est et ouest et, comme nous le verrons plus tard, vivent également sur un territoire disposant de menhirs et de structures mégalithiques, encore imprégnés de signification au XX^e siècle.

C'est également dans la moitié orientale d'El Infiernito que Langebaek (2005) a signalé avoir trouvé un nombre disproportionné de grandes jarres à col en céramique décorées (peintes) utilisées pour servir des liquides (très probablement de la *chicha* ou de la bière de maïs), ainsi que des bols en céramique peints datant de la période Muisca. L'une des fêtes était probablement la cérémonie du *huan* (solstice de décembre) mentionnée ci-dessus. D'après des documents ethnohistoriques, parmi les seigneurs et les principales élites Muisca de la période coloniale, la fête cérémoniale (avec ses échanges de cadeaux et de marchandises) était à la base de leur prestige et de leur épanouissement en tant que leaders politico-religieux. Langebaek (*ibid.*, p. 208) a conclu que les recherches archéologiques à El Infiernito "*ne soutiennent pas l'idée que le pouvoir des élites indigènes [et des seigneurs : zaque et zipa] était basé sur le contrôle des terres fertiles et de la force de travail*". En d'autres termes, la domination était centrée sur le pouvoir politico-religieux et non pas tant, si tant est qu'elle le soit, sur le pouvoir politico-économique ; une interprétation, comme nous le verrons, qui n'est pas différente de celle proposée par Robert Drennan (2000, p. 120-121) pour la nature de la domination pendant la période classique régionale (1 à 900 de notre ère) dans la région de San Agustín.

Bien avant les travaux de Langebaek dans les années 1990, plusieurs mégalithes du site avaient été pillés par les habitants, peut-être depuis la fin du XVI^e siècle (Lleras Pérez 2014). En effet, en 1846, l'explorateur Manuel Vélez a rapporté non seulement la cour entourée de monolithes, mais aussi un espace circulaire de 13 m de diamètre délimité par 13 pierres en forme de colonne qui n'existe plus aujourd'hui (Broadbent 1970, p. 19), une structure similaire à celle trouvée dans le "temple Goranchacha" à Tunja. En 1850-1851, un autre explorateur, Manuel Ancízar, a décrit l'état de la cour rectangulaire :

"Il y a deux rangées de colonnes parallèles, de même diamètre et orientées est-ouest... toutes sont mutilées

(3) Les termes "déité" et "divinité" sont couramment utilisés par les archéologues en Colombie, de Preuss (1929 [1931]) à Osborn (1985) et Langebaek (2019), mais avec leur influence judéo-chrétienne ils ne sont pas tout à fait appropriés pour décrire les êtres surnaturels ou les puissances amérindiennes. Néanmoins, je m'en remets à mes collègues colombiens et utilise ce terme ici comme une référence commode aux forces surnaturelles.

(4) La publication de 1995 d'Osborn est la traduction espagnole de sa thèse de doctorat de 1982 (Université d'Oxford ; non accessible). Une version anglaise publiée ultérieurement (uniquement en version imprimée) est disponible (et coûteuse), mais n'a pas pu être consultée. Ainsi, ces trois travaux ont été réalisés avant celui de Pérez Riaño (1988 à aujourd'hui), dont le travail a consisté à étendre les recherches pionnières d'Osborn de la fin des années 1970 au milieu des années 1980 dans la région de Cocuy.

[tronquées], et la plupart s'élèvent à un demi-mètre du sol. ... les deux rangées sont à une distance de dix mètres [mesurée] de la base... il reste 34 colonnes [monolithes], toutes d'un diamètre de quatre décimètres [40 cm] dans la rangée sud, et seulement 12 [monolithes] dans la rangée nord, avec la même distance entre elles" (Ancizar 1853, p. 317) ⁽⁵⁾.

Ce à quoi Ancizar ajoute que de nombreux monolithes d'El Infiernito ont été "mutilés" (le site a servi de carrière) pour être utilisés comme matériau de construction dans divers endroits. Il mentionne 32 colonnes utilisées dans le cloître du couvent de l'Ecce Homo (situé "à 12 lieues à l'ouest des ruines") et 12 colonnes dans la maison de l'aumônerie située sur la place principale de Leiva, toutes provenant d'El Infiernito. Deux autres "se trouvent dans la ville de Sutamarchán, [qui] ont été transportées il y a peu d'années depuis les ruines [d'El Infiernito], qui a servi de carrière pour les sites voisins" (Ancizar 1851 [1956], p. 317-318).

Depuis 1945, l'intégrité du site a encore souffert des reconstructions trop idéalisées réalisées par les archéologues (principalement les travaux de Silva Celis) pour améliorer sa présentation au public en tant que site patrimonial, le "Parque Arqueológico de Moniquirá". Silva Celis a importé plusieurs monolithes de la région environnante, certains d'aussi loin que Tunja, pour achever la reconstruction selon sa vision. Par conséquent, la disposition actuelle des monolithes dans la cour rectangulaire et le placement des menhirs sont incertains, tout comme le pavage et les bancs muraux ornés qui font face à la structure du dolmen (Lleras Pérez 2014, p. 27-29 ; voir également Therrien *et al.* 2006 ; Groot 2018). Cependant, il est sûr que les colonnes perpendiculaires à la structure funéraire (Fig. 2) ont été retrouvées renversées, formant approximativement deux rangées parallèles de quatre colonnes par côté. Pour ces raisons, Langebaek ne s'est pas donné la peine d'essayer d'associer les mégalithes ou la structure du dolmen aux dépôts archéologiques stratifiés qu'il a fouillés. Étonnamment, il n'y a que trois dates sur charbon de bois pour l'ensemble du site (Silva Celis 1981, p. 12-13). Toutes trois ont été

rejetées parce qu'elles ont été datées à l'Instituto de Asuntos Nucleares de Bogotá, qui a été fermé en raison de ses résultats incohérents et peu fiables (Lleras Pérez 1989, p. 43, 2014, p. 28). Par conséquent, la chronologie à El Infiernito est relative et basée sur des types de céramique sélectionnés, qui perdurent encore pendant des siècles : de bons indicateurs culturels, pas tant pour ce qui est de la chronologie.

Certains ou tous les grands menhirs d'El Infiernito pourraient bien avoir été érigés à la fin de la période Herrera, auquel cas ils auraient été encore visibles pendant toute la période Muisca. Compte tenu de la continuité des occupations de la période Herrera à la fin de la période Muisca sur ce site, il est logique de penser que les fonctions cérémonielles essentielles et la signification symbolique des monuments et des structures mégalithiques ont pu persister à travers les générations, même si l'on s'attend à ce qu'elles aient évolué dans leurs particularités. D'autres chercheurs, comme Lleras Pérez, penchent vers l'idée que les mégalithes d'El Infiernito (et d'autres sites) appartiennent entièrement à la période Muisca, d'autres encore jouent avec l'idée qu'ils ont été aménagés pendant la période Herrera (Lleras Pérez 1989, p. 49). Cependant, tous les archéologues sont conscients qu'il n'existe aucune preuve empirique pour soutenir ou réfuter l'une ou l'autre de ces hypothèses. Bien que cela soit spéculatif, il se peut que les monolithes séparés aient été progressivement ajoutés au fil du temps, avec l'ajout à différentes époques de nouveaux menhirs provenant des carrières. Quoi qu'il en soit, il est raisonnable d'affirmer que toutes les structures mégalithiques et tous les menhirs étaient "actifs" à la fin de la période Muisca (1200-1600 de notre ère). Au cours de la période suivante, les populations de Suta et d'El Infiernito déclinèrent, bien que de nouveaux établissements furent fondés. Il semble que l'occupation des deux sites se soit poursuivie pendant la période de contact espagnol (1537-1540 ?) ; cependant, juste avant le contact espagnol, d'autres caciques (chefs) Muisca avaient pénétré dans la vallée, déplacés de force par le seigneur de Tunja de leurs établissements d'origine dans la région de Tunja (Langebaek 2001 et communication personnelle, 2021).

(5) Texte original en espagnol : "Hay dos filas de columnas paralelas, de diámetro igual y orientadas en la dirección este-oeste... todas están mutiladas, el mayor número a medio metro sobre el suelo. ... las dos filas distan entre sí diez metros en la base... Se encuentran todavía 34 columnas, todas de cuatro decímetros [40 cm] de diámetro, en la fila del sur, y sólo 12 en la del norte, fijadas a unas mismas distancias... A pocos pasos al nordeste se ve una columna [menhir] que parece entera, tendida sobre el terreno, midiendo cinco metros y medio de largo (Ancizar 1851 [1956]).

3. Mégalithes de la région de Boyacá : Tunja, Ramiriquí et sites associés

À environ 25 km à l'est d'El Infiernito se trouve la ville de Tunja, et à 17 km au sud de Tunja se trouve celle de Ramiriquí (**Fig. 1**). Ces deux villes figurent en bonne place parmi les établissements Muisca juste avant et après la conquête espagnole initiée par Gonzalo Jiménez de Quesada en 1537 ⁽⁶⁾. À cette époque, Eucaneme (son nom personnel) était le Grand Cacique (chef, seigneur) de Tunja (*Hunza*) ⁽⁷⁾. Eucaneme, qui porte également le titre de *Hunzahúa* (le suffixe *-húa* ou *-hoa* en Chibcha signifie "grand"), dirige un vaste territoire Muisca qui s'étend des villes de Turmequé et Ubaté, au sud, au Chipatá et au Saboyá, au nord (Aguado *ca.* 1581 [1916], p. 247) ⁽⁸⁾. Les chefs des sites de Duitama et de Sogamoso semblent avoir été indépendants de Tunja ; il y a même eu des "désaccords" entre les chefs de Tunja et de Sogamoso. Néanmoins, cela n'a pas empêché ces derniers seigneurs de s'engager dans des alliances militaires contre des ennemis communs. Toutefois, cela ne signifiait pas que le Sogamoso était subordonné à Tunja (Langebaek & Uscátegui 2020, p. 7-9, 35). Après l'assassinat d'Eucaneme à Tunja par les Espagnols en 1540, son neveu Don Felipe Ramiriquí (1540-1581) a hérité de la fonction, en prenant place à Ramiriquí. Son neveu Don Fernando Ramiriquí Pirariqua lui a succédé en 1582 (Gamboa 2008, p. 129, 2013, p. 120). Les deux établissements étaient donc étroitement liés.

Selon la tradition Muisca, Eucaneme (c'est-à-dire Hunzahúa ou Grand Cacique de Tunja) était l'"héritier" de Bochica, une divinité solaire, ainsi que des "descendants" mythiques de cette dernière, Goranchacha (fils du Soleil) et le mythique Hunzahúa (portant le titre), qui ont fondé Tunja (Langebaek & Uscátegui 2020, p. 220-221, 290 ; Langebaek 2014, p. 216). Dans l'épopée Muisca, qui raconte les aménagements fondateurs du paysage du Cundinamarca et du Boyacá, ces seigneurs mythiques "ont établi non seulement un espace territorial [Muisca] commun, mais aussi un ordre hiérarchique des personnages

et des lieux mentionnés [dans les mythes] basé sur l'antiquité : par exemple, Tunja, en tant que destination finale du [voyage] de Goranchacha, était plus importante que [les établissements] de Sogamoso et Guatavita" (Langebaek & Uscátegui 2020, p. 207) (**Fig. 1**). Les divinités mythiques et les personnages historiques (réels) ont ainsi "défini non seulement un espace de groupes apparentés mais aussi, dans le cas des Muisca, l'ordre politique, y compris [l'ordre de classement] des caciques [vivants] en tant que personnages directement liés à ces divinités. Ce territoire, ainsi défini, servait également à déterminer qui [parmi les chefs] était définitivement inégal" (*ibid.*).

Les fondateurs mythiques et les seigneurs humains en chair et en os résidaient et voyageaient entre plusieurs "sièges" (un peu comme les cours royales ibériques itinérantes de la fin du Moyen Âge). Les Espagnols appelaient ces sièges "cercados" parce qu'ils étaient clôturés par des poteaux de bois, formant parfois des espaces quadrangulaires imbriqués. Les cercados sont importants car c'est autour d'eux que les explorateurs et les archéologues modernes ont trouvé des mégalithes, même si tous les cercados ne possèdent pas de mégalithes ou ne se trouvent pas dans des sites d'habitation. Par exemple, à 5,5 km au sud-ouest d'El Infiernito, à Suta, à l'est de Sutamarchán, il n'y a pas de structures mégalithiques (Henderson & Ostler 2005). Avec El Infiernito, c'était l'autre site important de la période Muisca ancienne dans toute la vallée de Leiva (Langebaek 2001).

Les fouilles archéologiques dans le secteur de Los Solares à Sogamoso, à l'est de Tunja (**Fig. 1**), ont révélé la structure d'une maison ronde (*bohío*) de 8,3 x 7,0 m construite avec des poteaux verticaux épais (55-80 cm de diamètre) en bois de *palo santo* (*Bursera graveolens*) ou de *guayacán* (*Guaiacum officinale*) – tous deux apportés des Llanos orientaux – et une clôture rectangulaire interprétée comme un *cercado* (Silva Celis 1945). Plus tôt dans les années 1920, sur le même site, les historiens Arrubla et Cuervo (dans Therrien *et al.* 2006, p. 12) ont trouvé "de grandes

(6) La littérature de la civilisation Muisca pré et post-coloniale est prolifique, mais l'excellente étude récemment publiée par Langebaek (2019) est fortement recommandée, bien qu'elle soit en espagnol.

(7) Le terme cacique (chef) est un mot *taíno* (de la famille linguistique arawak) que les Espagnols ont emprunté aux Grandes Antilles et appliqué aux chefs et seigneurs indigènes de toute l'Amérique hispanique.

(8) La citation originale d'Aguado (*ca.* 1581 [1916], p. 247) " ... y el tyranno y Cazique Tunja posseya, desde el pueblo llamado Turmequé, hacia la parte del Norte, todo lo que ay hasta el pueblo de Saboya y Chipata..."

quantités d'or, de pierre et de poterie ; des coquillages marins et des perles de collier [qui] pourraient bien avoir été des offrandes faites à la divinité du sanctuaire", soutenant que c'était le site du "Temple du Soleil" du chef Sogamoso (Sugamuxi), attaqué par Jiménez de Quesada en 1537 à la suite de la bataille de la vallée d'Iracá (Hemming 1978, p. 81-86). À Sogamoso, Silva Celis a également fouillé quatre nécropoles pour un total de 692 sépultures humaines avec diverses pratiques d'inhumation (Silva Celis dans Therrien *et al.* 2006, p. 13). Ils ont attribué toutes ces découvertes à une occupation Chibcha (c'est-à-dire Muisca). Pourtant, comme Suta (et Duitama aussi), Sogamoso ne possède pas de menhirs ni de structures monolithiques. La question soulevée est de savoir quelles implications déduire du fait que certains sites de la période Muisca affichent des mégalithes (par exemple des dolmens) et d'autres pas, malgré le fait que Sogamoso, par exemple, était un point clé, un siège du pouvoir principal et religieux. Langebaek (communication personnelle, 2021) suggère que les poteaux massifs composant les clôtures en bois des *cercados* sont peut-être l'équivalent des alignements de monolithes encadrant des espaces rectangulaires ou circulaires, ce qui résonne avec le lien conceptuel explicite qu'établissent les U'wa modernes entre les poteaux en bois de la maison et les menhirs, comme on le verra plus loin. Si c'est le cas, Sogamoso peut avoir connu également des structures similaires aux menhirs, si ce n'est qu'elles auraient été en bois et non en pierre.

Les *cercados* renfermaient des structures fonctionnellement diverses (Pradilla Rueda *et al.* 1992, p. 49-55). Il y avait des sanctuaires (*santuarios*, *oratorios*), des *bohíos* (structures rondes) où les héritiers de la fonction de chef subissaient des rituels de jeûne ⁽⁹⁾. De fort poteaux y étaient réalisés dans un bois de *guayacán* (*Guaiacum officinale*), apporté depuis les Llanos orientaux. Il y avait également des cuisines, différents dépôts pour le stockage de la nourriture et des objets rituels utilisés lors de diverses cérémonies, ainsi que pour le stockage d'armes et de biens matériels (cadeaux et marchandises à échanger (voir définition dans Gregory 1982 [2015]) que les Espagnols pensaient à tort être des hommages exigés par les chefs (Langebaek & Uscátegui 2020). Les sanc-

tuaires (ou temples) les plus riches, comme ceux de Tunja et de Sogamoso, abritaient des objets somptueux en or, *tumbaga*, cuivre, émeraudes, *guayacán*, des gastéropodes marins gravés (instruments de musique) ainsi que des *mantas* (manteaux) tissées en coton et colorées ; autant d'objets qui furent la cible de la cupidité et du pillage des Espagnols. Certains *cercados* comprendraient également de très anciennes structures où étaient déposés les chefs décédés, parés de coquillages marins et d'or, drapés de *mantas* en coton et assis ou tendus sur une litière (Langebaek & Uscátegui 2020, p. 218, 220). "Seuls les caciques et les capitanes [chefs du second ordre] avaient des *cercados*, mais les plus grands et les plus élaborés étaient sans doute ceux des caciques les plus élevés" (*ibid.*, p. 222). Pour résumer, il existe une relation étroite entre le *cercado* et le rang et le pouvoir des caciques.

Tunja, mais pas Sogamoso ni Duitama, possède plusieurs grands menhirs situés dans et autour des *cercados*, même s'ils ont été déplacés de leur emplacement d'origine. Au moment des contacts avec les Espagnols (années 1540), Tunja possédait au moins sept *cercados* : (1) Cercado Grande de Los Santuarios, (2) Cercado de Quimizaque (ou Quiminzá), (3) Cercado de l'Hermano del Zaque (Frère du Zaque), (4) Cercado de Boyacá, de Quemuentacocha, (5) Cercado de Tunja El Viejo (ou Ramiriquí), (6) Cercado Viejo et (7) Cercado Quemado (brûlé) (voir les cartes dans : Pradilla Rueda *et al.* 1992, p. 48-49 ; Tovar Pinzón 1995, p. 117-118 ; Argüello García *et al.* 2018, p. 19-20). L'arrière-pays entre les *cercados* était constitué de *bohíos* (maisons rondes) résidentiels dispersés, bien que certains aient été associés, comme Auneme, Siabune et Namboche. À l'est du Cercado Grande se trouve le site de Los Trangues (ou Tiangues), le lieu d'un marché (Pradilla Rueda *et al.* 1992, p. 53-55 ; voir également Langebaek 1987 pour une étude sur le commerce et les échanges chez les Muisca). Comme ces *cercados* se trouvent à l'intérieur même des limites de la ville, le développement urbain continua. Cette expansion à partir des années 1540 eut des effets divers sur l'intégrité des dépôts archéologiques, laissant peu de localités disponibles pour des fouilles fiables et de grande envergure. La possibilité de déterminer, par exemple, si des distributions

(9) Le terme *bohío* est également un mot *taíno* (famille arawak) emprunté par les Espagnols et appliqué aux maisons indigènes des Amériques (pour ne pas toujours parler de maisons circulaires).

doubles (moitiés) ont été inscrites dans l'espace (comme à El Infiernito et El Venado), est plutôt faible. La plupart des menhirs et autres structures mégalithiques ne sont plus à leur emplacement d'origine. Néanmoins, depuis le milieu des années 1930, d'importantes recherches archéologiques ont été menées dans la zone correspondant au Cercado Grande de los Santuarios et à son périmètre environnant, aujourd'hui situé au sein du campus de l'*Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia* (UPTC). Les nombreux résultats de ces enquêtes sont des rapports non publiés, archivés dans le *Museo Arqueológico de Tunja*, bien que certains soient accessibles sur la page web *Academia.edu* du musée⁽¹⁰⁾. Les rapports de fouilles les plus détaillés publiés et disponibles sont ceux de Pradilla Rueda *et al.* (1992) et de Neila Castillo (1984).

Comme à El Infiernito, le Grand Cercado des Sanctuaires disposait également de dispositifs circulaires structurés par de courtes colonnes de pierre (la plupart ont environ 45 cm de haut). Les fouilles de Hernández de Alba (1937) en ont révélé deux à proximité immédiate. Le Cercle-1 et le Cercle-2 sont distants de 25 m, chacun montrant un anneau circulaire de colonnes de pierre fragmentées ou tronquées. Tous deux étaient apparemment des structures couvertes puisque deux cercles concentriques de trous de poteaux en bois furent dégagés à l'intérieur et entre les pierres du cercle (vues en plan dans Argüello García *et al.* 2018, p. 33-34). Le Cercle-1 (3 m de diamètre au sol), avec sept colonnes de pierre tronquées (30-45 cm de hauteur x 36-46 cm de diamètre), a livré un nombre important de tessons de poterie, une meule et un crâne d'enfant. Le Cercle-2 (environ 11 m de diamètre au sol) n'a été que partiellement fouillé. Il disposait de colonnes de pierre plus grandes que celles du Cercle-1, les plus hautes atteignant 1,5 m et avec une hauteur moyenne de 65 cm (Fig. 4a). Hernández de Alba (1937) a baptisé le Cercle-2 du nom de "Temple de Goranchacha", croyant que c'était le lieu de cérémonie construit pour ce seigneur mythique de Muisca. Cette structure n'a

pas été conservée, ses monolithes ayant été déplacés ailleurs ou perdus. Le Cercle-1 et ses colonnes de pierre sont cependant toujours conservés *in situ*⁽¹¹⁾.

Par la suite, les fouilles menées par Lemus Redón (2018) ont montré que les artefacts de la structure du Cercle-1 datent de la période Herrera (400 ?/200 avant notre ère - 1200 de notre ère). D'autres fouilles dans divers lotissements du campus universitaire, au sein de la zone du "Cercado Grande" [La Muela Nord et Sud, El Establo, Curubal, Laboratorio Est et Ouest, El Huerto (Therrien *et al.* 2006, p. 24 ; Pradilla Rueda *et al.* 1988, 1992)], suggèrent que, comme El Infiernito, le site a été continuellement occupé depuis la période Herrera (200 avant notre ère - 1170 de notre ère) et la période Muisca (1200-1600 de notre ère) jusqu'à la période coloniale Muisca des années 1730 (Argüello García *et al.* 2018, p. 33-34 ; également Castillo 1984)⁽¹²⁾. Outre plusieurs maisons, plus de 500 sépultures montrant des pratiques mortuaires très diverses ont été fouillées (Therrien *et al.* 2006, p. 9). Cette variabilité est probablement due à l'âge, au sexe, au rang et/ou au statut, ainsi qu'à une évolution dans le temps. Pour un site aussi complexe, occupé pendant longtemps mais avec seulement 11 dates signalées (jusqu'en 2006), la reconstitution de son histoire présente des limites évidentes. Ici, comme à El Infiernito et ailleurs dans la province de Boyacá, les types de poteries sélectionnés comme marqueurs temporels pour différencier les périodes ne sont pas particulièrement sensibles sur le plan chronologique, d'où les intervalles temporels assez longs des périodes Herrera et Muisca et de leurs sous-périodes (Ancien à Récent).

Les 16 menhirs connus à Tunja (le plus haut mesure 6,8 m) ont tous été déplacés de leur emplacement d'origine vers divers endroits du campus universitaire et vers un étang d'eau douce Pozo de Donato (voir GIAH-UPTC 2008 ; Groot 2018, p. 9). D'autres encore ont été déplacés vers El Infiernito⁽¹³⁾. Tous les menhirs sont sculptés dans le même style simple que ceux d'El Infiernito, de Sáchica, de

(10) Les rapports peuvent être vus sur le site suivant : <https://uptc.academia.edu/MuseoArqueol%C3%B3gicodeTunjaUPTC>

(11) Il convient de noter que Hernández de Alba (1937) n'a pas nommé le Cercle-1 "Temple de Goranchacha", mais plutôt le Cercle-2. C'est dans l'article de Pradilla Rueda *et al.* (1992, Photos 11-12) qu'une telle identification erronée a été faite, puis répétée dans d'autres publications (Argüello García *et al.* 2018, p. 33, note de bas de page 1).

(12) Neila Castillo (1984) se réfère à de la poterie Herrera tardive sous le nom du complexe de la céramique incisée de Tunja.

(13) Lleras Pérez (2014, p. 27) a noté que Silva Celis avait, apparemment, transporté certains des menhirs de Tunja à El Infiernito : " ... l'archéologue [Silva Celis] a recueilli toutes les colonnes qu'il a pu trouver dans les veredas voisines et, quand celles-ci étaient épuisées, il en a apporté d'autres de la ville de Tunja, distante d'environ 40 kilomètres du site".

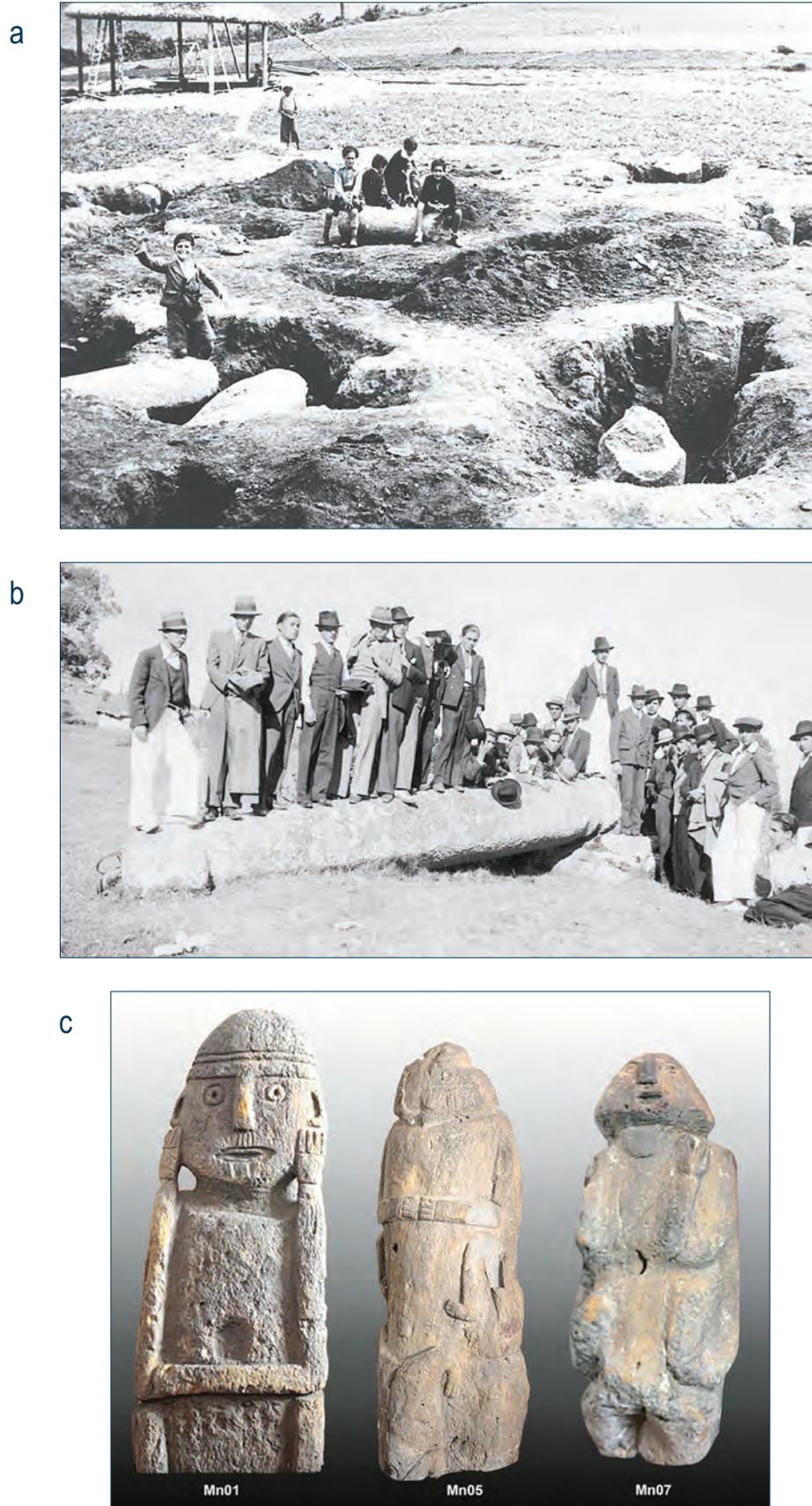


Fig. 4 – Menhirs de Tunja et Ramiriquí : a. Vue des monolithes depuis la structure du Cercle-2 “Temple de Goranchacha”, à Tunja, en 1937 ; b. Le monolithe “Ra01” (5,80 m de long x 0,63 m de diamètre) à son emplacement originel en 1937, à 1 km au nord-ouest de la rivière Ramiriquí (Clichés : Hernández de Alba, 1937 ; courtoisie de ICANH) ; c. Les statues anthropomorphes de Salina de Mongua ; de gauche à droite : Mn01 (72 x 27 cm), Mn05 (54 x 18 cm) et Mn07 (52 x 19 cm) (Cliché : J. Oliver).

Ramiriquí, de Tibaná et de la haute vallée de Tenza : de section quasi cylindrique, avec de profondes rainures entourant leurs extrémités. On trouve de bonnes illustrations des menhirs dans Argüello García *et al.* (2018).

Un mégalithe (en fait, une statue anthropomorphe) situé au Pozo de Donato est probablement importé d'ailleurs (Argüello García *et al.* 2018, p. 41, 51). Il mesure peut-être 1,5 m de haut, sculpté avec un simple visage et des bras repliés sur la poitrine – le reste est trop érodé pour discerner d'autres motifs corporels. Son style figuratif est similaire à celui des statues monolithiques de Salina de Mongua (**Fig. 1** et **4c**). Plusieurs exemplaires ont été récupérés par Silva Celis en 1965, sur une piste de la rive gauche de la partie supérieure de la rivière Cravo Sur. Actuellement, les statues se trouvent au Musée de Mongua (Grupo IAEH-UPTC 2012c). Ce site, décrit par Celis Silva (dans Acero Díaz 2013) comme un "centre cérémoniel", consistait en une plateforme de terre rectangulaire à deux niveaux, le niveau inférieur étant surélevé de 30 cm par rapport à la surface du sol, le niveau supérieur de 40 cm par rapport à la surface ; la surface de la plateforme supérieure mesurait 28 x 11 m, le niveau inférieur 35 x 13 m, l'axe d'allongement étant orienté approximativement d'est en ouest. Des fossés autour de la plateforme tumulaire conduisent à un étang, en bas de pente, où deux statues renversées ont été récupérées. Six autres ont été retrouvées du côté est de la plateforme, également en bas de pente. Bien que les statues soient liées à la plateforme, elles avaient été dérangées par des agriculteurs locaux qui avaient également pillé la plateforme à la recherche de trésors. Parmi les artefacts pillés laissés à la surface, Silva Celis a observé d'abondantes céramiques (aucune appartenance culturelle n'est indiquée), des *ocarinas* et des instruments de musique fabriqués à partir de grands coquillages marins. De telles plateformes de terre rectangulaires n'ont cependant pas été détectées à Tunja ou à El Infiernito. Il n'est pas surprenant que les figures

représentées dans la Salina de Mongua soient stylistiquement très différentes de celles de San Agustín.

Il existe des preuves ethnohistoriques qui indiquent que certains des menhirs de Tunja ont été extraits et achetés à Ramiriquí et ailleurs. Le chroniqueur frère Pedro Simón, écrivant vers 1610-1620 sur la légende du seigneur-dieu Goranchacha, a déclaré : "Il [Goranchacha] voulait changer [ou améliorer] la structure de ce temple en l'honneur de son père [le seigneur du soleil Bochica] et, pour y parvenir, il ordonna de faire venir de divers endroits des marbres épais et nobles [pierres calcaires] ; trois d'entre eux arrivèrent à l'emplacement [Tunja], où on les voit aujourd'hui... deux autres [menhirs] peuvent être vus sur le chemin de Ramiriquí, deux autres à Moniquirá", dont aucun n'arriva à Tunja (Simón 1626 [1981], p. 323) ⁽¹⁴⁾. Ils furent laissés sur la piste parce que Goranchacha "avait deviné qu'un peuple acharné et féroce [c'est-à-dire les Espagnols] viendrait, qu'ils le maltraiteraient et l'affligeraient de contraintes et de travail" et il leur dit donc "au revoir [aux indigènes de Tunja], en disant qu'il partait parce qu'il ne voulait pas les voir souffrir" et de là "entra dans son cercado pour ne plus jamais être revu" (*ibid.*) ⁽¹⁵⁾.

En effet, à seulement 11 km au sud de la ville de Ramiriquí, sur le site de Tibaná-1 (**Fig. 1**), Lleras Pérez (1989, p. 45, Plan 1 et Fig. 13-15) a documenté huit menhirs reposant sur leurs flancs (longueur : environ 4-6 m), certains en cours de fabrication, d'autres achevés. Ils se trouvaient à côté de la carrière d'où ils ont été extraits. Lleras Pérez a noté qu'"il est possible d'apprécier toutes les phases de leur fabrication, depuis l'extraction des blocs rectangulaires bruts de la paroi rocheuse, la trace laissée par leur transport jusqu'à l'atelier de sculpture, jusqu'au produit final [une colonne] avec les rainures aux extrémités" ⁽¹⁶⁾. Dans les champs autour de Ramiriquí, plusieurs autres localités disposent de grands menhirs. À 1 km au nord-est du fleuve Ramiriquí, Hernández de

(14) La citation originale en espagnol est la suivante : "Quiso sublimar la fábrica de este templo [del Sol] en honra de su padre [el cacique-deidad solar Bochica], y poniéndolo en efecto, mandó que le trajesen de diversas partes gruesos y valientes mármoles [roca clacárea]; llegaron al sitio con tres de ellos, como hoy se ven... otros dos se ven en el camino de Ramiriquí, y otros dos en Moniquirá, que no llegaron al sitio..."

(15) La citation espagnole est la suivante : "...adivinó había de venir una gente fuerte y feroz, que los había de maltratar y afligir con sujeciones y trabajos y despidiéndose de ellos [ses sujets], diciendo que se iba por no verlos padecer... se entró en su cercado y nunca más lo vieron".

(16) Lleras Pérez (1989, p. 45) s'est plaint que les propriétaires interdisaient toute fouille à Tibaná.

Alba a recensé un site avec deux menhirs, dont l'un (code Ra01) mesurait 5,8 m de long pour 0,63 m de diamètre (**Fig. 4b**). À côté de ce menhir se trouvait un trou creusé dans la surface naturelle de la roche où la colonne était censée être érigée ; elle devait se tenir à cet endroit, dans un champ et non sur un site d'occupation. Cette pierre a ensuite été déplacée à 2 km au nord de la ville, près de la route Ramiriquí-Tunja, posée sur un socle en ciment et "gardée" par quatre grotesques statues en ciment d'"Indiens" (Lleras Pérez 1989, p. 45 ; Grupo IAEH-UPTC 2012b). Un autre fragment (Ra05) se trouve encore dans un champ nommé El Santuario, à 3 km au sud de Ramiriquí. Quelques menhirs fragmentés de la région ont aussi été déplacés sur la place principale de la ville. Comme Ramiriquí, la place principale de Sáchica possède également un menhir de 1,4 m de haut provenant de quelque part dans la région environnante (Grupo IAEH-UPTC 2012a).

En résumé, les menhirs les mieux préservés de la région sont des colonnes simples, presque cylindriques, avec des rainures profondes autour des extrémités supérieure et inférieure, dont certaines présentent également une courte rainure ou encoche perpendiculaire à la rainure supérieure (**Fig. 2a et c et 4b**). Aucune de ces colonnes ne peut être fermement associée à une période culturelle spécifique. Jusqu'à présent, les menhirs se trouvent occasionnellement dans des sites d'habitation (Infiernito, Tunja), dans des champs ouverts (zone Ramiriquí), ou à côté des carrières et des ateliers en attendant d'être achevés et éventuellement transportés (Tibaná). Les grands menhirs semblent être liés d'une certaine manière aux fêtes cérémonielles et aux enceintes "sacrées", circulaires et rectangulaires. Ils se trouvent à proximité des lieux de sépultures (et de dolmens). Les menhirs aux figures sculptées (c'est-à-dire des statues) semblent être confinés à Salina de Mongua.

4. Région de la Sierra Nevada del Cocuy : l'archéologie des mégalithes et des menhirs

La Sierra Nevada del Cocuy ou Sierra del Güicán est l'autre zone mégalithique importante du nord des Andes colombiennes. À l'époque des contacts avec les Espagnols, la région du Cocuy était habitée par les Lache (Tunebo, U'wa) et entourée de différents groupes ethniques : les Muisca à l'ouest, les Chitarero au nord et les Guane au nord-ouest. Les Lache, connus

plus tard sous le nom de Tunebo, s'étendaient à l'est dans le piémont inférieur et la savane des Llanos orientales (**Fig. 1b**).

La première étude archéologique a été menée en 1943 par Silva Celis (1945) dans le but explicite d'identifier les restes associés aux Lache de la période historique et à leurs ancêtres immédiats, préhispaniques. La publication qui en a résulté comprenait un examen détaillé des documents ethnohistoriques ainsi que les résultats préliminaires de l'enquête archéologique. Elle a été suivie par les recherches ethnographiques menées par Osborn (1985, 1995, 2009) sur les groupes U'wa au début des années 1980. Les travaux d'Osborn ont inclus également une partie archéologique avec l'aide de Cardale Shrimpff (Osborn 1985, Appendix) et Falchetti (1997), principalement basée sur des ramassages de surface, avec seulement deux petites fouilles d'évaluation (Chita-1, Chita-2). Ces travaux ont porté sur des sites comportant des menhirs qui gardaient une signification pour les communautés U'wa modernes. Les recherches d'Osborn ont été poursuivies après 1988 par Pablo Pérez Riaño (voir bibliographie), qui est le seul responsable de nos connaissances actuelles sur la région de Cocuy. Ses publications de 2001 et 2013 fournissent un résumé descriptif de tous les sites pertinents pour la Sierra Nevada del Cocuy, dans la région de Boyacá, ainsi qu'au nord dans la région de Guane, pour le département de Santander.

Deux grandes périodes préhispaniques ont été identifiées, avec leurs traditions (ou phases) céramiques correspondantes. La période Formative tardive, plus ou moins associée à la période Herrera tardive, est la plus ancienne. Parfois, elle est également appelée "Pré-Lache" (Pérez Riaño 2001, p. 76). L'étendue temporelle de la période est basée sur seulement sept dates absolues : trois proviennent du site d'Arboloco (Pérez Riaño 1999, p. 170), deux furent récupérées par Osborn lors de la fouille de Falchetti (Chita-2) sur le site de Chipacentro (Peña León 1991, cité par Pérez Riaño 2013, p. 6) et deux provenant d'un site non nommé le long de la *vereda* (piste) de Mura-Mocabon, près de Sativasur (Pérez Riaño 1988, 2013, p. 33 ; voir **Fig. 1 et 5**). Les dates se situent approximativement entre 300 avant notre ère et 400 de notre ère (non calibrées), mais il est probable que la période s'étende jusqu'à environ 1000/1200 de notre ère, voire plus tard. Sur les sites stratifiés, les assemblages de la période Lache recouvrent stratigraphiquement

les dépôts de la période Formative tardive. Bien que – apparemment – la période Lache ne comporte aucune date absolue, on suppose qu'elle coïncide avec la période Muisca de la région de Leiva-Tunja-Sogamoso (1200-1600 de notre ère). Les sites contenant

des céramiques de la période Lache sont répartis à l'est de la vallée de Chicamocha (Fig. 5 : près du site de La Rinconada) avec une zone perméable Muisca-Lache à peu près le long d'un axe nord-sud entre Sativasur et Capitanejo (Fig. 1 et 5). La quasi-absence

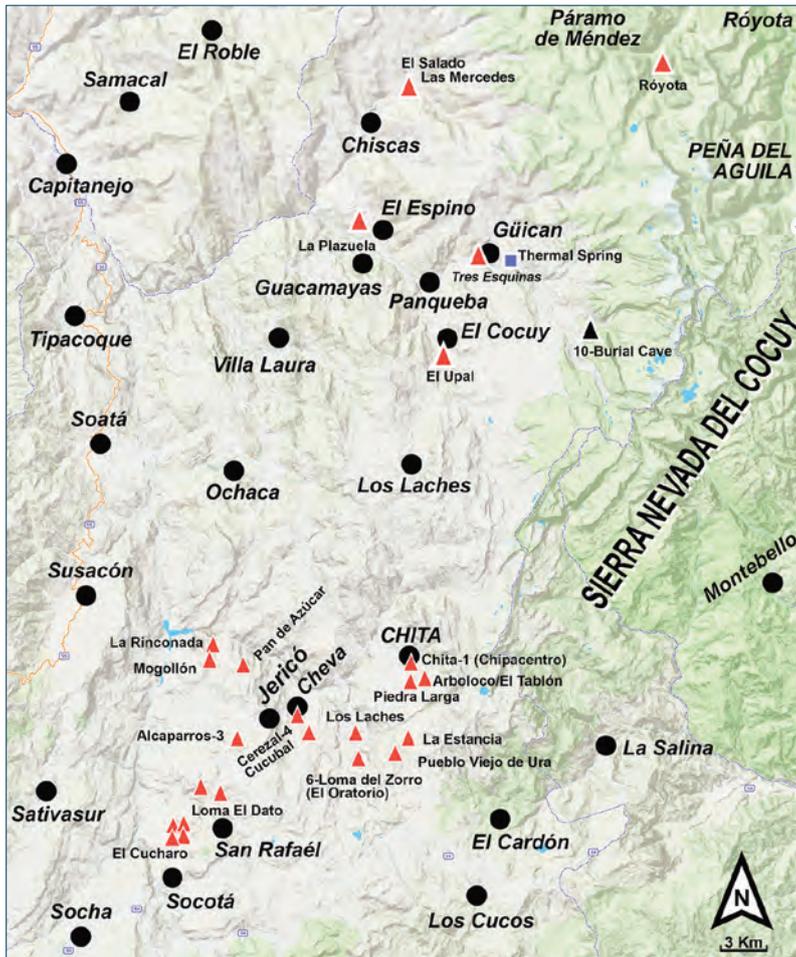


Fig. 5 – Menhirs de la Sierra Nevada del Cocuy, Boyacá : la carte montre l'emplacement des principaux sites archéologiques (carrés bleus) et des sites à mégalithes (triangles rouges). a. Menhir du site Cucubal près de Jericó ; b. Menhir du site El Cerezal-4 près de Jericó ; c. Menhir de Los Alcaparros, piste El Juncal, au nord de Socotá ; d. Deux rangées parallèles de monolithes formant une cour à Róyota, au sud de Páramo de Méndez (Clichés avec l'aimable autorisation de P. Pérez Riaño).

de dates absolues rend très risquée toute attribution précise quant à la chronologie des mégalithes. Très peu de sites comportant des mégalithes ont été localisés à l'aide de GPS (par Pérez Riaño) ; la plupart d'entre eux ont des emplacements vagues : "trouvé le long de telle vereda (piste) et dans tel secteur".

Le site mégalithique le plus élaboré est celui de Chipacento, situé le long d'une vereda (piste) du même nom, dans le secteur d'El Resguardo, à environ 3 km au sud du village de Chita (Fig. 5a). Il se

trouve dans une vallée montagneuse à 2 600-2 800 m d'altitude. Le site est constitué d'alignements monolithiques simples et parallèles (Fig. 6d et e). Les alignements "X" et "Y" délimitent une place centrale rectangulaire "4", orientée SW-NE. Une seule rangée de menhirs divise partiellement la place centrale. D'autres cours partiellement flanqués de monolithes sont visibles dans les structures "1A" et "1B" au NO. Deux murets de pierre délimitent également le complexe. Au sud-est, il y a un demi-cercle de

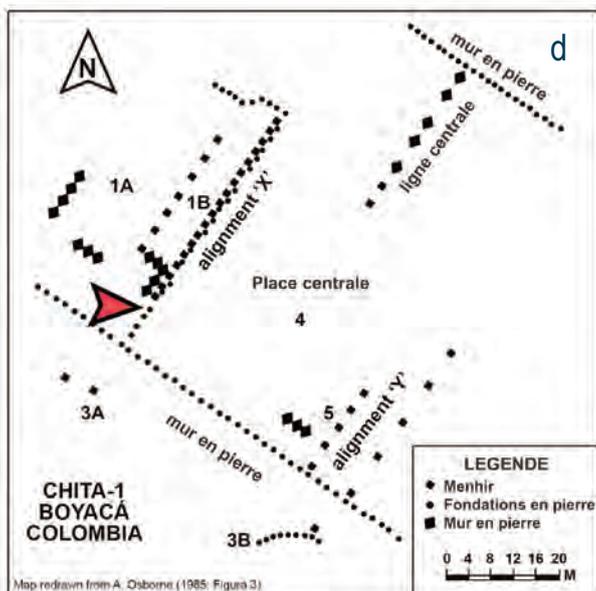


Fig. 6 – Menhirs de la Sierra Nevada del Cocuy, Boyacá : a. Carte de la région de Jericó-Chita ; b. Le fragment de monolithe de Piedra Larga, près du sondage 1 de P. Pérez Riaño (1 x 1 m) ; c. Personne U'wa debout entre deux menhirs sur le site de Kubaruba ou Cobaría (emplacement sur la figure 1) ; d. Plan des alignements monolithiques de Chipacento (d'après Osborn 1985, Fig. 3) ; e. Vue (flèches rouges) de l'extrémité sud de la structure 1B à Chipacento (Cliché historique (c) d'A. Osborn (1985), avec l'aimable autorisation de FIAN-Banco de La República ; clichés (b et e) avec l'aimable autorisation de P. Pérez Riaño).

monolithes bas qui ont peut-être formé une cour circulaire (Osborn 1985, p. 84-92). Le site est interprété comme un centre cérémoniel préhispanique. Les céramiques recueillies en surface indiquent qu'il a été occupé depuis la période Formative tardive jusqu'à la période Lache. Osborn aurait obtenu deux dates absolues à Chipacento (sondage Chita-2), pour lesquelles aucune information n'a été publiée ; mais Peña León en a mentionné une (Pérez Riaño 2013, p. 6) "datée du premier siècle avant Jésus-Christ". Sa relation avec le complexe mégalithique est inconnue. À l'est du site de Chipacento (au sud de Chita), un menhir érigé appelé Piedra del Sol (Pierre du Soleil) est le seul connu à présenter des vestiges de décoration (une spirale) dans toute la région de Cocuy. La poterie recueillie en surface autour du menhir appartient à l'époque Lache (Osborn 1985, p. 80-84 ; Pérez Riaño 1999, p. 83). Comparés aux menhirs du secteur de Leiva-Tunja, ceux de la région de Cocuy sont assurément simples et grossiers.

Dans les environs de la piste du Chipacento, des menhirs sont signalés pour les sites El Tablón et Piedra Larga (2 780 m d'altitude). Ce dernier possède le plus haut menhir laissé en place, alors que plusieurs autres dans ce site ont été déplacés par les activités agricoles. À Piedra Larga (Fig. 6b), deux sondages ont été effectués à 1,5 et 7,5 m de chaque côté d'une pierre dressée. Les fouilles ont livré 90 % d'éléments de la période Lache, bien qu'aucune date au radiocarbone n'ait été obtenue. L'association du menhir avec ce gisement ne peut être établie (Osborn 1985, p. 80-84 ; Pérez Riaño 1999, p. 83, 101-103). Le site d'Arboloco se trouve à environ 1,5 km au N-NE de Chipacento, le long de la piste de Vichacucha (secteur Chonegal/Choargal). Bien que dépourvu de menhirs, il a fourni les meilleures données sur les occupations du Formatif tardif dans ce secteur. Ce site a livré une importante habitation de la fin de la période Formative et des sépultures humaines associées (rappelant vaguement les "Cancel Tombs"), étayées par trois dates au radiocarbone (non calibrées : environ 300 avant notre ère - 400 de notre ère ; Pérez Riaño 1999, p. 88-102, 170, 2001, p. 79-80). Parmi les objets remarquables du niveau de la période Formative tardive, trouvés à toutes les étapes de la production, on trouve des plaques lithiques en forme d'ailes ou des pendentifs (certains sont en ailes de chauve-souris) de styles similaires à ceux de la région de Tairona dans la Sierra Nevada de Santa Marta,

comme dans les Andes vénézuéliennes et bien au-delà à travers l'Amérique centrale (Pérez Riaño 2013, p. 26-27, 1999 ; voir aussi Acevedo Gómez *et al.* 2018 ; Perera 1979). Les couches supérieures non datées et le mobilier de surface comprenaient une faible fréquence de céramiques de la période Lache, y compris certaines importations de céramiques Muisca et Guane (Pérez Riaño 1999, p. 101).

Le long de la piste de l'Estancia jusqu'à Pueblo Viejo de Ura, à El Pedregal de La Estancia (2 670-2 800 m d'altitude), Pérez Riaño a trouvé deux menhirs utilisés comme pont pour traverser un ruisseau ; les deux provenaient du site relativement proche d'El Cenicero (Fig. 5 : carte). Le relevé de surface à El Pedregal a enregistré environ 25 grandes structures en pierre (jusqu'à 1 m de haut) que l'on pense être des fondations de maison, et des céramiques datant de la période Lache (Pérez Riaño 1999, p. 48, 2001, p. 93), alors que les fouilles d'El Cenicero ont révélé une occupation de la période Formative tardive associée à des murs en dalles de pierre, dont l'un forme un carré (fondations de maison ?). Mais pas de menhirs. El Cenicero comprenait également des pendentifs lithiques en forme d'ailes de la période Formative tardive, tout comme Arboloco. L'occupation du site s'est poursuivie pendant la période Lache (Pérez Riaño 2001, p. 79).

À trois kilomètres au sud-ouest, on atteint Pueblo Viejo de Ura, attaqué par Hernán Pérez de Quesada en 1541 (Silva Celis 1945, p. 376-377). Les informateurs U'wa d'Osborn (1985, 1995) ont mentionné que le site disposait autrefois de menhirs, qui n'existent plus (Pérez Riaño 1999, 2001, p. 79). Sondages et ramassages de surface (Silva Celis 1945) indiquent une occupation continue depuis la période Formative tardive jusqu'à la période historique Lache (Pérez Riaño 2001, p. 79). À quelque 2,75 km à l'ouest se trouve Loma del Zorro (ou El Oratorio), où un seul (?) menhir est situé sur une terrasse (Pérez Riaño 2001, p. 93). Les céramiques ramassées en surface indiquent une présence de la période Formative tardive jusqu'à la période Lache. Ces sites se trouvent à moins d'un kilomètre au sud des *caseríos* dispersés (exploitation agricole) (Fig. 5 : carte) de Cheva et de Los Laches. Sur la piste de Cocubal vers les villages de Cheva et Jericó, à El Cocubal, des inhumations ont été détectées sous des roches naturelles massives avec des menhirs signalés à proximité (Fig. 5a). Plus loin, à El Cerezal, deux menhirs, séparés de 5 m (environ

2,7 m de haut x 0,8 m de diamètre) ont été signalés (Fig. 5c) par Pérez Riaño (2001, p. 90). La poterie repérée en surface appartient à la période Lache. Juste au nord de Cheva et près d'El Cementerio se trouve le menhir d'El Trompeto, semblable à ceux d'El Cerezal (Pérez Riaño 2001, p. 90, 2013, p. 18). El Cementerio (2 200 m d'altitude) est lui-même un site d'habitation avec des murs circulaires en pierre, probablement une structure de la période Lache bien que des céramiques de Formative tardive aient également été détectées (Pérez Riaño 1999, p. 111-113). Pérez Riaño (2001, p. 91) a indiqué que, près de la majorité des sites à menhirs sur la piste de Cocubal, "il y a des tombes... sous de très gros blocs rocheux, qui avaient été scellées avec plusieurs couches de dalles" où au moins huit individus d'âges différents ont été déposés dans le cadre de dépôts secondaires. La céramique peinte de la sépulture est stylistiquement de la période Lache, similaire à celles trouvées à Chipacentro et au Pueblo Viejo de Ura. Le long d'une autre vereda, appelée La Ovejera (environ 2 900 m d'altitude), dans la région de Jericó, une série de menhirs formait un rectangle de 9 x 19 m, mais on ne sait pas grand chose d'autre concernant ce site (Pérez Riaño 2001, p. 81).

Au sud-ouest de Jericó, le long du sentier El Juncal, une pierre dressée a été photographiée *in situ* (Fig. 5c), mais a été enlevée depuis (Pérez Riaño 2013, p. 29-30). Plus au sud-sud-ouest, sur la piste de Jericó à Bacotá, se trouve le site de La Loma del Dato (2 200 m d'altitude), constitué d'un menhir dont l'une des faces est carrée (1,1 m de haut), et faisant face à 8 petits monolithes alignés (Pérez Riaño 2013, Photo 11, 2001, p. 78). La poterie trouvée en surface va ici de la période Formative tardive à la période Lache. Ce site est en ligne de mire avec El Naranjito, un site d'art rupestre (peint) et à côté d'El Cucharó, un autre site avec des menhirs (Pérez Riaño 2013, p. 29, Photo 13) pour lequel on ne dispose pas d'autres détails (Fig. 5 : carte). À Sativanorte, le secteur d'El Datal a donné six sites d'habitation avec des assemblages attribués à la période Muisca (avec des importations de céramique Guane), ce qui suggère collectivement que le sud et l'ouest de cette zone marquent approximativement une frontière Muisca-Lache. Le sentier Bura-Mocabón (2 900 m d'altitude), près de Sativasur, a livré quatre sites dont l'un d'entre eux, non nommé, a été fouillé,

donnant des céramiques de la période Muisca et une date radiocarbone de 1710 ± 80 BP (Pérez Riaño 1988, p. 58-60, 2001, p. 86).

À l'ouest de Jericó, le long de la vereda El Juncal-La Rinconada, on arrive à la jonction des fleuves Chicamocha et Chitano. Dans ce voisinage, trois sites proches, La Rinconada (1 650 m d'altitude), El Hoyito (1 950 m) et El Potrero de Mogollón (2 200 m) ont été étudiés par Pérez Riaño (1999, p. 106-110, 2001, p. 90, 2013, p. 29). La Rinconada se compose en fait de cinq sites qui ont livré plusieurs groupes de monolithes et de dalles alignés, de 4,7 et 6,3 m de long et de 30 à 40 cm de haut, interprétés comme des murs de maison (Pérez Riaño 1999, p. 1, 2001, p. 90, 2013, p. 29). El Hoyito disposait d'alignements de pierres définissant des espaces carrés et rectangulaires, dont certains étaient constitués de doubles rangées de pierres (Pérez Riaño 2001, p. 90). Mogollón présentait deux structures circulaires similaires à celles signalées pour La Estancia (voir photo dans Pérez Riaño 1999, Photo 5.19). Les céramiques de tous ces sites appartenaient principalement aux types Muisca et Lache et à une minorité Guane.

À quelque 45 km au nord de Chita se trouve le site d'El Saladero (ou Saliaguito), sur une colline en terrasses (environ 2 800 m d'altitude) au nord du village de Las Mercedes (Fig. 5 : carte), un établissement qui fait partie du territoire des Chisca (clan *Betahuwa*) de l'ethnie U'wa. Osborn (1985, p. 106-117) a fait état d'un mur de pierres moderne à l'intérieur duquel se trouvaient plusieurs menhirs que les fermiers ont enlevés de leur emplacement d'origine à environ 15 m au sud. Dans ce dernier endroit, il y avait encore cinq menhirs *in situ*. Le gisement archéologique (jusqu'à 90 cm sous la surface)⁽¹⁷⁾ se concentrait autour des cinq menhirs (Osborn 1985, Photos 9-11). En binant le champ pour le cultiver, les fermiers ont découvert les restes d'un être humain enterré en position dorsale fléchie, la tête pointant vers la Sierra del Cocuy (est), avec de petites dalles de pierre autour de la fosse funéraire et deux autres de chaque côté du crâne. La céramique recueillie en surface, là encore, s'étend de la période Formative tardive à la période Lache-U'wa (Pérez Riaño 2001, p. 81). Sur les hauts plateaux de Cocuy/Güicán, le long de la rivière Róyota, se trouve l'une

(17) Osborn n'a fait que du ramassage de surface. La profondeur des dépôts et les informations sur les inhumations humaines sont basées sur des tranchées et autres activités agricoles réalisées par les agriculteurs locaux.

des structures mégalithiques les mieux préservées, constituée de deux rangées parallèles encadrant une zone de 6 x 20 m (**Fig. 5d**). Cette localité est encore utilisée par les U'wa modernes. Aucun échantillonnage archéologique n'a encore été effectué ou publié. Des structures rectangulaires similaires, mais moins bien conservées (ou actuellement détruites) sont celles du site de La Plazuela près d'El Espino, de Sínsiga près de Cobaría, ainsi que du Chipacentro et de l'Oratorio mentionnés ci-dessus (Pérez Riaño 2013).

Dans la région de la Sierra Nevada del Cocuy, il reste encore beaucoup à faire en termes de fouilles archéologiques systématiques, au-delà des petits sondages déjà effectués. Il faudrait aussi recueillir des dates absolues bien plus nombreuses, pour commencer à contextualiser (fonctions) les structures mégalithiques et les menhirs, leurs éventuelles interconnexions avec d'autres éléments du paysage (anciens sentiers, sites funéraires, habitations vs sites cérémoniels, etc.). Comme le montre la carte de la **figure 5**, il existe de vastes zones au nord de Jericó et de Chita qui attendent d'être explorées sur le plan archéologique, ainsi que pour la vaste région située dans les hautes terres de la Sierra Nevada. En effet, les sites à menhirs les plus à l'est signalés à Pérez Riaño (2012, p. 132-141) par ses informateurs se trouvent le long de la piste de La Salina à La Cabuya, en direction de la ville coloniale de Tame, sur le Haut Casanare des Llanos orientales (**Fig. 1**). Mais ils n'ont pas encore fait l'objet d'étude archéologique. Il est à noter qu'un seul menhir a été trouvé aujourd'hui dans ce qui était une mission jésuite du XVIII^e siècle, l'Hacienda de Caribabare (1661-1767). Parmi les groupes indigènes rassemblés à Caribabare se trouvaient les Tunebo (parlant le chibcha) et d'autres groupes tels que les Caquetío (parlant l'Arawak). Ici, un fragment du menhir est posé sur un socle de pavés empilés, un monument qui, selon Pérez Riaño (2012, p. 140, Photo 11), suggère que cette zone a été "*un site sacré Lache-U'wa*". De plus, les chants sacrés du "Vol des Hirondelles", qui rappellent les anciens voyages (mythiques et historiques) effectués lors des

cérémonies U'wa, citent des noms de sites spécifiques avec des menhirs dont plusieurs restent encore à vérifier sur le terrain, comme Tebarira dans la région de Labateca (département de Santander), Kuta et Ríkuba le long de la rivière Róyota, Ririban dans la crique El Ratón (région de Sínsiga-Cobaría), Rohagra dans la région montagneuse de Güicán, et Kyerketha dans la région de Chiscas (Osborn 1985, p. 43-44, 66-71, 104).

5. Sierra Nevada del Cocuy : utilisation et signification des menhirs chez les U'wa (Lache)

Au début du XVI^e siècle, la région de la Sierra Nevada del Cocuy était habitée par des communautés que les documents hispaniques appellent Lache et plus tard (XVII^e et XVIII^e siècles) Tunebo. Elles habitaient une large région à l'est de la rivière Chicamocha (à l'est de Soatá et Socotá), les hautes terres du Cocuy et les limites orientales des Llanos orientales. Les Lache s'étendaient également au nord-nord-est le long de la Sierra del Cocuy, non loin des frontières de l'actuel département de Santander (au sud de la vallée de Tequia) et des Andes de Mérida au Venezuela. Lorsque Hernán Pérez de Quesada est arrivé en 1541 au Pueblo Viejo de Ura (**Fig. 1**), sa première impression a été la suivante : "*Ces Lache, tant par leur physique que par leur habillement, leur langue et leur discours, leur religion et leurs superstitions, sont très différents des habitants du Reino [de Nueva Granada] appelés moscas [Muisca]*" (Aguado ca 1581 [1916], p. 380)⁽¹⁸⁾. Les chercheurs s'accordent à dire que Lache et Tunebo correspondent à U'wa, l'auto-désignation utilisée actuellement par les descendants directs de ces groupes ethnohistoriques (Osborn 1985, 1995 ; Pérez Riaño 1999, 2013). Les communautés U'wa parlent le tunebo, une langue de la famille Chibcha à laquelle appartenait également le Muisca. La persistance et la survie de nombreux aspects traditionnels de la culture et de la société U'wa offrent un aperçu rare et unique pour comprendre et apprécier la fonction et le symbolisme des menhirs

(18) La citation espagnole est la suivante : "*Esta gente lache, así en personas como en trajes, lengua y habla y supersticiones de religión, es muy diferente de la gente del Reino llamada moscas*". À partir de Tunja, la conquête d'Hernán Pérez de Quesada a pris la route de Sogamoso par Chicamocha et de "Uva" (Pueblo Viejo de Ura), d'où les Lache se sont déplacés à Chita, qui a également été conquise. De Chita, les Espagnols ont continué vers le nord jusqu'à Cocuy, les villes de Panquebá, Guacamayas (Lache), jusqu'à atteindre la vallée du Cercados ou Tequia, ce qui implique des complexes résidentiels de chef similaires à ceux décrits pour Tunja (voir les cartes des **Fig. 1** et **5**). Pérez de Quesada a noté que les indigènes de la vallée de Tequia (voir **Fig. 1**) étaient différents des Lache tant par leur langue que par leur habillement (Aguado ca 1581 [1916], p. 380-381).

et autres structures mégalithiques, même si ceux-ci, comme indiqué ci-dessus, peuvent tous remonter aux périodes préhispaniques et précoloniales.

La Sierra Nevada del Cocuy est l'extension nord de la cordillère des Andes orientales de Colombie. Son sommet le plus élevé, Ritacuba Blanco (Ritaku'wa), se trouve à 5 410 m au-dessus du niveau de la mer et à 13,5 km au nord-est de la ville de Güicán (Fig. 1). À l'est se trouvent les vastes savanes des Llanos orientales. À l'ouest de la chaîne du Cocuy, une série de vallées montagneuses descendent à des altitudes comprises entre 2 800 (à Chita) et 1 600 m (La Rinconada). La zone écologique inférieure du Páramo s'étend entre 3 000 et 4 000 m, en dessous de laquelle se trouve la Tierra Fría ou Terre froide (2 100-3 000 m environ). La zone plus chaude (tempérée) de la Tierra Templada se situe entre 800 et 2 100 m, et cède la place à la Tierra Caliente en dessous de 800 m, cette dernière se trouvant uniquement sur le versant oriental des Andes, et continuant à descendre dans les Llanos orientaux (environ 300-100 m) (Osborn 1995, p. 32-42). Dans ce paysage, les lacs, les lagunes et les étangs abondent. Certains sont considérés par les U'wa comme des lieux sacrés, tout comme les sources thermales situées juste au sud de la ville de Güicán où les U'wa ont accompli des rituels pour la divinité de la fertilité féminine Rika (Osborn 1985, p. 94-97). Les salines, ou affleurements de sel gemme (Fig. 1 : La Salina), sont des éléments tout aussi importants du paysage. Le sel est récolté en tant que produit d'échange et ingrédient clé (avec l'*ají* [*Capsicum*]) pour être utilisé dans les pratiques de guérison chamaniques – le sel étant associé à la mortalité (Osborn 1995, p. 153, 218, 221).

Une adaptation à cette zonation écologique verticale par les communautés agricoles indigènes a été la pratique de la transhumance – un modèle saisonnier de mobilité –, documentée depuis le début des contacts avec les Espagnols jusqu'au XX^e siècle. Il convient de noter que la transhumance et le transport de marchandises se font à pied, contrairement aux Andes péruviennes et chiliennes qui ont des camélidés comme animaux de bât (lamas). Les U'wa ne sont pas une société pastorale mais agricole. Les Lache/Tunebo de la période historique et les U'wa modernes ont maintenu des résidences dans plusieurs zones d'altitude différentes et les ont exploitées afin de maximiser l'approvisionnement (cueillette, chasse, pêche) et la productivité agricole. Dans le cas des U'wa,

Osborn (1985, p. 32-34, tableau 2 ; également dans Pérez Riaño 2013, p. 5) a soutenu que la transhumance entre les hautes et les basses altitudes était entreprise pour des raisons cérémonielles plutôt que matérielles (écologiques), inversant la proposition précédemment soutenue dans le cadre de sa thèse en 1982 (Osborn 2009).

Les U'wa divisent l'année en quatre saisons (humide, humide à sèche, sèche, sèche à humide) afin de maximiser l'exploitation des ressources alimentaires ; les mouvements résidentiels sont coordonnés avec le changement de saison. Il est essentiel que l'ensemble du groupe (clan) U'wa se déplace et s'installe dans la même zone d'altitude spécifique, saison après saison, pour finalement retourner à sa résidence d'origine. Cette dernière est considérée comme la résidence principale, le siège du clan, qui est également son principal lieu de cérémonie (Osborn 1985, p. 32-34, 1995). Bien entendu, l'explication U'wa (perspective émique) du changement de résidence saisonnier n'a pas grand-chose à voir avec l'exploitation optimale des ressources dans une zone écologique verticale donnée (perspective matérialiste) et tout à voir avec les performances rituelles appropriées du calendrier cérémoniel, qui est néanmoins synchronisé avec le calendrier agricole (solaire). Dès lors, les raisons de la transhumance sont une question à la fois d'écologie (calendrier agricole) et d'idéologie (calendrier cérémoniel). Sur chaque site résidentiel saisonnier, le groupe (clan) avait accès à ses propres sites cérémoniels, mais aussi aux sites cérémoniels des autres clans U'wa, où des rassemblements cérémoniels intergroupes étaient célébrés. Tous ces lieux de cérémonie ne se trouvaient pas dans un site résidentiel, mais également à divers endroits le long de *veredas* ou de sentiers (en français : chemin de champ) bien fréquentés reliant les différents sites. À ces lieux de cérémonie, il faut ajouter les sites d'inhumation dans des grottes ou sous la corniche de rochers massifs, et les sites d'art rupestre, ces derniers étant tous clairement préhispaniques mais appropriés par les U'wa (Pérez Riaño 1999, 2001, 2013). Plusieurs sites cérémoniels importants pour les U'wa sont marqués par des menhirs trouvés le long des *veredas*. Comme nous l'avons vu dans la section précédente, l'archéologie a livré autour de ces sites des objets qui vont de la période Formative tardive à la période Lache. Il est théoriquement possible (cela doit donc être confirmé par l'archéologie) que pendant la période coloniale (XVI^e-XVIII^e siècle), de nouveaux

menhirs aient pu être érigés, alors que les menhirs édifiés à la période précoloniale ou aux débuts de la colonisation étaient encore activement entretenus par les Lache (Tunebo, U'wa).

Tous les mégalithes significatifs pour les U'wa ne sont pas sculptés, et il est probable que ce soit également le cas dans un passé préhispanique. Par exemple, le long de la route de Güicán aux colonies de Bachira, sur les rives de la rivière Róyota, on trouve trois mégalithes non modifiés (1 680-1 650 m d'altitude), qui figurent tous dans le mythe de la création des U'wa. Selon des informateurs indigènes, un mégalithe, appelé Tejeira (ou *tetra*, dans Osborn 1985, p. 61), est un personnage féminin portant un enfant sur le dos, ce dernier étant représenté par un rocher plus petit reposant sur le dessus ; un autre est un personnage masculin. Les informateurs U'wa ont expliqué que ces rochers étaient des personnes (héros mythiques) qui ont été persécutées et ont fui vers Bachira et d'autres lieux de la zone de Tierra Fría, afin "*d'éviter d'être tuées, elles se sont transformées en pierre*", ce qui coïncide avec des mythes similaires recueillis dans la zone de Chita (Pérez Riaño 2013, p. 35-36). Cependant, il n'y a aucune référence à la fabrication de menhirs par les Lache/Tunebo ou les U'wa dans les chroniques coloniales espagnoles, ni dans les archives ethnographiques du XX^e siècle. Tous ces repères mégalithiques ont-ils été érigés à l'époque précoloniale ? Les Lache ou les Tunebo de la période coloniale ultérieure ont-ils respecté leur emplacement ? Ou bien les mégalithes ont-ils été (certains) déplacés vers des sites plus propices ? En gardant à l'esprit les éléments archéologiques déjà évoqués, il est intéressant d'explorer la signification idéologique et cérémonielle que les menhirs et autres structures mégalithiques ont chez les U'wa :

Dans la cosmologie des U'wa... l'univers était à l'origine constitué de deux sphères (la sphère supérieure et la sphère inférieure), d'où le mélange du monde intermédiaire (terrestre) (Osborn 1995, p. 16). Cette double structure se reflète au sein des habitats U'wa, chacune d'entre elles étant organisée en deux parties asymétriques : une partie orientale associée au lever du soleil et une partie occidentale associée à son coucher. Selon Osborn (1985, p. 29-30), "*il y a [deux] maisons de cérémonie [à l'est et à l'ouest, et une troisième] dans la partie centrale de l'établissement. Les parties est et ouest étaient occupées par des groupes différents et la partie*

centrale par des individus qui bénéficiaient d'alliances avec les personnes des deux parties... La partie est (kubina) est associée non seulement au soleil levant mais aussi à ce qui précède, au genre masculin (ce qui ne signifie pas que seuls les hommes y vivent). La partie occidentale (ruya), qui est associée au soleil couchant, est féminine et associée au monde souterrain en dessous. Chaque secteur est également associé aux solstices et aux équinoxes" (Langebaek 2014, p. 211 ; mes précisions entre crochets).

Les U'wa ont expliqué que les parties des menhirs visibles dans le monde intermédiaire (c'est-à-dire le domaine moyen, terrestre) sont les poteaux qui soutiennent la "maison" du cosmos supérieur. La partie souterraine des menhirs (invisible) soutient au contraire la "maison" du monde souterrain du cosmos inférieur (Osborn 1995, p. 74). Ainsi, le site cérémoniel, qu'il s'agisse d'un seul menhir (poteau), d'un complexe de monolithes ou de la maison cérémonielle, est l'endroit où les deux moitiés cosmiques se rencontrent et se mélangent. Les mondes supérieur et inférieur sont, en outre, des inversions l'un de l'autre. La vie cérémonielle U'wa tourne autour des cérémonies *Reowa* et *Aya*, toutes deux richement décrites et analysées par Osborn (1985, 1995). Ces deux cérémonies comportent essentiellement des danses et des chants, dont les paroles font référence à des mythes sur la mortalité et l'acquisition de connaissances pour combattre la maladie (purification) dans le cas du *Reowa* et sur l'établissement de l'humanité et de l'ordre culturel dans le monde intermédiaire (terrestre) dans le cas de la cérémonie *Aya*. Étant donné la dualité dans l'organisation de la société U'wa, les cérémonies de chant et de danse *Aya* et *Reowa* sont, chacune, dirigées par deux maîtres de cérémonie *bita wedhaiya* (c'est-à-dire des maîtres chamans ou, mieux, des "sages"), un de chaque groupe (Osborn 1995, p. 156). Il est important de noter que les chants *Reowa* et *Aya* rappellent les voyages entrepris par des personnages et des divinités sur des sentiers spécifiques (*veredas*), en s'arrêtant à des points clés du paysage (établissements, sites de cérémonie, sites à menhirs, lagunes, grottes funéraires, sites d'art rupestre, etc.). Ces voyages mythiques et ancestraux sont collectivement appelés par Osborn (1985) *El Vuelo de Las Tijeretas* [Le vol de l'engoulevent à queue d'hirondelle ; cf. *Uropsalis segmentata* (Lemke 1979)]. Les trajectoires de vol des hirondelles (considérées comme des *ruka* ou des "enfants de la sœur") servent à rappeler les différents itinéraires

et voyages entrepris dans le cosmos terrestre par ces personnages-oiseaux mythiques/ancestraux (enfants de la sœur) ; voyages dont certains sont encore entrepris par les clans U'wa modernes.

Le nom cérémoniel du menhir est *Kyerketha* (ou *Kerkatha*), qui est aussi le nom d'une divinité. Dans le langage courant, le menhir et le bâton de cérémonie du chaman sont nommés *teba* et/ou *teka* (au pluriel *tebina/tekina*), qui est également le principal poteau en bois de la maison cérémonielle U'wa⁽¹⁹⁾. On dit donc que l'ensemble des poteaux de la maison ou menhirs (*tebina*) soutient le cosmos supérieur et inférieur (Osborn 1985, p. 45, également, p. 61, 1995, p. 10, 61). Le bâton de bois du chaman (*bita wedhaiya*) (1 m de long x 30 cm de diamètre) utilisé dans les cérémonies et les menhirs partagent les mêmes connotations symboliques : les U'wa disent que les deux sont comme des "aiguilles gigantesques" qui relient les sphères supérieure et inférieure du cosmos au monde terrestre. Osborn ajoute encore la valeur communicative dont le bâton de cérémonie et le menhir disposent :

"Quand les Kubariwa (clan Cobaría) souhaitent communiquer directement avec les divinités, ils se rendent sur le site à menhirs et leur parlent [aux menhirs]... Quand ils essaient d'expliquer le rôle du bâton dans [par exemple] la principale cérémonie de soufflage [la cérémonie de Reowa], ils disent qu'il [le bâton] porte le chant et le comparent au crayon de l'homme blanc" (Osborn 1995, p. 104-105 ; mes notes entre crochets et le sous-lignage)⁽²⁰⁾.

Les sites à menhirs ont également fourni le scénario officiel de l'échange de cadeaux entre les

différents clans U'wa. L'échange réciproque de marchandises ne nécessitait pas (toujours) d'interactions en face à face mais, fait intéressant, il se déroulait en l'absence du partenaire commercial. De plus, les biens collectés quelques jours plus tard étaient considérés comme des transformations de ceux qu'ils avaient laissés à l'origine. Comme l'a expliqué Osborn :

"Le mot "poteau" dans le vocabulaire utilisé dans les mythes chantés est kerkatha, qui est aussi le nom donné aux endroits où il y a des menhirs qui existent encore sur le territoire de la majorité des clans [U'wa]. Les menhirs étaient utilisés [dans le passé] pour des observations astronomiques [et le lieu où] l'échange de produits entre les clans avait lieu. Les hommes d'un clan y plaçaient leurs produits et revenaient quatre jours plus tard pour récupérer ceux laissés en échange par les hommes des autres clans" (Osborn 1995, p. 61, 64)⁽²¹⁾. *"Dans le passé, l'échange avec les autres clans U'wa n'impliquait pas de négociations face à face. Les Kubaruwa [Cobaría] laissaient leurs produits dans les sites à menhirs et [ensuite] continuaient leur voyage vers le territoire du clan suivant [un autre site à menhirs] où ils faisaient de même. Sur le chemin du retour, ils ont collecté les marchandises que chaque clan [différent] a laissé en échange dans ces mêmes sites [à menhirs]. Les Kubaruwa disent que les biens qu'ils ont laissés [à l'origine] ont été transformés en biens qu'ils ont ramassés. Ce mode d'expression du résultat de l'échange correspond très bien à leur croyance générale selon laquelle certains objets subissent une transformation en fonction du lieu où ils sont apparus"* (*ibid.*, p. 178)⁽²²⁾.

(19) La langue U'wa, *tunebo*, mot ordinaire pour bâton, poteau de maison et menhir, est transcrite en *teba* dans le livre d'Osborn de 1985, mais en *teka* dans le livre de 1990 (les deux éditions sont en espagnol). Je n'ai pas pu vérifier la thèse de doctorat originale ou sa version publiée en 2009 (en anglais) pour déterminer quelle est la forme correcte. Cependant, dans le livre de 1985 (p. 61), Osborn dit que *teka* est le mot pour bâton et *teba* pour menhir. Cela peut jeter un doute sur le fait que ces termes soient des synonymes, comme l'a soutenu Osborn, que je suis ici.

(20) La citation en espagnol est la suivante : *"Cuando los Kubaruwa [Cobaría] quieren comunicarse directamente con las deidades van al sitio de los menhires y les hablan... Cuando tratan de explicar el papel del bastón dentro de la ceremonia principal de soplar [Reowa], dicen que éste 'leva' canto y lo comparan con el lápiz de los blancos"* (Osborn 1995, p. 104-105).

(21) La citation en espagnol est la suivante : *"La palabra para poste de casa en el vocabulario de los mitos cantados es kerkacha, que es también el nombre para los lugares donde hay menhires los que aún existen dentro del territorio de la mayoría de los clanes. Los menhires fueron usados, en un tiempo, con propósitos de observación astronómica. En estos sitios también se llevaban a cabo intercambio de productos entre clanes. Los hombres de un clan colocaban productos allí, regresando a los cuatro días para recoger los dejados en su lugar por hombres de otros clanes"* (Osborn 1995, p. 104-105).

(22) La citation en espagnol est la suivante : *"En el pasado, el intercambio con otros clanes U'wa no implicaba negociación cara a cara. Los Kubaruwa dejaban su producto en los sitios de los menhires, continuaban su camino hasta el territorio del siguiente clan, donde hacían lo mismo, y de regreso recogían los productos propios de cada clan, dejados a cambio en los mismos lugares. Los Kubaruwa dicen que los bienes que ellos dejaban e convertían en los que recogían. Esta forma de expresar el resultado del intercambio encaja muy bien con la creencia general de que ciertos objetos sufren transformaciones de acuerdo al lugar donde aparecen o se manifiestan"* (Osborn 1995, p. 178).

soient des restitutions personnelles, certains donnent des indications utiles sur l'état des monuments à l'époque. Tout au long du XIX^e siècle, le pillage des structures funéraires s'est intensifié. Au début du XX^e siècle, plusieurs statues de la région avaient été déplacées sur la place principale de la ville (Preuss 1929 [1931], p. 78, planche 2), certaines finissant à Bogotá ou à Berlin (Montero Fayad 2016). Les travaux de Llanos Vargas (2013) et de Reichel-Dolmatoff (1972) rendent compte de ces premières explorations de San Agustín.

La première enquête menée par un archéologue de formation a été celle de Konrad Theodor Preuss en 1913. Sa publication (en 1929) de *Monumentale vorgeschichtliche Kunst, Ausgrabungen im Quellgebiet des Magdalena in Kolumbien und ihre Ausstrahlungen in Amerika*, avec 87 planches photographiques et 193 dessins, a acquis une renommée mondiale, plaçant San Agustín parmi les grandes civilisations des Amériques (voir aussi de Wavrin 1936). Son analyse portait principalement sur le symbolisme des statues monumentales et de l'architecture funéraire, bien qu'il ait également commenté des poteries et d'autres objets récupérés lors de fouilles sur plusieurs sites en utilisant les techniques de terrain de son époque. Ce qui est pertinent, c'est que malgré le paradigme théorique anthropologique/archéologique typique du début du XX^e siècle – notamment le diffusionnisme culturel – ses interprétations plutôt prudentes des sculptures en tant que manifestations matérielles des croyances et pratiques religieuses préhispaniques (culte religieux) trouvent encore un écho dans des interprétations beaucoup plus tardives (et plus sophistiquées), comme celle de Reichel-Dolmatoff (1972, p. 83-113) qui analyse la centralité du “monstre-jaguar” de la statuaire de San Agustín. Preuss (1929 [1931], p. 171) a déclaré qu’*“Il est probable que les figures [statues] et les groupes [les peuples préhispaniques] aient eux-mêmes symbolisé des cultes cérémoniels et des légendes mythiques qui obéissent à la même base psychique [humaine] et qui non seulement représentent des connaissances ou des souvenirs mais aussi exercent un influx magique sur les événements”*. Le raisonnement de Preuss fait écho à la célèbre proposition d'Herbert J. Spinden (1917) selon laquelle toutes les hautes civilisations du Nouveau Monde reposent sur un seul socle “archaïque”, “formateur” ou “néolithique” (voir également Lathrap 1977, p. 716). Cette notion d'un modèle mental “archaïque” commun lui a permis,

par exemple, d'établir des analogies entre les statues agustiniennes représentant une figure anthropomorphe debout surmontée sur le dos d'une créature zoomorphe (“*alter ego*”), comme à la Mesita B, à l'Alto de Lavapatatas et à l'Alto de Las Piedras, avec les figures d'art mobilier (11-17 cm de haut) de la rivière Trombetas en Amazonie (comparer McEwan *et al.* 2001, Fig. 3.4 et 7.16 avec notre Fig. 10b). Pour Preuss, cette étrange similitude formelle n'est pas une coïncidence mais indique un substrat “formateur” commun (“base psychique”) en ce qui concerne les idées et les pratiques religieuses. Cependant, cette base “archaïque” commune n'est pas le résultat d'une convergence parallèle ou d'une “invention” indépendante, mais d'une diffusion culturelle : *“La richesse des formes [iconographiques]... nous fait penser que San Agustín a probablement influencé les autres civilisations et n'est pas celui qui a été influencé par elles”* (Preuss 1929 [1931], p. 220). Pour renforcer ses arguments, il a également comparé San Agustín à l'iconographie, par exemple, des statues de l'île Zapatera au Nicaragua, des stèles de Chavín de Huántar au Pérou, des statues et de l'iconographie de Tihuanaco, entre autres.

La nouvelle génération d'archéologues – tous dans le paradigme de l'histoire de la culture (archéologie normative) et préoccupés par la chronologie culturelle – a poursuivi le travail initié par Preuss. Mais cette fois-ci, ils ont pesé également dans les discussions sur les migrations ainsi que sur la diffusion (liée à la linguistique historique), mais surtout en se concentrant sur le développement régional de la culture de San Agustín. Les principaux chercheurs qui ont commencé un travail systématique à San Agustín et dans la région voisine de Tierradentro à la fin des années 1930 sont Pérez de Barradas (1938, 1943) et Hernández de Alba (1946 ; voir aussi Langebaek 2010 ; Llanos Vargas 2013, p. 30-33). Luis Duque Gómez (1916-2000), un contemporain de Hernández de Alba, a commencé à travailler à San Agustín dès le début des années 1940 (*ibid.*, p. 36-38). Ses recherches, notamment en collaboration avec son protégé Julio César Cubillos, ont donné lieu à de nombreuses publications clés qui constituent l'épine dorsale des projets archéologiques ultérieurs des années 1980 à nos jours (Duque Gómez 1946, 1963, 1964, 1982 ; Duque Gómez & Hidalgo 1993 ; Duque Gómez & Cubillos 1979, 1981, 1983, 1993 ; Cubillos 1980, 1991, 1992). Les recherches archéologiques n'étaient plus seulement axées sur les structures monumentales

(dolmens funéraires et statues mégalithiques), mais aussi sur les dépôts stratifiés et les restes domestiques à l'intérieur et autour des structures mégalithiques, époque à laquelle les premières datations au radiocarbone ont été obtenues. Les travaux menés par Duque Gómez (voir **Fig. 8a et b**) comprennent la première restauration (années 1960 à 1970) de plusieurs sites mégalithiques, qui a finalement abouti à ce qui est aujourd'hui le parc archéologique national de San Agustín, désigné en 1993 comme site du patrimoine mondial de l'UNESCO (<https://whc.unesco.org/en/list/744/> ; voir ICANH 2011). Ces travaux de restauration et ceux qui ont suivi ont été critiqués, tout en reconnaissant les difficultés rencontrées à la suite des pillages précédents et des fouilles archéologiques antérieures (Lleras Pérez 2014).

En 1966, l'éminent anthropologue social, mais aussi le grand archéologue Gerardo Reichel-Dolmatoff, a mené une série de fouilles archéologiques sur plusieurs sites (en utilisant la technique de stratigraphie "naturelle"), ciblant principalement les déchets domestiques plutôt que les structures mégalithiques (Reichel-Dolmatoff 1972, p. 115-129), établissant une chronologie régionale basée sur la céramique. Sur cette base, il a proposé une séquence culturelle de cinq complexes céramiques (phases et/ou périodes), datant d'avant le VI^e siècle avant notre ère jusqu'aux premières décennies du XVII^e siècle. Il a suggéré que la période Isnos a vu le développement d'œuvres mégalithiques monumentales, ainsi que d'importantes modifications du paysage (*ridges*, talus, terrasses artificiellement aplaties) et des preuves de métallurgie. Il établit une corrélation entre la période Isnos et la présence d'une société de type chefferie, selon la typologie néo-évolutionniste d'Elman Service (1962 [1971]) en vogue à l'époque. Il souligne que c'est à ce stade que l'institution du chaman a connu son développement le plus notable, où l'on observe "leur influence omniprésente dans l'attirail rituel d'inhumation, les chambres funéraires et les tombes des grands chefs" (Reichel-Dolmatoff 1986 [2016], p. 264-265). Contrairement aux précédents chercheurs qui voyaient une culture San Agustín unique, homogène et de longue durée, Reichel-Dolmatoff a insisté sur ce point :

"Il est évidemment erroné de parler d'une "culture San Agustín [singulière] ; en fait, il s'agit de nombreuses cultures différentes, appartenant à de nombreuses phases..., chacune avec ses propres caractéristiques, à travers les siècles et les millénaires. Les origines de la

vie sédentaire à San Agustín doivent être étudiées dans les régions forestières, aussi bien dans les chaînes de montagnes que dans les plaines alluviales [Llanos] de Colombie, comme en Amazonie [occidentale]. En effet, dans l'art sculptural de San Agustín, certaines caractéristiques des vêtements, des parures et des armes indiquent une origine dans la forêt tropicale. De même, de nombreux animaux représentés dans les sculptures de pierre, tels que les jaguars, les alligators et les grands serpents, appartiennent à l'environnement des grands fleuves tropicaux et non à la zone tempérée du cours supérieur du fleuve Magdalena" (Reichel-Dolmatoff 1986 [2016], p. 271).

Reichel-Dolmatoff conclut que la chronologie de l'art sculptural et mégalithique de San Agustín est inconnue, mais qu'elle est néanmoins le résultat d'un "développement progressif des techniques et des conceptualisations", et ajoute que "les sculptures varient par de nombreux détails stylistiques et formels, leur classification est extrêmement difficile", tout comme leur "corrélation avec certaines phases du développement social et économique" (*ibid.*, p. 276). Il poursuit en disant cela :

"Une classification très provisoire des statues peut prendre en compte les styles suivants : statues façonnées de colonnes brutes et de sculpture très rudimentaire ; statues aplaties, de section elliptique, et statues tridimensionnelles. Il existe des formes intermédiaires, ainsi que des petites sculptures en forme de cheville ou de goupille ; il y a aussi des têtes isolées. Les thèmes ou les personnages représentés dans ces sculptures sont d'une étonnante variété et défient une classification formelle plus détaillée. Il y a des êtres humains, des animaux et des monstres, presque tous déformés, disproportionnés et aux traits bestiaux. C'est un art cruel, brutal et il repose sur une imagination chargée de violence et de terreur. Nous ne savons pas qui ces sculptures représentent : des chefs, des chamans, des dieux ou des ancêtres ; en tout cas, il s'agit de projections psychologiques très angoissées, peut-être des visions produites par l'utilisation de drogues hallucinogènes" (*ibid.*, p. 276-277).

De 1981 à aujourd'hui, trois projets pluriannuels ont fait progresser de manière significative nos connaissances sur l'archéologie de la région de San Agustín en Haute-Maddalena (**Fig. 7**). Le premier, qui a débuté en 1984, est le *Programa de Investigaciones*

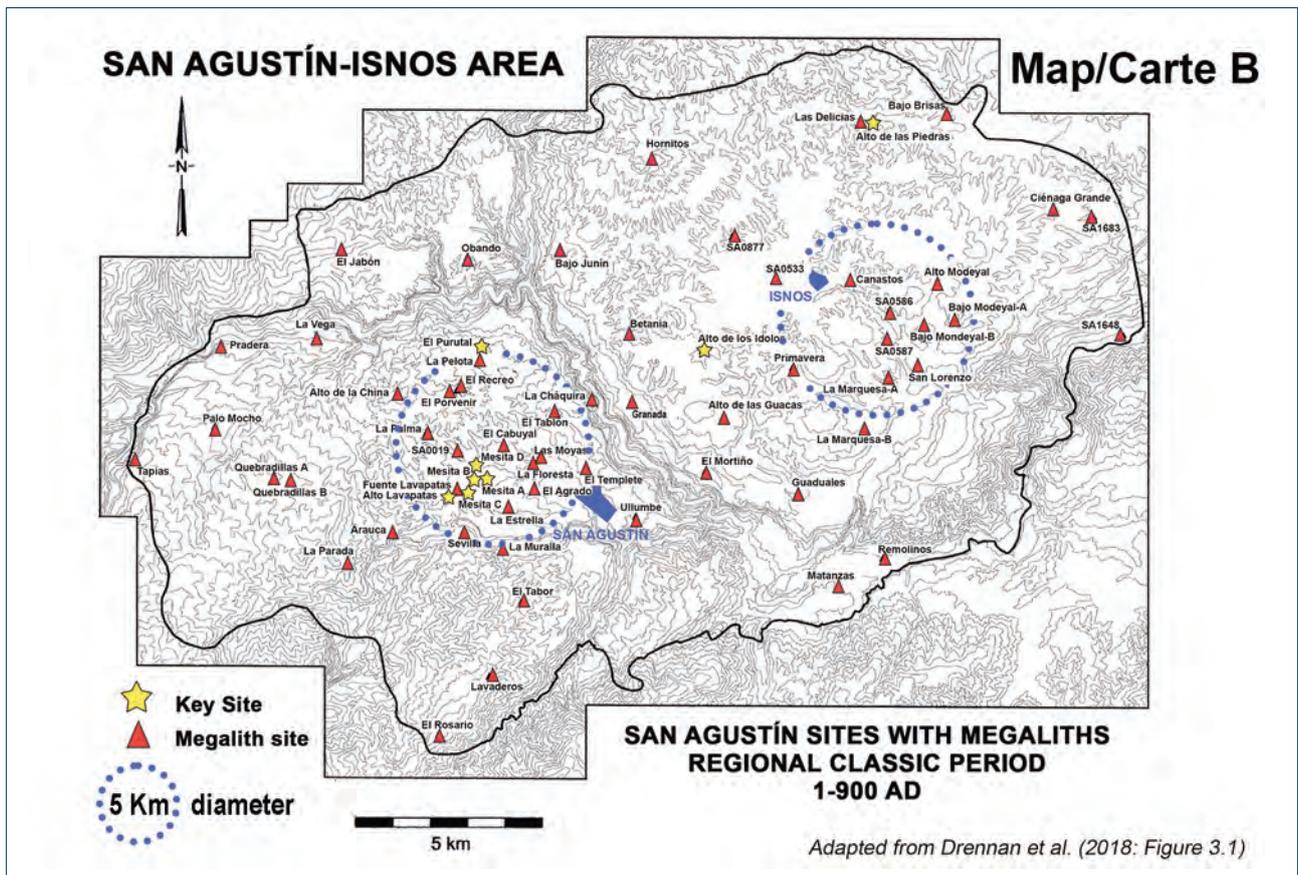
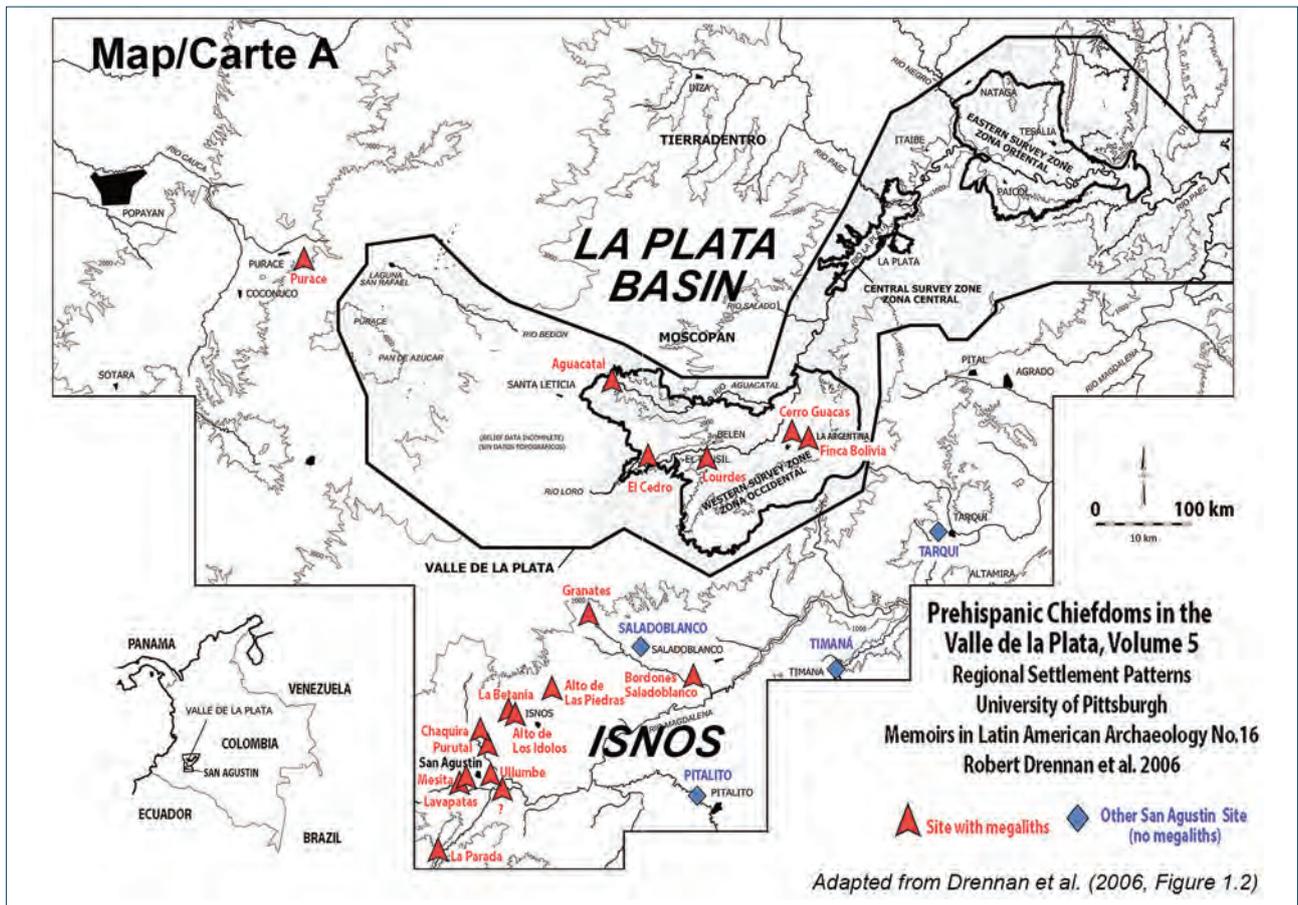


Fig. 7 – Région de San Agustín-Isnos : Carte A : Zone du bassin de La Plata montrant l'emplacement des sites à mégalithes ; Carte B : La zone de San Agustín-Isnos montrant les sites à mégalithes (dolmens funéraires, statues et/ou sarcophages). Les cercles bleus en pointillés (5 km de diamètre) identifient les deux zones ayant la plus forte concentration de sites mégalithiques (Adapté de Drennan 2006, Fig. 1.2, 2018, Fig. 3.1 ; modifié par l'auteur, 2021).

Arqueológicas del Alto Magdalena (PIAAM) dirigé par Héctor Llanos Vargas (Universidad Nacional) ; le second, de 1993 à 1997, est le *Proyecto Arqueológico Valle de La Plata* (PAVLP) dirigé par Robert Drennan, Luisa Fernanda Herrera et Carlos Uribe (Université de Pittsburgh et Universidad de Los Andes-Bogotá).

Le *Programa de Arqueología Regional del Alto Magdalena* (PARAM) a été créé en 1993 pour prolonger le projet de La Plata. Les projets PAVLP et PARAM ont mis pleinement en œuvre les techniques d'échantillonnage et de fouille (de l'échelle intrasite à l'échelle macro-régionale) normalisées par l'école nord-



Fig. 8 – San Agustín : a. Mesita A, statues du Tumulus est n° 12-14 (la figure centrale fait 2 m de haut) après la reconstruction en 1971 par Duque Gómez ; b. Mesita A, Tumulus ouest, statues n° 3-5 (la figure centrale fait 1,6 m de haut) en cours d'érection par Duque Gómez en 1971 (Clichés : Duque Gómez (ca. 1971), avec l'aimable autorisation de l'Agencia de Noticias, Universidad Nacional de Colombia (AN-UNC 2016) ; c. Mesita A, butte est ; d. Mesita A, butte ouest, telles qu'elles sont visibles aujourd'hui ; e. Altos d'El Purutal, statue n° 162 (1,5 m de haut) ; f. Altos d'El Purutal, statue n° 161 (1,47 m de haut). Les deux ont conservé une peinture polychrome (Clichés avec l'aimable autorisation d'Omar Ortiz).

américaine de la Nouvelle Archéologie, selon ses paradigmes culturels évolutifs et écologiques⁽²⁴⁾. Ces projets ont donné lieu à de nombreux articles et monographies, riches en données, ainsi qu'à de nombreuses maîtrises et thèses de doctorat, tant à Bogotà qu'à Pittsburgh. Pour éviter de nombreuses citations dans le texte, le reste de cette dernière section est basé sur les informations trouvées dans les références bibliographiques suivantes : Llanos Vargas 1988a et b, 1990, 1995, 1993, 1999 ; Llanos Vargas & Durán 1993 ; Llanos Vargas & Ordóñez 1998 ; Pinto Noya & Llanos Vargas 1997 ; González Fernández 2007, 2012 ; Drennan 2006 ; Drennan *et al.* 1993, 2018. Un résumé des résultats de ces projets est publié par Drennan (2000) et une synthèse où San Agustín est abordé dans le contexte plus large de l'archéologie du sud-ouest de la Colombie et du nord de l'Équateur est disponible dans Rodríguez (2005).

La nomenclature de la chronologie culturelle des secteurs de La Plata et de San Agustín-Isnos dans le bassin du Haut Magdalena, utilisée ici, suit celle des projets mentionnés ci-dessus (Drennan 2000, p. 12-13), à partir d'un schéma d'abord proposé par Duque Gómez (*ibid.*). Elle diffère des cinq cultures/périodes proposées par Reichel-Dolmatoff, qui n'a jamais connu beaucoup de succès (mais voir Llanos Vargas 1988b). Les périodes Formative-1 (1000-600 avant notre ère) et Formative-2 (600-300 avant notre ère) ont vu l'apparition et le développement ultérieur de fermes sédentaires dispersées dans diverses zones écologiques et environnementales. Au cours de la période de Formative-2, les modèles de peuplement dans les zones d'étude d'Isnos et de l'ouest de La Plata suggèrent le regroupement de certains sites associé à une croissance démographique. Dans la région de La Plata (**Fig. 7a**), on trouve deux groupes, l'un englobant Lourdes et l'autre autour de Cerro Guacas et Finca Bolivia, tous les sites portant des statues mégalithiques (Drennan 2006, Fig. 3.12, 3.15). Dans la zone d'étude d'Isnos, les concentrations de peuplement de la période Formative-2 se trouvent en gros autour

des Mesitas et de l'Alto de Los Idolos (Drennan *et al.* 2018, Fig. 4.7, 4.9, Tableau 2.3 ; voir **Fig. 7b**). Le modèle dominant est toujours celui de hameaux dispersés. Le consensus actuel est que la monumentalité (statuaire, dolmens funéraires et sarcophages en bois ou en pierre) est probablement apparue vers la fin de la période Formative-3 (300 avant notre ère - 1 de notre ère), comme à l'Alto de Los Idolos et au sein du complexe des Mesitas. Drennan *et al.* (2018, p. 71) suggèrent que "*la croissance précoce du groupe d'établissements orientaux dans la zone de San Agustín-Isnos pourrait être liée à un modèle de rituel funéraire et de commémoration commun souvent considéré comme fondamental pour l'émergence du modèle des communautés de chefs de file du Classique régional dans l'Alto Magdalena*". En effet, il est très probable que le complexe des Mesitas (Mesita A-D et Alto de Lavapatas), "*qui possède le plus grand complexe de tombes et de statues monumentales de l'Alto Magdalena, ait pu émerger pendant la troisième phase formative comme un centre rituel centralisateur pour le groupe des implantations occidentales de la zone de San Agustín-Isnos*" (*ibid.*). Néanmoins, la période Formative-3 montre une stabilité et une continuité relatives par rapport à la période précédente en termes de distribution globale des modèles de peuplement et d'estimations de la population.

La longue période régionale classique qui suit (1-900 de notre ère) est un prolongement et une élaboration de la période Formative-3 et même de la période Formative tout entière, contrairement à la vision de Reichel-Dolmatoff (1986 [2016]) de "*nombreuses cultures différentes*" à travers les millénaires. C'est alors que les statues mégalithiques et monumentales ont proliféré. Pour cette période, cependant, il est encore nécessaire de disposer de plus de dates absolues pour établir l'apparence et l'utilisation ultérieure (réparations, modifications, ajouts) des différents monuments mégalithiques. Il faudrait aussi mettre ces derniers en relation chronologique avec des structures domestiques tout

(24) L'importation dans la région de San Agustín de techniques d'échantillonnage et d'analyses statistiques liées aux développements d'une archéologie nouvelle ou processuelle, ainsi que d'une approche évolutive culturelle et écologique, n'est pas surprenante étant donné la formation de Robert Drennan en tant que doctorant à Oaxaca sous la direction de Kent Flannery, qui a conduit à la publication du livre *The Early Mesoamerican Village* (Academic Press, 1976) où il a écrit un chapitre sur la religion et l'évolution sociale. Dans une large mesure, l'approche théorique de Drennan (suivie par la plupart de ses étudiants et collaborateurs colombiens) est en bonne harmonie avec celle résumée par Johnson et Earle dans *The Evolution of Human Societies* (2000).

aussi bien datées, lorsque c'est encore possible ⁽²⁵⁾. Au cours de cette longue période, la population de San Agustín-Isnos est passée d'un minimum estimé d'environ 5 500-8 000 à un maximum de 11 000-16 000 personnes, la densité de population passant d'environ 34 à 49 personnes/km² (Drennan *et al.* 2018, Tableau 2.3, voir également les cartes de répartition dans les Fig. 5.1, 5.3). Si l'on examine la répartition des sites comportant des mégalithes, dont le plus important est le complexe des Mesitas, il est clair que la région de San Agustín-Isnos contient la grande majorité de ces sites par rapport à la région de La Plata (Fig. 7). Le complexe des Mesitas, qui comprend Mesita A, Mesita B, Mesita C, Mesita D, et l'Alto Lavapatás (Fig. 7 : carte B), contient à lui seul 145 (30 %) des quelque 483 statues monolithiques connues pour les zones de La Plata et de San Agustín-Isnos étudiées (Sotomayor & Uribe 1987).

Les sites comportant des constructions funéraires monumentales et des statues n'étaient pas "vides" ou exclusivement des allées funéraires et cérémonielles, mais aussi des lieux d'habitation domestique au quotidien, avec des dépôts épais, parfois jusqu'à 3 m d'épaisseur, dans et autour des maisons, dont certaines étaient entourées de clôtures (Drennan 2000, p. 35-40 ; Reichel-Dolmatoff 1975). C'est le cas de sites comparativement plus "modestes" comme Morelia-1 (Saladoblanco) dans la vallée de Granates (Llanos Vargas 1988b), avec seulement quelques statues monumentales et des tombes moins nombreuses et moins élaborées. C'est le cas aussi pour les sites monumentaux les plus riches et les plus élaborés comme le complexe des Mesitas, El Purutal-Cerro La Pelota, l'Alto de Los Idolos et l'Alto de Las Piedras (González Fernández 2007, 2012 ; Drennan 2000, p. 100-117).

Au cours de la période classique, il existe des preuves d'activités économiques spécialisées liées aux élites dans les Mesitas, bien qu'elles soient plutôt faibles et non exclusives aux seules élites, et pas trop différentes de celles de la fin de la période Formative. Drennan (2000, p. 121) a observé que malgré l'art

sculptural et l'architecture funéraire élaborés (dolmens à tumulus en terre), les tombes des personnes les plus importantes de cette période, celles déposées dans les dolmens à tumulus en terre et dans des sarcophages en pierre, ne sont pas accompagnées de beaucoup de richesses. Drennan (*ibid.*) en conclut qu'une telle différenciation sociale dans les pratiques funéraires n'a que peu d'implications socio-économiques :

“Ce n'est pas l'émergence d'une élite qui a concentré le pouvoir économique ou la richesse, mais plutôt une élite dont l'importance, la richesse et l'influence ont été mesurées en termes de prestige et probablement en termes de pouvoir spirituel. [...] La dynamique du leadership dans ces sociétés doit se situer davantage dans le domaine religieux que dans celui du contrôle économique. Les personnes inhumées peuvent avoir été autant des chamans que des caciques [chefs]. [...] Les pratiques funéraires et la concentration de la population autour de ces centres rituels suggèrent un aspect politique qui n'est pas présent dans le concept de chaman. Il semble plutôt s'agir de la légitimation religieuse d'une organisation politique par la participation de la population à une série de rituels, les plus visibles du point de vue archéologique étant les inhumations des chefs récemment décédés... [qui sont évidemment] reconnus [et commémorés] par les survivants. Leur élaboration et leur monumentalité peuvent être dues à leur importance dans le maintien et la continuité de l'organisation sociopolitique” (*ibid.*).

En effet, les fouilles intensives menées dans le complexe des Mesitas par Víctor González Fernández (2007, 2012) ont documenté une croissance du nombre de ménages des périodes Formative-1 (n= 6), Formative-2 (n= 31) à Formative-3 (n= 38) et un quasi-doublement (n= 75) pendant la période régionale classique (González Fernández 2007, Tableau 3.1). L'étude montre que plusieurs ménages d'élite et non d'élite ont continué à évoluer *in situ*, au moins de la période Formative-3 à la période régionale classique (González Fernández 2007, p. 33-42). Au cours de cette période, Mesita B comptait un groupe de ménages d'élite (GR/68) adjacent à la tombe de la

(25) J'ai tenté de rassembler toutes les dates absolues relatives à San Agustín, en utilisant Drennan *et al.* (1993, p. 89-103, Tableau 3.1) et Rodríguez (2005, Tableaux 7 et 8). La comparaison des deux tableaux fait apparaître un certain nombre de divergences. Le plus souvent, le même numéro de laboratoire est attribué à un site différent dans ces listes, ou le même numéro de laboratoire offre des dates différentes. Il s'agit probablement d'une erreur typographique ou d'erreurs dans les sources bibliographiques originales. Un problème majeur est que les fouilles précédentes, les pillages et le déplacement de nombreuses statues rendent difficile l'établissement de leurs liens avec les déchets d'habitation (domestiques) dans et autour de ces sites monumentaux.

butte sud, avec la sépulture principale, la structure en dolmen et les statues élaborées, et 10 autres tombes en dolmen sans masse tumulaire mais avec des sarcophages monolithiques. La Mesita A avait un groupe de ménages d'élite similaire (par exemple GR/63) à côté du tumulus occidental, et de même pour les tumulus singuliers de la Mesita C et de l'Alto de Lavapatatas (par exemple GR/76, GR/2) (González Fernández 2007, Fig. 2.12-2.14). Il est clair qu'au cours de la période régionale classique, les Mesita A à D formaient une zone centrale où les foyers disposaient d'objets de prestige tels que des perles hexagonales, des pendentifs en pierre "sombre", des récipients tripodes distinctifs, des ornements en obsidienne et en or, sans parler de la proximité physique avec les statues monumentales comme avec les tumulus contenant des dolmens et des sarcophages en pierre (González Fernández 2007, p. 13, 2012).

Quelques mots pour décrire les sépultures (dolmens) et les statues monumentales de la période Formative-3 et de la période régionale classique. Une caractéristique des sépultures est la construction de dolmens consistant en une chambre rectangulaire utilisant plusieurs grandes dalles verticales et horizontales pour créer une chambre voûtée (Fig. 9 et 10). Le défunt est placé dans un sarcophage de pierre (Fig. 9a et d), certains conservant encore un couvercle richement sculpté (Fig. 9d) avec des figures zoomorphes et anthropomorphes. Vers une extrémité du dolmen se trouve la sépulture principale (Fig. 9e). La structure du dolmen est recouverte d'un tumulus de terre. Tous les sarcophages ne sont pas en pierre. Un sarcophage monoaxial en bois a été signalé sur l'Alto de Lavapatatas (tombe 7, datée de 1395 ± 50 BP), mais en raison d'une mauvaise conservation, ils sont extrêmement rares. De plus, en raison de l'acidité, les restes de squelettes ne se conservent pas bien et en raison du pillage des offrandes, on ne peut guère ajouter d'informations sur la richesse potentielle de l'individu décédé. Généralement, à l'extrémité opposée de la sépulture principale, à l'entrée du dolmen, une à trois statues sont érigées comme pour monter la garde, comme par exemple dans le complexe des Mesitas, dans les Altos d'El Purutal et sur l'Alto de Los Idolos (Fig. 8), entre autres. Les statues elles-mêmes sont placées juste sous l'entrée apparente du dolmen, sous la dalle de couverture. Dans certains cas, la statue est dotée de sa propre structure en forme de dolmen, que l'on appelle familièrement *templetes* (en espagnol) ou "petits temples". L'inhumation principale est alors

située à proximité mais ne fait pas partie du même dolmen rectangulaire avec sa chambre/passage (Fig. 8e et f).

Tous les dolmens avec sarcophages ne semblent pas avoir été couverts par des tumulus de terre. Dans le tumulus oriental de la Mesita A, par exemple, huit sarcophages de pierre ont été trouvés à environ 15-25 m de l'entrée du dolmen qui contenait la tombe principale ; les statues regardent donc vers ce champ funéraire extérieur. À l'intérieur du tumulus de terre, à seulement 5-10 m des statues "gardiennes" de l'entrée, six autres sarcophages ont également été disposés. Le tumulus occidental présentait également un schéma similaire. Sur la Mesita B, à 10-25 m au nord du tumulus sud, un autre champ funéraire de 11 sarcophages (Fig. 9c) se trouve au-delà du tumulus qui contient la structure du dolmen ainsi que la sépulture principale et les trois statues qui regardent vers le cimetière. Il y a des variations. Par exemple, le tumulus B de la Mesita nord, de forme ovale allongée, contient sept sépultures alignées dans la partie sud du tumulus, certaines légèrement au-delà du bord, et une se trouve profondément à l'intérieur du tumulus sur le côté est. Toutes les sépultures ne contenaient pas de sarcophages en pierre, mais étaient du type "Cancel Tomb" et étaient disposées sous terre ou dans le tumulus, comme c'est le cas sur la Mesita C (voir les vues en plan dans González Fernández 2007, Fig. 2.11-2.13). Si l'on garde à l'esprit l'intervalle de temps de 1 200 ans qui couvre la période formative-3 et la période régionale classique, seuls quelques individus choisis se sont vu accorder des sépultures de ce type.

Dans le complexe des Mesitas et d'autres sites clés (par exemple, Alto de Los Idolos, El Purutal, Alto de Las Piedras), outre les statues situées à l'entrée des principales tombes (et dolmens), on trouve un nombre variable de statues individuelles dans la zone entourant ces complexes de tumulus (Fig. 10). Et, en effet, ces statues sont relativement proches de groupes familiaux, ou maisonnées, comme le montre la zone centrale du complexe des Mesitas. Contrairement à celles qui "gardent" les entrées des tombes, ces autres statues ne sont pas nécessairement ou exclusivement liées aux inhumations. Elles peuvent avoir été engagées dans une variété de rituels (non spécifiés) et de cérémonies (fêtes), peut-être liés à des groupes familiaux comme l'a identifié González Fernández (2007) pour le complexe central des Mesitas, ou peut-être étaient-ils collectivement liés à la communauté



Fig. 9 – Tombes dolméniques de la région de San Agustín-Isnos : a. Alto de Los Idolos, Tumulus B avec couvercle (n° 279) sculpté d'un caïman (*Caiman* sp.) recouvrant la chambre funéraire, et un "autel" sculpté à l'arrière-plan (n° 261) ; b. Alto de Los Idolos, Tumulus II, sarcophage en pierre avec poignées (reproduisant des sarcophages en bois) ; c. Structure funéraire en dolmen de la Mesita C ; d. Alto de Los Idolos, Tumulus 3, couvercle du sarcophage (n° 269) sculpté d'une figure masculine (2,25 x 0,82 m). Notez les dessins peints avec des points jaunes sur les dalles murales ; e. Alto de Los Idolos montrant une structure funéraire (dolmen) avec deux statues "gardiennes" (n° 263 et 262) ; f. La statue n° 262 représente un puissant personnage masculin (91 cm de haut) avec un visage/masque félin (jaguar) aux dents fourchues, tenant un "singe" à longue queue, et sur son dos ce qui semble être deux animaux (poissons ?) de profil (Clichés avec l'aimable autorisation d'O. Ortiz).



Fig. 10 – San Agustín, statues Isnos : a. Mesita C, Tumulus nord-ouest (n° 25 ; 3,9 m de haut). Deux figures inversées avec des visages/masques félin, l'une tenant un nourrisson à l'envers ; b. Alto de Lavapatas. Trois perspectives d'un personnage anthropomorphe (2,8 m de haut) avec un visage/masque félin surmonté d'un animal à double tête ("alter") ; c. El Tablón-Cerro de La Pelota (relocalisé dans la "Forêt des Statues"). Une figure humaine (n° 172 ; 2,2 m de haut) avec un pince-nez et un collier de perles, jouant apparemment de la flûte de Pan ; d. Mesita B, Tumulus nord-ouest. Un oiseau de proie (n° 22 ; 1,4 m de haut x 1,7 m de large) saisissant un serpent avec son bec et ses serres ; e. Mesita C (relocalisé dans la "Forêt des Statues"). Une figure anthropomorphe avec une coiffe élaborée, des traits de visage félin et un pagne (1,6 m de haut) ; f. El Cabuyal : une figure anthropomorphe (n° 205 ; 1,2 m de haut) avec une coiffe simple jouant peut-être de la flûte (Clichés : O. Ortiz ; retouches Photoshop par l'auteur ; dessins de l'auteur d'après Sotomayor & Uribe 1987).

entière. Comme Reichel-Dolmatoff (1972) l'a bien noté, toute classification formelle (techno-stylistique) est rendue difficile en raison du degré élevé de variabilité des caractéristiques formelles quant à la forme ou à la posture du corps, aux traits du visage, à la coiffure, à la position des bras et des mains, aux accessoires corporels – tels que les coiffures, les chapeaux et les diadèmes, les colliers, les plaques, les pendentifs – et aux objets à main comme les sacs, les tasses ou les massues de guerre. Certains portent des motifs sur le visage (gravés mais représentant des scarifications ou plus probablement des peintures corporelles). Des bandanas sont combinés à des chapeaux ou représentent des coiffures (tressées ou droites et longues sur le dos).

Dans le complexe des Mesitas, j'ai compté 9 différentes postures bras-main, comme la main gauche qui saisit l'avant-bras ou le biceps du bras gauche (et l'inverse). La bouche est cependant intéressante. Dans 31 des 77 spécimens (40 %) du complexe des Mesitas, la bouche présente des canines proéminentes, et des traits faciaux qui l'associent à une créature féline (probablement un jaguar), mais avec des corps anthropomorphes. Ceux-ci peuvent représenter des êtres humains (chamans, chefs, puissants individus politiques et/ou religieux) imprégnés ou envahis par un "monstre jaguar" surnaturel, comme l'a affirmé Reichel-Dolmatoff (1972). Les possibilités d'interprétation sont en un sens infinies. Certaines des plus hautes statues de la Mesita B (n° 25) montrent deux personnages inversés, celui du haut avec une bouche féline (portant des canines), et une tête avec un simple chapeau (est-ce un masque de forme humaine ?) qui tient et présente un nourrisson à l'envers. Le registre inférieur présente un autre personnage, les mains repliées sur la poitrine. Ses dents serrées ne suggèrent cependant pas une créature féline (Fig. 10a). Le dualisme est également présent dans les figures de personnages anthropomorphes qui présentent un autre personnage (zoomorphe) monté sur le dos de la figure principale (souvent appelé *alter ego*). Ces figures ne sont pas très courantes, mais elles sont esthétiquement très saisissantes lorsqu'on les regarde (Fig. 10b, extrait de Alto de Lavapatas, n° 25). Comme nous l'avons déjà mentionné, elles sont très similaires aux petites figures d'art mobilier en pierre rapportées de la région du fleuve Trombetas en basse Amazonie.

Le personnage principal illustré ici encore a des dents de félin, mais la figure est une créature à deux têtes, une extrémité avec une bouche de félin et une crête écaillée (un être fantastique), tandis que l'autre porte des dents serrées. Les spécimens d'El Tablón (Fig. 10c) et d'El Cabuyal (Fig. 10f) montrent des personnages jouant d'instruments de musique (flûte de Pan et flûte traversière). La première figure montre également un bouchon d'oreille et un collier chaîné multiple sur la poitrine, avec un manteau ou un vêtement sur toute la longueur du corps. Le joueur de flûte semble être assis, montrant les deux jambes et l'ourlet du vêtement. Des êtres purement zoomorphes, comme la tête de jaguar de l'Alto de Lavapatas (spécimen n° 142), le singe, le caïman, la grenouille et l'oiseau de proie sont peu fréquents mais néanmoins présents. Comme c'est le cas de certaines stèles de Chavín de Huántar (Pérou central), les animaux représentés dans les statues de San Agustín ne sont pas originaires des zones tempérées, mais de la forêt tropicale de la grande Amazonie. Le félin (jaguar) aux canines proéminentes se trouve cependant partout en Amérique du Sud, en Amérique centrale et en Més-Amérique. L'aigle de la Mesita B (peut-être un aigle harpie, en raison de sa crête "capuchon") tenant un serpent avec ses becs et ses serres en est un excellent exemple (Fig. 10d). Peut-être la notion de Spinden (1917) d'un substrat panaméricain "archaïque" a-t-elle du mérite. Enfin, de nombreuses statues portent encore des restes de peinture minérale (noire, rouge, orange et blanche), une couche de symbolisme qui est perdue pour la plupart des statues. Le couple d'Altos d'El Purutal (Cerro La Pelota) fait partie des rares figures polychromes très bien conservées (Fig. 8e et f). Non seulement les statues, mais aussi certains des murs de la dalle funéraire sont également polychromes (Fig. 9d), comme par exemple à l'Alto de Las Piedras, près de la statue n° 295 (Sotomayor & Uribe 1987, p. 170). Une reconstruction et une étude intéressante des statues et chambres funéraires polychromes peintes de divers sites ont été réalisées par Velandia Jagua (1994, 2018). Enfin, à l'exception de Sotomayor & Uribe (1987), il existe relativement peu de tentatives de classification systématique, d'analyse technico-stylistique et d'interprétation du vaste corpus de statues mégalithiques de San Agustín (par exemple Friede 1954 ; Barney 1964, 1975 ; Gamboa Hinestrosa 1975, 1982) ⁽²⁶⁾.

(26) Malheureusement, je n'ai pas pu accéder aux ouvrages cités pour les évaluer ici.

La période Récente suivante (900-1530 de notre ère) a connu une croissance démographique importante (estimée à 22 000-44 000 personnes ; 70-140 personnes/km²), sachant qu'elle couvre une période de 600 ans par rapport aux 900 ans de la période régionale classique. En bref, l'ancienne notion de l'effondrement de San Agustín (dans les régions d'Isnos et de La Plata) est réfutée par les données actuelles (Drennan *et al.* 2018, p. 107-109, carte du schéma de peuplement d'Isnos dans la Fig. 6.1). De nombreux sites comportant des ouvrages mégalithiques (comme décrit ci-dessus) ainsi que des fermes ou des hameaux agricoles qui avaient été en activité pendant la période régionale classique ont continué à être occupés pendant la période Récente. Cependant, il semble que leurs habitants "*ont cessé d'enterrer leurs personnages les plus importants dans les tombes qui sont restées dans le paysage sous la forme de monuments [mégalithiques] avec des statues*" (Drennan 2000, p. 122). Même si aucun nouveau monument n'a été construit (ce qui reste une question ouverte), cela signifie que les monuments (et les structures tombales) et les statues visibles qui subsistaient auraient continué à être des lieux prestigieux de commémoration et de célébrations rituelles pour les habitants, même si les pratiques de ces dernières différaient de celles de la période régionale classique. Comme l'affirme Drennan (*ibid.*), il est peu probable que les sociétés de la période Récente aient manqué de personnages méritant un traitement funéraire de haut niveau, mais "*il est clair que leur importance n'a pas trouvé la même forme d'expression qu'au cours de la période régionale classique*". La période Récente, ses continuités ou discontinuités avec les premières décennies du XVI^e siècle, et leur relation avec les groupes ethnohistoriques, restent à étudier. Les fortes densités de population de la période Récente n'ont peut-être pas persisté au début de la période coloniale espagnole (*ibid.*, p. 136). Lors du premier contact entre les Espagnols et les autochtones (1540-1560), les noms de nombreuses tribus sont mentionnés, la plupart décrites comme des guerriers féroces. Dans les années 1620, il y avait les Chumapa, Cambi, Yauca, Otongo, Guachico et Quinchancha, pour n'en citer que quelques-uns, dont la répartition est compliquée par les systèmes *encomienda* (affectation de la main-d'œuvre indienne aux Espagnols) et les missions religieuses qui impliquaient souvent la réinstallation forcée des populations autochtones. On a également signalé des invasions depuis la forêt tropicale, comme

celle des "féroces" Andaki venus du haut Caquetá, qui ont finalement (en 1753) été rejoints par des Indiens missionnaires parlant quechua que les Espagnols ont amenés à San Agustín en espérant qu'ils apporteraient la civilisation aux Andaki (Reichel-Dolmatoff 1972, p. 19-21). L'archéologie comparant les changements entre la période Récente (900-1600 de notre ère) et la période coloniale ultérieure, jusqu'à la période républicaine (après 1810), n'a pas encore été réalisée. Lier les vestiges archéologiques au scénario ethnohistorique est un défi pour l'avenir.

7. Remarques finales

Ce chapitre a présenté une synthèse des ouvrages mégalithiques dans les Andes colombiennes. Les régions de Tunja-Mongua et de la Sierra Nevada del Cocuy, dans le nord des Andes colombiennes (Boyacá), et la région de San Agustín-Isnos-La Plata, dans le sud des Andes colombiennes, ont chacune leurs caractéristiques locales et leurs façons d'exprimer et d'organiser ces œuvres monumentales. Bien que la rareté des datations absolues soit toujours un problème, il semble qu'il y ait un consensus parmi les spécialistes colombiens sur le fait que les travaux mégalithiques ont commencé vers la fin de la période Formative (environ 400-300 avant notre ère) et ont fleuri après les premières décades du premier siècle de notre ère. Dans le nord, les U'wa (Lache, Tunebo) donnent encore du sens aux structures mégalithiques, avec lesquelles ils se sentent engagés, dans le cadre de structures et de pratiques socioculturelles traditionnelles. Mais dans la région de Tunja-Mongua, les menhirs se trouvent aujourd'hui plutôt réappropriés comme symboles d'une identité nationale colombienne enracinée dans un patrimoine indigène, d'où leur déplacement et leur récupération sur les places des villes, leur transformation en parcs archéologiques nationaux, avec le cas de San Agustín, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Ces mégalithes n'ont jamais renoncé à leur pouvoir "magnétique" pour exiger un engagement significatif avec les êtres humains, passés et présents.

Il n'est pas facile de généraliser de manière significative sur la fonction et le symbolisme des mégalithes et des monuments dans les régions ici considérées. Dans toutes ces régions, les menhirs et les statues semblent être liés aux cimetières, aux fêtes rituelles et aux activités cérémonielles. Dans

les secteurs de San Agustín et Leiva-Tunja, cela est considéré comme une source du pouvoir politico-religieux des élites et des chefs, tandis que chez les U'wa modernes, cela souligne les relations entre les chefs de clan et les anciens (étant donné leur ethos égalitaire). Ils sont parfois liés aux structures funéraires des dolmens (El Infiernito et dans la région de San Agustín), ou à proximité d'enceintes de haut rang (Cercado de Los Santuarios, Tunja). À El Cocuy, menhirs et structures cérémonielles sont même à proximité des tombes placées sous des rochers massifs ou de type *Cancel Tombs*. Dans le nord des Andes colombiennes, les menhirs sont largement dépourvus de personnalité, manquant de caractéristiques stylistiques qui les rendraient (pour nous) distinguables les uns des autres, contrairement à l'accent mis à San Agustín sur la sculpture des menhirs en statues, chacune ayant son propre type de personnalité et pouvant être distinguée des autres. Les lieux où l'on trouve des menhirs, associés à des festins rituels et cérémoniels, suggèrent qu'ils étaient propices aux échanges de cadeaux et de marchandises entre hôtes et invités, dont le cas U'wa d'échanges réciproques est le plus fascinant. Il semble probable que tous ces mégalithes soient impliqués de diverses manières dans la cosmologie – c'est-à-dire dans un ordre du monde renforcé par des chants et par la transmission de mythes. Dans le cas de San Agustín, il semble que de nombreuses statues ne soient pas seulement liées à des inhumations, mais qu'il s'agisse peut-être aussi de puissants personnages, s'ils n'appartiennent pas à une élite particulière de familles sur les sites principaux. En effet, on trouve également de telles statues en moins grand nombre dans certains des hameaux ruraux périphériques : une version à petite échelle des sites principaux comme l'Alto de Los Idolos ou le complexe des Mesitas. Une idée alléchante dans le nord des Andes (Muisca et U'wa) tient à l'équivalence conceptuelle entre les grands poteaux en bois de clôture des *cercados* (attribués à

l'élite) et les menhirs en pierre. Si tel est le cas, cela nous rappelle les *hengés* en bois d'Amérique du Nord, comme à Cahokia (1100-1350 ap. J.-C., fin de la période du Mississippi) et les *hengés* de pierre millénaires des îles Britanniques. Pour le dire de façon banale, certains pensaient que l'usage de poutres en bois étaient la bonne façon de faire (Sogamoso et Cahokia) ; d'autres suppliaient de différer, la pierre est roi (El Infiernito et Stonehenge). *Burger King* ou *MacDonald*? Les possibilités d'interprétation abondent et laissent libre cours à l'imagination créative du lecteur.

Texte traduit en français
par l'équipe éditoriale

Remerciements

N'étant pas un spécialiste de la Colombie, je suis sérieusement redevable à Pablo Pérez Riaño d'avoir répondu à des questions sans fin et d'avoir partagé ses données personnelles (parfois non publiées) sur la région de Cocuy, tout comme je le suis à Carl Langebaek pour toutes les leçons qu'il m'a prodiguées sur l'archéologie des Muisca et pour avoir contribué à l'avancement de manuscrits qui seront publiés dans un avenir proche. Il a également relu ce manuscrit en y apportant de précieux commentaires. Les erreurs resteront toutefois de ma seule responsabilité. Je tiens également à remercier Pérez, Langebaek et Omar Ortiz pour leur contribution aux photographies utilisées ici. Je tiens à remercier Natalia Lozada Mendieta pour ses contributions utiles à l'archéologie colombienne. Enfin, je remercie les éditeurs, Luc Laporte et Jean-Marc Large, de m'avoir poussé à compléter cette synthèse et de m'avoir invité à participer à la Rencontre Internationale sur les Mégalithes dans le Monde.



João DARCY DE MOURA SALDANHA

Les structures mégalithiques de l'Holocène supérieur dans la partie orientale de l'Amazonie

Résumé : Les structures mégalithiques de l'Amazonie la plus orientale (État d'Amapá, Brésil) peuvent être décrites comme un arrangement circulaire ou irrégulier de blocs de granite disposés au sommet des collines. Bien que connu depuis le XIX^e siècle, il existe peu d'informations sur ce type de site archéologique. Depuis 2005, un projet archéologique a été mis en œuvre. Ses principaux objectifs sont la promotion de la préservation du site et la collecte de données empiriques sur les phénomènes archéologiques associés à ces structures. Nous présentons ici quelques résultats, apportant de nouvelles données sur l'occupation précolombienne dans la région.

Mots-clés : Mégalithisme, Amazonie, occupation amérindienne

1. Histoire de la recherche

L'archéologie dans l'État d'Amapá (Brésil) a une longue histoire, comme le rappellent les études de pionniers Emilio Goeldi et Domingos Soares Ferreira Penna à la fin du XIX^e siècle (Ferreira Penna 1879 ; Goeldi 1905). Malgré cela, peu de projets dans cette région ont encouragé des fouilles systématiques, ce qui a donné lieu à de rares informations sur la diversité et les caractéristiques détaillées du patrimoine archéologique. En tant que tel, bien que nous connaissions plusieurs sites dans toute la zone de l'État et connaissions au moins trois phases archéologiques définies par des approches historico-culturelles (Mazagão, Aristé et Aruã : Meggers & Evans 1957), jusqu'au début de notre projet dans le nord de l'Amapá, nous n'avions aucune information approfondie sur les dépôts archéologiques des structures mégalithiques.

L'enquête actuelle sur la zone (**Fig. 1**) a apporté de nouvelles données archéologiques, mettant en évidence

une présence beaucoup plus importante de structures mégalithiques et d'autres types de sites dans la zone prospectée que ce qui était initialement prévu. Avant le début du projet, dix sites mégalithiques étaient connus, situés principalement entre les rivières Cunani



Fig. 1 – Domaine de recherche.

et Flechal, sur la côte nord de l'Amapá. Grâce à nos travaux sur la région, d'autres structures ont été identifiées, d'autres types de sites comme des grottes funéraires et des caches en céramique dans des endroits particuliers. Un enregistrement minutieux des structures mégalithiques montre une grande diversité de forme et de taille, ainsi qu'une grande proximité entre certaines d'entre elles.

2. État des connaissances

En Guyane brésilienne, une occupation très bien documentée commence vers 2000 BP avec la phase Aristé. Bien que la céramique Aristé soit connue depuis les explorations d'Emilio Goeldi sur la côte nord d'Amapá à la fin du XIX^e siècle, ce n'est qu'après la publication de Betty J. Meggers & Clifford Evans (1957) et la thèse de Stephen Rostain (1994) que la compréhension globale de l'occupation préhistorique à propos de cette culture archéologique a été réalisée.

L'occupation d'Aristé s'étend le long de la côte atlantique de l'Amapá, depuis l'embouchure de l'Amazonie jusqu'à l'île de Cayenne sur la côte de la Guyane française. Datant du premier siècle de notre ère et se terminant à l'époque coloniale, la phase d'Aristé a duré plus de mille ans.

Meggers & Evans (1957, p. 152) et Rostain (1994) proposent une division chronologique de la phase d'Aristé basée sur la variation des techniques décoratives et la composition de la pâte des céramiques, qui présentent également quelques différences dans le schéma général d'occupation.

La séquence Aristé commence par le style *Ouanary* Encoché. Le *Ouanary* Encoché se caractérise par un style typique de la céramique, avec des appliques zoomorphes, des modifications incisées sur les bords et de la pâte dégraissée au quartz. Daté du début de l'ère chrétienne, ce style durera jusqu'au X^e siècle (Rostain 2009). Les schémas de peuplement généraux du *Ouanary* Encoché n'étaient pas bien compris, étant donné que la plupart des sites sont mélangés avec des occupations plus tardives (Rostain 1994), ce qui peut contribuer à perturber et à confondre les contextes.

Cependant, des recherches récentes à Amapá et en Guyane française, impliquant des fouilles mécaniques

de grande superficie dans des sites avec une occupation clairement *Ouanary* Encoché, montrent ce qui est peut-être un modèle : des sites d'occupation plus grands, certains avec plus de 20 000 mètres carrés et certains avec la présence d'un fossé périphérique, encerclant le site, qui peut être interprété comme une structure défensive (Mestre 1997).

Des sites cérémoniels/funéraires mieux documentés n'étaient pas encore décrits pour ce style, toujours à cause du facteur perturbation/mélange des réoccupations, ou peut-être parce que ce type de sites n'était pas bien développé dans cette partie de la chronologie d'Aristé.

Aux environs de 1000 BP, l'image semble changer radicalement : l'accent mis sur les sites d'occupation a pris fin et ils sont devenus presque imperceptibles à partir des archives archéologiques ; de l'autre côté, il y a une véritable explosion de sites cérémoniels/funéraires. De plus, des céramiques anthropomorphes très sophistiquées entrent en scène. Il s'agit de la partie *Enfer Polychrome* de la séquence d'Aristé (Rostain 2009) (**Fig. 2**).



Fig. 2 – Urne anthropomorphe typique de style *Enfer Polychrome* (Cliché : M. Cabral).

La petite taille des sites d'occupation avait déjà été remarquée par Meggers & Evans (1957). Ce faisant, et en comparant alors aux sites cérémoniels les plus impressionnants de la région, les structures mégalithiques, ils ont lié le dernier type de sites à un groupe *circum*-caribéen qui devait avoir migré dans la région (*ibid.*, p. 585).

En fait, les sites de peuplement ne dépassent jamais dix mille mètres carrés et ont des caractéristiques très simples, comme des concentrations de trous de poteaux, des foyers et de petites fosses pour le dépôt d'ordures, ce qui indique un court laps de temps à chaque endroit.

Nous percevons une différence frappante quand nous regardons les sites cérémoniels/funéraires de l'époque. Ce type de sites peut être soit des lieux naturels, soit des monuments. En premier lieu, il y a l'utilisation de grottes/abris-sous-roche comme sites de cérémonie. Dans ces cas, des poteries entières peuvent être trouvées à la surface dans les cavités

de la grotte (Meggers & Evans 1957 ; Rostain 1994). Bien que différentes par essence, les grottes et les sites mégalithiques ont une structure de dépôts très similaire, ce qui peut indiquer que des performances sociales identiques ont eu lieu sur ces différents types de sites.

D'autres types de sites cérémoniels/funéraires sont des enceintes mégalithiques avec des tombes à chambres. La plupart des sites mégalithiques sont formés par un arrangement circulaire de groupes de blocs de granite en position horizontale, verticale ou inclinée, disposés au sommet des collines. Les tailles et compositions sont variables. Certains sont assez petits, avec moins de dix mètres de diamètre, et formés de blocs mesurant moins d'un mètre de long. La plus grande structure circulaire trouvée (AP-CA-18) mesure plus de trente mètres de diamètre et est formée de gros blocs, dont certains mesurent plus de 3 m au-dessus du niveau du sol (Cabral & Saldanha 2009) (**Fig. 3**). Dans ces cas, les collines où les sites



Fig. 3 – Enceinte mégalithique en cours de fouille, site de Rego Grande, Calçoene (Cliché : collection IEPA).

sont disposés sont assez étroites, limitant les zones possibles pour implanter des structures, qui pouvaient mesurer plus de 100 m de long (Nimuendajú 2004) et seulement 5 m de large.

Une analyse spatiale a été développée pour comprendre les différences de tailles entre les sites mégalithiques d'une zone pilote, autour de la rivière Calçoene. Comme le montre la carte ci-contre, les sites mégalithiques sont regroupés par bassins versants et semblent régulièrement espacés le long de ceux-ci. Compte tenu des différences de tailles des structures et de leur répartition dans la zone, l'existence de hiérarchies entre sites a été mise en évidence, avec la présence de seulement trois grandes structures (plus de 25 m de long/large) et de nombreuses plus petites (moins de 20 m de long/large) (Fig. 4).

Pour mieux comprendre les structures mégalithiques, une zone pilote a été sélectionnée afin d'effectuer une étude approfondie. La zone pilote se situe autour du ruisseau Rego Grande. Dans une zone de savane mesurant 2 sur 0,6 km, il existe un complexe cérémoniel impliquant 5 structures mégalithiques de tailles différentes. Aucun site d'occupation n'a été trouvé autour (Fig. 5).

Quatre d'entre eux ont fait l'objet de fouilles archéologiques. Ces recherches ont montré que les différences de taille reflètent également des différences dans la composition générale des dépôts, confirmant les hiérarchies.

Le site AP-CA-18 2, la plus petite structure du complexe, est formé de deux concentrations de blocs mégalithiques déposés en position horizontale. Des fouilles ont montré que les blocs recouvraient de petites fosses contenant des urnes.

Le site AP-CA-38, la troisième structure, de taille supérieure, a montré que les blocs déposés horizontalement indiquaient la présence de tombes à chambre. Les 3 fosses étudiées ont montré le dépôt direct d'os humains désarticulés dans la chambre, l'un accompagné de 5 céramiques et l'autre uniquement par une extrémité de hache polie. Nous avons également mis en évidence un dépôt de récipients éventuellement votifs autour de la seule structure mégalithique bordée verticalement du site (Fig. 6).

AP-CA-21, la deuxième structure, également de taille supérieure, a fait l'objet de fouilles concernant deux concentrations de blocs mégalithiques déposés horizontalement et un bloc doublé verticalement. Les

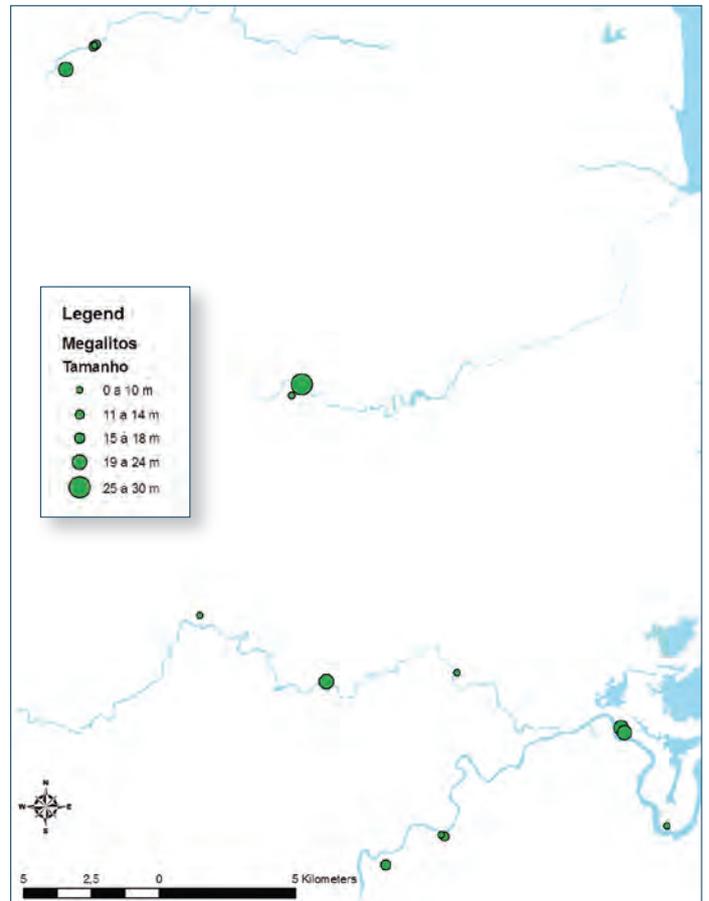


Fig. 4 – Distribution des sites mégalithiques autour de la zone de Calçoene. Les différentes tailles de points indiquent les différences de taille des diamètres des enceintes mégalithiques.

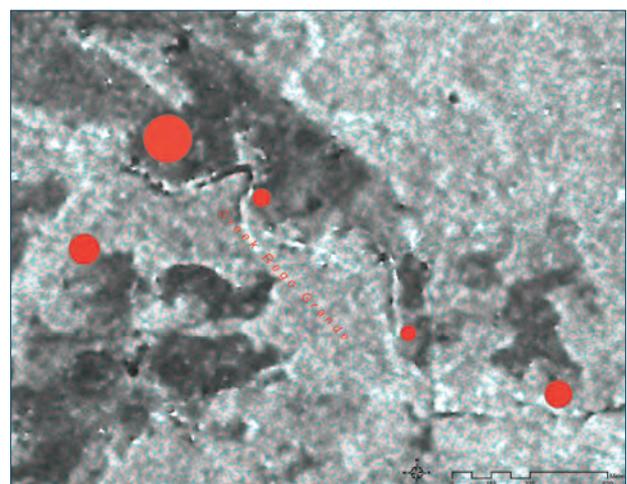


Fig. 5 – Zone pilote autour du ruisseau Rego Grande. Les différences de tailles de points indiquent les différences dans les diamètres des enceintes mégalithiques.



Fig. 6 – Fosse funéraire à l'intérieur de l'enceinte mégalithique AP-CA-38, avec des céramiques et des os humains déconnectés dans la chambre (Cliché : collection IEPA).

deux concentrations ont confirmé la présence de tombes à chambres, avec la présence d'urnes funéraires déposées au fond. Les fosses étaient structurellement plus complexes que sur l'AP-CA-38, avec des blocs mégalithiques servant de murs et avec la présence de céramiques plus fantaisistes, certaines avec une peinture polychrome complexe.

Les fouilles effectuées à AP-CA-18, la plus grande structure mégalithique du complexe (**Fig. 7**), ont montré que cette structure, telle que nous la voyons aujourd'hui, est formée par un palimpseste plus intense de différents types de dépôts et un remaniement des caractéristiques à l'intérieur de l'enceinte mégalithique que ce qui a été décrit précédemment. Ces événements peuvent être répertoriés comme suit : ouverture de fosses de différentes tailles pour le dépôt funéraire et leur fermeture avec des blocs de pierre horizontaux ; réouverture de ces fosses et reprise de travail du matériau à l'intérieur avec d'autres matériaux ajoutés dans de nouveaux dépôts. Épisodes de dépôt massif de récipients en céramique cassés au-dessus des fosses à chambres, possiblement liés aux festivités commémoratives ; différents types d'offrandes de céramique autour des blocs. Grâce aux signaux géophysiques obtenus, seules 11 fosses sont présentes à l'intérieur de cette enceinte mégalithique, indiquant une place très restreinte au dépôt funéraire (**Fig. 7**).



Fig. 7 – Fosse funéraire à l'intérieur de l'enceinte mégalithique AP-CA-18 montrant un dépôt massif de poteries et d'urnes funéraires (Cliché : collection IEPA).

Une datation au radiocarbone obtenue (de 1000 à 1500 ans de notre ère) indique que ce complexe cérémoniel a pu être utilisé régulièrement pendant près de cinq siècles. En outre, cela montre que l'utilisation de monuments mégalithiques coïncide avec une diversité généralisée de différentes cultures régionales et une augmentation du nombre et de la taille des sites archéologiques (voir McEwan *et al.* 2001), ce qui indique une occupation plus intense à la fin de la période dans la région.

3. Quelques relations entre les blocs mégalithiques et l'astronomie

Des observations concernant la structure mégalithique principale d'AP-CA-18 et le solstice ont été effectuées au cours des trois dernières années, en décembre 2005, 2006 et 2007. D'autres observations pendant l'équinoxe et le solstice de juin ont également été effectuées, mais aucune corrélation avec les blocs n'a été observée. Les données dont nous disposons jusqu'à présent permettent des interprétations très intéressantes sur l'utilisation d'un tel site comme marqueur temporel ou observatoire astronomique (Fig. 8).

Il y a au moins deux corrélations que nous avons repérées jusqu'à présent entre la disposition des blocs et le solstice de décembre. La première est liée à la position d'un bloc penché vers le sud, qui est parfaitement aligné sur la position solaire pendant

l'après-midi du solstice (de 14 h au coucher du soleil), de manière à ce que les faces nord et sud soient éclairées en même temps et ne montrent aucune ombre (Fig. 8).

Les observations durant tout l'après-midi de décembre du solstice ont également permis une visualisation supplémentaire de l'inclinaison du bloc et de la trajectoire solaire pendant l'après-midi, comme présenté dans la figure 8. Cet alignement entre le soleil et le bloc sur cette orientation solaire spécifique renforce notre interprétation que les pierres mégalithiques ont été soigneusement placées sur le terrain conformément aux connaissances antérieures et ne sont pas dans de telles positions par hasard. Elle renforce également une meilleure préservation de ces sites que ce qui était prévu (Meggers & Evans 1957 ; Neves 2004) (Fig. 9).



Fig. 8 – Pendant le solstice de décembre, à 14 h 30, les faces nord (à gauche) et sud du bloc n'ont pas d'ombre. La seule ombre projetée est vers l'est, de même largeur que le bloc (Clichés : collection IEPA).

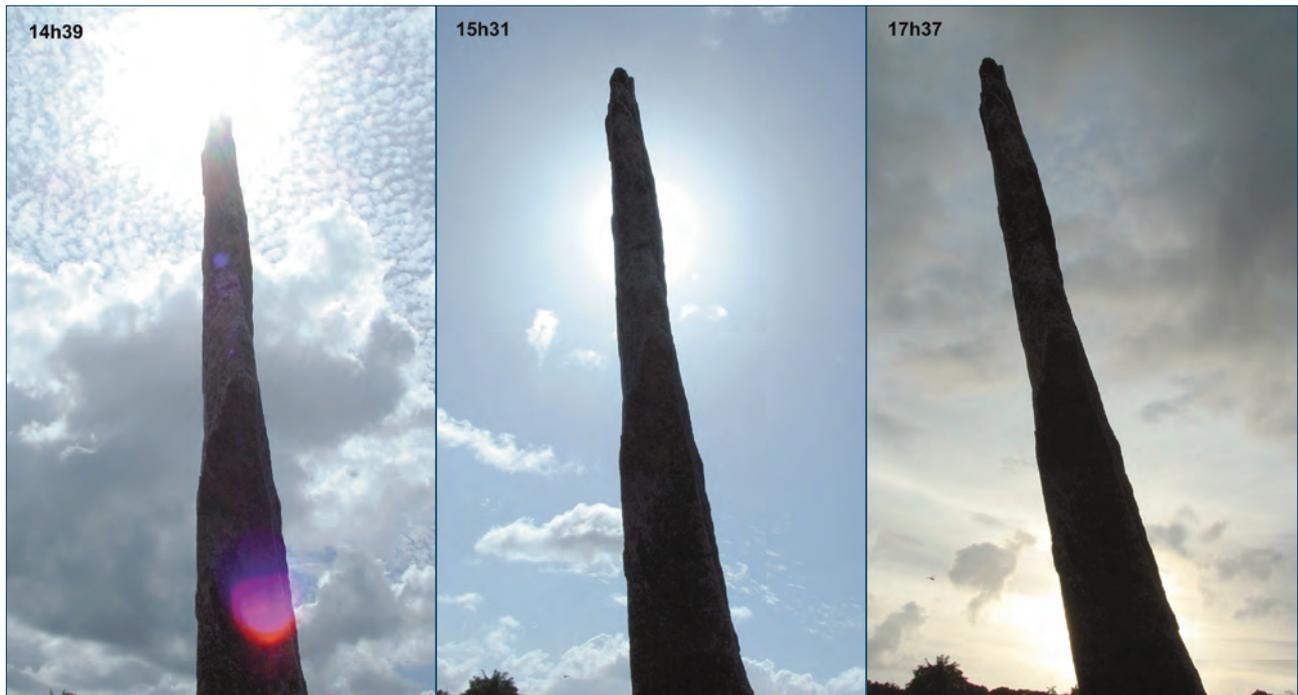


Fig. 9 – Vues du soleil juste sous l'ombre du bloc pendant l'après-midi du solstice, montrant l'alignement entre eux (Clichés : collection IEPA).

Une seconde corrélation a été observée lors du lever du soleil au solstice de décembre. En fait, en effectuant des fouilles sur le site d'août à décembre, nous avons pu observer les mouvements solaires vers le sud. Nos observations empiriques nous portent à croire qu'un autre bloc (un avec un trou) pourrait

être associé au lever du soleil à ce moment précis. Cependant, comme le lever du soleil commençait, un autre bloc était juste en face de celui avec un trou, bloquant la vue. Lorsque le soleil s'est levé un peu plus loin, cependant, il est apparu juste au point où les parties les plus hautes de ces deux blocs étaient alignées (**Fig. 9**). Un alignement entre les deux blocs et le soleil a été enregistré, renforçant notre interprétation que le positionnement des mégalithiques – au moins sur ce site – était censé permettre et matérialiser l'observation du solstice.



Fig. 10 – a. Blocs de pierre alignés sur le lever du soleil au solstice ; b. Ce même bloc de pierre dans la journée ; c. Axe du lever du soleil au solstice (21 décembre 2006, 6 h 50 du matin) (Clichés : collection IEPA).

Nous devons considérer que les connaissances astronomiques étaient partagées par de nombreux peuples amérindiens (Green & Green 2006 ; Campos 2006), offrant un riche contexte pour d'autres études. Par conséquent, ce n'est pas le fait que les anciens peuples autochtones détenaient des connaissances astronomiques qui nous étonne, c'est la matérialisation de ces connaissances en quelque chose de concret et durable qui apporte vraiment quelque chose de nouveau.

4. Synthèse et perspectives

Pour une période comprise entre 3000 et 2000 ans BP, le domaine de recherche se caractérise par une homogénéité régionale des styles céramiques, tous marqués par la présence d'incisions, d'excisions, de certaines peintures et d'ornements biomorphes, démontrant que la première période Formative s'est maintenue avec un assemblage céramique unique (à la fois pour la décoration et la forme), indiquant une sphère d'interaction profonde et interconnectée.

Vers 2000 ans BP, nous pouvons voir dans la région le début de l'expression d'une augmentation démographique, combinée à l'intensification de la modification du paysage sous la forme de tertres d'habitation, associés à de vastes zones de champs agricoles et de canaux excavés pour le transport et la communication. Au sud, des anthroposols (terre archéologique sombre) commencent à se développer. Sur l'île de Marajó, la construction d'un système de tertres résidentiels et funéraires débute, culminant avec le système de peuplement caractéristique de la phase de Marajoara vers l'an 1000 BP (Roosevelt 1991 ; Schaan 2011). Tous ces aménagements du paysage, représentés par des terrassements et des sols anthropiques enrichis en nutriments le long de la Guyane, marquent certainement le début d'un mode de vie beaucoup plus sédentaire, où l'investissement substantiel de travail pour mettre en scène le paysage indique une plus grande fixation dans le territoire.

À partir d'environ 900 ans de notre ère, nous pouvons voir une véritable explosion de différentes cultures archéologiques, caractérisant l'une des régions les plus diverses de l'Amazonie (Neves 2006), où l'homogénéité précédente des styles précédents commence à se dissiper, en raison de l'incorporation de nouvelles influences sur la culture matérielle.

En plus de ce phénomène de profusion de styles céramiques, on peut aussi voir l'émergence effective de la monumentalité par des enceintes mégalithiques contenant des fosses funéraires. Cette monumentalité est clairement liée aux cultes des ancêtres, sous forme de dépôt d'urnes très décorées enfouies à l'intérieur de ces lieux. Cette monumentalité se matérialise par la présence de tertres, mégalithes, douves, fosses et grottes.

Cependant, la diversification observée semble être la manifestation d'une ambiguïté : d'une part, la nécessité de se maintenir dans le système régional

croissant et prestigieux de réseaux de relations, à travers le maintien d'attributs identitaires communs ; d'autre part, maintenir sa spécificité au sein de la sphère d'interaction, qui aurait pu occasionner, au fil du temps, la fragmentation observée dans les styles céramiques et la diversification des types de sites (en l'occurrence des monuments).

Il y aurait donc une rupture des cycles établis, accompagnée de cette augmentation générale de la diversité culturelle. Il existe des monuments cérémoniels complexes, de nouveaux styles d'objets, conduisant à des moyens plus élaborés comme marqueurs d'identité. Les complexes céramiques hybrides sont les manifestations les plus caractéristiques, comme les styles Pacoval, Camutins, Caviana, Aristé, Mazagão, Koriabo et Thémire. Traditionnellement, cette plus grande diversité a été interprétée comme un indice d'une plus grande complexité socio-politique dans la période précoloniale de l'Amazonie (Roosevelt 1991 ; Schaan 2011). Cependant, ce qui peut être en jeu au cours de la période est le développement d'une série de réseaux sociaux et de contextes complexes, conduisant au développement d'histoires de vie plus diverses et différenciées. Une fois que les communautés ont cessé d'être constituées par des expériences et des compréhensions partagées du monde, l'identité personnelle ne devrait plus être recherchée dans les affiliations de groupes plus larges, mais plutôt par la descendance, avec un grand besoin d'investissement pour réaligner les identités sociales des groupes en se connectant au monde ancestral. L'investissement dans les monuments funéraires est donc un moyen de fixer les défunts d'un groupe particulier dans le passé, en matérialisant un lieu très reconnaissable.

De cette façon, un langage à la fois commun, à la fois individualisé, commence à émerger sous la forme d'urnes funéraires très élaborées, où les différences régionales pourraient être utilisées pour délimiter les centres de pouvoir régionaux à travers différents styles de céramiques funéraires (Barreto 2009). Ces centres régionaux seraient identifiés par la construction et l'utilisation de monuments cérémoniels et leurs relations avec le monde des ancêtres.

La monumentalité rituelle change définitivement le caractère du paysage : l'investissement de main-d'œuvre nécessaire pour modifier le paysage n'est pas proprement dérivé de l'accroissement agroécologique, mais d'un capital symbolique lié à la connexion des

groupes avec les domaines ancestraux. C'est à ce moment que la constitution sociale des groupes de la région commence à se faire à travers la connexion des individus avec la place des ancêtres.

Dans ces structures monumentales, les morts ne deviennent plus simplement des individus enterrés que le groupe devrait oublier, mais ils font partie d'un corps social représenté par la masse d'urnes, les fragments de céramique, d'os, de roche, de bois et de terre, présents dans des espaces construits qui ont commencé à agir comme agents de transformation du paysage. Les activités de visites successives de ces monuments, parfois sur des centaines d'années, renforcent leur rôle dans la construction et l'entretien des structures sociales qui organisent ces groupes dans

la période qui précède l'impact de l'invasion européenne.

Nous ne faisons qu'effleurer la surface de la configuration de la culture mégalithique en Amazonie orientale, mais un cadre général et de bons indices sont sur la table. Plus de recherches sont nécessaires afin de fournir une bonne compréhension des processus culturels qui conduisent à l'émergence de la culture mégalithique dans la région et son lien avec des formations sociales plus complexes en Amazonie en général.

Texte traduit en français
par l'équipe éditoriale

De la pierre au dégraissant : granite, céramique et mégalithisme à Amapá (Brésil)

Marina DA SILVA COSTA

1. Introduction

Selon Denis Williams (2003), archéologue originaire du Guyana, l'introduction de roches broyées durant la fabrication de récipients en céramique précoloniaux de la région des Guyanes augmenterait le niveau de dureté de ces pièces. La présente recherche consiste en une expérimentation archéologique basée sur cette proposition d'une insertion intentionnelle de roches broyées dans la poterie précolombienne amazonienne (**Fig. 1**). Le choix de cette approche a été motivé par l'analyse de tessons de céramique originaires du site archéologique AP-CA-18, Calçoene (État d'Amapá, Brésil), une structure mégalithique suggérant un lien avec l'astronomie datant de 1000 BP (Saldanha & Cabral 2012). L'analyse en question a révélé la présence de granite réduit en poudre dans la pâte de la céramique précolombienne, en association avec des contextes funéraires secondaires. Ce contexte suggère une interrelation entre le passé amérindien et le granite.

Tout au long de cette expérimentation, des plaques et des colombins de céramique contenant du

granite réduit en poudre et du sable (groupe contrôle) ont été produits, et par la suite soumis à un test de dureté par le biais de l'échelle de Mohs.

2. Matériaux et méthodes

10 plaques et 10 colombins en céramique ont été confectionnés en ajoutant du granite et du sable à la pâte. Les 20 pièces ont été uniformisées en contrôlant le poids des matières premières à l'état sec – argile, granite moulu et sable fin. La proportion d'argile et de dégraissants a aussi été contrôlée en relation au poids.

Pour chaque plaque confectionnée, entre 8, 16, 24, 32, et 40 grammes de dégraissants granite/sable ont été ajoutés à 80 grammes d'argile sèche, ce qui représente respectivement 1, 20, 30, 40 et 50% de dégraissant minéral. Les colombins ont été confectionnés avec 20 grammes d'argile sèche chacun, auxquels ont été ajoutés 2, 4, 6, 8, et 10 grammes de granite/sable. Les pourcentages présentés ont suivi la proposition de La Salvia & Brochado (1989, p. 17),



Fig. 1 – Tessons recueillis sur le site archéologique AP-CA-18 – Rego Grande, Amapá, Brazil (Clichés : M. S. Costa, 2015).

lesquels ont classifié la pâte comme “plastique” ou “très plastique” selon la proportion de dégraissants ajoutée à l'argile : entre 25 et 50% de dégraissants, on considère la pâte plastique, alors qu'à 20% ou en dessous, elle devient très plastique.

Le granite ajouté à la pâte argileuse a été broyé à partir de morceaux de roche brute en utilisant un perceur en basalte ⁽¹⁾.

3. Résultats

Comme résultat de cette expérimentation, il a été observé à l'aide de l'échelle de Mohs que l'inclusion de “poudre de granite” dans les tessons de céramique augmente remarquablement leur dureté, et par conséquent démontre l'amélioration suggérée par Williams (Fig. 2).

La plasticité des colombins a été vérifiée pendant leur confection, en observant l'impact des dégraissants pour leur modelage : les colombins confectionnés avec un plus grand pourcentage de sable comme dégraissant n'ont pas maintenu leur forme circulaire, au contraire de ceux avec un pourcentage plus élevé de granite, qui ont obtenu une plasticité satisfaisante.

Le test de dureté a été réalisé après la cuisson des dix plaques en céramique. Selon Pomerol *et al.*, la “dureté des minéraux, qui mesure la résistance aux rayures, s'exprime généralement par une échelle dite de Mohs et comporte dix degrés de dureté croissante. Les dix minéraux de référence de l'échelle typique vont de 1 à 10 : talc, gypse, calcite, fluorite, apatite, orthoclase, quartz, topaze, corindon et diamant. (...)” (Pomerol *et al.* 2013, p. 515, ma traduction). Pour l'analyse de dureté de la céramique expérimentale, il a été observé le moment d'absence du trait blanc laissé à la superficie des plaques en céramique par les minéraux de l'échelle de Mohs, en ordre croissant.

Toutes les plaques contenant du sable comme dégraissant ont été facilement rayées par les minéraux 1 et 2, le talc et le gypse. Le trait blanc, lequel caractérise la non-incision à la surface, est apparu à partir de l'utilisation du minéral 3, la calcite, dans toutes les plaques contenant du sable.

Le test réalisé sur les plaques contenant les pourcentages moindres de granite, 10 et 20%, s'est montré similaire à celui réalisé sur les pièces avec du sable. Les autres plaques contenant du granite ajouté, cependant, ont eu leurs surfaces marquées par

(1) Cette technique consiste à frapper l'objet avec un choc “concentré” en fonction de la dureté des deux matériaux – du perceur et du bloc qui reçoit l'impact, provoquant une fissuration de ce dernier (Rodet & Alonso 2004).



Fig. 2 – Une expérience archéologique a été réalisée, destinée à fabriquer des plaques de céramique et des cols en ajoutant du granite broyé comme inclusions. L'intrusion de “poussière de granite” dans les pièces céramiques augmente sensiblement la dureté de la céramique (Clichés : M. S. Costa, 2015).

l'incision et par l'absence du trait blanc caractéristique à partir du 4^e degré de l'échelle (minéral fluorite), ce qui corrobore la proposition de Williams. Ce résultat suggère une réponse positive à la question initiale de l'expérimentation, mais exige des analyses plus approfondies pour arriver à une conclusion définitive.

4. Conclusion

La présente recherche se poursuivra dans le cadre d'un projet de mémoire de Master où des tests d'archéométrie et des analyses de lames pétrographiques issues de tessons précoloniaux seront réalisés, afin d'étudier une possible symbolique liée aux diverses utilisations du granite par les anciens habitants de la région. À la lecture des mythes des peuples autochtones brésiliens et des études ethnographiques, le passé amazonien suggère l'existence

d'une réalité où espace, mort, vie, et granite sont intrinsèquement liés.

La proposition d'une expérimentation avec des "tessons de pierres" a été d'observer une possibilité de développement dans la poterie précoloniale amazonienne, selon la bibliographie. En finalisant ce travail, au vu du contexte général, on note que ces céramiques, enterrées au pied de grands blocs de granite et conservant des ossements millénaires, peuvent représenter plus qu'une simple amélioration technique dans l'art de produire la céramique. Au travers d'autres formes d'analyse céramique à partir des savoirs de l'ethnogéologie (Ward *et al.* 2014) et des cosmologies amérindiennes, la recherche continue actuellement sur le site mégalithique.

Texte traduit en français
par l'équipe éditoriale

9

Catherine PERLÈS, Lautaro NÚÑEZ

Mégalithisme non funéraire chez des chasseurs-cueilleurs et des pasteurs non sédentaires : Tulán-52 et Tulán-54 (désert de l'Atacama, Chili)

Résumé : Les deux centres cérémoniels de Tulán-52 et Tulán-54, au cœur de l'un des déserts les plus arides du monde, constituent un exemple sans équivalent dans l'aire andine. Tulán-52, qui date de l'Archaique récent, représente en effet un cas unique dans cette aire d'un centre cérémoniel mégalithique érigé par des communautés de chasseurs-collecteurs non sédentaires. Il se présente comme un prototype de Tulán-54, d'un millénaire plus récent. Daté de la phase ancienne de la période Formative, Tulán-54 atteste le développement de l'élevage de camélidés et de l'horticulture. Ce centre cérémoniel est lui aussi unique sur le plan architectural avec son enceinte mégalithique centrale semi-enterrée, cloisonnée par des murs de partition convergeant vers une cellule centrale et ses sépultures de nouveau-nés accompagnés de riches offrandes. Les données provenant des habitats et des inhumations ne corroborent pas l'idée d'un monumentalisme associé à des sociétés stratifiées où les élites rituelles accapameraient les richesses. Elles conduisent au contraire à se tourner vers d'autres formes anciennes de monumentalisme non funéraire, mégalithique ou non, datant du début du processus de néolithisation, et dans lesquelles les élites seraient organisées de façon corporative, sans accumulation personnelle de richesse.

Mots-clefs : *Atacama, Chili, Archaique récent, Formatif, centres cérémoniels, chasseurs-cueilleurs*

Le monde andin est connu pour l'émergence précoce de structures, voire de centres cérémoniels parfois très impressionnants. Les plus anciens remontent à la période précéramique et datent de l'Archaique tardif, entre 3000 et 1800 avant notre ère. Ils sont associés, selon les régions, à des groupes mobiles de chasseurs-cueilleurs (Aldenderfer 1990) ou aux premières communautés agropastorales (Haas &

Creamer 2006). Au cours de la période suivante, dite Formative (1800-200 BC), ces centres cérémoniels se développent et prennent des formes de plus en plus monumentales, avec des tertres (les "*mounds*"), des plateformes surélevées, des cours ("*plazas*") (Hastorf 2008 ; Ikehara & Shibata 2005 ; Janusek 2004 ; Lavallée 1995 ; Pozorski & Pozorski 2008 ; Oliver, ce volume).

Ce n'est pas de ces monuments péruviens et boliviens dont nous allons discuter ici, mais d'un monumentalisme ignoré, sans antécédents ni lendemains connus, et qui s'est développé au nord du Chili entre 3000 et 500 BC, au bord d'un petit canyon du sud du Salar de Atacama, la quebrada de Tulán (Fig. 1). Les deux sites concernés, Tulán-52 et Tulán-54, qui datent respectivement de l'Archaïque récent et du Formatif ancien, sont peut-être moins

spectaculaires que certains sites du Pérou ou de Bolivie, mais ils constituent une "tradition" ⁽¹⁾, totalement originale. Ils représentent en effet, pour ces périodes anciennes des Andes, les seuls sites mégalithiques, même si l'échelle de ce "mégalthisme" reste modeste. En outre le plus ancien, Tulán-52, constitue un exemple très rare de mégalthisme chez les chasseurs-cueilleurs non sédentaires.

(1) Il est certes difficile de parler de "tradition" avec deux sites seulement. Mais les étroites analogies entre Tulán-52 et Tulán-54, malgré le millénaire qui les sépare, permettent d'envisager l'existence de sites chronologiquement intermédiaires et qu'il resterait à découvrir.



Fig. 1 – Localisation des sites de Tulán au Chili.

1. Un environnement très aride

Autre particularité des sites de la quebrada de Tulán, ils se situent dans une région très aride et qui connaissait, lors de l'érection de Tulán-52, un épisode

d'assèchement marqué. La quebrada de Tulán (**Fig. 2**) est située entre le Salar de Atacama, à 2 500 m d'altitude, et la Haute Puna, vers 4 150 m, elle-même surplombée par les sommets andins. De ca 7000 BC à ca 2500 BC, une période d'instabilité et de détérioration



Fig. 2 – La quebrada de Tulán vue depuis Tulán-54. Au loin, le Salar de Atacama (Cliché : C. Perlès).



Fig. 3 – Vue partielle de Tulán-52 dans son environnement aride. Au loin, les sommets andins (Cliché : C. Perlès).

<i>Stratigraphie</i>	<i>Référence</i>	<i>Date BP</i>	<i>Date cal. BC, 1 sigma</i>
Intérieur, partie sup. du remplissage	Beta 198837	3860 ± 60	2335 ± 96
Intérieur, partie moyenne du remplissage	Beta 198838	4220 ± 70	2789 ± 100
Intérieur, partie inf. du remplissage	N-2488	4270 ± 80	2866 ± 132
Intérieur, partie sup. du remplissage	N-2487	4340 ± 100	3051 ± 159
Intérieur, partie inf. du remplissage	Beta 198840	4390 ± 70	3097 ± 146
Extérieur, début de l'occupation	Beta 210511	4580 ± 90	3307 ± 167

Fig. 4 – Tableau des dates radiocarbones de Tulán-52. Calibration CalPal en ligne.

ration climatique (Grosjean *et al.* 2007) provoque l'abandon de nombreux sites précédemment occupés (Núñez & Santoro 2011 ; Núñez *et al.* 2013). Ceci conduit les groupes de chasseurs-cueilleurs demeurés sur place ⁽²⁾ à exploiter les rares zones refuges pour la faune et la flore : d'une part, des oasis aux sources pérennes le long du Salar de Atacama et le fond des ravines de la pré-Puna (les "quebradas"), d'autre part, certains lacs de la Haute Puna (ou Altiplano), devenus des zones marécageuses où pouvaient paître les vigognes (*Vicugna vicugna*) et les guanacos (*Lama guanicoe*). C'est le cas notamment de la Laguna Miscanti, qui surplombe la quebrada de Tulán à 4 120 m d'altitude (Núñez *et al.* 2018). Pendant l'Archaique récent, quand fut érigé Tulán-52, l'économie reposait sur la chasse aux camélidés sauvages, la capture de rongeurs (chinchillas, viscachas, *Ctenomys* sp.) et d'oiseaux (passereaux, colombes, exceptionnellement flamands roses) ainsi que la collecte de graines et de fruits tels que le *chanar* (*Goeffroea decorticans*), le caroubier blanc (*Prosopis alba*) et des cucurbitacées (De Souza *et al.* 2010).

Des établissements de l'Archaique tardif, considérés comme semi-sédentaires, ont été fouillés au nord du Salar de Atacama, notamment dans les quebradas de Vilama (Agüero & Uribe 2011) et de Puripica (Núñez *et al.* 1999, 2010). Ils sont situés entre 2 000 et 3 000 m d'altitude et consistent en constructions circulaires ou subcirculaires sur des fondations de blocs de pierres. Une décroissance de la taille moyenne des grands camélidés (guanacos ou lamas) et uniquement de ceux-ci, une plus grande variabilité de leur taille ainsi qu'un ossement pathologique à Puripica 1 indiquent la présence d'animaux captifs et témoignent des premières phases de domestication des camélidés (Cartajena 2013). Des contacts à très longue distance sont attestés par la présence dans les sites d'éléments exogènes tels que l'obsidienne, en provenance de la Haute Puna d'Argentine, et des coquillages marins provenant de la côte Pacifique (*Oliva peruviana*, *Pecten purpuratus*).

2. Tulán-52

Ce n'est néanmoins pas dans ces écorefuges que fut érigé le site précéramique de Tulán-52, mais au-

dessus de l'un d'eux, sur le reg désertique en bordure de la quebrada de Tulán, à 2 970 m d'altitude (Fig. 3). La base des constructions repose sur un niveau d'occupation daté entre 3400 et 3200 BC (Fig. 4) et précédant de peu les premières constructions. Initialement interprété comme un établissement semi-sédentaire pour des chasseurs-cueilleurs disposant de ressources abondantes autour de la quebrada de Tulán (De Souza *et al.* 2010), il fut récemment réinterprété comme un prototype ancien de centre cérémoniel (les "templetes") (Núñez & Perlès 2018).

Le site se présentait sous forme d'un monticule bas, de 1,3 m de haut, couvert de restes de foyers érodés. Les sondages réalisés en périphérie de ce monticule montrent que l'extension du site était limitée et que le "templete" n'était entouré d'aucune structure domestique.

Les fouilles (90 m²), principalement conduites entre la fin des années soixante-dix et 1985 (De Souza *et al.* 2010), ont révélé des structures semi-enterrées agglomérées, faites de dalles verticales atteignant 1,5 m de hauteur, parfois taillées pour mieux s'ajuster entre elles, et surmontées de dalles horizontales (Fig. 5 et 6). Les cellules ainsi délimitées étaient très petites : leur diamètre varie de 1,4 à 2 m seulement, loin des dimensions des structures d'habitation de l'époque. Plusieurs niches avec piliers et linteaux étaient incorporées dans les murs, un élément classique des constructions cérémonielles andines de l'Archaique récent et du Formatif ancien (Núñez *et al.* 2005, p. 309). Au pied de l'une d'entre elles, une dépression contenait un bloc avec des incisions linéaires.

L'ensemble du monument a été progressivement recouvert par d'épais dépôts résultant d'intenses activités de préparation et consommation de nourriture, dont témoignent les nombreux mortiers, certains au moins, semble-t-il, intentionnellement fracturés. Ces dépôts contenaient de nombreux ossements de camélidés sauvages. Compte tenu de la dimension des découpes, on peut évoquer des festins collectifs. En outre, le site était le lieu de production d'armatures en tuf siliceux local et en obsidienne exogène, de travail des colorants, et surtout de

(2) On considère que le développement d'établissements sédentaires ou semi-sédentaires sur la côte pendant cette période, exploitant les ressources marines, est lié au déplacement de groupes de chasseurs-collecteurs de l'intérieur, échappant à ce milieu trop aride (Núñez *et al.* 1999, 2010).

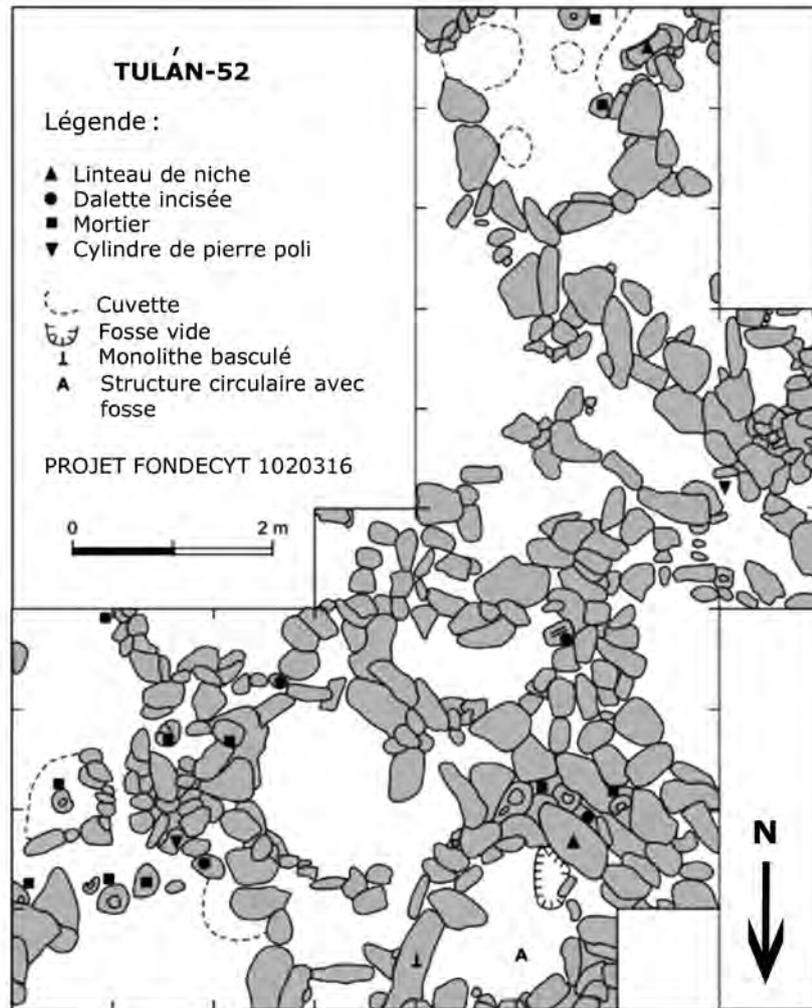


Fig. 5 – Plan des fouilles de Tulán-52 (d'après De Souza *et al.* 2010).



Fig. 6 – a. Vue de deux cellules de Tulán-52 ; b. Détail du mur de la cellule nord-ouest (Clichés : L. Núñez).

production de très nombreuses perles en coquille du Pacifique (*Olivia peruviana* et *Pecten purpuratus*), en pierre et parfois en minerais de cuivre (De Souza *et al.* 2010). Lorsque le site fut abandonné, vers 2800 ou 2300 BC ⁽³⁾, c'est-à-dire après plusieurs centaines d'années de fréquentation, il était pratiquement totalement camouflé par ces dépôts. Sans doute fut-il également intentionnellement comblé par des dépôts extérieurs, comme le suggère une inversion stratigraphique dans les datations radiocarbone. Ainsi, s'il avait jamais possédé un caractère ostentatoire, celui-ci avait été complètement oublié.

Des restes de courge domestiquée (*Lagenaria* sp.) ont été mis au jour dans les dépôts les plus récents, et font écho aux premiers indices de domestication des lamas. En d'autres termes, Tulán-52 témoigne, de même que les centres cérémoniels des chasseurs-cueilleurs du Proche-Orient, du Japon ou du sud-est des États-Unis, de pratiques rituelles liées à des centres cérémoniels qui, loin d'en être l'aboutissement, fondent le processus de néolithisation (Pozorski & Pozorski 1990 ; Kuijt 2002 ; Kuijt & Goring-Morris 2002 ; Yerkes 2002 ; Sassaman 2004 ; Pearson 2007 ; Cohen 2011 ; Schmidt 2012 ; Hadad 2014 ; Stordeur 2015).

3. Tulán-54

Tulán-54 est situé à 1 km en aval de Tulán-52, également sur le rebord de la quebrada. Plus récentes d'un millénaire, les occupations initiales du site sont datées par le radiocarbone entre 1300 et 1100 cal BC. La principale structure cérémonielle fut érigée une centaine d'années plus tard, et le site fut abandonné entre 460 et 420 cal BC (voir liste des dates dans Núñez *et al.* 2016, 2017). Le climat était alors redevenu plus humide, permettant une diversification des zones exploitées en dehors des écorefuges (Grosjean *et al.* 2007 ; Núñez & Santoro 2011). La domestication des lamas était alors achevée (Cartajena *et al.* 2007), mais l'essentiel de la viande consommée provenait encore de la chasse à la vigogne, le lama servant au transport caravanier. L'horticulture était pratiquée dans le fond des quebradas, où l'on cultivait du maïs (*Zea mays*), du quinoa (*Chenopodium quino*), de l'oca (*Oxalis tuberosum*), des piments

(*Capsicum* sp.) et des cucurbitacées (*Cucurbita* sp.). Mais les restes de plantes domestiques sont rares. Comme pour la viande, les ressources sauvages restaient importantes et conduisaient les groupes humains, au moins pour partie, à des déplacements réguliers.

La céramique est désormais présente sous forme de vases de service, de vases de cuisson et de pipes qui indiquent des relations avec les plaines du nord-ouest de l'Argentine. L'industrie lithique est dominée par les microperçoirs associés à une intense production de perles, comme à Tulán-52. Des lames en roches siliceuses et des éléments en obsidienne témoignent respectivement de contacts avec l'est (80-100 km) et avec la Haute Puna de l'Atacama et d'Argentine à l'ouest.

Tulán-54 se compose d'une structure centrale principale (le "temple"), de structures cérémonielles annexes et de structures techniques (Fig. 7 et 8). Comme Tulán-52, le site est totalement recouvert par l'accumulation de restes de festins et d'activités techniques qui y ont pris place sur plusieurs centaines d'années. Quelques sépultures, sans dépôts funéraires, ont également été mises au jour récemment autour du "temple", à la suite de prospections géophysiques et de sondages (Núñez *et al.* 2016, 2017). Toutefois, il existait également un véritable cimetière (Tulán-58)

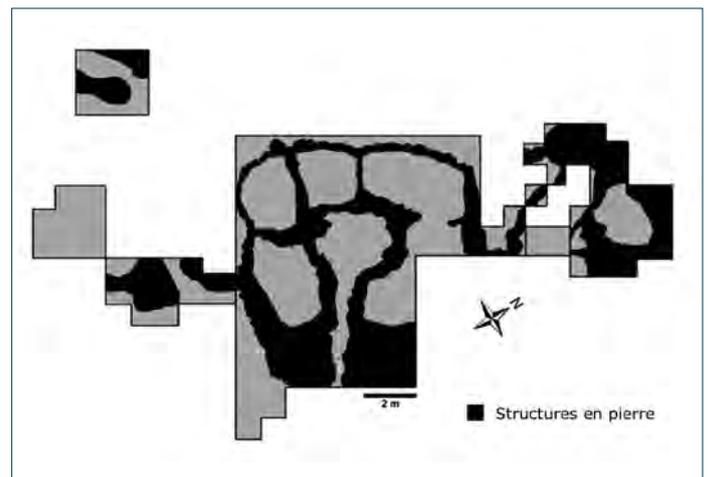


Fig. 7 – Plan des structures en pierre de Tulán-54 (d'après Núñez *et al.* 2016).

(3) Quatre des cinq dates venant du remplissage de la structure se situent entre ca 3100 et ca 2750 cal BC. Une seule indique une fréquentation plus récente, entre 2450 et 2250 cal BC.



Fig. 8 – Structure annexe du centre cérémoniel de Tulán-54 (Cliché : C. Perlès).



Fig. 9 – Vue de la structure principale de Tulán-54 et indication de l'emplacement de deux sépultures de nouveau-nés ayant livré respectivement l'une, un des deux pectoraux en or (flèche noire) (a) et l'autre, une tête de condor en bois plaquée d'or et sertie de turquoise (flèche blanche) (b) (d'après Núñez & Perlès 2018).

à une cinquantaine de mètres, lui-même très éloigné de tout site d'habitat. La position d'inhumation des adultes et des nouveau-nés témoigne d'un mélange de traditions de l'Archaique récent et du Formatif ancien, correspondant vraisemblablement à des groupes originaires de différents secteurs de la région de Tulán ou du Salar de Atacama (Núñez *et al.* 2006a, p. 107). Aucun dépôt funéraire exceptionnel, comparable à ce qui a été trouvé dans le “*templete*”, n'y a été mis au jour.

Beaucoup plus vaste (8 000 m²), plus complexe et plus tardif que Tulán-52, Tulán-54 présente néanmoins un certain nombre de caractéristiques architectoniques similaires, même si le caractère mégalithique de la construction est moins prévalent. La structure centrale couvre une superficie de plus de 100 mètres carrés. Elle consiste en une enceinte semi-enterrée dont le périmètre interne est constitué d'un mur de dalles verticales interrompu par des niches avec piliers et linteaux, le tout étant surmonté de plusieurs assises de dalles horizontales.

L'intérieur de l'enceinte a été partitionné par des murs de refend, délimitant une cellule centrale ovale à laquelle on accédait par une rampe dans un corridor étroit qui en limitait l'accès. Cinq cellules périphériques l'entouraient. Dans la cellule centrale et auprès du mur d'enceinte, 27 inhumations de nouveau-nés, en majorité âgés de 6 à 12 mois, ont été déposées dans de petites fosses, pour la plupart recouvertes de blocs de pierre et ensuite remblayées. Tous les enfants reposaient sur le côté droit. La majorité des sépultures contenait des dépôts funéraires, tels des colliers de perles et des meules, dont l'une a livré de l'amidon de *Anadenanthera* sp., un genre connu pour ses propriétés psychotropes (McRostie 2013, cité dans Núñez *et al.* 2017). Certains dépôts funéraires étaient exceptionnels, notamment dans la cellule centrale : deux vases de pierre gravés et intentionnellement perforés, et deux pendentifs en or (Fig. 9). Deux autres enfants étaient accompagnés respectivement d'un escargot provenant d'Amazonie et d'une tête de condor en bois plaquée d'or. On ignore si les nouveau-nés sont morts de mort naturelle ou s'ils ont été sacrifiés, mais cette dernière hypothèse paraît probable. À proximité des sépultures se trouvaient des foyers, certains soigneusement construits avec des fragments de meules. Quelques blocs insérés dans les murs étaient gravés ou peints, dans un style proche de celui qui se développe, à la même époque, sur les parois rocheuses des quebradas (Núñez *et al.* 2006b).

Après l'aménagement de l'enceinte cérémonielle et des sépultures, interprétées comme dépôts de fondation, l'intérieur et l'extérieur de la structure ont été comblés par une succession de lentilles cendreuses mêlées de restes osseux, lithiques et céramiques, jusqu'à former, comme à Tulán-52, un monticule couvrant l'ensemble du monument. Ces dépôts correspondent apparemment à la fois à des activités qui auraient pris place à l'intérieur des cellules du “*templete*”, et à un comblement intentionnel par les restes des activités qui se tenaient à l'extérieur (Núñez *et al.* 2017). Les données faunistiques indiquent la présence de vigognes et guanacos sauvages, ainsi que de lamas domestiques. La très forte représentation de camélidés nouveau-nés (35%) dans le remplissage de l'intérieur de l'enceinte, nettement plus élevée que dans les dépôts extérieurs (Cartajena *et al.* 2007), évoque bien évidemment les sépultures de nouveau-nés, tandis que la sélection des unités anatomiques, en faveur de la tête, du pelvis et des extrémités paraît relever de codes symboliques.

De même que Tulán-52, Tulán-54 connut une fréquentation intense, particulièrement concentrée sur deux siècles (Núñez *et al.* 2017, fig. 3). Lorsqu'il fut abandonné, il était pratiquement masqué et son caractère monumental indécélable. Pourtant, les membres de la communauté proche de Peine continuent à y faire référence comme le lieu où festoyaient les ancêtres (*ibid.*, p. 913).

4. Tulán-52 et Tulán-54 dans le cadre des “sociétés mégalithiques”

Les deux ensembles de Tulán-52 et Tulán-54 constituent une forme particulière de ce que l'on désigne diversement, selon les contextes et les interprétations proposées, comme “centre cérémoniel”, “bâtiment civique”, “bâtiment communautaire”, “monument religieux” ou “temple”. Au contraire de la plupart de ces monuments, tous deux, cependant, sont situés à l'écart des sites d'habitat – mais pas de sites d'art rupestre – et doivent de ce fait être considérés comme des sites d'agrégation, où se retrouvaient, à l'occasion de cérémonies, des groupes vivants dispersés dans la région (Pearson 2007, p. 379 ; Artusson *et al.* 2016).

Le plus ancien, Tulán-52, fut érigé au tout début du processus de néolithisation, le plus récent, Tulán-54, à un moment où la domestication des camélidés et de

certaines plantes était pleinement accomplie. Ni l'un ni l'autre, au demeurant, ne repose sur une économie que l'on pourrait qualifier de purement pastorale ou agropastorale, puisque les ressources alimentaires restent principalement d'origine sauvage. En outre, ni l'un ni l'autre de ces centres n'a été érigé par des communautés pleinement sédentaires. L'érection de ces monuments a dû nécessiter, comme dans tous les autres centres de néolithisation où furent érigés bâtiments communautaires, bâtiments civiques ou centres cérémoniels, des forces de contrôle, voire de coercition, pour organiser le travail collectif et ce, d'autant plus que ces groupes ne sont pas sédentaires (Kuijt 2002 ; Carballo *et al.* 2014 ; Hadad 2014, 2019 ; Stordeur 2014 ; Laporte *et al.* 2020).

Ainsi Tulán-54, et plus encore Tulán-52 s'écartent nettement des modèles socio-économiques proposés, sur la base de données ethnographiques et archéologiques, pour les "sociétés mégalithiques" (Gallay 2006) ou "sociétés à mégalithes" (Jeunesse 2016). En effet, différentes synthèses sur les sociétés à mégalithes d'hier et d'aujourd'hui (Testart 2005, 2012, 2014 ; Gallay 2006, 2016 ; Jeunesse 2016) mettent en exergue une économie agropastorale sédentaire avec production de surplus, accumulation de richesses et recherche d'ostentation. Ces sociétés sont classiquement décrites comme des sociétés stratifiées ou hiérarchisées, dans lesquelles des élites, sous couvert de pouvoir rituel et grâce aux réseaux de dépendants qu'ils mettent en place, contrôlèrent les échanges à longue distance et s'approprièrent richesses et biens de prestige (Testart 1982, 2012 ; Price & Brown 1985 ; Feinman 1995 ; Hayden 1995, 2018 ; Price & Feinman 1995 ; Blanton *et al.* 1996 ; Trubitt 2000). Les études récentes à ce sujet insistent fortement sur le caractère ostentatoire des constructions mégalithiques (ou monumentales), expression de la richesse de certains individus, reflet des stratégies d'acquisition de pouvoir et de prestige, signe d'inégalités profondes dans la société (Testart 2014 ; Artusson *et al.* 2016 ; Jeunesse 2016). Pour certains, la seule présence de monuments impliquant la mise en œuvre et la coordination d'un travail collectif suffit à attester "*a system of obligated surplus production and labor*" au profit des élites, même si l'inégalité des richesses n'apparaît pas de façon flagrante dans les données archéologiques (Artusson *et al.* 2016). On a pu également voir, dans la construction des monuments mégalithiques, l'œuvre de "sociétés à secret", ces dernières étant fréquemment associées à l'érection de mégalithes

ou de bâtiments monumentaux (Hayden 2018). Les stratégies mises en œuvre par les grands initiés de ces sociétés illustrent très clairement l'un des mécanismes par lesquels la manipulation du pouvoir rituel peut conduire à l'enrichissement personnel.

5. Tulán-52 et Tulán-54 ne sont pas des exceptions : le monumentalisme dans les sociétés non agropastorales

Face à cette apparente anomalie, il y a plusieurs options. On peut tout d'abord réfuter le caractère "mégalithique" de ces monuments. C'est incontestablement possible, car les dalles ne sont pas de grandes dimensions. Bruno Boulestin (2016, p. 79) considère que l'on ne peut parler de "mégalithisme" qu'avec le transport de blocs de plus d'une tonne et demie ou deux tonnes, ce qui n'est pas le cas à Tulán. Mais il utilise également un second critère : le fait que le travail ne puisse être effectué par une unité domestique. Or on conçoit difficilement que Tulán-52 et Tulán-54 aient pu être creusés et construits par une seule famille, même élargie. En outre, les dalles ont délibérément été choisies de plus grandes dimensions que les blocs intégrés dans les habitats. Quelle que soit l'appellation qu'on lui donne, il faut rendre compte de ce monumentalisme dans des sociétés non sédentaires, dont l'économie repose encore essentiellement sur l'exploitation de ressources sauvages. On pourrait alternativement douter de ce dernier point, mais ce serait aller à l'encontre des données archéobotaniques et archéozoologiques. De surcroît, nous le verrons, Tulán-52 et Tulán-54 ne sont pas uniques à cet égard. Il en est de même pour la non-sédentarité de ces groupes : là encore, sauf à envisager la découverte de sites d'occupation pérenne (ce qui paraît peu probable dans le cadre d'une économie de chasse-collecte ou de pastoralisme mixte), l'hypothèse ne cadre pas avec les données de fouille.

Il apparaît donc plus pertinent d'accepter d'élargir l'éventail des contextes socio-économiques dans lesquels peuvent se manifester des formes de mégalithisme, ou, plus généralement, de monumentalisme. Considérant le mégalithisme comme une forme parmi d'autres de monumentalisme, nous les envisagerons ensemble dans les discussions qui suivent. Les recherches des dernières décennies ont révélé que, dans plusieurs régions du monde, de profondes transformations sociales et idéologiques ont précédé

la domestication des plantes et des animaux, ou, en tout état de cause, l'adoption d'une économie pleinement agropastorale. En attestent l'apparition d'aires rituelles collectives, parfois mégalithiques, dans le Jōmon (Kobayashi 2004 ; Kaner 2007 ; Pearson 2007) ou le sud du Pérou (Aldenderfer 1990), les architectures cérémonielles des pêcheurs de l'Archaïque récent de la côte nord du Pérou (Pozorski & Pozorski 1990 ; Vega-Centeno & Lafosse 2008), du Woodland ancien (Yerkes 2002), du Hopewell (Wright 2014), ainsi que les bâtiments collectifs ou "sanctuaires", plus ou moins mégalithiques selon les cas, du Néolithique précéramique A au Proche-Orient (Kenyon 1957 ; Schmidt 2012 ; Stordeur 2015 ; Hadad 2019). Trop longtemps ignoré, le monumentalisme est en réalité un phénomène récurrent chez des chasseurs-cueilleurs.

Il s'agit là, il est vrai, de chasseurs-cueilleurs ou pêcheurs "complexes" (Price & Brown 1985) ou "affluents" (Koyama & Thomas 1981), pour la plupart sédentaires, contrairement aux communautés de chasseurs-cueilleurs et de pasteurs de Tulán. Il existe néanmoins des exemples, plus rares, de monuments érigés par des chasseurs-cueilleurs non sédentaires. Tulán-52 est sans doute unique par son architecture de pierre, mais on peut évoquer les sites du précéramique final de la tradition Piruru dans les Andes centrales (Bonnier & Rozenberg 1988) et les tertres monumentaux de l'Archaïque moyen du sud-est des États-Unis, qui représentent des investissements collectifs encore plus considérables (Saunders *et al.* 2005 ; Sassaman 2004 ; Gibson 2006).

Les constructions "communautaires" ou "cérémonielles" de ces sociétés de chasseurs-cueilleurs prennent des formes diverses selon les régions et peuvent atteindre des dimensions impressionnantes. La forme circulaire est fréquente dans les monuments les plus anciens, de même, lorsqu'il ne s'agit pas de tertres, que leur caractère semi-enterré, choix qui augmentait considérablement la charge de travail en comparaison d'un monument bâti de plain-pied (Hadad 2019). De même que Tulán-52 et Tulán-54, certains monuments ont été rituellement "condamnés", brisés, détruits par le feu ou enfouis sous ce que l'on appelle des "sédiments archéologiques", mais que Price et Bar-Yosef ont qualifié de "village garbage" (Price & Bar-Yosef 2012, p. 157) ! C'est le cas pour les bâtiments cérémoniels du PPNA au Levant (Schmidt 2012 ; Stordeur 2015). Dans les Andes, les bâtiments

cérémoniels des Chiripa du sud-Pérou étaient rituellement enterrés sous des couches de terre, semble-t-il à chaque génération (Janusek 2004). Ces rituels de condamnation pouvaient requérir un travail collectif aussi important que leur construction (Hadad 2019), et oblitéraient, comme à Tulán, le monument passé.

6. Monumentalisme funéraire et monumentalisme non funéraire : quelles sociétés ?

Il est donc incontestable que le mégalithisme ou, de façon plus générale, le monumentalisme ne sont l'apanage ni de sociétés agropastorales ni de sociétés sédentaires (Jeunesse 2016). Or tous les exemples cités à l'appui de cette proposition présentent des traits communs : ils représentent tous une phase ancienne du monumentalisme dans leur aire culturelle. En second lieu, il s'agit d'un monumentalisme non funéraire, même si des sacrifices humains y sont parfois associés, comme à Tulán-54. Corrélativement, il s'agit d'un monumentalisme communautaire, et non d'un monumentalisme lié à une lignée ou destiné à quelques individus. Enfin, les sociétés où on les trouve ne présentent pas de signes clairs d'accumulation différentielle des richesses.

On peut donc avoir recours à des modèles alternatifs, déjà proposés pour ces régions du monde où le monumentalisme ancien ne s'accompagnait pas de différence de richesse entre les individus perceptible au travers des habitations ou des sépultures : le Proche-Orient (Kuijt & Goring-Morris 2002 ; Asouti 2006 ; Hadad 2014), le Jōmon ancien (Pearson 2007), le Mississippi (Sassaman 2004), le Hopewell (Yerkes 2002), les sociétés de l'Archaïque tardif de la côte nord du Pérou (Pozorski & Pozorski 1990). Selon ces modèles, les élites rituelles fonctionneraient non pas sur des stratégies de réseaux ("*network strategies*"), mais selon une stratégie corporatiste ("*corporate strategy*") (Blanton *et al.* 1996 ; Feinman 2000, 2011), ou ce que Colin Renfrew qualifiait de "*group-oriented chieftdom*" par opposition aux "*individualizing chieftdom*" (Renfrew 1974, p. 74-79, 83-84). Dans cette stratégie de pouvoir, qui serait précisément caractérisée par la présence d'espace rituels collectifs – par opposition aux sépultures individuelles ou lignagères ostentatoires – le pouvoir serait réparti sur plusieurs segments de la société et ne conduirait pas à l'accumulation individuelle de richesses (Feinman 1995, 2013, p. 46-47, 2016, p. 7).

A priori, Tulán-52 et peut-être également Tulán-54 correspondraient à ce mode corporatiste d'organisation des élites, puisqu'aucune différence de richesse n'a été documentée à ce jour au travers des sépultures ou des habitations. Au demeurant, nous n'excluons pas non plus une évolution du contexte sociopolitique entre Tulán-52 et Tulán-54 et un basculement des élites rituelles d'un mode d'organisation corporatiste vers un mode "en réseau", basculement potentiellement favorisé par le développement des échanges.

7. Conclusion

Les deux exemples apparemment isolés que nous venons de présenter s'inscrivent donc dans un ensemble plus large de monuments, mégalithiques ou non : comme d'autres, ils confirment que des centres cérémoniels, parfois mégalithiques, ont été érigés par des communautés de chasseurs-cueilleurs ou de pasteurs non sédentaires. Plus encore, ils incitent à mettre en exergue un monumentalisme non funéraire dans des sociétés dont l'économie n'est pas pleinement agropastorale. Ils permettent d'avancer, comme l'avait suggéré Colin Renfrew il y a longtemps déjà, que le monumentalisme/mégalithisme non funéraire et le monumentalisme/mégalithisme funéraire (sépultures collectives exceptées) constituent deux expressions opposées, voire antagonistes, du monumentalisme parce qu'ils sont le fait de deux pôles opposés de répartition du pouvoir. En d'autres termes, que le

monumentalisme ou mégalithisme n'est pas nécessairement le fait de "*ploutocraties ostentatoires*" (Testart 2012, p. 4) ou de "*signes d'inégalités très importantes affectant la société*" (Gallay 2016, p. 47), mais qu'il dut également être l'expression, peut-être temporaire, d'une stratégie de pouvoir corporatiste des élites rituelles.

Au demeurant, le débat n'est pas clos : Brian Hayden, par exemple, interprète plusieurs des sites que nous venons de mentionner, y compris Tulán-52 et Tulán-54, comme l'œuvre de sociétés à secret (Hayden 2018). De même, face au développement précoce du monumentalisme, la question de l'organisation sociopolitique des communautés anciennes et la nature des élites a agité les spécialistes du monde andin depuis des décennies, sans qu'un consensus ne se dégage (i.e. Siveroni 2001 ; Pozorski & Pozorski 1990 ; Haas & Creamer 2006). La réponse, s'il peut y en avoir, ne viendra sans doute pas des centres cérémoniels eux-mêmes. Elle viendra d'une meilleure connaissance de tous les autres types de sites qui leur sont associés – haltes de chasse, habitats, cimetières, carrières, bergeries – permettant de mieux appréhender l'organisation socio-économique de ces sociétés. Mais l'archéologie, pour aborder ces domaines à partir des vestiges matériels, a besoin de référentiels historiques ou contemporains. Or, de quels référentiels pourrons-nous jamais disposer pour des sociétés en cours de néolithisation ?

Partie II : Mégalithes en Amériques

Auteurs

João DARCY de MOURA SALDANHA

Associated Researcher

Nucleo de Pesquisas Arqueológicas (CHAIA) et IPEA

Universidade de Évora, Portugal

jodanha@gmail.com

Luc LAPORTE

Directeur de Recherche au CNRS

UMR 6566 CNRS - CReAAH

Centre de Recherche en Archéologie

Archéosciences Histoire

Campus Beaulieu - Bât 24 - 25

263 avenue du Général Leclerc - CS 74205

35042 Rennes Cedex, France

luc.laporte@univ-rennes1.fr

Lautaro NÚÑEZ

Professor

Instituto de Arqueología - Antropología y Museo

Universidad Católica del Norte

San Pedro de Atacama, Chile

lautaro.nunez@hotmail.com

José R. OLIVER

Reader in Latin American Archaeology

Institute of Archaeology

University College London

31-34 Gordon Sq.

London WCH 0PY, UK

j.oliver@ucl.ac.uk

Catherine PERLÈS

Professeur émérite

Université Paris Nanterre, CNRS, UMR 7055,

Préhistoire et Technologie

MAE, 21 allée de l'Université

92023 Nanterre Cedex, France

catherine.perles@cnrs.fr

Marina da SILVA COSTA

MA student in archaeology

Federal University of Minas Gerais

Av. Antônio Carlos

6627, Pampulha - Belo Horizonte, Brazil

marinacosta@ufmg.br

Partie II : Mégalithes en Amériques

Bibliographie

A Acero Díaz 2013 : ACERO DÍAZ (D. V.), *Estuaria de la Salina de Mongua. Una puesta para la preservación y valoración del patrimonio arqueológico del Municipio de Mongua*. Tunja: Museo Arqueológico de Tunja-Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia, 2013 (https://www.academia.edu/36222521/Estuaria_de_la_salina_de_Mongua_Una_apuesta_para_la_preservaci%C3%B3n_y_valoraci%C3%B3n_del_patrimonio_arqueol%C3%B3gico_del_municipio_de_Mongua).

Acevedo Gómez *et al.* 2018 : ACEVEDO GÓMEZ (N.), WEBER SCHARFF (M.), GARCÍA-CASCO (A.), SÁENZ-SAMPER (J.), Placas Aladas de las Sociedades Nahuange y Tairona (100-1600 DC), Sierra Nevada de Santa Marta, Colombia: Materia Prima y Áreas de Procedencia, *Latin American Antiquity*, 29 (4), 2018, p. 774-792.

Aguado *ca.* 1581 [1916] : AGUADO (F. P. de), *Historia de Santa Marta y Nuevo Reino de Granada, Vol. 1. Prologue by Jerónimo Bécker*. Madrid: Publicaciones de la Real Academia de la Historia. Imprenta de Jaime Ratés, *ca.* 1581 [1916].

Agüero & Uribe 2011 : AGÜERO (C.), URIBE (M.), Las sociedades Formativas de San Pedro de Atacama: asentamiento, cronología y proceso, *Estudios Atacameños*, 42, 2011, p. 53-78.

Aldenderfer 1990 : ALDENDERFER (M.), Late Pre-ceramic ceremonial architecture at Asana, southern Peru, *Antiquity*, 64, 1990, p. 479-493.

Alegría 1983 : ALEGRÍA (R. E.), *Ball Courts and Ceremonial Plazas in the West Indies*. New Haven: Department of Anthropology, Yale University (Yale University Publications in Anthropology, 79), 1983.

Ambrosetti 1897 : AMBROSETTI (J. B.), Los monumentos del Valle de Tafí (Tucumán), *Boletín del Instituto Geográfico Argentino*, XVIII, 1897.

Ambrosino *et al.* 2016 : AMBROSINO (G. L.), CURET (A.), SEGARD (J.), Rock Art of the Ceremonial Center of Tibes, Ponce, Puerto Rico. Final Report for the 2010 Field Season. In : CURET (A.) (ed.), *Informe del Proyecto Arqueológico del Centro Indígena de Tibes, Ponce, Puerto*

Rico, 2008-2011. On file at the Consejo para la Protección del Patrimonio Arqueológico Terrestre de Puerto Rico and Gobierno del Municipio Autónomo de Ponce, 2016, p. 197-222. Unpublished report.

Ancizar 1851 [1956] : ANCÍZAR (M.), *Peregrinación de Alpha por las provincias del norte de la Nueva Granada, en 1850-51*. Bogotá: Biblioteca de La Presidencia de Colombia, 24, 1851 [1956].

Ancizar 1853 : ANCÍZAR (M.), *Peregrinación de Alpha por las provincias del Norte de la Nueva Granada en 1850-1851*. Bogotá: Imprenta de Echevarria Hermanos, 1853.

Anonyme de Carpentras (1618-1620) : ANONYME DE CARPENTRAS, *Un flibustier français dans la mer des Antilles 1618-1620*. Manuscrit du début du XVII^e siècle, présenté par Jean-Pierre Moreau. Paris : Seghers, rééd. 1990.

Argüello García *et al.* 2018 : ARGÜELLO GARCÍA (P.), MARTÍNEZ CELIS (M.), MARTÍNEZ CELIS (D.), *Compendio Documental. Ruta de Interpretación Arqueológica, Tunja Prehispánica*. Secretaría de la Alcaldía Mayor de Tunja, 2018 (http://openarchive.icomos.org/1964/1/TUNJA_PREHISPANICA.pdf).

Artusson *et al.* 2016 : ARTUSSON (M.), EARLE (T.), BROWN (J.), The construction of monumental landscapes in low density societies: New evidence from the Early Neolithic of Southern Scandinavia (4000-3300 BC) in comparative perspective, *Journal of Anthropological Archaeology*, 41, 2016, p. 1-18.

Asouti 2006 : ASOUTI (E.), Beyond the Pre-Pottery Neolithic B interaction sphere, *Journal of World Prehistory*, 20, 2006, p. 87-106.

Azcarate 1996 : AZCARATE (J. G.), Monolitos-Huancas: un intento de explicación de las piedras de Tafí (Rep. Argentina), *Chungara*, 28 (1-2), 1996, p. 159-174.

B Barney 1964 : BARNEY (E.), *El Arte Agustiniiano*. Bogotá: Escuela de Bellas Artes, 1964.

B Barney 1975 : BARNEY (E.), *La fauna religiosa en el Alto Magdalena. Reseña estética y significados religiosos*.

- Bogotá: Instituto Colombiano de Cultura. Subdirección de Comunicaciones Culturales, 1975.
- Barreto 2009 : BARRETO (C.), *Meios Místicos de Reprodução Social: Arte e Estilo na Cerâmica Funerária da Amazônia Antiga*. PhD, São Paulo : Museu de Arqueologia e Etnologia/Programa de Pós-Graduação em Arqueologia, USP, 2009.
- Bérard 2013 : BÉRARD (B.) (dir.), *Martinique-Terre amérindienne. Une approche pluridisciplinaire*. Leiden : Sidestone Press, 2013.
- Blanton *et al.* 1996 : BLANTON (R. E.), FEINMAN (G. M.), KOWALEVSKI (S. A.), PEREGRINE (P. N.), A dual-processual theory for the evolution of Mesoamerican civilization, *Current Anthropology*, 37, 1996, p. 1-14.
- Boada 1999 : BOADA RIVAS (A. M.), Organización Social y Económica en la Aldea Muisca de El Venado - Valle de Samacá, Boyacá, *Revista Colombiana de Antropología*, 35, 1999, p. 118-145 (https://www.icanh.gov.co/recursos_user/imagenes//ICANH%20PORTAL/PUBLICACIONES/RCA%20VOL.35/v35a05.pdf).
- Boas 1955 [1927] : BOAS (F.), *Primitive Art*. New York: Dover Publications Inc., 1955, 1st published in 1927.
- Bonnier & Rozenberg 1988 : BONNIER (E.), ROZENBERG (C.), Du sanctuaire au hameau. À propos de la néolithisation dans les Andes centrales, *L'Anthropologie*, 92 (3), 1988, p. 983-996.
- Botero Arcila *et al.* 2011 : BOTERO ARCILA (S. H.), MUÑOZ (D. P.), ORTIZ CANO (A.), Nuevos Datos sobre Patrones Funerarios en el Cañón del Río Cauca al Noroccidente de Colombia, *Boletín de Antropología-Universidad de Antioquia*, 25 (42), 2011, p. 203-230 (<https://www.redalyc.org/pdf/557/55722568008.pdf>).
- Boulestin 2016 : BOULESTIN (B.), Qu'est-ce que le mégalithisme ? In : JEUNESSE (C.), LE ROUX (P.), BOULESTIN (B.) (dir.), *Mégalithismes vivants et passés : approches croisées*. Oxford : Archaeopress Archaeology, 2016, p. 57-94.
- Boyrie Moya 1955 : BOYRIE MOYA (E.), *Monumento Megalítico y Petroglifos de Chacuey, República Dominicana*. Ciudad Trujillo [Santo Domingo]: Editora del Caribe, 1955.
- Broadbent 1963 : BROADBENT (S. M.), Construcciones Megalíticas en el Territorio Chibcha, *Revista Colombiana de Antropología*, 12 (12), 1963, p. 83-89 (https://www.icanh.gov.co/recursos_user/imagenes//ICANH%20PORTAL/PUBLICACIONES/RCA%20VOL.12/v12a1963a02.pdf).
- Broadbent 1965 : BROADBENT (S. M.), Stone-Roofed Chambers in Chibcha Territory, Colombia, *Ñawpa Pacha-Journal of Andean Archaeology*, 3, 1965, p. 93-106.
- Broadbent 1970 : BROADBENT (S.), *La arqueología del territorio chibcha II: Hallazgos aislados y monumentos de piedra*. Bogotá: Ediciones Universidad de los Andes (Antropología, 4), 1970.
- Burger 1992 : BURGER (R.), *Chavín and the Origins of Andean Civilization*. London-New York: Thames & Hudson, 1992.
- Burger 2008 : BURGER (R.), Chavín de Huántar and its Sphere of Influence. In : SILVERMAN (H.), ISBELL (W. H.) (eds), *Handbook of South American Indians*. New York: Springer, 2008, p. 681-703.
- Burger 2012 : BURGER (R.) (ed.), *Early New World Monumentality*. Gainesville: University of Florida Press, 2012.
- Burger 2019 : BURGER (R.), Understanding the Socio-economic Trajectory of Chavín de Huántar: A New Radiocarbon Sequence and its Wider Implications, *Latin American Antiquity*, 30 (2), 2019, p. 373-392.
- Cabral & Saldanha 2008a : CABRAL (M. P.), SALDANHA (J. D. de M.), Um Sítio, Múltiplas Interpretações: o Caso do Chamado “Stonehenge Do Amapá”, *Revista Arqueologia Pública, São Paulo*, 3, 2008, p. 7-13.
- Cabral & Saldanha 2008b : CABRAL (M. P.), SALDANHA (J. D. de M.), Paisagens megalíticas na costa norte do Amapá, *Revista de Arqueologia*, 21, 2008, p. 9-26.
- Cabral & Saldanha 2009 : CABRAL (M. P.), SALDANHA (J. D. de M.), Note sur des structures mégalithiques en Guyane brésilienne, Amapá, *Journal de la Société des Américanistes*, 95 (1), 2009, p. 97-110.
- Campos 2006 : CAMPOS (M. D. O.), A cosmologia dos Caiapó, *Scientific American Brasil*, Edição Especial, 14, 2006, p. 62-71.
- Carballo *et al.* 2014 : CARBALLO (D. M.), ROSCOE (P.), FEINMAN (G. A.), Cooperation and collective action in the cultural evolution of complex societies, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 21, 2014, p. 98-133.
- Cardale Schrimppff *et al.* 1989 : CARDALE SCHRIMPPFF (M.), MORALES (S.), OSORIO (O.), Nota sobre una tumba de cancel hallada en el municipio de Dosquebradas, Risaralda. Orfebrería de la tradición metalúrgica del sur-occidente hallada en el Cauca Medio, *Boletín Museo del Oro*, 22, 1989, p. 103-116.
- Cartajena 2013 : CARTAJENA (I.), Faunal assemblages from the Middle Holocene: Environmental and cultural variability in the western slope of the Puna de Atacama, *Quaternary International*, 307, 2013, p. 31-37.
- Cartajena *et al.* 2007 : CARTAJENA (I.), NÚÑEZ (L.), GROSJEAN (M.), Camelid domestication on the western slope of the Puna de Atacama, northern Chile, *Anthropozoologica*, 42, 2007, p. 155-173.
- Castillo 1984 : CASTILLO (N.), *Arqueología de Tunja*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1984.

- Cauvin 1997 : CAUVIN (J.), *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*. Paris : CNRS éditions, 1997.
- Chanlatte Baik 1965 : CHANLATTE BAIK (L.), *Utuaño – Plazas (Capá)*. Unpublished internal report submitted to Ricardo E. Alegría, Director of the Centro de Investigaciones Arqueológicas of the University of Puerto Rico, December 1965.
- Cohen 2011 : COHEN (D. J.), The beginnings of agriculture in China: A multiregional view, *Current Anthropology*, 52 (4), 2011, p. S273-S293.
- Conklin & Quilter 2008 : CONKLIN (W. J.), QUILTER (J.) (eds), *Chavín: art, architecture and culture*. Los Angeles: Cotsen Institute of Archaeology, University of California, 2008.
- Cubillos 1980 : CUBILLOS (J. C.), *Arqueología de San Agustín: El Estrecho, El Parador y Mesita C*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales (FIAN), 1980.
- Cubillos 1991 : CUBILLOS (J. C.), Excavación y Reconstrucción del Montículo Artificial del Sitio de Ullumbe, *Boletín de Arqueología*, 6 (1), 1991, p. 1-56.
- Cubillos 1992 : CUBILLOS (J. C.), Informe de los trabajos de excavación y reconstrucción de las tumbas n° 9 del montículo n° 4 del Alto de las Piedras y n° 3 de la Meseta B del Alto de los Idolos, en San Agustín (Huila) & Alto de los Ídolos - Meseta B. Tumba n° 3, *Boletín de Arqueología*, 7 (1), 1992, p. 3-36.
- Curet 2014 : CURET (L. A.), The Taíno: Phenomena, Concepts and Terms, *Ethnohistory*, 61 (3), 2014, p. 467-495.
- Curet 2016 : CURET (L. A.) (ed.), *Informe del Proyecto Arqueológico del Centro Indígena de Tibes, Ponce, Puerto Rico, 2008-2011*. Unpublished report. On file at the Consejo Para la Protección del Patrimonio Arqueológico Terrestre de Puerto Rico and Gobierno del Municipio Autónomo de Ponce, 2016.
- Curet & Oliver 1998 : CURET (L. A.), OLIVER (J. R.), Mortuary Practices, Social Development, and Ideology in Precolumbian Puerto Rico, *Latin American Antiquity*, 9 (3), 1998, p. 217-239.
- Curet & Stringer 2010 : CURET (L. A.), STRINGER (L. M.) (eds), *Tibes: People, Power, and Ritual at the Center of the Cosmos*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 2010.
- Curet et al. 2006 : CURET (L. A.), NEWSOM (L. A.), de FRANCE (S. D.), Prehispanic Social and Cultural Changes at Tibes, Puerto Rico, *Journal of Field Archaeology*, 31 (1), 2006, p. 23-39.
- DeBoer & Blitz 1991 : DeBOER (W. R.), BLITZ (J. H.), Ceremonial Centers of the Chachi, *Expedition*, 33 (1), 1991, p. 53-62.
- De Souza et al. 2010 : DE SOUZA (P.), CARTAJENA (I.), NÚÑEZ (L.), CARRASCO (C.), Cazadores-recolectores del arcaico tardío y desarrollos de complejidad social en la puna de Atacama: las evidencias del sitio Tulán-52 (norte árido de Chile), *Revista Werken*, 13, 2010, p. 91-118.
- Drennan 2000 : DRENNAN (R.) (ed.), *Las sociedades prehispanicas del Alto Magdalena*. Bogotá: Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2000.
- Drennan 2006 : DRENNAN (R.) (ed.), *Regional Settlement Patterns Prehispanic Chiefdoms in the Valle de la Plata, Volume 5: Regional Settlement Patterns*. Pittsburgh: University of Pittsburgh (Memoirs in Latin American Archaeology, 16), 2006 (<http://www.pitt.edu/~ccapubs/region%20index%20frame.html>).
- Drennan et al. 1993 : DRENNAN (R. D.), TAFT (M. M.), URIBE (C. A.), *Prehispanic Chiefdoms in the Valley of La Plata, Volume 2: Ceramics, Chronology and Craft Production*. Pittsburgh: University of Pittsburgh (Memoirs in Latin American Archaeology, 5), 1993 (<http://www.pitt.edu/~ccapubs/region%20index%20frame.html>).
- Drennan et al. 2018 : DRENNAN (R.), GONZÁLEZ FERNÁNDEZ (V.), SÁNCHEZ (C. A.), *Regional Settlement Patterns in the Alto Magdalena: The San Agustín-Isnos Zone*. Pittsburgh: University of Pittsburgh (Memoirs in Latin American Archaeology, 24), 2018 (<http://www.pitt.edu/~ccapubs/region%20index%20frame.html>).
- Drewett 2000 : DREWETT (P. L.) (ed.), *Prehistoric Settlements in the Caribbean: Fieldwork in Barbados, Tortola and Cayman Islands*. London: Archetype Publications Ltd., and Barbados Museum and Historical Society, 2000.
- Duque Gómez 1946 : DUQUE GÓMEZ (L.), Los Últimos Hallazgos en San Agustín, *Revista de Instituto Etnológico Nacional*, II, 1946, p. 5-40 (https://www.icanh.gov.co/nuestra_entidad/grupos_investigacion/divulgacion_publicaciones/revistas_cientificas/4839&print&inf=0).
- Duque Gómez 1963 : DUQUE GÓMEZ (L.), *San Agustín. Reseña Arqueológica*. Bogotá: Instituto Colombiano de Antropología, 1963.
- Duque Gómez 1964 : DUQUE GÓMEZ (L.), Exploraciones Arqueológicas en San Agustín. Bogotá: Instituto Colombiano de Antropología (Revista colombiana de Antropología, Suplemento 1), 1964.
- Duque Gómez & Cubillos 1979 : DUQUE GÓMEZ (L.), CUBILLOS (J. C.), *Arqueología de San Agustín: Alto de los Ídolos Montículos y Tumbas*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales (FIAN), 1979.
- Duque Gómez & Cubillos 1981 : DUQUE GÓMEZ (L.), CUBILLOS (J. C.), *Arqueología de San Agustín: La Estación*.

Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales (FIAN), 1981.

Duque Gómez & Cubillos 1982 : DUQUE GÓMEZ (L.), CUBILLOS (J. C.), *Arqueología de San Agustín: Exploraciones Arqueológicas Realizadas en el Alto de Las Piedras*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales (FIAN), 1982.

Duque Gómez & Cubillos 1983 : DUQUE GÓMEZ (L.), CUBILLOS (J. C.), *Arqueología de San Agustín: Exploraciones Trabajos de Reconstrucción en Las Mesitas A y B*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales (FIAN), 1983.

Duque Gómez & Cubillos 1993 : DUQUE GÓMEZ (L.), CUBILLOS (J. C.), *Arqueología de San Agustín: Exploraciones y Arqueológicas Realizadas en el Alto de Las Piedras*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales (FIAN), 1993.

Duque Gómez & Hidalgo 1982 : DUQUE GÓMEZ (L.), HIDALGO (F.), *San Agustín*. Boulogne-Billancourt : Éditions Delroisse, 1982.

Duque Gómez & Hidalgo 1983 : DUQUE GÓMEZ (L.), HIDALGO (F.), *San Agustín*. Vendée : Éditions Delroisse, 1983.

Duviols 1979 : DUVIOLS (P.), Un symbolisme de l'occupation, de l'aménagement et de l'exploitation de l'espace. Le monolithe "huanca" et sa fonction dans les Andes préhispaniques, *L'Homme*, XIX (2), 1979, p. 7-31.

Eckholm 1961 : ECKHOLM (G.), Puerto Rican Stone Collars as Ballgame Belts. In : LOTHROP (S. K.) (ed.), *Essays in Precolumbian Art and Archaeology*. Cambridge: Harvard University Press, 1961, p. 356-371.

Eichholtz 1997 : EICHHOLTZ (D. W.), Rock art and Astronomy at Las Flores, Puerto Rico. In : *Proceedings of the 17th International Congress for the Study of the Pre-Columbian Cultures of the Lesser Antilles*. Bahamas, Rockville Centre, N.Y.: Molloy College & IACA, 1997, p. 3-19.

Espenshade 2014 : ESPENSHADE (C. E.) (ed.), *The Cultural Landscape of Jácana: Archaeological Investigations of Site PO-29, Municipio de Ponce, Puerto Rico: Volume I*. Jacksonville, Florida: Unpublished final report submitted to the U.S. Army Corps of Engineers, Jacksonville District, 2014.

Evans et al. 1959 : EVANS (C.), MEGGERS (B. J.), CRUXEN (J. M.), Preliminary Results of Archaeological Investigations along the Orinoco and Ventuari Rivers. In : *Actas del XXXIII Congreso Internacional de Americanistas, San José (20-27 de julio 1958)*. San José, Costa Rica: Lehman, II, 1959, p. 359-369.

Falchetti 1997 : FALCHETTI (A. M.), La Ofrenda y la Semilla: Notas sobre el Simbolismo del Oro entre los Uwa, *Boletín del Museo del Oro*, 43, 1997, p. 3-37.

Feinman 1995 : FEINMAN (G. M.), The emergence of inequality: a focus on theory and process. In : PRICE (T. D.), FEINMAN (G. M.) (eds), *Foundations of Social Inequality*. New York: Plenum, 1995, p. 225-280.

Feinman 2000 : FEINMAN (G. M.), Corporate/Network. New perspectives on models of political action and the Pueblan Southwest. In : SCHIFFER (M. B.) (ed.), *Social theory in archaeology*. Salt Lake City: The University of Utah Press, 2000, p. 31-51.

Feinman 2011 : FEINMAN (G. M.), Size, complexity and organizational variation: A comparative approach, *Cross-Cultural Research*, 45, 2011, p. 37-58.

Feinman 2013 : FEINMAN (G. M.), The emergence of social complexity: Why more than population size matters. In : CARBALLO (D. M.) (ed.), *Cooperation and collective action. Archaeological perspectives*. Boulder: University Press of Colorado, 2013, p. 33-56.

Feinman 2016 : FEINMAN (G. M.), Variation and change in Archaic States: Ritual as a mechanism of sociopolitical integration. In : MURPHY (J. M. A.) (ed.), *Ritual and archaic states*. Gainesville: University Press of Florida, 2016, p. 1-22.

Fernández de Oviedo y Valdés 1881 : FERNÁNDEZ DE OVIEDO Y VALDÉS (G.), *Historia General y Natural de Las Indias, Islas y Tierra-Firme del Mar Océano. Part 1, Book 16, Chapters 4 & 5. Compiled and annotated by José Amador de Los Ríos*. Madrid: Imprenta de la Real Academia de La Historia, 1881.

Ferreira Penna 1879 : FERREIRA PENNA (D. S.), Urnas do Maracá, *Archivos do Museu Nacional*, 2, 1879, p. 69-71.

Fitzhugh 2017 : FITZHUGH (W. W.), Mongolian Deer Stones, European Menhirs, and Canadian Arctic Inuksuit: Collective Memory and the Function of Northern Monument Traditions, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 24, 2017, p. 149-187.

Flannery 1976 : FLANNERY (K. V.), *The Early Mesoamerican Village*. New York: Academic Press, 1976.

Fone 2019 : FONE (M.), Curious Questions: What's the world's largest totem pole?, *Country Life Magazine*, 2019 (<https://www.countrylife.co.uk/travel/curious-questions-whats-worlds-largest-totem-pole-202800>).

Friede 1954 : FRIEDE (J.), El Arte Precolombino del Alto Magdalena, *Revista Bolívar*, 32, 1954, p. 247-255.

GAAR 2002 : GAAR, *Tras la Huellas de los Braceros: Una Investigación sobre las Condiciones de Contratación y Trabajo de Braceros Hatitanos en la Zafra Azucarera del Ingenio Barahona*. Unnamed authors of 'Plataforma

- “Vida”-Grupo de Apoyo a los Refugiados y Repatriados’ (GAAR). Santo Domingo: Mediabyte S.A., 2002.
- Gallay 2006 : GALLAY (A.), *Les sociétés mégalithiques. Pouvoir des hommes, mémoire des morts*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, 2006.
- Gallay 2016 : GALLAY (A.), Quelles interrogations pour les études mégalithiques ? In : JEUNESSE (C.), LE ROUX (P.), BOULESTIN (B.) (dir.), *Mégalithismes vivants et passés : approches croisées*. Oxford : Archaeopress Archaeology, 2016, p. 19-55.
- Gamboa 2008 : GAMBOA (J.), Los Muiscas y la Conquista Española: Nuevas Interpretaciones de un Viejo Problema. In : GAMBOA (J.) (ed.), *Los Muiscas en los siglos XVI y XVII: Miradas desde la Arqueología, la Antropología y la Historia*. Bogotá: Editorial Universidad de Los Andes, 2008, p. 116-137 (<https://appsciso.uniandes.edu.co/sip/data.php?ac=544>).
- Gamboa 2013 : GAMBOA (J.), *El Cacicazgo Muisca en los años posteriores a la Conquista: Del Psihipqua al Cacique Colonial 1537-1575*. Bogotá: Instituto Colombiano de Antropología, 2nd Edition, 2013.
- Gamboa Hinestrosa 1975 : GAMBOA HINESTROSA (P.), *La fauna religiosa en el Alto Magdalena: reseña estética y significados religiosos*. Bogotá: Edición Instituto Colombiano de Cultura. Subdirección de Comunicaciones Culturales, 1975.
- Gamboa Hinestrosa 1982 : GAMBOA HINESTROSA (P.), *La escultura en la sociedad agustiniana*. Bogotá: Ediciones CIEC, 1982.
- Gaspar et al. 2008 : GASPAR (M. D.), DeBLASIS (P.), FISH (S. K.), FISH (P. R.), Sambaqui (Shell Mound) Societies of Coastal Brazil. In : SILVERMAN (H.), ISBELL (W. H.) (eds), *The Handbook of South American Archaeology*. New York: Springer, 2008, p. 319-335.
- Gassón 2003 : GASSÓN (R.), Ceremonial Feasting in the Colombian and Venezuelan Llanos. Some Remarks on its Socio-political and Historical Significance. In : WHITEHEAD (N.) (ed.), *Histories and Historicities in Amazonia*. Lincoln-London: University of Nebraska Press, 2003, p. 179-201.
- Gibson 2006 : GIBSON (J. L.), Navels of the earth: Sedentism in early Mound-Building cultures in the Lower Mississippi valley, *World Archaeology*, 38, 2006, p. 311-329.
- Goeldi 1905 : GOELDI (E.), Excavações Archeologicas em 1895. 1ª parte: As Cavernas funerarias atificiaes dos indios hoje extintos no rio Cunany (Goanany) e sua ceramica, *Memórias do Museu Goeldi*, 1905, p. 1-45.
- González 1961 : GONZÁLEZ (A. R.), *Los menhires de Tafi del Valle*. Buenos Aires: La Prensa, 1961.
- González Fernández 2007 : GONZÁLEZ FERNÁNDEZ (V.), *Prehispanic Change in the Mesitas Community: Documenting the Development of a Chiefdom’s Central Place in San Agustín, Huila, Colombia*. Pittsburgh: University of Pittsburgh (Memoirs in Latin American Archaeology, 18), 2007 (<http://www.pitt.edu/~ccapubs/region%20index%20frame.html>).
- González Fernández 2012 : GONZÁLEZ FERNÁNDEZ (V.), Estructuración de la comunidad cacical arqueológica de Mesitas, San Agustín. In : HOPE (H.), FAJARDO (S.) (eds), *Reproducción social y creación de desigualdades: discusiones desde la arqueología y la antropología suramericanas*. Córdoba Argentina: Encuentro Grupo Editor, 2012, p. 143-160 (https://www.academia.edu/3625091/Estructuraci%C3%B3n_de_la_comunidad_cacical_arqueol%C3%B3gica_de_Mesitas_San_Agust%C3%ADn).
- Green 2016 : GREEN (D. K.), Geoarchaeology of Tibes. In : *Informe del Proyecto Arqueológico del Centro Indígena de Tibes, Ponce, Puerto Rico, 2008-2011*. Unpublished report. On file at the Consejo para la Protección del Patrimonio Arqueológico Terrestre de Puerto Rico and Gobierno del Municipio Autónomo de Ponce, 2016, p. 31-56.
- Green & Green 2006 : GREEN (L. F.), GREEN (D. R.), Kayeb: a constelação anaconda bicéfala dos Palikur, *Cape Town*, 2006, p. 1-8.
- Gregory 1982 [2015] : GREGORY (C. H.), *Fifts and Commodities*. Chicago: Hau Books, 1982 [2015].
- Gronenborn 2006 : GRONENBORN (D.), Ancestors or Chiefs? Comparing Social Archaeologies in Eastern North America and Temperate Europe. In : BUTLER (B. M.), WELCH (P. D.) (eds), *Leadership and Polity in Mississippian Society*. Center for Archaeological Investigations, Southern Illinois University (Occasional Paper, 33), 2006, p. 365-397.
- Groot 2018 : GROOT SAENZ (A. M.), *Plan de Manejo Arqueológico. Áreas Arqueológicas Protegidas Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia, Parques Museo de Sogamoso, Sede Central Tunja, y El Infiernito, Villa De Leiva-2013*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia Departamento de Antropología, 2018.
- Grosjean et al. 2007 : GROSJEAN (M.), SANTORO (C. M.), THOMPSON (L. G.), NÚÑEZ (L.), STANDEN (V. G.), Mid-Holocene climate and culture change in the South central Andes. In : ANDERSON (D. G.), MAASCH (K. A.), SANDWEISS (D. H.) (eds), *Climate change and cultural dynamics: a global perspective on Mid-Holocene transitions*, San Diego: Academic Press, 2007, p. 51-115.
- Grupo IAEH-UPTC 2008 : GRUPO IAEH-UPTC (Grupo de Investigaciones Arqueológicas e Históricas), *Litos Tallados UPTC-Tunja*. Unpublished catalogue on file at Instituto Colombiano de Antropología e Historia Nacional, Bogotá and Museo Arqueológico de Tunja-UPTC, 2008 (<https://uptc.academia.edu/MuseoArqueol%C3%B3gicodeTunjaUPTC>).
- Grupo IAEH-UPTC 2012a : GRUPO IAEH-UPTC, *Inventario, geo-referenciación y valoración del patrimonio arqueológico del Municipio de Ramiriquí, Provincia de Márquez, Boyacá*. Tunja: Museo Arqueológico de Tunja-Universidad

Pedagógica y Tecnológica de Colombia, 2012 (https://www.academia.edu/36741738/RAMIRIQUI_ARQUEOL%C3%93GICO).

Grupo IAEH-UPTC 2012b : GRUPO IAEH-UPTC, *Inventario, geo-referenciación y valoración del patrimonio arqueológico del Municipio de Sáchica, Provincia de Ricaurte, Boyacá*. Tunja: Museo Arqueológico de Tunja-Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia, 2012 (https://www.academia.edu/36240491/Inventario_georeferenciaci%C3%B3n_y_valoraci%C3%B3n_del_Patrimonio_Arqueol%C3%B3gico_del_municipio_de_Mongua).

Grupo IAEH-UPTC 2012c : GRUPO IAEH-UPTC, *Inventario, geo-referenciación y valoración del patrimonio arqueológico del Municipio de Mongua, Provincia de Sugamuxi, Boyacá*. Tunja: Museo Arqueológico de Tunja-Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia, 2012 (https://www.academia.edu/36741742/SACHICA_ARQUEOL%C3%93GICO).

Gumilla 1741 [1882] : GUMILLA (J.), *El Orinoco Ilustrado*. Barcelona: Imprenta de la Viuda e Hijos de J. Subirana, 1741 [1882].

Haas & Creamer 2006 : HAAS (J.), CREAMER (W.), The crucible of andean civilization. The Peruvian coast from 3000 to 1800 BC, *Current Anthropology*, 47, 2006, p. 745-775.

Hadad 2014 : HADAD (R.), L'architecture d'un pouvoir sans prestige. Regards croisés à partir du Néolithique précéramique A et des Pueblos du Southwest. In : HURLET (F.), RIVOAL (I.), SIDÉRA (I.) (dir.), *Le prestige. Autour des formes de différenciation sociale*. Paris : Éditions de Boccard, 2014, p. 207-220.

Hadad 2019 : HADAD (R.), *Les bâtisseurs de ruines : L'architecture, le pouvoir et le temps à l'aube de la Révolution néolithique (Levant, Précéramique)*. Nanterre : Thèse de doctorat en Anthropologie, Université de Nanterre, 2019.

Hastings & Moseley 1975 : HASTINGS (M.), MOSELEY (M.), The Adobes of Huaca del Sol and Huaca de La Luna, *American Antiquity*, 40 (2), 1975, p. 196-203.

Hastorf 2008 : HASTORF (C. A.), The formative period in the Titicaca basin. In : SILVERMAN (H.), ISBELL (X. H.) (dir.), *Handbook of South American Archaeology*. New York: Springer, 2008, p. 545-561.

Hayden 1995 : HAYDEN (B.), Pathways to power. Principles for creating socioeconomic inequalities. In : PRICE (T. D.), FEINMAN (G. M.) (eds), *Foundations of social inequality*. New York: Plenum, 1995, p. 14-86.

Hayden 2018 : HAYDEN (B.), *The power of ritual in Prehistory. Secret societies and origins of social complexity*. Vancouver: University of British Columbia, 2018.

Hemming 1978 : HEMMING (J.), *The Search of El Dorado*. New York: E. P. Dutton, 1978.

Henderson & Ostler 2005 : HENDERSON (H.), OSTLER (N.), Muisca settlement organization and chiefly authority at Suta, Valle de Leiva, Colombia: A critical appraisal of native concepts of house for studies of complex societies, *Journal of Anthropological Archaeology*, 24, 2005, p. 148-178.

Hernández de Alba 1937 : HERNÁNDEZ DE ALBA (G.), Arqueología: El Templo del Sol de Goranchacha, *Revista de las Indias*, 2 (7), 1937, p. 10-18.

Hernández de Alba 1943 : HERNÁNDEZ DE ALBA (G.), *Guía arqueológica de San Agustín*. Bogotá: Imprenta Nacional, 1943.

Hernández de Alba 1946 : HERNÁNDEZ DE ALBA (G.), The Archaeology of San Agustín and Tierra Adentro. In : STEWARD (J.), *Handbook of South American Indians, Vol. 2 - The Andean Civilizations*. Washington D.C.: Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, 1946, p. 851-860.

Horkheimer 1950 : HORKHEIMER (H.), *El Perú prehistórico*. Lima: Editorial Cultura Antártica, 1, 1950.

ICANH 2011 : ICANH [Instituto Colombiano de Antropología Nacional e Historia], *San Agustín National Archaeological Park*. Guidebook-English version. Bogotá: ICANH, 2011 (Open access: https://www.icanh.gov.co/recursos_user//ICANH%20PORTAL/OTROS%20ARCHIVOS/sanagustin_en.pdf).

Ikehara & Shibata 2005 : IKEHARA (H.), SHIBATA (K.), Festines e integración social en el periodo formativo: nuevas evidencias de Cerro Blanco, valle bajo de Nepeña, *Boletín de Arqueología PUCP*, 9, 2005, p. 123-159.

Jackson & Wright 2013 : JACKSON (S. E.), WRIGHT (J.), The Work of Monuments: Reflections on Spatial, Temporal and Social Orientations in Mongolia and Maya Lowlands, *Cambridge Archaeological Journal*, 24 (1), 2013, p. 117-140.

Janusek 2004 : JANUSEK (J. W.), Tiwanaku and its precursors: recent research and emerging perspectives, *Journal of Archaeological Research*, 12, 2004, p. 121-183.

Jeunesse 2016 : JEUNESSE (C.), De l'île de Pâques aux mégalithes du Morbihan. Un demi-siècle de confrontation entre ethnologie et archéologie autour du mégalithisme. In : JEUNESSE (C.), LE ROUX (P.), BOULESTIN (B.) (dir.), *Mégalithismes vivants et passés : approches croisées*. Oxford : Archaeopress Archaeology, 2016, p. 3-18.

Johnson & Earle 2000 : JOHNSON (A. W.), EARLE (T. K.), *The Evolution of Human Societies: From Foraging Group to Agrarian State*. Stanford University Press, 2000.

Joussaume 1985 : JOUSSAUME (R.), *Des dolmens pour les morts : les mégalithismes à travers le monde*. Paris : Hachette, 1985.

Joussaume 2003 : JOUSSAUME (R.), *Les charpentiers de la pierre. Monuments mégalithiques dans le monde*. Paris : La Maison des Roches, 2003.

Kaner 2007 : KANER (S.), Cult in context in Jomon Japan. In : BARROWCLOUGH (D. A.), MALONE (C.) (dir.), *Cult in context. Reconsidering ritual in archaeology*. Oxford: Oxbow Books, 2007, p. 234-241.

Keegan et al. 2013 : KEEGAN (W. F.), HOFMAN (C. L.), RODRÍGUEZ RAMOS (R.), Introduction. In : KEEGAN (W. F.), HOFMAN (C. L.), RODRÍGUEZ RAMOS (R.) (eds), *The Oxford Handbook of Caribbean Archaeology*. New York: Oxford University Press, 2013, p. 1-18.

Kenyon 1957 : KENYON (K.), Excavations at Jericho 1957, *Palestine Exploration Quarterly*, 89, 1957, p. 101-107.

Kobayashi 2004 : KOBAYASHI (T.), *Jōmon reflections: Forager life and culture in the prehistoric Japanese archipelago*. Oxford: Oxbow Books, 2004.

Koyama & Thomas 1981 : KOYAMA (H.), THOMAS (D. H.), *Affluent foragers: Pacific Coasts East and West*. Osaka: National Museum of Ethnology, 1981.

Kuijt 2002 : KUIJT (A.), Reflections on ritual and the transmission of authority in the Pre-Pottery Neolithic of Southern Levant. In : GEBEL (H. G.), HERMANSEN (B. D.), HOFFMAN JENSEN (Ch.) (eds), *Magic practices and ritual in the Near East Neolithic*. Berlin: Ex oriente, 2002, p. 81-90.

Kuijt & Goring-Morris 2002 : KUIJT (A.), GORING-MORRIS (N.), Foraging, farming, and social complexity in the pre-pottery Neolithic of the Southern Levant: a review and synthesis, *Journal of World Prehistory*, 16, 2002, p. 361-440.

Langebaek 1987 : LANGEBAEK (R. C. H.), *Mercados, Poblamientos e Interacción entre Los Muiscas, Siglo XVI*. Bogotá: Banco de La República, 1987.

Langebaek 2001 : LANGEBAEK (R. C. H.), *Arqueología Regional en el Valle de Leiva: Proceso de Ocupación Humana en una Región de los Andes Orientales de Colombia. Informes Arqueológicos del Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2*. Bogotá: ICAHN, 2001.

Langebaek 2005 : LANGEBAEK (R. C.), Fiestas y caciques en El Infiernito, Colombia: Un análisis de la relación entre festejos y la organización política, *Boletín de Arqueología PUCP*, 9, 2005, p. 281-295.

Langebaek 2009 : LANGEBAEK (R. C.), Arqueología regional en Tierradentro, Cauca, Colombia, *Revista Colombiana de Antropología*, 45 (2), 2009, p. 323-367.

Langebaek 2010 : LANGEBAEK (R. C.), Diarios de campo extranjeros y diarios de campo nacionales. Infidencias de

José Pérez de Barradas y de Gregorio Hernández de Alba en Tierra Andentro y San Agustín, *Antípoda*, 11, 2010, p. 125-161.

Langebaek 2014 : LANGEBAEK (C. H.), Words, Things and Text: El Infiernito, Archaeology, Documents and Ethnology in the Study of Muisca Society. In : GNECCO (C.), LANGEBAEK (C.) (eds), *Against Typological Tyranny in Archaeology*. New York: Springer Science+Business Media, 2014, p. 201-230.

Langebaek 2019 : LANGEBAEK (C. H.), *Los Muiscas. La Historia milenaria de un pueblo Chibcha*. Bogotá: Debate-Grupo Editorial Penguin Random House, 2019.

Langebaek & Uscátegui 2020 : LANGEBAEK (C. H.), USCÁTEGUI (C. S.), *Indios tiranos. Una reflexión sobre territorio y poder vistos desde Sogamoso, Duitama y la construcción de la Provincia de Tunja*. Bogotá: Manuscript dated, 2020.

Laporte et al. 2020 : LAPORTE (L.), COUSSEAU (F.), GOUÉZIN (P.), LINARES-CATELA (J.), PIOFFET (H.), Stone masons, and even engineers, for megalith building in Neolithic Europe? In : COUSSEAU (F.), LAPORTE (L.) (eds), *IUSPP proceedings series - Pre and protohistoric stone architectures, from the Atlantic facade, and beyond: social and technical contexts for their building*. Oxford: Archaeopress Archaeology, 2020, p. 1-26.

La Salvia & Brochado 1989 : LA SALVIA (F.), BROCHADO (J. P.), *Cerámica Guaraní*. Porto Alegre: Posenato Arte & Cultura, 1989.

Las Casas 1876 : LAS CASAS (F. B. de), *Historia de Las Indias, Tomo 2 ('Historia') Ch. CXIV; Tomo 5 ('Apologética Historia'), Ch. CXIV*. Madrid: Imprenta de Miguel Ginesta, 1876 (<http://ensayohistoricosyarqueologicos.blogspot.com/2014/04/viajeros-ilustrados-y-arqueologos-de.html>).

Lathrap 1977 : LATHRAP (D. W.), Our Father the Cayman, Our Mother the Gourd: Spinden Revisited or a Unitary Model for the Emergence of Agriculture in the New World. In : REED (C.) (ed.), *The Origins of Agriculture*. The Hague: Mouton Publishers, 1977, p. 713-749.

Lavallée 1995 : LAVALLÉE (D.), *Promesse d'Amérique. La préhistoire de l'Amérique du Sud*. Paris : Hachette, 1995.

Lemke 1979 : LEMKE (T. O.), Fruit-Eating Behavior of Swallow-Tailed Kites (*Elanoides forficatus*) in Colombia, *The Condor*, 81 (2), 1979, p. 207-208.

Lemus Redón 2018 : LEMUS REDÓN (C. L.), *El surgimiento de la desigualdad social en una comunidad del periodo Herrera en el Cercado Grande de los Santuarios - Tunja*. Bogotá: Unpublished Master of Arts Thesis, Department of Anthropology, University of Los Andes, 2018 (<https://repositorio.uniandes.edu.co/handle/1992/34436>).

Lévi-Strauss 1974 : LÉVI-STRAUSS (C.), *The Raw and the Cooked*. New York: Harper-Colophon Books, 1974.

- Llanos Vargas 1988a : LLANOS VARGAS (H.), Algunas Consideraciones sobre la Cultura San Agustín: Un Proceso Histórico Milenario en el Sur del Alto Magdalena, *Boletín del Museo del Oro*, 22, 1988, p. 82-101.
- Llanos Vargas 1988b : LLANOS VARGAS (H.), *Arqueología de San Agustín: Pautas de Asentamiento en el Cañón del Río Granates-Saladoblanco*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1988 [20 km NE San Agustín].
- Llanos Vargas 1990 : LLANOS VARGAS (H.), *Proceso Histórico Prehispánico de San Agustín en el Valle de Laboyos (Pitalito)*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1990 [30 km east San Agustín].
- Llanos Vargas 1993 : LLANOS VARGAS (H.), *Presencia de la Cultura Agustiniana en la Depresión Cálida, en el Valle del Magdalena, Garzón, Huila*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1993 [81 km east of San Agustín].
- Llanos Vargas 1995 : LLANOS VARGAS (H.), *Montículo Funerario del Alto de Betania (Isnos): Territorialidad y Espacio de los Muertos en la Cultura de San Agustín*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1995 (<http://babel.banrepcultural.org/cdm/search/collection/p17054coll5>).
- Llanos Vargas 1999 : LLANOS VARGAS (H.), Asentamientos aborígenes en la Llanura de Matanzas, tierra fértil de San Agustín. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1999 [150 km NE San Agustín] (<http://babel.banrepcultural.org/cdm/search/collection/p17054coll5>).
- Llanos Vargas 2013 : LLANOS VARGAS (H.), *Viajeros ilustrados y arqueólogos de San Agustín*. Paper delivered at: Seminario Internacional-San Agustín: Materia y Memoria Viva Hoy, Museo Nacional de Colombia, 2013 (<http://ensayoshistoricosyarqueologicos.blogspot.com/2014/04/viajeros-ilustrados-y-arqueologos-de.html>). Blog published 26/04/2020).
- Llanos Vargas & Durán 1993 : LLANOS VARGAS (H.), DURÁN (A.), *Asentamientos Prehispánicos en Quinchancha*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1993 [close, West San Agustín].
- Llanos Vargas & Ordóñez 1998 : LLANOS VARGAS (H.), ORDÓÑEZ (H.), *Viviendas y Tumbas en Los Altos de Valle Granadillos, San Agustín (El Rosario)*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1998.
- Lleras Pérez 1989 : LLERAS PÉREZ (R.), *Arqueología del Alto Valle de Tenza*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1989.
- Lleras Pérez 2014 : LLERAS PÉREZ (R.), La Restauración de Sitios Arqueológicos Monumentales en Colombia, *Patina*, 17, 2014, p. 23-33 (https://www.academia.edu/37291261/La_Restauraci%C3%B3n_de_Sitios_Arqueol%C3%B3gicos_Monumentales_en_Colombia).
- Lombardo & Prümers 2010 : LOMBARDO (U.), PRÜMERS (H.), Pre-Columbian human occupation patterns in the eastern plains of the Llanos de Moxos, Bolivian Amazonia, *Journal of Archaeological Science*, 37, 2010, p. 1 875-1 885.
- Loubser & Espenshade 2007 : LOUBSER (J.), ESPENSHADE (C. T.), Inverted Worlds: Possible Significance of Buried-face Petroglyphs in Puerto Rico. In : EBANKS (R.) (ed.), *Proceedings of The XXIIth Congress of the International Association for Caribbean Archaeology*. Kingston: IACA and Jamaica Historical Trust, 2007, p. 618-633 (<https://www.dloc.com/AA00061961/00975?search=international+%3dcongress+%3dcaribbean+%3darchaeology>).
- Loubser et al. 2014 : LOUBSER (J.), WENG (E. Y.-H.), ESPENSHADE (C. T.), BUSTELO (H.), *The Cultural Landscape of Jácana: Archaeological Investigations of Site PO-29, Municipio de Ponce, Puerto Rico*. Batey Borders/Rock Art. Unpublished final report submitted to the U.S. Army Corps of Engineers, Jacksonville District, Jacksonville, Florida, II (3), 2014.
- Lovén 1935 [2010] : LOVÉN (S.), *Origins of the Tainan Culture, West Indies*. With a preface by L. A. Curet. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 1935 [2010].
- McEwan et al. 2001 : McEWAN (C.), BARRETO (C.), NEVES (E. G.) (eds), *The Unknown Amazon*. London: British Museum Press, 2001.
- Mason 1941 : MASON (J. A.), A Large Archaeological Site at Capá, with Notes on other Porto Rico Sites Visited in 1914-15, *Scientific Survey of Porto Rico and the Virgin Islands*. New York: The New York Academy of Sciences, XVIII (2), 1941 (<https://archive.org/details/scientificsurvey1814newy/page/516/mode/2up>).
- Mayo & Mayo 2013 : MAYO TORNÉ (J.), MAYO TORNÉ (C.), El Descubrimiento de un Cementerio de Élite en El Caño: Indicios de un Patrón Funerario en El Valle de Río Grande, Coclé, Panamá, *Arqueología Iberoamericana*, 20, 2013, p. 3-27 (<http://www.laiesken.net/arqueologia/>).
- Mayo et al. 2016 : MAYO TORNÉ (J.), MAYO TORNÉ (C.), GUINEA BUENO (M.), HERVÁS HERRERA (M. A.), LÓPEZ (J. H.), La tumba T7 de la Necrópolis de “El Caño”, Tradición Arqueológica Gran Coclé, Istmo de Panamá, *Arqueología Iberoamericana*, 30, 2016, p. 30-43 (<http://laiesken.net/arqueologia/>).
- Meconi 1995 : MECONI (M. P.), *Los guayacundos ayahuacas: una arqueología desconocida*. Concejo municipal de Ayabaca, Fondo Editorial de La Pontificia Universidad Católica del Perú, 1995.
- Megggers & Evans 1957 : MEGGERS (B. J.), EVANS (C.), Archaeological investigations at the mouth of the Amazon,

Bulletin of the Bureau of American Ethnology, 167, 1957, p. 1-664.

Meléndez Maíz 2001 : MELÉNDEZ MAÍZ (M. J.), Palo Hincado (BA-1), Barranquitas, Puerto Rico: Site Evaluation. In : ALOFS (L.), DIJKHOFF (R. A. C. F.) (eds), *Proceedings of the XIXth International Congress for Caribbean Archaeology*. Publications of the Archaeological Museum Aruba 9. Aruba: IACA, 2001, p. 46-57 (<https://www.dloc.com/AA00061961/00743?search=international+%3dcongress+%3dcaribbean+%3darchaeology>).

Mestre 1997 : MESTRE (M.), *Les sites à fossé de Guyane française*. Toulouse : EHESS ; Anthropologie sociale et historique de l'Europe, Université Toulouse-Le Mirail, 1997.

Mestre 2020 : MESTRE (M.), "Saint-Georges-de-l'Oyapock - Pointe Blondin" [notice archéologique], ADLFI. Archéologie de la France - Informations [En ligne], Espace Caraïbes, mis en ligne le 29 décembre 2020, consulté le 22 mars 2022 (<http://journals.openedition.org/adlfi/44037>).

Mohen 1989 : MOHEN (J.-P.), *Le monde des mégalithes*. Paris : Casterman, 1989.

Montero Fayad 2016 : MONTERO FAYAD (V.), Estatuas de San Agustín (Huila, Colombia) en el Museo Etnológico de Berlín: itinerario de clasificaciones y exhibiciones, *Revista Colombiana de Antropología*, 52 (2), 2016, p. 175-198.

Moreau 1990 : MOREAU (J.-P.), *Un flibustier français dans la mer des Antilles 1618-1620*. Manuscrit du début du XVII^e siècle. Paris : Seghers, 1990.

Neves 2004 : NEVES (E. G.), Introduction: The Relevance of Curt Nimuendajú's Archaeological Work. In : RYDÉN (S.), STENBORG (P.), *Pursuit of a Past Amazon: Archaeological Researches in the Brazilian Guyana and in the Amazon Region by Curt Nimuendajú*. Göteborg: Världskulturmuseet (Ethnological Studies, 45), 2004.

Neves 2006 : NEVES (E. G.), *Arqueologia da Amazônia*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 2006.

Nimuendajú 2004 : NIMUENDAJÚ (C.), In Pursuit of a Past Amazon: Archaeological Researches in the Brazilian Guyana and in the Amazon Region. In : RYDÉN (S.), STENBORG (P.), *Pursuit of a Past Amazon: Archaeological Researches in the Brazilian Guyana and in the Amazon Region by Curt Nimuendajú*. Göteborg: Världskulturmuseet (Ethnological Studies, 45), 2004.

Núñez & Perlès 2018 : NÚÑEZ (L.), PERLÈS (C.), Tulán-52: a Late Archaic ceremonial centre at the dawn of the Neolithisation process in the Atacama Desert, *Antiquity*, 92, 2018, p. 1 231-1 246.

Núñez & Santoro 2011 : NÚÑEZ (L.), SANTORO (C.), El tránsito arcaico-formativo en la circumpuna y Valles Occidentales del centro sur andino: hacia los cambios

"neolíticos", *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 43 (1), 2011, p. 487-530.

Núñez et al. 1999 : NÚÑEZ (L.), CARTAJENA (I.), GROSJEAN (M.), Un ecorefugio oportunístico en la puna de Atacama durante eventos áridos del Holocene Medio, *Estudios Atacameños*, 17, 1999, p. 91-125.

Núñez et al. 2005 : NÚÑEZ (L.), CARTAJENA (I.), CARRASCO (C.), DE SOUZA (P.), El templete de Tulán y sus relaciones formativas panandinas (norte de Chile), *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 34, 2005, p. 299-320.

Núñez et al. 2006a : NÚÑEZ (L.), CARTAJENA (I.), CARRASCO (C.), DE SOUZA (P.), GROSJEAN (M.), Emergencia de comunidades pastorales formativas en el sureste de la Puna de Atacama. *Estudios Atacameños, Arqueología y Antropología Surandinas*, 32, 2006, p. 93-117.

Núñez et al. 2006b : NÚÑEZ (L.), CARTAJENA (I.), CARRASCO (C.), DE SOUZA (P.), GROSJEAN (M.), Patronos, cronología y distribución del arte rupestre arcaico tardío y formativo temprano en la cuenca de Atacama. In : FIORE (D.), PODESTÁ (M.) (dir.), *Tramas en la piedra. Producción y usos del arte rupestre*. Buenos Aires: World Archaeological Congress, Sociedad Argentina de Antropología, 2006, p. 191-204.

Núñez et al. 2010 : NÚÑEZ (L.), GROSJEAN (M.), CARTAJENA (I.), Sequential analysis of human occupation patterns and resource use in the Atacama desert, *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 42, 2010, p. 363-391.

Núñez et al. 2013 : NÚÑEZ (L.), CARTAJENA (I.), GROSJEAN (M.), Archaeological silence and ecorefuges: Arid events in the Puna of Atacama during the Middle Holocene, *Quaternary International*, 307, 2013, p. 5-13.

Núñez et al. 2016 : NÚÑEZ (L.), CARTAJENA (I.), CARRASCO (C.), LÓPEZ (P.), RIVERA (F.), DE SOUZA (P.), SANTANDER (B.), LOYOLA (R.), Nuevas excavaciones en Tulán-54: Revelando la arquitectura ceremonial durante el Formativo temprano de la Puna de Atacama, *Revista Chilena de Antropología*, 34, 2016, p. 65-79.

Núñez et al. 2017 : NÚÑEZ (L.), CARTAJENA (I.), CARRASCO (C.), LÓPEZ MENDOZA (P.), DE SOUZA (P.), RIVERA (F.), SANTANDER (B.), LOYOLA (R.), The temple of Tulán-54: Early Formative ceremonial architecture in the Atacama desert, *Antiquity*, 91, 2017, p. 901-915.

Núñez et al. 2018 : NÚÑEZ (L.), LOYOLA (R.), CARTAJENA (I.), LÓPEZ (P.), SANTANDER (B.), MALDONALDO (A.), DE SOUZA (P.), CARRASCO (C.), Miscanti-1: Human occupation during the arid Mid-Holocene event in the high-altitude lakes of the Atacama Desert, South America, *Quaternary Science Reviews*, 181, 2018, p. 109-122.

Oliver 1998 : OLIVER (J. R.), *El Centro Ceremonial de Caguana, Puerto Rico: Simbolismo Iconográfico, Cosmovisión y el Poderío Caciquil Taíno de Borínquen*. Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 727), 1998 (<https://ucl.academia.edu/JoseOliver>).

Oliver 2005 : OLIVER (J. R.), The Proto-Taíno Monumental Cemís of Caguana: A Political-Religious Manifesto. In : SIEGEL (P. E.) (ed.), *Ancient Borinquen. Archaeology and Ethnohistory of Native Puerto Rico*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 2005, p. 230-284 (<https://ucl.academia.edu/JoseOliver>).

Oliver 2009 : OLIVER (J. R.), *Caciques & Cemí Idols. The web spun by Taíno Rulers between Hispaniola and Puerto Rico*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 2009 (<https://ucl.academia.edu/JoseOliver>).

Oliver 2012 : OLIVER (J. R.), *Caguana: Legado Histórico*. San Juan: Editorial Instituto de Cultura Puertorriqueña, 2012.

Oliver 2019 : OLIVER (J. R.), El paisaje arqueológico de Caguana, Puerto Rico. *Patrimonio, Revista Oficial de la Oficina Estatal de Conservación Histórica/State Historical Preservation Office of Puerto Rico*, 8, 2019, p. 44-53 (<https://ucl.academia.edu/JoseOliver>).

Oliver 2021 : OLIVER (J. R.), The Vibrancy of Taíno-Themed Arts and Crafts: Identity and Symbolism in Modern and Post-modern Borikén. In : OSTAPKOWICZ (J.), HANNA (J.) (eds), *Real, Recent or Replica. Amerindian & Neo-Amerindian Iconography in the Caribbean, Chapter 3*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 2021, p. 80-109.

Oliver & Rivera Fontán 2007 : OLIVER (J. R.), RIVERA FONTÁN (J. R.), *Bateyes de Viví (U-1), Utuado Puerto Rico*. Final Documentation for Inclusion in the National Register of Historical Places. Report on file at the United States Department of the Interior, National Park Service, Atlanta Georgia and the State Historic Preservation Office, Cuartel de Ballajá, San Juan, 2007 (<https://ucl.academia.edu/JoseOliver>).

Oliver et al. 1999 : OLIVER (J. R.), RIVERA FONTÁN (J. R.), NEWSOM (L. A.), *Arqueología del Barrio Caguana, Puerto Rico*. In : RIVERA FONTÁN (J. R.) (ed.), *Trabajos de Investigación Arqueológica - Tercer Encuentro de Investigadores*, Publicación Ocasional de la División de Arqueología. San Juan: Instituto de Cultura Puertorriqueña, 1999, p. 8-26 (<https://ucl.academia.edu/JoseOliver>).

Oramas 1942 : ORAMAS (L. R.), Prehistoria y Arqueología de Venezuela; Construcciones y Petrografías Artísticas en una Región de Venezuela. In : *Vigesimoséptimo Congreso Internacional de Americanistas*. Actas de la primera Sesión, Celebrada en la ciudad de México en 1939. México City: Instituto Nacional de Antropología e Historia, 1942.

Ortiz Aguilú 1977 : ORTIZ AGUILÚ (J. J.), Tests Show Indian Plaza in Coamo is Oldest in P.R. In : *The San Juan*

Star, 18 (348): Interview of J. J. Ortiz by Harry Turner, 17 October 1977. San Juan, Puerto Rico.

Ortiz Aguilú et al. 2001 : ORTIZ AGUILÚ (J. J.), MAÍZ LÓPEZ (E.), SUED BADILLO (J.), SARA (T.), *Palo Hincado, Puerto Rico: New Insights from Ongoing Investigations, Palo Hincado, Puerto Rico*. Unpublished paper presented at the XIXth International Congress for Caribbean Archaeology, Aruba (July 22-28, 2001). On file at Geo-Marine, Inc. 11846 Rock Landing Drive, Suite C. Newport News, Virginia, USA, 2001.

Osborn 1985 : OSBORN (A.), *El Vuelo de las Tijeretas*. Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1985.

Osborn 1995 : OSBORN (A.), *Las Cuatro Estaciones. Mitología y estructura social entre los U'wa*. Santafé de Bogotá: Colección Bibliográfica, Banco de la República, 1995 (<http://babel.banrepcultural.org/cdm/ref/collection/p17054coll18/id/446>).

Osborn 2009 : OSBORN (A.), *The Four seasons of the U'wa: a Chibcha Ritual Ecology in the Colombian Andes*. Wantage: Sean Kingston Publishing, 2009 [1st edition in Spanish, 1985].

Paddayya 2000-2001 : PADDAYYA (K.), The Problem of Ashmounds of Southern Deccan in the Light of Budihal Excavations, Karnataka, *BDCRI*, 60-61, 2000-2001, p. 189-225.

Páez 2010 : PÁEZ (L.), *Petroglifos de Vigirima. Dos yacimientos de arte rupestre en la Cuenca del Lago de Valencia, Estado Carabobo*. Valencia: Imprenta El Perro y La Rana, 2010.

Páez 2017 : PÁEZ (L.), *Arqueología del Arte Rupestre de la Región Geohistórica del Lago de Valencia, Venezuela (2200 a.C. - 1400 d.C.)*, *Boletín Antropológico, Universidad de los Andes, Venezuela*, 35 (94), 2017, p. 174-204 (<https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=71256055002>).

Páez et al. 2014 : PÁEZ (M. C.), LYNCH (V.), BESA (Y.), Espacios sagrados en el mundo andino: excavación de una huanca en Las Pailas (Cachi, Salta, Argentina), *Revista Española de Antropología Americana*, 44 (1), 2014, p. 275-284.

Pané 1999 : PANÉ (F. R.), *An Account of the Antiquities of the Indians. Introductory Study, Notes and Appendixes by J. J. Arrom; translation to English by C. Griswold*. Durham: Duke University Press, 1999.

Pauketat 2004 : PAUKETAT (T.), *Ancient Cahokia and the Mississippians*. Cambridge: Cambridge University Press, 2004.

Pearson 2007 : PEARSON (R.), Debating Jomon social complexity, *Asian Perspectives*, 46, 2007, p. 361-388.

- Perera 1979 : PERERA (M. Á.), *Arqueología y Arqueometría de las Placas Líticas Aladas del Occidente de Venezuela*. Caracas: Universidad Central de Venezuela, 1979.
- Pérez de Barradas 1937 : PÉREZ DE BARRADAS (J.), *Arqueología y antropología precolombinas de Tierradentro*. Bogotá: Publicaciones de la Sección de Arqueología, Ministerio de Educación Nacional, 1, 1937.
- Pérez de Barradas 1938 : PÉREZ DE BARRADAS (J.), *Arqueología de San Agustín-Las Culturas de San Agustín (Huila) y sus relaciones con las culturas prehistóricas suramericanas*, *Revista de Las Indias*, 2 (8), 1938, p. 35-50.
- Pérez de Barradas 1943 : PÉREZ DE BARRADAS (J.), *Arqueología Agustiniana*. Bogotá: Imprenta Nacional, 1943.
- Pérez Riaño 1988 : PÉREZ RIAÑO (P.), *Arqueología Chicamocha*, *Boletín de Arqueología*, 3 (1), 1988, p. 55-67.
- Pérez Riaño 1999 : PÉREZ RIAÑO (P. F.), *Arqueología en el suroccidente de la Sierra Nevada del Cocuy o Chita (Departamento de Boyacá)*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales (FIAN), Banco de la República, 1999.
- Pérez Riaño 2001 : PÉREZ RIAÑO (P.), *Procesos de Interacción en el Área Septentrional del Altiplano Cundiboyacense y Oriente de Santander. Los Chibchas Adaptación y Diversidad en los Andes Orientales de Colombia*. In : *Departamento de Antropología Facultad de Ciencias Humanas de la Universidad Nacional y Colciencias*. Bogotá, 2001, p. 49-109.
- Pérez Riaño 2012 : PÉREZ RIAÑO (P.), *La Cabuya de Chicamocha. Su trascendencia en nuestra historia. Colección Bolsilibros, Vol. LXI*. Bogotá: Academia Colombiana de Historia, 2012.
- Pérez Riaño 2013 : PÉREZ RIAÑO (P.), *Paisajes Arqueológicos Sagrados en Territorio Lache-U'wa, Sierra Nevada de Güicán o Cocuy, Colombia*, *Rupestreweb*, 2013 (<http://www.rupestreweb.info/paisajescocuy.html>).
- Pestle 2017 : PESTLE (W. J.), *Report on the Human Remains from the Centro Ceremonial Indígena de Tibes, Ponce, Puerto Rico, 2007-2010 Seasons*. In : CURET (L. A.) (ed.), *Informe del Proyecto Arqueológico del Centro Indígena de Tibes, Ponce, Puerto Rico, 2008-2011*. Unpublished report, 2017, p. 141-162.
- Petry & Saldanha 2008 : PETRY (M. C.), SALDANHA (J. D. de M.), *Um Sítio, Múltiplas Interpretações: o Caso do Chamado "Stonehenge Do Amapá"*, *Revista Arqueologia Pública, São Paulo*, 3, 2008, p. 7-13.
- Pinto Noya & Llanos Vargas 1997 : PINTO NOYA (M.), LLANOS VARGAS (H.), *Las Industrias Líticas de San Agustín*. Bogotá: Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, 1997.
- Pomerol et al. 2013 : POMEROL (C.) et al., *Principios de Geología. Técnicas, modelos e teorías*. Porto Alegre: Bookman, 2013.
- Pozorski & Pozorski 1990 : POZORSKI (S.), POZORSKI (T.), *Reexamining the critical Preceramic/Ceramic Period transition: new data from coastal Peru*, *American Anthropologist*, 92, 1990, p. 481-491.
- Pozorski & Pozorski 2008 : POZORSKI (S.), POZORSKI (T.), *Early cultural complexity on the coast of Peru*. In : SILVERMAN (H.), ISBELL (X. H.) (eds), *Handbook of South American Archaeology*. New York: Springer, 2008, p. 607-631.
- Pozorski & Pozorski 2012 : POZORSKI (T.), POZORSKI (S.), *Preceramic and Initial Period Monumentality within the Casma Valley of Perú*. In : BURGER (R.), ROSENWIG (R. M.) (eds), *Early New World Monumentality*. Gainesville: University of Florida Press, 2012.
- Pradilla Rueda et al. 1988 : PRADILLA RUEDA (H.), VILLATE SANTANDER (G.), ORTIZ GÓMEZ (F.), *Estudio Arqueológico de la UPTC-Informe de Investigación*. Unpublished report. Museo Arqueológico de Tunja, 1988 (<https://uptyc.academia.edu/MuseoArqueol%C3%B3gicodeTunjaUPTC>).
- Pradilla Rueda et al. 1992 : PRADILLA RUEDA (H.), VILLATE SANTANDER (G.), ORTIZ GÓMEZ (F.), *Arqueología del Cercado Grande de los Santuarios*, *Boletín Museo del Oro*, 32-33, 1992, p. 21-148.
- Preuss 1931 [1929] : PREUSS (K. T.), *Arte Monumental Prehistórico. Excavaciones en el Alto Magdalena y San Agustín*. 2 Volumes. Bogotá: Escuelas Salesianas de Tipografía y Fotogrado, 2^{da} edición. *Monumentale vorgeschichtliche Kunst. Ausgrabungen im Quellgebiet des Magdalena in Kolumbien und ihre Ausstrahlungen in Amerika*, 1 & 2. Göttingen: Tafeln und Abbildungen nebst Verzeichnis, 1931.
- Price & Bar-Yosef 2012 : PRICE (T. D.), BAR-YOSEF (O.), *The origins of agriculture; new data, new ideas*, *Current Anthropology*, 52 (4), 2012, p. S163-S174.
- Price & Brown 1985 : PRICE (T. D.), BROWN (J. A.), *Prehistoric Hunter-Gatherers: The Emergence of Cultural Complexity*. London: Academic Press, 1985.
- Price & Feinman 1995 : PRICE (T. D.), FEINMAN (G. M.), *Foundations of social inequality*. New York: Springer, 1995.
- Reichel-Dolmatoff 1972 : REICHEL-DOLMATOFF (G.), *San Agustín: A Culture of Colombia*. London-New York: Thames and Hudson, 1972.
- Reichel-Dolmatoff 1975 : REICHEL-DOLMATOFF (G.), *Contribuciones al conocimiento de la estratigrafía cerámica de San Agustín, Colombia*. Bogotá: Biblioteca Banco Popular, 1975.
- Reichel-Dolmatoff 1986 [2016] : REICHEL-DOLMATOFF (G.), *Arqueología de Colombia: un texto introductorio. Prologue by Clara Isabel Botero*. Bogotá: Ministerio de

- Cultura-Biblioteca Nacional de Colombia, 2016. Electronic (PDF) version of the 1st edition printed by Fundación Segunda Expedición Botánica, FUNBOTÁNICA, 1986 [2016].
- Renfrew 1974 : RENFREW (C.), Beyond a subsistence economy: The evolution of social organization in Prehistoric Europe. In : MOORE (C. B.) (ed.), *Reconstructing complex societies, American Schools of Oriental Research*, Suppl. 20, 1974, p. 69-84.
- Rivera Fontán 1992 : RIVERA FONTÁN (J.), *Proyecto Arqueológico Caguana 92. Reconocimiento Sistemático de los Recursos arqueológicos del Parque Ceremonial de Caguana, Utuado, P. R.* San Juan P.R.: Unpublished Final Report. On file at the Consejo para la Protección del Patrimonio Arqueológico Terrestre de Puerto Rico-Instituto de Cultura Puertorriqueña, 1992.
- Rivera Fontán 2005 : RIVERA FONTÁN (J. A.), *Informe Técnico. Proyecto Arqueológico del Barrio Quemado, Mayagüez, Sitio Batey Delfín del Yagüez. Partes 1 y 2.* San Juan P.R.: Unpublished report submitted to Municipal Government of Mayagüez. On file at the Consejo para la Protección del Patrimonio Arqueológico Terrestre de Puerto Rico-Instituto de Cultura Puertorriqueña, 2005.
- Rivera Fontán & Oliver 2005 : RIVERA FONTÁN (J.), OLIVER (J. R.), Impactos y patrones de ocupación histórica jibara sobre componentes taínos: El sitio 'Vega de Nelo Vargas' (Utu-27), Barrio Caguana, Municipio de Utuado, Puerto Rico. In : GLENIS TAVAREZ (M.), GARCÍA-ARÉVALO (M.), *Proceedings of the 20th International Congress for Caribbean Archaeology*. Santo Domingo: Museo del Hombre Dominicano and Fundación García-Arévalo, 2005, p. 1-14 (<https://www.dloc.com/AA00061961/00787?search=international+=congress+=caribbean+=archaeology>).
- Rivero & Tschudi 1851 : RIVERO (M. de), TSCHUDI (J. J. von), *Antigüedades Peruanas*. Vienna: Imprenta Imperial de la Corte y del Estado, 1851.
- Rodet & Alonso 2004 : RODET (M. J.), ALONSO (M.), Princípios de reconhecimento de duas técnicas de debitage: Percussão direta dura e percussão direta macia (tendre). Experimentação com material do norte de Minas Gerais, *Revista de Arqueologia*, 17, 2004, p. 63-74.
- Rodríguez 2005 : RODRÍGUEZ (C. A.), *Los Hombres y las Culturas Prehispánicas del Suroccidente de Colombia y el Norte del Ecuador*. Washington, D.C.: Fundación Taraxcun, 2005.
- Rodríguez Meléndez 2007 : RODRÍGUEZ MELÉNDEZ (Y.), *Social Life of Bateyes: Archaeology, Preservation and Heritage in Puerto Rico*. Ann Arbor: Unpublished PhD Dissertation. Faculty of the Graduate School of Cornell University, Ithaca, NY. ProQuest, 2007.
- Rodríguez Ramos et al. 2010 : RODRÍGUEZ RAMOS (R.), TORRES (J.), OLIVER (J. R.), Rethinking Time in Caribbean Archaeology. In : FITZPATRICK (S.), ROSS (A. H.), *Island Shores, Distant Past*. Gainesville: The University of Florida Press, 2010, p. 21-53.
- Roosevelt 1991 : ROOSEVELT (A. C.), *Moundbuilders of the Amazon: Geophysical Archaeology on Marajó Island, Brazil*. San Diego: University of Arizona Press, 1991.
- Rosenblat 1964 : ROSENBLAT (Á.), Los Otomacos y Taparitas de los Llanos de Venezuela. Estudio Etnográfico y Lingüístico, *Anuario*, Caracas: Instituto de Antropología e Historia, Universidad Central de Venezuela, 1, 1964, p. 227-377.
- Rostain 1994 : ROSTAIN (S.), *L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane*. Paris : Centre de Recherche en Archéologie Précolombienne (CRAP), Université de Paris I, 1994.
- Rostain 2009 : ROSTAIN (S.), Between Orinoco and Amazon: The Ceramic Age in the Guianas. In : WHITEHEAD (N. L.), ALEMÁN (S. W.) (eds), *Anthropologies of Guayana: Cultural Spaces in Northeastern Amazonia*. Tucson: University of Arizona Press, 2009, p. 36-54.
- Rouse 1941 : ROUSE (I.), An Analysis of the Artifacts of the 1914-1915 Porto Rican Survey, *Scientific Survey of Porto Rico and the Virgin Islands*, Vol. CVIII, Part 2. New York: The New York Academy of Sciences, 1941, p. 273-298.
- Rouse 1952 : ROUSE (I.), Porto Rican Prehistory, *Scientific Survey of Porto Rico and the Virgin Islands*, Vol. XVIII, Parts 3 & 4. New York: The New York Academy of Sciences, 1952 (<https://archive.org/details/scientificsurvey1814newy/page/516/mode/2up>).
- Rouse 1992 : ROUSE (I.), *The Tainos: The Rise & Decline of the People who Greeted Columbus*. New Haven: Yale University Press, 1992.
- Rowe 1962 : ROWE (J. H.), *Chavin Art: An Inquiry into its Form and Meaning. The Museum of Primitive Art*. New York: University Publishers Inc., 1962.
- Saldanha 2017 : SALDANHA (J. D. de M.), *Poços, Potes e Pedras: Uma Longa História Indígena na Costa da Guyana*. Doctoral Dissertation, Museu de Arqueologia e Etnologia da Universidade de São Paulo, 2017.
- Saldanha & Cabral 2012 : SALDANHA (J. D. de M.), CABRAL (M. P.), Potes e pedras: uma gramática de monumentos megalíticos e lugares naturais na costa norte do Amapá, *Revista de Arqueologia*, 25 (1), 2012, p. 48-57.
- Sánchez García 2015 : SÁNCHEZ GARCÍA (J. S.), El misterio de los huancas, una aproximación a la cosmovisión andina desde el cerro Pariahuanca, *ARKEOS, Revista electrónica de Arqueología PUCP*, 7 (14), 2015, p. 1-24.
- Sanz González et al. 2014 : SANZ GONZÁLEZ (S.), ARÉVALO (H.), BALCAZAR (C.), Quillusara: Entrance to the past. Megalithic phenomenon in Ecuador. In : *Abstracts*

- of the XVIIth World UISPP Congress in Burgos. Session B27 - Megalithic Biographies: cycles of use and closure, 2014.
- Sanz González *et al.* 2015 : SANZ GONZÁLEZ (S.) *et al.*, Arqueología y Antropología: Yacimientos de Petroglifos en Provincia de Loja-Quillusara. In : ARIAS (J. C.) (ed.), *Academia Nacional de Historia del Ecuador, Archivo Histórico ECUADOR*, 1, 2015, p. 238-251.
- Sassaman 2004 : SASSAMAN (K.), Complex hunter-gatherers in evolution and history: a North American perspective, *Journal of Archaeological research*, 12, 2004, p. 227-280.
- Saunaluoma *et al.* 2018 : SAUNALUOMA (S.), PÄRSSINEN (M.), SCHAAN (D.), Diversity of Pre-colonial Earthworks in the Brazilian State of Acre, Southwestern Amazonia, *Journal of Field Archaeology*, 43 (5), 2018, p. 362-379.
- Saunders *et al.* 2005 : SAUNDERS (J. W.), MANDEL (R. D.), SAMPSON (G. C.), ALLEN (C. M.), ALLEN (E. T.), BUSH (D. A.), FEATHERS (J. K.), GREMILLION (K. J.), HALLMARK (C. T.), JACKSON (H. E.), JOHNSON (R. C.), SAUCIER (R. T.), STRINGER (G. L.), VIDRINE (M. F.), Watson Brake, a Middle Archaic mound complex in northern Louisiana, *American Antiquity*, 70, 2005, p. 631-668.
- Scarborough & Wilcox 1991 : SCARBOROUGH (V. L.), WILCOX (D. R.) (eds), *The Mesoamerican Ballgame*. Tucson: The University of Arizona Press, 1991.
- Schaan 2011 : SCHAAN (D. P.), *Sacred Geographies of Ancient Amazonia: Historical Ecology of Social Complexity*. Walnut Creek: Left Coast Press, 2011.
- Schele & Miller 1986 : SCHELE (L.), MILLER (M. E.), *The Blood of the Kings: Dynasty and Ritual in Maya Art*. New York-Fort Worth: George Brazillier Inc. ; Kimbell Art Museum, 1986.
- Schmidt 2012 : SCHMIDT (K.), *A Stone Age sanctuary in South-Eastern Anatolia*. Munchen: C. H. Beck, 2012.
- Schreiter 1928 : SCHREITER (R.), *Monumentos megalíticos y pictográficos de los altos valles de la Provincia de Tucumán*. Tucumán: Universidad de Tucumán (Boletín del Museo de Historia Natural), 1928.
- Schwartz 2017 : SCHWARTZ (D. A.), John Alden Mason: Life of a Renaissance Anthropologist, *Expedition*, 59 (1), 2017, p. 41-47.
- Sejourne & Salicrup 1966 : SEJOURNE (L.), SALICRUP (G.), *Arquitectura y Pintura en Teotihuacán*. México: Siglo XXI Editores, 1966.
- Service 1962 [1971] : SERVICE (E. R.), *Primitive Social Organization: An Evolutionary Perspective*. New York: Random House, First edition 1962 ; Random House, 2nd edition 1971.
- Shady Solís 2006 : SHADY SOLÍS (R.), America's First City? The Case of Late Archaic Caral. In : ISBELL (W. H.), SILVERMAN (H.) (eds), *Andean Archaeology: North and South III*. Boston: Springer US., 2006, p. 28-66.
- Silva Celis 1945 : SILVA CELIS (E.), Contribución al Conocimiento de la Civilización de los Lache, *Boletín de Arqueología*, 1 (5), 1945, p. 371-424 (https://www.icanh.gov.co/nuestra_entidad/grupos_investigacion/divulgacion_publicaciones/revistas_cientificas/8186).
- Silva Celis 1981 : SILVA CELIS (E.), Investigaciones arqueológicas en la Villa de Leiva, *Boletín del Museo del Oro*, 10, 1981, p. 1-18 (<https://publicaciones.banrepcultural.org/index.php/bmo/issue/view/378>).
- Simón 1626 [1981] : SIMÓN (P. F.), *Noticias Historiales de Las Conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales. 2^{nda} Parte, 4^a Noticia*. Bogotá: Casa Editorial de Medardo Rivas, 1981. Based on the Cuenca edition 1626.
- Siveroni 2001 : SIVERONI (V.), *Houses or temples: A reevaluation of Late Preceramic and Early Formative chamber architecture and its implications for the dynamics of the Early Highland community in the Central Andes*. MA dissertation, University of Pittsburg, 2001.
- Sotomayor & Uribe 1987 : SOTOMAYOR (M. L.), URIBE (M. V.), *Estatuaria del Macizo Colombiano*. Bogotá: Instituto Colombiano de Antropología, 1987.
- Spinden 1917 : SPINDEN (H. J.), The Origin and distribution of Agriculture in America. In : HODGE (F. W.) (ed.), *Proceedings of the Nineteenth International Congress of Americanists*. Washington D.C. (December 27-31, 1915), 1917.
- Stordeur 2014 : STORDEUR (D.), Jerf el Ahmar entre 9500 et 8700 av. J.-C. Un village des débuts de l'agriculture. Une société complexe. In : MANEM (C.), PERRIN (T.), GUILAINE (J.) (dir.), *La transition néolithique en Méditerranée*. Actes du colloque Muséum de Toulouse (14-15 avril 2011). Paris/Toulouse : Errance ; AEP, 2014, p. 27-45.
- Stordeur 2015 : STORDEUR (D.), *Le village de Jerf el Ahmar (Syrie, 9500-8700 avant J.-C.) : l'architecture, miroir d'une société néolithique complexe*. Paris : CNRS éditions, 2015.
- Sullivan 1980 : SULLIVAN (S.), An Overview of the 1976 to 1978 Archaeological Investigation in the Caicos Islands, *Florida Anthropologist*, 3 (3), 1980, p. 120-142 (<https://ufdc.ufl.edu/UF00027829/00014/52j>).
- Sullivan 1981 : SULLIVAN (S.), *Prehistoric Patterns of Exploitation and Colonization in the Turks and Caicos Islands*. Unpublished PhD. dissertation. Department of Anthropology, University of Illinois at Urbana-Champaign. Ann Arbor: ProQuest, 1981.
- Tello 1937 : TELLO (J. C.), *Arqueología del Valle de Casma: culturas: Chavín, Santa o Huaylas Yunga y Sub-Chimú. Informe de los trabajos de la Expedición Arqueológica al Maraón de 1937*. Lima: Editorial San Marcos, 1937.

- Testart 1982 : TESTART (A.), *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités sociales*. Paris : Société d'Ethnographie, 1982.
- Testart 2005 : TESTART (A.), *Éléments de classification des sociétés*. Paris : Éditions Errance, 2005.
- Testart 2012 : TESTART (A.), *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*. Paris : Gallimard, 2012.
- Testart 2014 : TESTART (A.), Anthropology of megaliths-erecting societies. In : BESSE (M.) (ed.), *Around the Petit-Chasseur site in Sion (Valais, Switzerland) and new approaches of the Bell Beaker culture*. Oxford: Archaeopress, 2014, p. 331-336.
- Therrien et al. 2006 : THERRIEN (M.), ACUÑA (B. O.), PRADITA (H.), *Plan de manejo del patrimonio arqueológico en la Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia en Turna, Sogamoso y la Villa de Leiva*. Bogotá: ICANH-UPTC, 2006 (http://uptc.edu.co/export/sites/default/direccion_extension/documentos/plan_manejo.pdf).
- Thomas 2013 : THOMAS (J.), Monumental Architecture in Sub-Saharan Africa: a European Perspective, *Azania: Archaeological Research in Africa*, 48 (2), 2013, p. 315-322 (<http://dx.doi.org/10.1080/0067270X.2013.790654>).
- Torres 2012 : TORRES (J. M.), *The Social Construction of Community, Polity, and Place in Ancient Puerto Rico (AD 600 - AD 1200)*. Unpublished PhD dissertation. Graduate School of the University of Florida. Ann Arbor: ProQuest, 2012.
- Torres et al. 2008 : TORRES (J. M.), DUCHEMIN (G.), LAGUER (C.), *The Tibes Archaeological Survey Project: Location, Documentation and Preliminary Evaluation of Precolonial Cultural Resources*. Unpublished report on file at the Oficina Estatal de Conservación Histórica (Contract Number 2008-155037), San Juan, 2008.
- Torres et al. 2014 : TORRES (J. M.), CURET (L. A.), RICE-SNOW (S.), CASTOR (M. C.), CASTOR (A. K.), Of Flesh and Stone: Labor Investment and Regional Sociopolitical Implications of Plaza/Batey Construction at the Ceremonial Center of Tibes (AD 600-AD 1200), Puerto Rico, *Latin American Antiquity*, 25 (2), 2014, p. 125-151.
- Torres Etayo 2010 : TORRES ETAYO (D.), Investigations at Laguna de Limones. Suggestions for a Change in the Theoretical Direction of Cuban Archaeology. In : KEPECS (S.), CURET (L. A.), LA ROSA CORZO (G.) (eds), *Beyond the Blockade: New Currents in Cuban Archaeology*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 2010, p. 70-88.
- Tovar Pinzón 1995 : TOVAR PINZÓN (H.), *Relaciones y visitas a los Andes: S. XVI. Tomo 3: Región Centro-oriental*. Santafé de Bogotá: Colcultura & Instituto Colombiano de Cultura Hispánica, 1995.
- Trubitt 2000 : TRUBITT (M. B.), Mound building and prestige goods exchange: changing strategies in the Cahokia chiefdom, *American Antiquity*, 65, 2000, p. 669-690.
- Vega-Centeno & Lafosse 2008 : VEGA-CENTENO (R.), LAFOSSE (S.), Estrategias de excavación y datación de arquitectura pública temprana. El caso de Cerro Lampay, *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 37, 2008, p. 417-439.
- Velandia Jagua 1994 : VELANDIA JAGUA (C. A.), *San Agustín: Arte, Estructura y Arqueología - Modelo para una semiótica de la iconografía precolombina*. Bogotá: Editorial Presencia, 1994 (<https://www.researchgate.net/publication/270568028>).
- Velandia Jagua 2018 : VELANDIA JAGUA (C. A.), Estructura del Espacio Funerario y Simbología en el Paisaje de la Cultura Arqueológica de San Agustín, Colombia. In : FLORES BLANCO (L. A.) (ed.), *Lugares, Monumentos, Ancestros: Arqueología de Paisajes Andinos y Lejanos*. Lima: Avqui Ediciones, 2018, p. 71-93 (https://www.researchgate.net/publication/330211211_ESTRUCTURA_DEL_ESPACIO_FUNERARIO_Y_SIMBOLOGIA_EN_EL_PAISAJE_DE_LA_CULTURA_ARQUEOLOGICA_DE_SAN_AGUSTIN_COLOMBIA).
- Veloz Maggiolo et al. 1976 : VELOZ MAGGIOLO (M.), VARGAS (I.), SANOJA (M.), CALDERÓN (F. L.), *Arqueología del Yuma, República Dominicana*. Santo Domingo: Editora Taller-Museo del Hombre Dominicano, 1976.
- Ward et al. 2014 : WARD (E. M. G.), SEMKEN (S.), LIBARKIN (J. C.), The Design of Place-Based, Culturally Informed Geoscience Assessment, *Journal of Geoscience Education*, 62 (1), 2014, p. 86-103 (<https://doi.org/10.5408/12-414.1>).
- Watling et al. 2018 : WATLING (J.), MAYLEB (F. E.), SCHAAN (D.), Historical Ecology, Human Niche Construction and Landscape in Pre-Columbian Amazonia: A Case Study of The Geoglyph Builders of Acre, Brazil, *Journal of Anthropological Archaeology*, 50, 2018, p. 128-139.
- Wavrin 1936 : WAVRIN (R. de), Apport aux connaissances de la civilisation dite 'de San Agustín' et à l'archéologie du Sud de la Colombie, *Bulletin de la Société des américanistes de Belgique*, 21, 1936, p. 107-134.
- Wavrin 1937 : WAVRIN (R. de), *Mœurs et Coutumes des Indiens sauvages de l'Amérique du Sud*. Paris : Payot, 1937.
- Williams 2003 : WILLIAMS (D.), *Prehistoric Guiana*. Kingston: Ian Randle Publishers, 2003.
- Wilson 1990 : WILSON (S. M.), *Hispaniola: Caribbean Chiefdoms in the Age of Columbus*. Tuscaloosa & London: The University of Alabama Press, 1990.

Bibliographie

Wilson 1991 : WILSON (S. M.), The Caribbean. In : MAJEWSKI (T.) (coord.), Current Research, *American Antiquity*, 56 (1), 1991, p. 143-149.

Wilson Alcoser 2017 : WILSON ALCOSER, *Megalitos de Quillusara, Sabanilla, Celica*. YouTube Video, 2017 (<https://www.youtube.com/watch?v=us0mmKfVDY8>).

Wright 2014 : WRIGHT (A. P.), History, monumentality, and interaction in the Appalachian summit Middle Woodland?, *American Antiquity*, 79, 2014, p. 277-294.

Yerkes 2002 : YERKES (R.), Hopewell tribes: A study of Middle Woodland social organization in the Ohio valley. In : PARKINSON (W.) (ed.), *The Archaeology of tribal societies*. Ann Arbor: International Monographs in Prehistory, 2002, p. 227-247.



Mégalithes dans le monde

Conclusion



Conclusion

Il n'est guère de continent ou de grande région du monde qui ne recèle au moins quelques mégalithes. Ces très grosses pierres, seulement dressées vers le ciel ou assemblées en un dispositif qui semble défier jusqu'aux lois les plus élémentaires de la gravité, marquent ainsi le paysage de façon durable. Elles furent le plus souvent déplacées, et l'individualité propre à chacune est généralement préservée au sein des ruines mégalithiques qui aujourd'hui s'offrent à notre regard. Le poids ou la taille de certains blocs est d'abord ce qui marque l'imagination, et pourtant nombre d'entre eux participent à des constructions bien plus vastes qui ne nous sont pas toujours directement perceptibles. D'autres dispositifs similaires furent parfois bâtis au même moment, et dans le même secteur, mais avec des dimensions ou avec des éléments de taille plus modestes, voire avec des matériaux différents. Tous contribuent à façonner un paysage, végétal et rocheux, terrestre et céleste. En feuilletant les pages de ces volumes, on sera d'abord frappé par une diversité qui n'a d'égale que celle de leurs bâtisseurs, comme des sociétés correspondantes, à différents moments d'une histoire qui chaque fois leur est propre. Jamais autant de savoirs sur ce sujet n'avaient été rassemblés au sein d'un même ouvrage, ce qui soulève bien des interrogations auxquelles il serait présomptueux de vouloir apporter une seule réponse, définitivement acquise. Nous nous devons d'abord de remercier très sincèrement l'ensemble des auteurs qui ont livré tant de synthèses de très grande qualité et d'une extraordinaire richesse, avec une abondante bibliographie et la mention systématique d'un historique des recherches qui permet d'également situer le discours de chacun au sein de toute la diversité des contextes académiques correspondants. Les exemples que nous seront maintenant amenés à citer illustrent la richesse de chacune des contributions, mais ne sauraient la résumer.

À ce jour, on ne connaît pas de mégalithes qui aient été érigés par *Homo sapiens* aux temps les plus reculés de la Préhistoire. La question de dispositifs analogues mis en œuvre par les derniers chasseurs-cueilleurs reste en suspens. Elle est discutée sous différents angles au travers d'exemples pris dans le désert d'Atacama au Chili ou dans les Balkans en Europe, au nord de l'Australie ou du Japon, comme également à Göbekli Tepe en Turquie. Au Levant de façon ponctuelle (au moins dans le PPNB), comme plus tard et plus largement sur la façade atlantique de l'Europe (assurément dès le 5^e et peut-être le 6^e millénaire avant notre ère), voire peut-être également de façon tout aussi indépendante dans les Andes péruviennes (période dite Formative), bien des mégalithes sont contemporains des premiers développements de l'agriculture et de l'élevage. En Chine, et notamment en Mandchourie (culture de Hongshan), de vastes constructions funéraires néolithiques font un large usage de la pierre, sans toutefois mobiliser de très gros blocs. De par le monde, un plus grand nombre encore de mégalithes fut édifié par des populations qui pratiquaient la métallurgie, ou connaissaient l'usage des métaux : au moins dès le 4^e millénaire avant notre ère au Proche et Moyen-Orient, comme dans le Caucase un peu plus au nord, et peut-être aussi en Afrique orientale un peu

plus au sud, puis un peu plus tard dans l'Altaï ou dans les steppes de l'Asie centrale et orientale. Tout au nord de la Sibérie, en Russie, et à peu près aux mêmes époques, les stèles décorées des pasteurs nomades de la culture Okuniev (2500-1800 avant notre ère) présentent une surprenante superposition de registres graphiques qui n'est pas sans évoquer la structure de quelques traditions beaucoup plus anciennes, en réalité déjà présentes dans l'art pariétal du Paléolithique supérieur. À partir de la seconde moitié du 2^e millénaire avant notre ère, puis au cours du millénaire suivant, on construit de très nombreux mégalithes en Inde péninsulaire, ou en Corée comme sur l'île de Kyūshū. Au Japon, la période d'édification des *kofun* (celle aussi où la religion pourrait commencer à prendre des formes que l'on associera plus tard au Shintō, dans l'archipel) précède tout juste l'avènement de l'État (fin du VII^e siècle de notre ère), et de temps historiques dont les mythes rendent compte du caractère immuable et majestueux attribué à la pierre, et aux rochers, dans l'imaginaire des élites. Sur le continent, le livre des Han mentionnait déjà l'existence d'une curieuse coutume consistant à vénérer de très grandes pierres chez les Qiang, exonyme désignant diverses populations du sud-ouest de la Chine. En Inde, quelques mégalithes portent des inscriptions dans une forme archaïque d'écriture tamoule-brahmi, datée du IV^e siècle avant notre ère, alors que la littérature Sangam et un premier traité de grammaire tamoul décrivent des rituels funéraires comprenant l'érection d'une grande pierre, ou *nadukal*, au sein de laquelle l'esprit du mort vient se fondre. Les grandes sépultures mégalithiques se font toutefois beaucoup plus rares avec l'avènement des premières cités et, là encore, avec l'apparition de l'État (voire des premiers échanges monétaires).

Il en fut de même dans le Maghreb oriental, où des centaines de milliers de mégalithes funéraires appartiennent à la fin de l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer, au cours du premier millénaire avant notre ère. Près des rives de la mer Noire, les mégalithes funéraires de Thrace furent eux aussi systématiquement utilisés au cours de l'Âge du Fer, également. Par la suite, le développement des grandes religions monothéistes semble marquer un terme à ce type de pratiques, jusque sur les hauts plateaux de l'Himalaya dont les mégalithes sont généralement attribués à une époque antérieure à l'arrivée du bouddhisme. Indépendamment et à l'autre bout du monde, dans le nord de la cordillère des Andes, des monuments funéraires mégalithiques comme ceux de San Agustín furent principalement édifiés au cours du premier millénaire de notre ère. Ceux, très différents, récemment étudiés dans la région d'Amapa, au nord du Brésil, appartiennent en revanche à la première moitié du premier millénaire avant notre ère. Au Panama, les tertres tumulaires d'une élite de la culture de Coclé (700-1000 de notre ère) sont aussi parfois associés à des pierres dressées, alors que celles-ci délimitent quelques enceintes cérémonielles au Venezuela, voire des terrains de jeux de balle sur l'île de Porto Rico, dans le sud-est de la République dominicaine et dans les îles Vierges britanniques ; elles étaient toujours en activité à l'arrivée des premiers Européens. Au Pérou, en Bolivie ou en Équateur, nombreuses sont les *Huancas* encore honorées de nos jours. Dans le nord de la Colombie, certaines de ces pierres pèsent jusqu'à 30 tonnes. La profondeur chronologique des périodes pendant lesquelles furent construits tant de mégalithes dans les Caraïbes comme en Amérique du Sud, où ce terme n'est presque jamais employé alors qu'ils sont en réalité si nombreux et si variés, étonnera sans doute bien des spécialistes. Une telle profondeur chronologique marque également différents mégalithes édifiés successivement en Afrique de l'Est, notamment en Éthiopie où c'est encore une pratique très vivante par exemple chez les Konso, comme également chez d'autres populations du Sud-Soudan. Certains auteurs proposent même d'associer indirectement la présence de nombreux mégalithes dans le Sahara oriental et central aux migrations anciennes de pasteurs nomades de langue nilo-saharienne, dont l'origine pourrait trouver sa source justement en ces régions de l'Afrique orientale, dans une zone où les variations climatiques de l'Holocène récent furent particulièrement contrastées. En Afrique de l'Ouest, les mégalithes de l'aire sénégalaise

semblent correspondre à un épisode bien plus court, de quelques centaines d'années seulement, autour des premiers siècles du deuxième millénaire de notre ère. Dans le sud du Nigéria comme au Cameroun, d'autres pierres dressées marquent de petits monuments funéraires, se tiennent dans les bois sacrés, ou participent à délimiter, voire à protéger les lieux où se pratiquent les initiations les plus secrètes. À Madagascar également, la construction de mégalithes sur les hautes terres centrales de l'Imérina ne semble guère remonter à plus de cinq cents ans. En Androy dans le sud de l'île, le recours à la tradition orale (notamment celle des Afomarolahy) permet de dresser un scénario historique et quelques éléments d'explication ; cette tradition mégalithique toujours vivante semble ici avoir émergé au milieu du XIX^e siècle en liaison avec des revendications territoriales sur des pâturages contestés, des affirmations identitaires au sein d'une population en expansion et l'effondrement de l'autorité royale.

Au cours des deux derniers millénaires, nombre de mégalithes furent également réalisés par des sociétés sans écriture. Peut-être est-ce l'une des raisons pour laquelle ils furent si souvent étudiés par des archéologues spécialistes de la Préhistoire ou de la Protohistoire : on espère du moins, on voudrait le croire, que plus personne désormais ne songerait à établir un parallèle entre l'aspect rudimentaire des blocs de pierre mis en œuvre et le caractère "primitif" des populations concernées, dans le passé comme au présent. En Europe, sur les rives de la Méditerranée il y a tout juste une cinquantaine d'années, de semblables raisonnements attribuaient les *Antas* du Néolithique portugais à des populations indigènes seulement influencées par quelques colons d'origine orientale et responsables de la construction de tombes en *Tholos*, plus élaborées ; alors même que l'on disposait déjà des preuves archéologiques indiquant une chronologie inverse, ici comme dans le sud de l'Espagne. Ce schéma n'est somme toute pas si différent de celui aujourd'hui proposé pour expliquer l'apparition de constructions mégalithiques à Java et à Sumatra, contemporaines des grands royaumes hindou-bouddhistes de Sriwijaya, Majapahit et Malayu, à partir du VII^e siècle de notre ère. En revanche, des villes parfois qualifiées de "mégalithiques" comme celle de Gunung Padang dans le nord de l'île de Java, ou aussi en Micronésie pour celles de Nan Madol à Pohnpei ou Lelu à Kosrae, rendent compte peut-être tout autant de la nature des matériaux de construction disponibles localement. L'utilisation des mégalithes s'est ensuite diffusée plus tardivement dans les îles de Sumba, Flores, Nias, au nord de Sumatra ou au centre de Sulawesi, peut-être même suite à des contacts avec les premiers marchands européens auxquels nos collègues qui étudient de tels isolats sociaux, les "derniers" bâtisseurs de mégalithes, doivent peut-être plus qu'ils ne l'imaginent. En réalité, nous sommes dans un secteur où la vigueur et l'ampleur de multiples voies de circulations maritimes sont certainement beaucoup plus anciennes. Dans le centre de Sulawesi, le nord de Sumatra et sur l'île de Sumbawa, de grandes cuves monolithiques ont souvent été comparées à celles par ailleurs documentées, dans toutes leurs diversités, au nord du Laos et de la Birmanie comme en Inde du Nord-Est. Dans la vallée de Bada, en Indonésie donc, quelques charbons de bois recueillis autour de l'une de ces jarres en pierre datent de la seconde moitié du premier millénaire de notre ère, et l'analyse génomique pratiquée sur quelques ossements humains suggère ici une affiliation avec des populations austronésiennes. Dans le nord de l'Inde, encore aujourd'hui, la plupart des groupes qui érigent des mégalithes, tels les Naga, les Khasi, les Gond ou les Munda, par exemple, sont également quelques-uns des locuteurs de cette grande famille de langues austro-asiatiques. De tels référentiels actualistes sont particulièrement précieux, ici comme en Indonésie ou en Afrique de l'Est par exemple, tant pour l'élaboration de modèles théoriques que pour les multiples observations sociologiques ou techniques alors réalisées. Les errements précédents d'une histoire de la recherche qui fut parfois tentée de lier trop rapidement (et pour de mauvaises raisons) mégalithes et populations dravidiennes, dans le centre de l'Inde péninsulaire, invitent seulement à rester

prudent lorsqu'il s'agit d'associer de tels dispositifs avec de grandes entités ethniques ou linguistiques.

À l'inverse, n'oublions pas non plus qu'il fut un temps où la supposée incapacité des Aborigènes à construire ne serait-ce que des mégalithes fut effectivement l'un des arguments avancés par quelques Européens fraîchement arrivés en Australie, pour stigmatiser un caractère particulièrement fruste attribué à ces populations. Pourtant, c'est au sein de l'abondante bibliographie cumulée à la fin de chacune des parties de cet ouvrage que nous avons trouvé ce qui pourrait constituer comme l'essence même de ce que l'on entend par mégalithe (bien que de taille un peu plus modeste) : une grosse pierre allongée seulement maintenue verticalement par son propre poids, et par une petite pierre de calage, dans un équilibre apparemment précaire sur le socle rocheux dénudé d'une falaise granitique, en bord de mer, qui fut mise en place par des Aborigènes à l'ontologie totémiste sur la côte est de ce continent. Plus au nord dans les îles Salomon, en Mélanésie, l'édification d'enceintes constituées de pierres dressées aurait directement précédé la mise en place de la *Kula*, un circuit d'échange à longue distance de biens de prestige ; un peu comme celui qui, sur l'île de Yap en Micronésie, implique des "pierres monnaies" en aragonite, ou *Rai*, provenant de l'île de Palau distante de 450 km et qui prendront une forme "mégolithique" à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Sur l'île de Retoka au Vanuatu, une modeste pierre dressée au-dessus de la tombe de Roy Mata, au XIV^e siècle de notre ère, indique l'emplacement de ce qui reste sans doute l'un des exemples parmi les plus emblématiques de morts d'accompagnement, si chers à Alain Testart. Plus à l'est, d'autres mégalithes encore accompagnent ce qui fut probablement l'une des toutes dernières grandes explorations de l'être humain sur le globe terrestre, avec les *marae* polynésiens, ou aux Marquises, jusqu'à l'île de Pâques où une imposante statuaire monolithique repose sur des plateformes à l'appareillage cyclopéen. Ici, comme sur les bords de la Méditerranée et de la mer Noire, ou aussi au Japon et dans les Andes, sculptures monolithiques et constructions cyclopéennes tendent ainsi à remplacer de précédentes constructions mégolithiques, au sein de vastes séquences qu'il faudrait certainement chacune approfondir.

Sur ce dernier point, il est cependant quelques mises en garde que l'on ne saurait ignorer. En Europe, et dans les îles Britanniques en particulier, R. Bradley ⁽¹⁾ prend appui sur l'exemple des cairns de type Clava et ceux de type Orkney-Cromarty qui furent si souvent associés car présentant au premier abord ce qui peut apparaître comme des similitudes architecturales, ainsi que des distributions géographiques distinctes au sein du territoire, bien qu'ils furent construits à mille ans d'écart : quel est alors l'intérêt scientifique de continuer à les étudier ensemble en tant que mégalithes ? L'étude de la céramique ou des industries lithiques, pas plus que celle des architectures mégolithiques ne se suffisent à elles-mêmes, bien qu'elles fassent toutes l'objet d'études spécialisées, de rencontres et d'ouvrages dédiés. L'auteur reconnaît d'ailleurs que la confusion ainsi soulignée ressort aussi, voire d'abord, d'une certaine imprécision dans la nature des analyses précédemment proposées. Sur les rives de la Méditerranée occidentale, la conclusion de Jean Guilaine est plus abrupte encore, quand il divise les expressions mégolithiques correspondantes (diachroniques, nombreuses et variées) en au moins 6 étapes, du Néolithique moyen jusqu'à l'Âge du Fer, souhaitant

(1) Au sein de cette conclusion, seuls R. Bradley, J. Guilaine et A. Gally (†), à qui nous avons demandé une conférence introductive à l'occasion des Rencontres de 2019, seront nominalement cités, ainsi que R. Jousaume qui a rédigé la Préface et à qui ce volume est en quelque sorte dédié. Les autres auteurs sauront y retrouver quelques éléments de leurs propres contributions, mais ne m'en voudront pas trop, j'espère, de ne pas être systématiquement cités, tant ils sont nombreux et tant les chapitres qu'ils ont rédigés sont, chacun, riches de multiples enseignements. À cette occasion, je tiens à remercier Jean-Paul Cros, Jean-Marc Large, Laurent Nespoulous et Chris Scarre pour leurs remarques amicales et constructives sur ce texte.

éviter de les fédérer dans un ensemble conceptuel “mégolithique” alors dénué de toute signification. Le même auteur n’en revendique pas moins neuf ouvrages sur le sujet qui tous utilisent le terme de mégalithe, parfois jusque dans le titre. Il est vrai cependant que, si la notion même de “civilisation mégolithique” semble avoir été définitivement écartée, le spectre de comparatismes un peu trop hâtifs, comme par ailleurs celui d’un diffusionnisme effréné ne sont peut-être pas toujours totalement absents de quelques-unes des contributions ici rassemblées. De plus, on aurait tort de considérer comme totalement exhaustif l’état des connaissances présenté au sein de cet ouvrage, comme le soulignent très honnêtement certaines des introductions à chaque partie, comme aussi quelques-uns des auteurs : en Mauritanie, en Turquie ou au Pakistan par exemple. Lorsque l’on dispose de datations radiocarbone, la mise en place d’un échantillonnage susceptible de fournir quelques *antequem* et *postquem* pour dater chacun des évènements affectant de telles constructions en matière inerte est souvent stratégique (en particulier pour celles résultant de processus cumulatifs). La datation de séquences de peintures superposées sur les parois d’un caveau peut y contribuer et, dans le cas de sépultures collectives, la datation au radiocarbone de chacun des individus inhumés peut aussi entraîner quelques surprises, comme ce fut le cas pour les *Gallery Graves* de Scandinavie. La question de l’origine et des chronologies propres à chacun de ces ensembles de mégalithes, comme de leur arythmie, est ainsi au cœur de nombreuses contributions, de même que la répartition géographique d’un patrimoine trop souvent considéré comme figé pour l’éternité, mais pourtant bien fragile et soumis à tant de destructions (parfois même avant d’avoir été réellement étudié) un peu partout à la surface du globe.

L’interrogation soulevée par les deux auteurs que nous venons de citer, et qui traverse bien d’autres contributions à cet ouvrage, est toutefois beaucoup plus large : qu’est-ce qu’un mégalithe ? Au premier abord, en feuilletant ces volumes, le lecteur aura sans doute été saisi par une forte impression commune qui se dégage, au fil des pages, de dispositifs pourtant érigés en des lieux très éloignés et à des époques si différentes. Mais en approfondissant sa lecture, il aura peut-être été tout aussi surpris par leur extrême diversité. Pour les spécialistes qui auront passé au moins une petite partie de leur vie à étudier quelques-uns de ces mégalithes, pris pour référence dans toute la variété du contexte précis dans lequel ils se trouvent, le cheminement est à peu près inverse, cherchant à dégager quelques points communs, ou récurrents, de toutes ces diversités. Avouons que, là encore, l’histoire des recherches aura occasionné quelques dommages collatéraux. En Asie du Sud, par exemple, il est ainsi des mégalithes qui furent construits avant une période mégolithique qui correspond aussi à l’Âge du Fer et qui comprend tant d’autres pratiques funéraires. La grande majorité des coffres sépulcraux en pierre édifiés au cours de cette période mégolithique en Inde sont toutefois de taille plutôt modeste, en particulier si on les compare aux dispositifs mégolithiques des *Passage Graves* d’Europe septentrionale, par exemple. Pourtant, dans le nord du pays, il est aussi quelques pierres dressées pouvant atteindre jusqu’à 9 m de haut ; celles-ci furent érigées à une période probablement bien postérieure à celle qualifiée de mégolithique. Quant aux “cairns” circulaires qui composent près de 90 % des mégalithes dans la province de Vidarbha, par leurs dimensions, leurs morphologies et leur structure, ils se rapprochent bien plus de ce que l’on nomme un “tumulus pierrier” en Afrique de l’Ouest, que de n’importe quel cairn de la façade atlantique de l’Europe. Il en va de même pour nombre de “cairns” étudiés en Asie centrale ou orientale, plus ou moins structurés, disposant ou non d’une façade en pierre, plus rarement d’une chambre maçonnée et parfois même d’un couloir d’accès. Tous n’ont en commun que de se présenter comme un simple tas de pierres, en surface. Le terme de dolmen n’aura pas non plus le même usage suivant qu’il est utilisé en français ou en anglais, au Danemark ou en Asie orientale. Au sud de la Corée par exemple, mais aussi parfois en Indonésie et en bien d’autres endroits encore, il désigne ce

que nous nommerions une sépulture sous dalle, en France, ou *boulder grave* en Irlande : ici du moins, le poids de la dalle n'est peut-être pas toujours étranger à cette peur, si fréquemment répandue, que l'esprit du mort ne vienne hanter les vivants. Les questions de terminologie font rarement l'unanimité et la pesanteur de traditions académiques établies sur la durée est si forte qu'il faudra sans doute s'en contenter. Pour notre part, nous tenterons toutefois de privilégier, chaque fois que c'est possible, l'usage de termes locaux pour désigner chacun de ces ensembles distincts de mégalithes : *Che pin*, *Koindol*, *Tazunu*, *Namoratunga*, *Huancas* sont des noms issus de langues locales, nationales ou régionales, dont la traduction n'a rien de plus naïf que celle du terme *menhir*, "Pierre debout" en langue bretonne. On a du moins souvent opposé de hautes pierres dressées, à visées cérémonielles ou commémoratives, et celles assemblées qui délimitent ou scellent un espace accueillant les restes de défunts. Ce serait oublier un peu vite qu'il est aussi de grandes pierres au pied desquelles on ne retrouvera jamais aucun reste humain, bien que dressées à l'occasion de funérailles comme chez les Tana Toradja des îles Célèbes ou chez les Gewada en Éthiopie. À l'inverse, la distinction entre dolmens et menhirs, bien que globalement pertinente en Europe occidentale, a même pu introduire un biais dans la perception d'autres mégalithes ailleurs dans le monde.

Dans la préface de cet ouvrage, Roger Joussaume insiste donc plutôt sur le préfixe *méga* du terme mégalithique, tout en reconnaissant que c'est là une notion très relative pour laquelle on n'a jamais pu fixer de limite chiffrée qui donne pleinement satisfaction. À cette occasion, il cite pour exemple la chambre sépulcrale du grand tertre (*kofun*) d'Ishibutai à Nara, daté du VII^e siècle de notre ère. Dans ce cas, le choix de l'usage de très gros blocs de pierre assemblés (certains pèsent individuellement jusqu'à 77 tonnes) ne repose pas seulement sur une question de prestige, ou sur la matérialité de la pierre qui résiste au temps, mais plutôt sur la puissance qui en émane. Cependant, cette architecture ne sera que très rarement qualifiée de mégalithique par nos collègues japonais, car elle s'intègre dans une diversité beaucoup plus vaste au sein de laquelle l'usage de gros blocs de pierre est loin d'être toujours la règle. À moins, bien entendu, de proposer de qualifier de mégalithes l'ensemble des *kofun* dès lors que tous sont le fruit d'un même système de pensée. De même, faut-il ériger l'Arabie en province mégalithique alors que les ruines de dispositifs présentant la morphologie d'un "dolmen" s'y comptent sur les doigts d'une main, du fait de l'existence de centaines de milliers de tombes tours principalement construites en pierre sèche ? Ici, l'embarras est encore plus sensible dès lors que de nombreuses constructions similaires ont été traditionnellement associées aux études sur les mégalithes pour la façade atlantique de l'Europe : fleurissent ainsi des termes comme ceux de pré- ou de para-mégalithisme qui risquent d'introduire plus de confusion encore, plutôt qu'ils ne permettent de clarifier les contours de la terminologie utilisée. Cette tension est si perceptible que, par opposition, elle s'affiche parfois jusque dans le titre de certaines contributions, avec par exemple la mise en exergue de maximes comme "*small is beautiful*". Pour Alain Gallay, la sentence est sans appel : impossible d'isoler une pratique architecturale dite mégalithique d'autres formes architecturales ne comprenant pas de grosses pierres. Comme pour bien d'autres auteurs, les mégalithes ne seraient alors qu'une forme particulière de monumentalité parmi d'autres, et au même titre que de grands tumulus princiers ou quelques manifestations de l'art rupestre : sans nier pour autant l'existence de particularités propres que revendique au contraire le titre même de l'un de ses ouvrages sur les "sociétés mégalithiques".

Peu relèvent qu'un tel glissement sémantique ne résout rien, dès lors que les définitions de la notion de monumentalité sont elles-mêmes souvent très fluctuantes et tout aussi soumises aux contextes au sein desquels elle s'épanouit. Peu importe, puisque la société est le seul sujet de l'étude et qu'il s'agit par là d'affirmer la prééminence de modèles

sociologiques ou d'anthropologie générale, compatibles ou non avec les preuves archéologiques. De très nombreuses contributions rendent compte de débats de cet ordre. L'effort collectif consenti pour assurer le transport et la manutention de si gros blocs de pierre est en effet d'abord ce qui a retenu l'attention. Il reste moindre, cependant, que celui nécessaire à l'aménagement de cultures en terrasses, sur les flancs d'une montagne, ou de la culture irriguée, en plaine, et c'est là un exploit somme toute plus modeste que la traversée de vastes contrées désertiques ou la navigation hauturière sur de larges étendues océaniques. L'action de construire quelque chose de grand crée du lien social, ce qui pourrait en être aussi l'une des finalités. Que cet effort collectif ait été obtenu par le biais d'une large adhésion du groupe (par exemple au sein de sociétés à idéologie égalitaire) ou par des moyens plus coercitifs (avec aussi la question récurrente de l'esclavage) reste souvent assez conjectural au vu des seules données archéologiques. De plus, sur le plan technique, la question de l'éventuel emploi d'une traction animale n'est pas toujours pleinement résolue, de même que pour l'invention de la poulie et autres démultiplicateurs de force en matières périssables. Dès lors qu'ils ne sont pas trop contraints, ou imposés, de tels efforts collectifs sont souvent marqués par de grandes fêtes, donnant lieu à une effervescence qui a marqué jusqu'à l'esprit des pères fondateurs de la sociologie moderne. Non pas que de telles fêtes soient toujours strictement réservées à ce cas particulier. Mais ici du moins la matérialité de la pierre laisse entrevoir la possibilité de détecter quelques inégalités, notamment dans la répartition du pouvoir ou des richesses, pour les sociétés du passé.

L'existence de surplus alimentaires et de leur stockage, comme d'une accumulation des richesses et de leur redistribution, est au cœur de nombreuses discussions. Divers exemples, en Turquie comme dans le désert d'Atacama au Chili, en Asie du Sud ou dans les îles polynésiennes, en Afrique aussi, suggèrent qu'un tel monumentalisme ne saurait être réservé aux sociétés stratifiées dont les élites accapareraient de telles richesses au seul profit de leur gloire éternelle. Il s'agit le plus souvent d'études de cas, mais quelques contributions et notamment celles qui partagent un même référentiel actualiste sur l'île de Sumba, en Indonésie, assument un comparatisme soit entre deux groupes distants de l'époque contemporaine, soit avec des sociétés du passé qui, à l'autre bout du monde, érigeaient également des mégalithes. La première démarche met en exergue les capacités économiques d'un individu ou du groupe, voire du clan auquel il appartient, comme variable fondamentale dans les activités liées à la construction de mégalithes, y compris au sein de sociétés à idéologie égalitaire. La seconde insiste plutôt sur l'instabilité du système et la possible existence de modalités distinctes dans l'organisation de sociétés produisant parfois des biens matériels, et donc des vestiges archéologiques, suffisamment similaires pour être assimilés à une seule et même culture matérielle. Néanmoins, nombre d'auteurs s'accordent à dire que la construction de mégalithes, en particulier de tombes mégalithiques, est un moyen privilégié pour l'expression des identités. Ces données sont souvent croisées avec celles qui ressortent des modalités de subsistance du groupe, dans un environnement écologique donné qui est lui-même plus ou moins stable sur la durée. Comme pour bien d'autres types de monuments, les mégalithes sont souvent l'œuvre de communautés paysannes fortement ancrées au sein d'un territoire donné.

Dès lors, nombre de chambres sépulcrales mégalithiques contenant les corps ou les ossements de plusieurs individus, de la Mandchourie jusqu'à la façade atlantique de l'Europe, pour le Néolithique, en passant par celles du Levant, au Bronze ancien, sont souvent interprétées comme autant de cistes claniques dont quelques exemples peuvent être observés au présent, comme chez les Wars dans le nord de l'Inde. En Europe septentrionale, au cours du Néolithique, la construction de mégalithes apparaît comme un phénomène assez soudain, associé à l'apogée de lieux enclos réservés à des activités cérémonielles, comme à l'introduc-

tion de nouvelles techniques agricoles telles que le labourage, les fumures et la traction animale. En réalité, bien d'autres cas de figure peuvent être envisagés. Profitant du zonage vertical de la végétation sur les flancs des montagnes qu'elles occupent, les populations agricoles contemporaines U'wa, en Colombie, pratiquent une transhumance saisonnière peut-être motivée par des considérations religieuses plus que réellement économiques : les enclos cérémoniels marqués par la présence de pierres dressées sont ici le lieu de curieuses modalités d'échange où les partenaires commerciaux ne se rencontreront jamais. D'autres mégalithes furent érigés par des sociétés pastorales, plus mobiles encore. En Tanzanie, comme dans la Corne de l'Afrique, les auteurs insisteront alors sur ce qui pourrait être l'expression de monumentalités propres à ces groupes de pasteurs nomades, dont les "pierres à cerf" de Mongolie rendent compte de modes de représentation de l'espace bien spécifiques. Au cours de l'Âge du Fer en Inde, l'association du cheval avec les communautés qui érigent des mégalithes paraît très significative, au sein de groupes à l'économie mixte pratiquant la spécialisation artisanale ainsi que le pastoralisme, et une agriculture marginale : ici, ce sont bien les fondements de l'actuel système d'organisation sociale par castes que l'on cherche à explorer.

Aux deux bouts de la chaîne, en quelque sorte, l'existence de monumentalismes plus ou moins mégalithiques associés à des groupes de chasseurs-cueilleurs, au Japon comme au Chili par exemple, ainsi que les relations que pouvaient entretenir les groupes édifiant des mégalithiques avec les premiers États qui leur sont contemporains, focalisent l'attention de nombreux chercheurs. En Afrique, ce dernier cas de figure est traité pour le Soudan, au travers de ses relations avec l'Égypte pharaonique, pour l'Éthiopie avec le développement de la civilisation d'Axoum, ou les Garamantes du Fezzan et leurs relations avec la Méditerranée antique. De telles questions sont tout aussi prégnantes au Proche et au Moyen-Orient où bien des mégalithes semblent avoir été érigés par des marchands assurant les interactions commerciales avec les populations urbaines des côtes ou des grands fleuves et, par là même, jouèrent un rôle majeur dans la constitution des premières civilisations orientales. En Arabie, les idoles qu'on lapide encore aujourd'hui ont d'abord pris la forme de pierres dressées qui, ici, s'enracinent dans une tradition millénaire. Il est même des auteurs qui proposent de généraliser plus largement ce modèle ; l'affirmation identitaire dont rend compte la construction de mégalithes, tout en réduisant les risques liés aux échanges favoriserait l'accroissement des richesses. Dimensions sociales, politiques, économiques, mais parfois aussi religieuses, sont ainsi mobilisées pour tenter d'expliquer ce qui a bien pu pousser tant de groupes humains à s'investir dans des tâches somme toute assez pénibles et qui ne sont pas directement nécessaires à leur survie biologique. Mais pour d'autres, l'essence même des pratiques mégalithiques est plus à chercher dans l'intention des bâtisseurs, rendant compte également de toutes les particularités qui découlent de différentes façons d'appréhender le monde, le temps, l'espace, son environnement et l'autre. Car s'il est un point sur lequel toutes et tous semblent s'accorder, c'est bien sur la nécessité d'aborder chacune de ces architectures mégalithiques dans le contexte géographique, historique, sociologique, culturel, écologique et environnemental qui lui est propre. L'absence ou la pauvreté des données concernant l'habitat de ceux qui édifièrent de tels mégalithes est alors une plainte récurrente pour les sociétés du passé.

Dans le sud de Madagascar comme au centre de Sulawesi, de nos jours, le caractère putrescible d'un peu tout ce qui forme les êtres vivants, comme aussi de l'architecture domestique, est explicitement opposé dans le récit des populations concernées à la pérennité des matériaux en pierre mobilisés pour la construction de monuments dédiés aux ancêtres. Cette idée fut aussi très prégnante dans l'histoire de la recherche sur les mégalithes en Europe, pour la Préhistoire récente. Car nombre de mégalithes (pas tous) sont aussi des monuments

funéraires, et beaucoup furent d'abord abordés comme tels. L'étude des pratiques sépulcrales n'était pas le principal objet de cet ouvrage en particulier, même si bien des chapitres y font référence, évidemment. Nombre de mégalithes accueillent des sépultures individuelles, voire parfois seulement quelques restes incinérés. Quant à la notion de sépulture collective, elle semble surtout appropriée pour rendre compte des observations des archéologues : des études actualistes comme celles menées sur l'île de Sumba, par exemple, sont extrêmement précieuses pour nous renseigner sur les modalités de recrutement, au sein de la tombe. Elles pourront utilement être confrontées aux résultats les plus récents et les plus prometteurs de la paléogénomique qui tend désormais à mettre en exergue l'existence de liens de parenté biologique entre différents occupants d'une même tombe mégalithique, dès le V^e millénaire avant notre ère sur la façade atlantique de l'Europe : on sait de longue date que parentés biologiques et sociales ne coïncident pas toujours. L'étude des pratiques sépulcrales ne saurait ignorer également la complémentarité qui existe parfois entre pratiques mégalithiques, celles concernant l'érection de grandes pierres pointées vers le ciel comme celles qui consistent à créer une cavité artificielle par l'assemblage de très gros blocs, et dépôts des ossements humains au sein de grottes (naturelles, ou creusées dans la roche), au Portugal comme dans la région d'Amapa au Brésil pour ne prendre que ces deux exemples si différents. Au sein du caveau funéraire, la présence de peintures (et de gravures) participe pleinement au projet architectural, comme à la mise en scène d'espaces sépulcraux occultés sous d'imposantes masses de terre, à San Agustín dans les Andes, dans la vallée de Pasemah en Indonésie, au Japon et en Corée (avec près de 800 caveaux peints principalement concentrés dans le nord de l'île de Kyūshū), ou en Europe également (dans la péninsule Ibérique où elles furent d'abord identifiées, comme en Bretagne, dans le nord de la France, en Allemagne, comme de façon tout aussi spectaculaire dans le Caucase). Il n'est pas rare de trouver une iconographie similaire sur des stèles dressées ou des parois rocheuses également exposées à l'air libre, dans le nord de l'Afrique comme dans le nord de la Colombie, ou dans les Caraïbes également, par exemple.

Tout monument s'inscrit dans un paysage qu'il contribue à façonner, et au sein duquel il constitue un puissant outil de transmission de la mémoire humaine. Des contributions aussi diverses et portant sur des secteurs géographiques aussi éloignés que l'île de Pâques, au beau milieu du Pacifique, ou dans les gorges du Danube comme en Irlande, en Europe, illustrent l'existence de liens étroits entre des promontoires rocheux et les constructions mégalithiques qu'ils portent, qui en sont issues ou qui leur sont associées. Ce lien est exprimé de façon très explicite au sein des premières chroniques officielles au Japon, comme au travers du mythe de la Pacha Mama, dans les Andes. Les exemples polynésiens sont aussi l'occasion de rappeler que ce paysage n'est pas qu'un socle rocheux mais intègre également tout un monde végétal qui lui-même peut se faire monumental. Au Sénégal, certains baobabs aux troncs puissants, qui abritent dans leurs creux la sépulture de griots et qui sont aujourd'hui classés comme tels au titre des Monuments historiques, pourraient également être évoqués dans ce sens. Le caractère parfois très impressionnant de certains de ces mégalithes fait alors écho à une certaine forme de sacralisation du paysage qui les abrite, qui les cache parfois, ou qu'ils dominent avec ostentation. De ce paysage, on ne saurait exclure la voûte céleste. Chez les U'wa de Colombie, comme dans les steppes mongoles, nombre de pierres dressées assurent explicitement un lien direct entre mondes souterrain et céleste. L'idée que certains cercles de pierres dressées aient pu constituer comme autant d'observatoires astronomiques, notamment par un jeu d'ombres et de lumières qui empreint par ailleurs bien d'autres réalisations mégalithiques de l'Europe néolithique, est profondément ancrée dans l'histoire de cette discipline. Par le biais d'une nouvelle maîtrise du temps, l'établissement des premiers calendriers agricoles ferait ainsi écho à celui du système de reproduction des plantes et des animaux qui est aux sources même des premières économies de production. L'idée

est séduisante, mais pas toujours facile à démontrer. En Afrique, de telles propositions souhaitaient de plus affirmer, avec raison, que de telles inventions pouvaient tout aussi bien avoir émergé de longue date au sein de groupes humains trop longtemps stigmatisés comme “primitifs”. Pour les *Namoratunga* du Kenya, comme en Égypte sur le site de Nbata Playa, ou pour les mégalithes du Sénégal et de Gambie, de telles hypothèses ne trouvent toutefois guère de confirmation au vu des développements les plus récents de la recherche. Au passage, nous ferons remarquer que la plupart de ces dispositifs sont d’abord, et souvent, composés de pierres de taille relativement modeste, que seule leur ombre allonge démesurément.

En effet, s’il n’est guère de mégalithe sans bâti en pierre, ce trop rapide tour d’horizon nous montre combien nombre d’auteurs ont intuitivement intégré bien d’autres paramètres pour qualifier de la sorte les dispositifs étudiés, outre la taille de certains des blocs mobilisés. Certes, on ne s’étonnera pas de l’absence de mégalithes dans les grands bassins alluviaux de l’Amazonie ou de l’Afrique équatoriale, par exemple. En revanche, la disponibilité de matériaux adéquats, en pierre, ne peut suffire à expliquer leur présence. De même, il serait faux de penser que tous les mégalithes ressortent d’ambiances culturelles qui seraient toujours familières avec ce matériau de construction : le Japon (contrairement à la Chine et à la Corée) est d’abord le domaine des architectures en bois, comme l’Afrique de l’Ouest celui des architectures en terre, par exemple. Un peu comme le choix de s’exprimer dans une langue ou dans une autre, qui bien souvent n’en est pas un mais porte tant de valeurs distinctes, l’emploi d’un matériau de construction à la place d’un autre n’est jamais totalement anodin et ne saurait produire des bâtis strictement homologues (si ce n’est parfois comparables). En Europe, comme dans le sud du Sichuan et le nord du Yunnan, en Chine, le fait que les blocs de pierre aient été disposés au-dessus du sol que foulent les vivants est explicitement un autre des critères pris en compte, y compris pour la construction d’espaces sépulcraux. Plus souvent encore, le caractère anthropomorphe attribué à nombre de dalles dressées ressort d’une observation du même ordre, un peu partout dans le monde. À y regarder de plus près, il est aussi une autre observation que la plupart des auteurs ont intuitivement intégré, sans toujours la formuler explicitement, qui tient au caractère chaque fois singulier de ces blocs de pierre. Le peu de transformations imposées à la matière pour la mise en forme ou le traitement des surfaces a souvent été imputé à une économie de moyens et au caractère assez fruste des savoirs techniques disponibles, argument qui ne tient plus dès lors que la majorité des mégalithes furent édifiés au cours des Âges des métaux, de par le monde. Bien au contraire, la façon dont ils sont assemblés met souvent en exergue et sait tirer profit des particularités propres à chaque pierre, individuellement. Cette singularité nous renvoie bien sûr à celle de chaque être vivant, humain ou non humain. Aux Marquises, un observateur qui fait le tour de la pierre ne dira pas que ces différents points de vue la mettent en exergue sous des jours différents, mais que la surface de ce qui nous paraît figé pour l’éternité s’anime alors. Dans les Andes comme en Afrique, en Indonésie comme en Inde, en Polynésie et en Corée, très nombreuses sont les populations subactuelles qui nous parlent en effet d’entités propres attachées à l’enveloppe matérielle de chacun de ces blocs, qu’il s’agit d’amadouer par des rituels et qui sont la véritable source de la puissance émanant de tels dispositifs. Il peut s’agir de l’esprit des ancêtres, ou d’un défunt en particulier, mais pas seulement. Car cela vaut aussi pour bien des affleurements, des chaos de blocs naturels ou des blocs erratiques, tels les *Iwakura* honorés aujourd’hui encore au Japon. L’étude des types d’inclusion présents dans la roche, comme proposée par l’une des contributions à cet ouvrage pour des mégalithes en Irlande, contribue également à mettre en exergue quelques éléments de leur mise en scène. Bien souvent, les caractéristiques propres à chacun de ces gros blocs de pierre suffisent, en l’état, à identifier l’entité propre qui lui est attachée et que parfois aussi des pétroglyphes révèlent, plus qu’ils ne représentent, comme le montrent quelques exemples détaillés dans cet ouvrage, à Porto Rico ou au Nigéria. On comprend

mieux dès lors la nécessité de limiter au strict minimum nécessaire toute transformation de la matière afin de respecter l'intégrité de chacune de ces individualités.

Le dispositif au sein duquel ces différentes entités seront incorporées peut en revanche être bâti avec bien d'autres matériaux, alors traités comme autant de matières premières. Il n'y a rien de simple, ni de "naturel", dans une architecture mégalithique et l'apparence grossière de quelques blocs, à première vue du moins, ne saurait être étendue à l'ensemble de la construction. C'est l'ensemble qui génère une représentation, comme par ailleurs souligné par quelques-uns de nos collègues indiens. Celle-ci ne pourra être comprise sans faire appel à toute la diversité de combinaisons de modèles architecturaux parfois très différents rendant compte indirectement, et localement, de contextes économiques, sociaux, politiques ou religieux chaque fois distincts : de proche en proche, à vouloir tous les embrasser au sein d'un seul et même phénomène, il n'est guère étonnant que certains en viennent à s'y perdre. Tous ces exemples n'en sont pas moins nécessaires à l'étude des mégalithes, tels ces poteaux de bois bifides sculptés qui, chez les Naga, rappellent la forme des monolithes de Dimapur, en Inde, ou ces appareillages de moellons calibrés qui furent construits à l'image de briques de terre crue dans le Liangshan, en Chine. Il en va de même pour les architectures en pierre. À vrai dire, bien qu'elles aient été classées au Patrimoine mondial à titre de mégalithes et sans vouloir froisser personne, les jarres en pierre d'Asie du Sud-Est, monolithes au fût totalement façonné en une forme purement géométrique, ne sont pas non plus véritablement des mégalithes au sens où nous l'entendons ici. De plus, elles trouvent leur place dans un contexte où les sépultures en jarres céramiques sont particulièrement fréquentes en Birmanie comme au Laos ou au Vietnam. Pourtant, ne serait-ce que dans le nord du Laos, l'étude de ces gros cylindres de pierre posés sur le sol ne peut pas être totalement dissociée d'inhumations enterrées dans une fosse de forme également cylindrique et coiffée en surface d'une grosse dalle de couverture, bien souvent associée à une ligne de pierres dressées. Au Japon comme en Indonésie, au Levant comme plus rarement sur la façade atlantique de l'Europe, n'est-il pas également quelques exemplaires au moins de chambres sépulcrales composées d'une cuve monolithique seulement coiffée par une lourde dalle de couverture à l'aspect beaucoup plus rudimentaire, et que personne ne songerait à dissocier de réalisations alors souvent beaucoup plus nombreuses et plus conformes à l'image d'Épinal que nous nous faisons d'un "*dolmen*" ? En dehors de convergences formelles que nous savons souvent trompeuses et d'une fonction sépulcrale qui ne saurait suffire à définir le dispositif, le poids des lourdes dalles, toutes soigneusement équarries et parfois finement sculptées de quelques-unes des plus élaborées parmi les tombes aristocratiques présentes sur l'île de Sumba, suffirait-il à les intégrer au sein d'une étude sur les mégalithes si elles ne s'intégraient régionalement dans des traditions qui plus souvent encore font appel à de gros blocs (ou des plus petits) à peine mis en forme ? L'exemple unique de Stonehenge, érigé en symbole de l'ingéniosité humaine avec ses gros linteaux réguliers de *sarsen* assemblés par le biais de tenons et mortaises, aurait-il été qualifié de mégalithe s'il n'était aussi, sur les îles Britanniques comme en Europe, plusieurs centaines de milliers de ruines mégalithiques à l'aspect bien plus rudimentaire ? Inversement, faut-il totalement exclure de ce champ d'étude les énormes blocs de pierre aux contours parfois assez irréguliers qui chapeautent et assurent le maintien de la couverture dans les cryptes de quelques-unes parmi les plus grandes pyramides égyptiennes, au seul prétexte qu'il s'agit là d'une civilisation beaucoup plus évoluée ? Nous savons qu'une telle interrogation tarabuste l'esprit de R. Joussaume de longue date.

L'ensemble des riches contributions rassemblées au sein de cet ouvrage apporte ainsi un éclairage tout à fait nouveau sur un comportement humain beaucoup plus répandu sur l'ensemble du globe qu'on aurait pu l'imaginer. Bien que plus ponctuellement, mais comme

pour l'invention de l'élevage et de l'agriculture, ou celle de l'écriture, ce comportement et les architectures qui en découlent correspondent à une étape somme toute assez bien ciblée dans le temps au cours de l'histoire de l'Humanité. La pérennité des matériaux utilisés et des roches dont ils sont issus, la singularité conservée à chacun des blocs, telle une entité à part entière, ainsi que les efforts consentis pour mobiliser ces très grosses pierres, parfois les assembler, et les ériger dans une position qui semble souvent défier les lois de la gravité, sont quelques-uns des éléments communs à la plupart des dispositifs qualifiés de mégalithiques. Chacune de ces très grosses pierres incarne, stocke ou recèle des informations qu'il ne semble pas toujours nécessaire d'afficher. D'autres participent également au stockage des restes de défunts, des ancêtres, devenant alors le lieu d'une mémoire qui se réinvente sans cesse. Toutes structurent le paysage par le biais d'une ostentation qui, cependant, reste parfois bien cachée. Rares sont les mégalithes qui furent érigés par des chasseurs-cueilleurs, bien que ce cas existe également. Il n'est guère de continent de par le monde qui ne présente pas au moins quelques mégalithes, tous édifiés au cours d'une période somme toute relativement récente de l'histoire de l'Humanité, alors que techniquement rien ne s'opposerait à une telle mise en œuvre au cours de temps bien plus reculés encore de la Préhistoire. Tout comme l'invention de l'agriculture et de l'élevage, des mégalithes apparaissent alors de façon indépendante dans des secteurs géographiques disjoints, édifiés par des populations qui bien souvent ne se connaissaient pas. Ce comportement humain, cette pratique, tend à se diluer ou à être marginalisé chaque fois que les sociétés se structurent en État, avec de grands pôles urbains, et lorsqu'apparaît l'écriture ; un peu comme si ces mégalithes avaient d'abord été le support de modalités de transmission des savoirs, comme de visions du monde, désormais concurrentes. La proposition d'intégrer les données archéologiques à une approche d'anthropologie générale qui combinerait ontologie et modalités d'exercice du pouvoir, telle que présentée dans un autre chapitre encore de cet ouvrage, est particulièrement stimulante. Après avoir évité le comparatisme et le fonctionnalisme simplistes des toutes premières études sur les mégalithes, après avoir contrecarré les dérives d'un diffusionnisme effréné si fréquent dans les travaux de la seconde moitié du XIX^e siècle, puis de la première moitié du XX^e siècle, aux temps des colonies, et sans oublier de dépasser le seul cadre de nécessaires études régionalistes largement développées, avec raison, au cours de la seconde moitié du siècle précédent, au fur et à mesure que l'on progresse au sein du XXI^e siècle de nouvelles pistes de recherche se doivent maintenant d'être inventées.

Au final, les réticences qui parfois s'expriment quant à l'opportunité de considérer les mégalithes comme un véritable objet d'études scientifiques ne tiennent peut-être pas tant aux errements d'une histoire de la recherche, par le passé, ni à des débats théoriques que chacun tourne un peu dans le sens qui l'arrange, au présent, mais témoignent plutôt d'une large part de reconnaissance implicite quant aux enjeux intrinsèques majeurs pour l'avancée des connaissances que portent de telles études. Car, en tant qu'objet d'étude, ce qu'est un mégalithe n'est pas si difficile à circonscrire et, mine de rien, nous en avons déjà proposé une ébauche de définition, parmi d'autres sans doute, au sein du tout premier paragraphe de cette conclusion. *La taille importante des blocs de pierre mobilisés* en est un élément important, mais à l'évidence ne suffit pas. Il nous a dès lors semblé utile d'insister sur deux autres points : *il s'agit d'une construction matérielle*, la plupart des blocs ayant été soulevés ou déplacés d'une manière ou d'une autre, ce qui en exclut par exemple de simples chaos de blocs à vocation rituelle, fruits d'une construction immatérielle ; *la singularité de certains de ces blocs* est au moins partiellement préservée et souvent à l'image de la forme qu'ils avaient à l'affleurement, ce qui confère à la ruine de tels dispositifs cet aspect rudimentaire qui avait tant frappé nos prédécesseurs, mais les distingue aussi de sculptures monolithiques ou d'appareillages cyclopiens. Une telle singularité n'est sans doute pas étrangère à celle qui empreint tout être, comme tout être vivant et tout être humain. Ce que

le groupe doit à l'individualité de chacun tend cependant à se diluer en milieu urbain, comme avec l'apparition de l'État, alors qu'un groupe au nombre par trop restreint pourrait avoir quelques difficultés à réunir la main-d'œuvre nécessaire à la manutention des blocs les plus volumineux, les plus lourds. Peut-être ne faut-il pas chercher beaucoup plus loin pour expliquer le caractère relativement bien ciblé dans le temps de la pratique du mégalithisme ?

En revanche, et comme pour tant d'autres productions matérielles, cet objet pourra être le sujet d'études bien différentes amenant à faire fluctuer parfois très largement le champ des investigations, y compris pour ce qui est des architectures. Au fil de ces pages, comme tout au long des rencontres de 2019, nous avons entendu parler d'une histoire des recherches (sur les mégalithes), d'une histoire des techniques (au travers des techniques architecturales, comme pour les dépôts funéraires ou tant d'autres formes de productions humaines), d'une histoire de l'économie (parfois jusque dans un sens braudélien) et des interactions sociales (avec un certain retour en vigueur des théories néoévolutionnistes), d'une histoire de l'Art (dans son acception la plus générale) ou des religions (au travers des rites funéraires, comme d'ontologies distinctes), et de différentes façons d'aborder l'histoire des interactions entre l'être humain et ses différents environnements (dont résulte aussi le paysage qu'il façonne) ; nous avons entendu parler d'Archéologie, mais aussi de Sociologie (principalement selon la définition de ce terme en français), d'Anthropologie (plutôt dans le sens que lui donnent les auteurs de langue anglaise), de Philosophie parfois (phénoménologie, etc.), de Linguistique ou de diverses études biologiques concernant l'être humain. Toutes les écoles de pensée qui le souhaitaient ont pu s'exprimer, sans trop introduire ici – autant que faire se peut – cette forme de hiérarchie qui parfois transforme tant de démarches scientifiques en débats idéologiques. Le fait de considérer les mégalithes uniquement au travers de leur monumentalité, ou pas, n'est que l'une d'entre elles. J'espère également que nos collègues issus de tous les continents, et parfois pour quelques-uns eux-mêmes issus de ces populations qui aujourd'hui encore édifient des mégalithes, auront eu le sentiment d'être pleinement respectés, tant la diversité des cultures dont ils ont été nourris enrichit également ce que l'on doit à l'exercice de la raison. Suivant les approches et en fonction de contextes toujours différents, localement ou à différentes échelles temporelles et géographiques, chacun agrège ainsi à l'étude de dispositifs pour partie composés de très grosses pierres celle d'aménagements contemporains faisant une plus large part à des maçonneries construites avec de petites pierres, voire arrangées de toute autre manière ou en de tout autre matériau. Dans chaque cas particulier, aucun de ces mégalithes ne peut être ni compris ni expliqué sans le recours à ces exemples par ailleurs extrêmement diversifiés, à condition toutefois que chacun garde toujours à l'esprit les éléments précis qui l'ont amené à qualifier de mégalithique une pratique ou des vestiges alors pris en compte dans leur globalité.

Mégalithes dans le monde

Volume I

Abstracts

Abstracts - Volume I

Part I - Megaliths

1 p. 27-48 – **From the architectural project to megalithic ruins: A dynamic vision of ‘petrified’ remains** by Luc LAPORTE

Megaliths often appear in the landscape as very large stones, either simply erected pointing towards the sky, resting on the ground, or carefully arranged within larger structures, but always appearing to defy gravity. The size or weight of the stones placed fires contemporary imagination, despite the somewhat rudimentary character that many, even today, implicitly attribute to such ruins. This concept of ‘primitivism’, born in the depths of the history of archaeological research, has long stifled any truly detailed study of megalithic architectures. Beyond their undisputed heritage value, and contrary to their too frequent perception as being petrified for eternity, megaliths have a more dynamic aspect.

Key-Words: *megaliths, ruins, architecture*

2 p. 49-62 – **Megalithism and monumentalism: A plea for broadening the debate** by Alain GALLAY (†)

The international meeting held at the Mémorial de la Vendée in September 2019 made it possible to highlight a distinct number of difficulties as regards the definition of what should be understood by the term ‘megalithism’. It is, indeed, impossible to separate a so-called megalithic architectural practice from other types of architecture that do not include ‘huge stones’. The limit of 15 tonnes proposed by Boulestin (2016) to define megalithism in the strict sense, which would imply coercive authority, also prompts a number of questions. The proposal is based on the contributions of two anthropologists who were responsible for stunning breakthroughs with regard to comparative anthropology: Alain Testart and Philippe Descola. The proposal is also based on cladistics regarding the dynamic development of the phenomenon. From this perspective, societies related to megalithism in the broad sense can be placed in the space left free between societies without material wealth, called ‘achrematistic societies’ by Testart, and despotic states. These latter are defined by the practice of storage: they have generated material wealth but also distinct instability among societies. The understanding of ‘megalithism’ requires a complete overthrow of the way in which we approach the phenomenon by imperatively incorporating an anthropological vision. We are dealing here with a crucial change of perspective with regard to the vision we had developed

previously in our book on megalithic societies, which remained partially dependent on an architectural definition of the phenomenon.

Key-Words: *megalithism, monumentalities, Alain Testart, Philippe Descola, comparative anthropology, political structures, cladism, iconography, evolutionism*

p. 63-81 – From the rock throne to the burial chamber: History, myths and megaliths in Japan by François MACÉ, Laurent NESPOULOUS

In contrast to European megaliths, the cultural context of which we know very little other than that revealed by archaeological research, those of the Korean peninsula and the Japanese archipelago allow us to better understand these otherwise silent monuments. In Japan, particularly, the interval between the first texts (*Kojiki* 712; *Nihon shoki* 720) and the end of the great funerary monuments of Protohistory is quite short. Not only do these texts shed some light on the construction of burial mounds of the Kofun period (from the middle of the 3rd century CE to the beginning of the 7th century CE), but they also, in their mythical dimension, give insights into the specific role of stone in the imaginary landscape of the elite of the time. This aspect will be the focus of this chapter. In the myths, *Iwa*, the rock, relates to the notion of what is unchanging and majestic, such as in *Iwa kura*, the ‘rock throne of the gods’, or in *Iwanaga Hime*, the ‘Princess wielder of immortality’. *Iwa* is also found in association with death in the expression ‘to hide in the rock’ and relates to two different myths: that of the celestial cave where the sun disappears, and that of the Land of Yomi, the land of death. Hence the interpretation of considering the stone corridor chambers appearing during the 5th century as a transposition of such myths. But another interpretation is also possible, grounded in both archaeological and textual documentations, and points towards the majestic and access to the unchanging, the immutable.

Key-Words: *monument, megaliths, texts, mythology, Japan, kofun, Kofun period, burial, death, afterlife*

p. 83-92 – Megalithic genesis: construction of a cultural identity for better goods circulation by Tara STEIMER-HERBET

Megaliths in the world, from Prehistory to history are the work of communities capable of generating, managing and commercializing merchandise. In the Near and Middle East, the appearance of tower tombs in the 4th millennium BCE is a particularly interesting example to illustrate the link between megalithism and the enrichment of communities. Several factors indicate that the pastoral economy, combined with the hunting and agriculture of the megalithic communities, contributed to the provisioning of Mesopotamian and Egyptian state entities. Installed within marginal zones, these local communities controlled strategic and commercial crossroads by using the depth of the desert space to which they were perfectly adapted. Megalithism, in this context, functions as a common cultural code. From a transactional point of view, adopting similar cultural codes from the Yemen to the Sinai, offered significant advantages. Namely, by increasing the trust capital inherent in communities adopting identical codes of conduct, the risks linked to exchanges were reduced. The construction of a common ostentatious cultural identity, such as megalithism, allowed these communities, which developed essentially thanks to merchandise transactions, to benefit from a clear augmentation of their financial and economic resources.

Key-Words: *megalithism, tower-tomb, exchange, Arabia*

p. 93-102 – Stones in the landscape: Megalithic monuments in their wider setting by Chris SCARRE

Megalithic monuments have for many years drawn both popular and scholarly attention through their prominence and monumentality, yet they cannot be understood in isolation. They were situated within wider landscapes that were both natural and cultural in their formation. Those landscapes had a particular role in furnishing the materials from which megalithic monuments were built, and indeed stony natural landscapes may have been the inspiration for the construction of cultural megaliths. There is also the significance of place to consider. Ethnography reminds us that many societies invest ‘natural’ features of land, sea and sky with cultural and cosmological meaning. At a more immediate level, issues of topography and intervisibility can be addressed through GIS analysis. More generally, however, landscape was the arena of lived experience, and the relationship of monuments to the settlements of those who built them is a key issue. Taken together, these approaches may help to explain why megalithic monuments were built in particular places, but we must also shift our gaze upwards, and consider the relevance of archaeoastronomy and the movements of celestial bodies – sun, moon and stars – in that choice.

Key-Words: *megalith, geology, landscape, ethnography, GIS analysis, archaeoastronomy*

Part II - Megaliths in America

p. 120-128 – Introduction by José R. OLIVER, Luc LAPORTE

p. 129-157 – Pre-Columbian megaliths of the Caribbean: *Bateyes* & plazas of the Greater Antilles by José R. OLIVER

This chapter presents an overview of the pre-Columbian megalithic constructions in the Caribbean Islands. Megalithic works are distributed between Southeastern Hispaniola and the Virgin Islands, with Puerto Rico showing the largest concentration. In the Caribbean, they are always used to demarcate civic-ceremonial precincts: plazas, *bateyes* (ball-courts/games) and other ritual spaces. In Eastern Cuba and throughout most of Hispaniola, the civic-ceremonial precincts are instead demarcated by large earth ridges of embankments, while elsewhere in the Caribbean these ceremonial spaces remained unmarked. Following a discussion of the definition of ‘megalithicity’ and ‘monumentality’, the chapter traces the historical development of plazas/ballcourts focusing on Puerto Rico, with Las Flores (AD 700-1200), Tibes (900-1200) and Caguana (1210-1450/1500) serving as examples of a trajectory towards the consolidation of ceremonial centres with multiple courts framed by large monoliths and boulders. This ends with *Bateyes de Viví* (AD 1225-1445), a site that witnessed the ritual entombment of the monoliths of a plaza after a destructive flood event, followed by the plaza’s reconstruction (rebirth). It is argued that the importance of large stones, as opposed to earthworks, lies in the indigenous notion that the petroglyphs captured on the monoliths embody sentient beings – persons, imbued with the vitality and potency of *cemí* (literally meaning ‘sweet’). This vital force, greater than the size of the stone, renders them as monuments that express monumentality. These representations evolved in size from small portable icons made from various materials to megaliths, rooted on the ground and framing ceremonial precincts. There was a process of ‘megalithization’ and spatial fixation that the stone *cemí*-personages experienced through time. To understand the character and

meaning of the monumental petroglyphs (*cemí*-imbued persons), this chapter examines how human beings and these sentient personages, embodied in monoliths, interacted in *areíto* (chant-dance) ceremonies that underpinned the ‘Taíno’ social political-religious order, which contrasts to the *bateyes*, where segments of the society engaged in ceremonial ball game competitions and where petroglyphs are absent. While these Caribbean Islands do not show individual megaliths on the scale observed in many other areas of the world, the overall visual and perceptual effect of the large stone-demarcated precincts is arguably of megalithic proportions. The question of mega-earth versus mega-lithic ceremonial sites in the Greater Antilles is addressed herein. The Caribbean thus adds yet another example of megalithic archaeology, its peculiarities and distinct flavour enriching our understanding of both megaliths and monuments around the world.

Key-Words: *Caribbean, Puerto Rico, monumentality, ceremonial centers, plazas, ballcourts (batey), earthworks, petroglyphs, Las Flores, Tibes, Caguana, Bateyes de Viví*

p. 159-192 – Megaliths of the Colombian Andes: Boyacá, Sierra Nevada del Cocuy and San Agustín by José R. OLIVER

The Andean highlands of Colombia present a rich and varied corpus of megalithic works ranging from tall standing menhirs, richly carved monumental columnar statues and dolmen-like funerary structures to massive stone sarcophagi and monolithic alignments delimiting ceremonial spaces. Megaliths seem to have first emerged during the Late Formative Period (ca. 400 BC) and are still in use among the present-day U’wa of the Sierra Nevada del Cocuy. This chapter aims to provide a synthesis of the current state of knowledge on megalithic manifestations found in the Department of Boyacá in the Northern Andes and in San Agustín Massif region of the Upper Magdalena River Basin of Colombia.

Key-Words: *megaliths, San Agustín, Boyacá, dolmens, standing stones, Colombia*

p. 193-201 – The Late Holocene Megalithic Structures at Easternmost Amazonia by João DARCY DE MOURA SALDANHA

The megalithic structures in Easternmost Amazonia (Amapá State-Brazil) can be described as circular or irregular arrangements of granite blocks placed at the top of hills. Although known since 19th century, there is not much information on this kind of archaeological site. Since 2005 an archaeological project has been developed. Its main goals are the promotion of site preservation and increasing empirical data on the archaeological phenomena associated with these structures. Here we present some results, providing fresh data on pre-Colombian occupation in the region.

Key-Words: *megalithism, Amazonia, Amerindian occupation*

p. 202-204 – From stone to dust: Ceramics and megalithism in Amapá (Brazil) by Marina DA SILVA COSTA

The ongoing research is oriented by the results of a archaeological experiment in ceramics. According to archaeologist Denis Williams (2001), the introduction of processed rocks in the making of pre-colonial pieces from the Guianas would increase the level of hardness of these vessels. Based on this hypothesis, the experiment intended to manufacture ceramic plates and rollers by adding ground granite as a temper. The research results from analyses of megalithic ceramics from the archaeological site AP-CA-18 - Rego Grande, Calçoene, in

Amapá State (Brazil). The analysis of ceramic sherds excavated in this site revealed the presence of ground granite in the clay of some pre-colonial ceramics. In the same context, secondary burials and a big megalithic structure with signs of astronomic uses, structure also built in granite, raise the idea of a relation network between past times human beings and this prime material. As a result of the experiment, it was observed with the use of Mohs scale that the intrusion of 'ground granite' in ceramic pieces increases noticeably their hardness, thereby showing the improvement suggested by Williams. The research is built as a master's thesis project where archaeometry tests and analyses of petrographic blades from pre-colonial potsherds will be realized, thus associating modern scientific knowledge with a theory, still in its initial phase, about a possible symbology of the diverse uses of granite by ancient peoples from the region, where today is the state of Amapá (Northern Brazil). Our goal is to comprehend the uses of the prime material in the landscape and in the past life of the inhabitants of this part of Brazilian Amazon, suggesting a relation of symmetry where practical and symbolic approaches would form a single reality for these peoples, different from the duality recurrently investigated by modern archaeology.

Key-Words: *inclusions, Precolonial ceramics, hardness, experimentation*

p. 205-216 – Non-funerary megalithism among mobile hunter-gatherers and shepherds: Tulán-52 and Tulán-54 (Atacama Desert, Chile) by Catherine PERLÈS, Lautaro NÚÑEZ

The two ceremonial centres of Tulán-52 and Tulán-54, in the heart of one of the world's most arid deserts, are an unparalleled example in the Andean area. Tulán-52, which dates to the Late Archaic period, is in fact a unique case in this area of a megalithic ceremonial centre erected by non-sedentary hunter-gatherer communities. It represents as a one-millennium-more-ancient prototype of Tulán-54. Tulán-54 dates from the early phase of the Formative Period, and attests to the development of camelid breeding and horticulture. This ceremonial centre also is unique from an architectural perspective with its central half-buried megalithic enclosure, partitioned by walls converging towards a central cell, and its burials of new-born babies accompanied by rich offerings. Data from the settlements and burials do not support the idea of monumentalism associated with stratified societies, where ritual elites would monopolise wealth. On the contrary, they lead us to turn to other early forms of non-funerary monumentalism, megalithic or not, dating from the beginning of the Neolithic process, in which elites would be organised corporately, with no personal accumulation of wealth.

Key-Words: *Atacama, Chili, Recent Archaic, Formative, ceremonial centres, hunter-gatherers, pastoralists*

Part III - Megaliths from Easter Island to Indonesia

p. 236-239 – Introduction by Nicolas CAUWE, Tara STEIMER-HERBET

p. 241-255 – Aboriginal monumental stone-working in Northern Australia during the Pleistocene by Chris URWIN, Bruno DAVID, Jean-Jacques DELANNOY, Joshua A. BELL and Jean-Michel GENESTE

Placements, arrangements, and constructions of large stones – most often termed 'megalithic monuments' – have long occupied the imagination of the global archaeological community.

So-called ‘megalithic traditions’ have been studied extensively in Central to Northern Europe, and to a lesser extent in other parts of the world such as the Middle East, parts of Africa, Asia, and Oceania. Due to the nature of Australia’s relatively unique archaeological record, and assumptions about ‘hunter-gatherer’ landscapes, it has often been assumed that Australian Aboriginal populations did not (or could not) construct monumental places from stone. Drawing on transdisciplinary research conducted over the past decade, we show how large rock outcrops were carved out to create new forms of monumental architecture in Northern Australia. We track back through time these anthropically shifting shapes of monumental rock outcrops, with implications for how Indigenous communities organized and marked their worlds more than 11,000 years ago.

Key-Words: *Aboriginal Australia, Arnhem Land, Australian archaeology, megaliths, monumentality, Pleistocene*

p. 257-275 – Megalithism in Eastern Polynesia by Nicolas CAUWE

Polynesian monumentalism, recognized since the discovery of the Pacific Islands by Europeans, is rarely described as megalithic. Indeed, the raw materials used are quite varied (stone, wood, coral, earth), and there are sometimes even questions about the use of living plants for the architecture. In addition, despite their possible impressive size, Polynesian monuments are not systematically built with large boulders, and they have often undergone supported methodical dismantling and reconstruction. Therefore, it seems that a Polynesian megalithism, in the sense of a general architectural movement, does not exist. Nevertheless, megalithic approaches were occasionally applied to the architecture and/or the statuary. In the present synthesis, we will not give an inventory of all monuments for which megalithic means were used; such a task would be pretentious and without interest in the context of this publication. Rather, we will try to identify the general features which run through all these varied productions. Within this framework, it seems that megaliths in Polynesia cannot be considered as full-fledged types of monuments; rather, their forms and functions are more useful in defining a typology. However, Polynesian megalithism cannot be limited to its technical aspects. The use of large slabs is significant in the sense that raw materials are often sacred in Polynesia, while natural or carved shapes always have an operative power named *mana*. Comparisons with the many stelae of Eastern Polynesia suggest an anthropomorphic element to many of the boulders. Finally, the landscape is important for the Polynesian monumentality, not as a background, but as a part of the conception of sacred spaces. Altars, burials, paved paths, stelae, or petroglyphs often reinforced striking geographic features such as volcanos, waterfalls, valleys, beaches, cliffs, lava tubes, and outcrops. Probably, the entirety of the islands were considered as monuments. In this case, Polynesia could give us a rare example of a natural ‘megalithism’.

Key-Words: *genealogical architecture, sacred raw materials, anthropomorphism of megaliths, natural megalithism*

p. 277-290 – Megalithic architectures in a World of Oceanic ‘little Islands (Micronesia)’ by Christophe SAND

Micronesia, encompassing most islands and archipelagos of the Northern Pacific, holds a diversity and richness of monumental structures without real parallels elsewhere in Oceania. This chapter presents some of the most iconic and specific examples, scattered across a region settled from about 1300 BC onwards. The chronological approach that will be used allows us to highlight that these structures were built in cultural contexts that have no evident ties

between them, the emergence of monumental traditions appearing, above all, as the result of internal socio-political dynamics. In the Mariana Archipelago a tradition developed from the end of the 1st millennium AD of carving large, monumental columns topped by a cap, called *Latte*, quarried exclusively using stone and shell tools. Positioned in a double alignment and reaching in some cases several metres high, these columns probably served as the basis for elite houses and wooden ceremonial structures. In the Caroline Islands, during the 2nd millennium AD, real monumental towns were built, the emblematic example being Nan Madol, also called the ‘Venice of the Pacific’. The site encompassed over 100 artificial platforms raised on the lagoon floor, some holding walls reaching 8 m high and built through a complex placement of polygonal basaltic columns. Finally, we will discuss the late production of large ‘stone-money’ used on the Island of Yap, whose gigantic character was only permitted after the introduction of metal and the advent of steamboats for their transport.

Key-Words: *Oceania, Western Micronesia, monumentality, Nan Madol, Latte, Rai, hierarchy, centralized power, climate change*

1 p. 291-306 – Mechanisms of appearance and disappearance of Indonesian megaliths by Tara STEIMER-HERBET

The Indonesian megalithic phenomenon is contemporary with the great Hindu-Buddhist kingdoms of Sriwijaya, Majapahit and Malayu. It represents an exceptional cultural heritage, thanks to its reach. Indeed, monuments can be found in the forests, the mountains, the plateaus, and along the coastline. The megalithic sites were built by indigenous groups whose religious beliefs revolved around the cult of the ancestor and of Nature spirits. This shared religious base can be found from Bondowoso (Eastern Java) to Toba (Northern Sumatra), through Sukabumi, Kuningan, Lampung, Pasemah, Jambi and Minangkabau, to name only the most well-studied regions. The resource and service networks developed by the indigenous groups with the Hindu-Buddhist kingdoms gave rise to the acquisition of prestige goods, leading in turn to social competition, an environment particularly favourable to the development of megalithic culture. The emergence of ‘chiefs’ probably preceded the appearance of megaliths, which were built for burying the deceased as well as honouring, commemorating and/or communicating with ancestors. These communities did not use writing; the standing stones (uncarved or carved) marked the territory and served as a way to transmit the memory of mankind from one generation to the next. In Java, Sumatra (central and southern) and Sulawesi (central Lore Lindu), megalithic monuments were no longer built when the Hindu-Buddhist kingdoms lost their power. On the other hand, and following a similar logic, the use of megaliths developed later in the isles of Sumba, Flores, Nias, Northern Sumatra (Toba) and Central Sulawesi (Tanah Toraja) following contacts with European merchants. Despite massive conversions to Catholicism and Protestantism in these areas, the tradition remains alive to this day. These monuments bear witness to a period of exchange and trade that led to the development of complex Indonesian societies, and this chapter aims to shed light on the mechanisms of the emergence and disappearance of the megalithic phenomenon in this region.

Key-Words: *Indonesia, Hindu-Buddhist kingdoms, Sriwijaya, Majapahit, Malayu, megalithic phenomenon, emergence, disappearance*

14 p. 307-321 – **Menhirs of Tana Toraja (Indonesia): A Preliminary ethnoarchaeological assessment** by Ron ADAMS, Guillaume ROBIN

Stone remains a prominent feature of the natural and cultural landscape of Tana Toraja, Indonesia, where outcropping basalt and limestone karst formations create a dramatic backdrop. In this context, the manipulation of stone is a significant aspect of ancient cultural traditions that persist to the present day. The quarrying and erection of large menhirs are part of this stoneworking tradition that also includes the construction of rock-cut tombs and placement of smaller freestanding stone monuments. Menhirs are quarried, transported, and erected on the occasion of the largest type of funeral feast held in Tana Toraja, which can entail complex ritual practices, up to over a thousand guests, and the slaughter of what can be a staggering number of water buffaloes and pigs over a period lasting several days. In this paper, we provide an overview of the practice of erecting stone menhirs in Tana Toraja and its social significance. Preliminary ethnoarchaeological documentation of Torajan menhirs provides insights into the methods, logistics, and social dynamics associated with this megalithic tradition. The quarrying and shaping of menhirs is done by specialized stoneworkers, while the transport and erection of the menhirs involves a larger labour force. The monumental plazas in which the menhirs are placed serve to commemorate the deceased ancestors and mark the prominence and wealth of the family groups with which they are associated. These spaces, enshrined with megaliths, also become venues for important components of ritual feasts. From a broader perspective, the enduring significance of these monuments is inseparable from the elaborate feasts in which they are embedded and for which they become an everlasting symbol. The link between the menhirs and the social entanglements of large feasts is consistent with megalithic practices observed elsewhere in the Indonesian archipelago, where monumental construction is often tied to elaborate ritual undertakings.

Key-Words: *menhirs, ethnoarchaeology, feasting, Indonesia*

15 p. 322-339 – **Megaliths on Sumatra and Nias (Indonesia): Concepts of 'value' behind the making of stone monuments** by Dominik BONATZ

This article aims to summarize the phenomenon of megalithism on Sumatra and the adjacent island of Nias. This is quite an ambitious task, because this area hosts the greatest number of megalithic monuments and buildings in Southeast Asia. Large megalithic complexes are found on the Pasemah plateau in South Sumatra, in the highlands of Jambi, in the homeland of the Minangkabau in West Sumatra, in the Batak lands in North Sumatra, and all across Nias. The stones, stone sculptures, and stone buildings in these regions show different formal and iconic characteristics and they date to different periods, from the early first millennium AD to the present. Given this spatial and diachronic extent, the variety of megalithic forms of expression and their different social contexts present an important field of inquiry. They allow us to better understand the meaning of stone monuments in societies and the concepts of 'value' behind their making, the essential approach of this paper.

Key-Words: *megaliths, archaeology, value, Indonesia, Sumatra, Nias*

16 p. 341-364 – **The social context of megalithic practice: An ethnoarchaeological approach. What the case of the Indonesian island of Sumba teaches us** by Christian JEUNESSE

The island of Sumba (Indonesia) is the last place in the world where people still build megalithic graves. The island shows a quite homogenous traditional material culture, but

two clearly differentiated socio-political systems: on one hand, segmented, egalitarian, tribe-like societies, on the other, stratified chiefdoms, both of which built megalithic tombs. It is thus an ideal place in which to study the social and political backgrounds of the megalithic practice. Each type of society had its own way of dealing with megaliths: in the egalitarian community, small or medium-sized, poorly decorated monuments sheltered a funeral population including several generations; in the stratified society, a greater variability of sizes and monumental, richly-decorated 'royal' dolmens were built for just few deceased individuals (often only the royal couple). The examination of current changes, which tend to attenuate differences while at the same time creating conditions favourable to the emergence of new cleavages, offers us a valuable opportunity to observe 'live' how a megalithic system adapts to changing social and political conditions, since the construction of megalithic tombs remains a privileged medium for the expression of identities. Having characterized the 'Sumbanese' model, we attempt to show how it might refine our view of European Neolithic megalithic practices, notably by encouraging the development of new research projects inspired by the data provided by social anthropology.

Key-Words: *ethnoarchaeology, Sumba, megaliths, social organization, tribe, chiefdom, elite graves*

p. 365-371 – Megalithic techniques at Sumba Island (Indonesia): From quarries to abandonment by Noisette BEC DRELON, Christian JEUNESSE

Different techniques of megalithic tomb construction have been observed on the island of Sumba in Indonesia where this tradition is still alive. Through several case studies, from quarries to abandonment, transport and construction, we propose a synthesis of these living practices in order to feed our reflections on those of the past. It will also deal with devices related to the use and restoration of tombs, which, in addition to their technical originality, are also indicators of collective functioning and the investment of these communities in the durability of their monuments.

Key-Words: *Sumba, quarries, transport, construction, restoration*

17 p. 373-390 – Setting the wider frame. A comparison of recent megalith building traditions in Sumba (Indonesia) and Nagaland (India) by Maria WUNDERLICH

At the core of archaeological disciplines lies the urge to reconstruct narratives of past human life and the meanings behind the material remains found today. The distant past of prehistoric archaeology requires aids to attempt such reconstructions and analogical reasoning constitutes one important approach in this regard. Comparative research strategies including the use of recent ethnoarchaeological case studies hold high potential as they provide opportunities to engage in current archaeological debates and are especially suitable for the study of complex phenomena, such as megalith building traditions. This paper presents a comparative study using both quantitative and qualitative data sets and perspectives. The recent case studies include remarks on the social mechanism influential for megalith building activities on the island of Sumba, Indonesia, and the southern area of Nagaland, Northeast India. Both examples show striking similarities, on a structural basis, with concern to activities and mechanisms of feasting activities, economic inequalities and the collective efforts involved in the process of megalith building. Yet, the case studies are characterized by particularities and individual strategies of given communities, both within

the regions of interest and within the broader comparison between them. These particularities represent individual interpretations and expressions of overarching mechanisms and deserve the same attention as the structural similarities. This study shows that comparative approaches should use and combine both qualitative and quantitative approaches, thus enabling a comparative synthesis of different case studies while at the same time avoiding generalizations of broader regional frameworks.

Key-Words: *Northeast India, Sumba, comparative approaches, ethnoarchaeology, feasting, collective action, landscape construction*

Part IV - Megaliths from India and South-Eastern Asia

p. 415-417 – Introduction by Rabindra Kumar MOHANTY, Johannes MÜLLER

p. 419-431 – Megalithic cultures in Southern Asia by Rabindra Kumar MOHANTY

The origin and development of megalithism in India has been a subject of debate, whether indigenous movement or has been influenced from foreign sources. Here the ‘megalithic’ culture incorporates varieties of burials with or without stone appendages. The monuments represent a context of socio-religious expression of burying the deceased in a grave accompanied by certain culture specific personae of the period. The wider practice coincides with the extensive use of iron and forms an adjunct to the Megalithic Culture across the subcontinent. The Iron Age Megaliths appear in different regions of the country beginning between 13th and 12th centuries BCE and continued till the Early Historic period around 2nd and 3rd centuries AD. They are largely found in the southern part of the country, hence popularly known as South Indian Megaliths. However, organized burial practice in the Indian subcontinent can be dated back to the Mesolithic period when burials appear between 8th and 4th millennium BCE and continue through the Indus Valley Civilization, and regional Neolithic and Chalcolithic cultures. The burials built on stone excavated at Dholavira and Daneti during the early phases around 2800-2000 BCE of the Harappan culture assumes significance and they quite resemble megalithism during the Iron Age. The prior existence of selective burial practices and their continuity during subsequent Neolithic and Chalcolithic contexts in many parts of the country are often superimposed by Iron Age megalithism. Permutations and combinations of architectural models, use of different building materials, socio-economic and traditional ethos of ritual departure of the deceased brings out assorted representation of megalithic monuments mostly found many parts of India and especially in Peninsular India.

Key-Words: *megalithism, monoliths, Chalcolithic, Neolithic, Iron Age, Gandhar, Vindhyan, Ganga plain, Deccan, peninsular India, ware, burial*

p. 433-448 – Megalithic Architectures in India by Rabindra Kumar MOHANTY

Megalithic monuments are found in large number of sites especially in Peninsular India. They are infrequently found from Himalayan region to central India. There is architectural variability, use of structural material and associated grave goods evidenced. The pre-Iron Age Megaliths could date prior to 1200 BCE, while Early Iron Age megaliths continue till

3rd century CE during Early Historical period. Along with Megaliths, contemporary burial appears in the same cemetery without stone appendages like, sarcophagus and pot burials, a continuity of an older tradition in South India. There appears combination of burial architecture incorporating basic forms like Cairn circle, Dolmen, Cist burial and Menhirs in some cases.

Key-Words: *megaliths, leaving tradition, Kashmir, Northeast India, Uttarakhand, Vindhyas, Vidarbha, peninsular India, terminology, chronology*

p. 449-475 – Northeast Indian megaliths: Monuments and social structures
by Tiatoshi JAMIR, Johannes MÜLLER

Different megalithic landscapes of Northeast India offer rich sets of archaeological and ethnoarchaeological information on the social implications of megalith building activities in a comparative perspective. This paper attempts to situate the megalithic building traditions in Nagaland, Manipur, Meghalaya, Assam, Mizoram, and Sikkim drawing specific reference to the nature of their social structures. Both memorisation practices as displayed in standing stones and ancestral practices as displayed in different burial traditions demonstrate that extensive communal and cooperative structures link different spheres of daily life. Feasting activities and the construction of megalithic monuments in the region of Northeast India represent a long-standing practice of both stratified and acephalous societies. An overview of the historical, archaeological, and ethnographic background to the megalithic traditions of Northeast India is thus examined in the present paper linking results from recent fieldwork undertaken in southern parts of Nagaland.

Key-Words: *Northeast India, Khasi-Jaintia Hills, matrilineal, Naga Hills, patrilineal, feast of merit*

p. 477-489 – Megalithic Monuments of Jharkhand: Archaeology and ethnography
by Himanshu SHEKHAR, Rabindra Kumar MOHANTY

Megalithic archaeology in the Indian subcontinent is well documented and has been subjected to various interpretations by numerous scholars since the first discovery of megalith in year 1823 by Babington. Apart from the ancient monuments, there is a rich ethnographic heritage of megalithic tradition in different parts of the country. This paper is concerned about the study of ancient megalithic sites reported and explored in Jharkhand state of eastern part of the country. The investigation goes through the ethnographic model of research and inferences are drawn on the basis of available ethnographic data, evidence of archaeological records and evidence recovered through exploration and surface surveys of megalithic sites.

Key-Words: *capstone, dolmen, menhir, living tradition, death custom*

p. 491-501 – Stone Jars of Southeast Asia and Northeast India: Problems and prospect
by Tilok THAKURIA

The stone jars are unique and enigmatic archaeological evidence of South and Southeast Asia. Henri Parmentier, in 1912, first made an academic note about the stone jars in Xieng Khouang province of Lao PDR. Later in the 1930s, Madeleine Colani took up the extensive survey and documentation works on the Stone Jars of Xieng Khouang Province. Apart from

Lao, stone jars were too reported from Indonesia and excavations at Sri Kestra in Myanmar. The Indonesian stone jars are, to a large extend, look similar and seem to be affiliated to Laotian Jars but, the Sri Kestra stone jars totally represent a different burial tradition related to Buddhism. The stone jars of Assam were reported in 1928 by J. P. Mills and J. H. Hutton are close to Laotian stone Jars in many aspects and characteristics. The present paper attempts to offer a brief discussion on the jars from Southeast Asia and South Asia on the research historiography, general characteristics of the jars, and at the end address some of the archaeological problems on the jars those need to be addressed and prospects of the stone jars in understanding a lost culture that was once occupied a large geographical area covering Southeast Asia and Northeastern parts of India.

Key-Words: *Stone Jar, Lao, Assam, Dima-Hasao, engraving*

23 p. 503-511 – **The dolmens of Karachi, Sindh (Pakistan)** by Zulfiqar Ali KALHORO

This paper deals with the dolmens of Karachi. I have been surveying the megaliths in Sindh in general and Karachi district in particular. During course of my survey, I discovered over hundreds of megalithic sites in Sindh. Stone circles, stone circular structures, cairns, menhirs, stone alignments and dolmens were documented. In Karachi district, I documented sixteen dolmen sites. I cannot discuss all megalithic cemeteries and have chosen three main sites to discuss the dolmens which are representative of all similar dolmens found at other necropolises. I have been travelling in Karachi and other districts of Sindh to document megaliths since 2005. During these years, I discovered not only megaliths but also rock art sites near the megalithic sites. Most of these megalithic sites are found near the prehistoric settlement sites. In few cases, they are located in remote valleys of Karachi where there are no settlement sites found nearby. Most of these megalithic cemeteries are located on the hills or any elevated place and on the riverbanks. In last three decades, many dolmen sites were destroyed to develop housing schemes and construct the roads. Early reports, which mention the dolmens by the British administrators and travellers do not exist now. Most of these have been destroyed during urban growth which devoured the cultural landscape of Karachi. The three main dolmen sites, which I discuss in this paper may lose their existence in next three decades in the face of the fast pace of development. The fast growing development of housing schemes have already destroyed much of the cultural landscape of Karachi.

Key-Words: *megaliths, dolmen, standing stones, Karachi, Pakistan*

24 p. 512-521 – **Megaliths in Vidarbha region** by Rabindra Kumar MOHANTY

Vidarbha, the North-Eastern part of Maharashtra state, has revealed more than 100 Megalithic sites and a scores of contemporary settlements. Some of the burial sites have several cemeteries and large number of megaliths ranging from a few to more than 1000. Although all types of burials noticed in India are found, but more than 95% fall in cairn circle category. This is the region where extensive excavation and intensive exploration have taken place providing enough data base for intensive study.

Key-Words: *Vidarbha, Deccan, megalithic architecture, Iron Age, Black and Red Ware, horse, artefacts, craft, skeleton, dates, profession, economy*

p. 522-523 – Mahurjhari Megalithic Site (India) by Rabindra Kumar MOHANTY

Mahurjhari Megalithic site has been under investigation since 1933 till recently. Largest number of Megaliths excavated at different times and by different scholars with intensive surface survey prove valuable data not only for of their economy, social stratification but also profession. The excavation at the habitation has revealed one of the largest stone bead manufacturing center know anywhere in the subcontinent and elsewhere.

p. 524-526 – Bhagimohari Megalithic Site (India) by Rabindra Kumar MOHANTY

Excavation and intensive exploration and documentation of Megaliths in different localities, investigation of there internal and external architecture show cultural relationship with neighbourhood sites and exchange of cultural material. The settlements shows lot of iron – reworking evidence.

Key-Words: *surface Archaeology, social stratification, habitation, reconstruction*

p. 527-538 – Distributions Disparities in Megalithic burials of Vidarbha (India): A Scrutiny by Virag SONTAKKE

Vidarbha constitutes one of the important regions of Maharashtra, India. Archaeologically, Vidarbha is known for its Megalithic monuments. Megalithic sites situated in Vidarbha are geographically concentrated in Nagpur district. Megalithic investigations carried out so far primarily mentions stone circles and cairns as the basic megalithic typology prevalent in the region amidst sporadic findings of menhirs and dolmens. Recent explorations carried out in the eastern part of Vidarbha specifically along the banks of Wainganga river, brought to light hundreds of megaliths displaying not only immense typological variety but also novel typological variants of megaliths which were hitherto unknown from Vidarbha. Their construction pattern, deposit and outer architecture was different from typical megaliths reported from Nagpur district. This diversity of megaliths with regard to inner architecture is invariably of great significance. It can be postulated that their unique inner architecture, arrangement of stones and funerary goods relates to complex burial practices prevalent in megalithic community along Wainganga banks. This unique pattern also suggests that Wainganga region had a distinct megalithic tradition which was somehow different found from the core region of Vidarbha. It appears that regional variations probably in sync with ecological adaptations were in vogue during megalithic period in Vidarbha. The present paper documents and analyses the significant typological variations amongst megaliths of Vidarbha and associated inferences.

Key-Words: *megaliths, typology, architecture, Vidarbha, stone circles, cairns, dolmens*

p. 539-549 – Social Organisation of the Megalithic People in Vidarbha, Maharashtra (India) by Shantanu VAIDYA, Rabindra Kumar MOHANTY

The Megalithic period in Vidarbha is contemporary to the Early Iron Age. The burials are mostly concentrated in the Wardha-Wainganga divide, i.e. present day Nagpur, Wardha, Bhandara and Chandrapur districts of Vidarbha region in eastern part of Maharashtra, India. The subsistence pattern and the settlement pattern of these people had definitely led to some

social and economic dynamism among the community reflected in the burials. These burials after statistical analysis give an idea of the emerging classes and complexity.

Keywords: *megalithic Vidarbha, grave goods, statistical analysis, social classes*

27 p. 551-573 – **Situating Megalithic Monuments in Tamil Nadu (India): Content and context** by K. RAJAN

The study of megalithic monuments is an important area of research in India. Beginning in the early part of the 19th century, the early explorations and excavations were largely sporadic and of an antiquarian nature, most being carried out by the colonial and Princely state administrators. The size of the megalithic monuments and the wealth of antiquities that were encountered in the graves attracted many scholars. Initially, many studies were focused on graves rather than habitation mounds. This led to the discovery of more graves rather than settlements, leading to theories that the megalithic people were nomads or semi-nomads. Anthropometric studies of the skeletal remains also pulled the research towards racial theories regarding the origin of these people, i.e. Dravidian or non-Dravidian, based on geographical distribution. In the post-Independence era, the research focused on the documentation of megalithic monuments and excavation of selected sites. By this time, the typology was almost standardized and organizations like Archaeological Survey of India, State Archaeology departments, University departments and individual scholars started documenting megaliths based on the standardized terminology, which facilitated the understanding the monuments which were spread all over India. Despite this recording work, the establishment of a chronology of the megalithic monuments evaded scholars for a long time. The main reason was that the cultural material unearthed in the graves could not be stratigraphically compared with that from settlements as there were hardly any excavations exclusively concentrated on habitations with burial sites. Further, it was widely believed that Black and Red Ware and iron were integral parts of the cultural milieu of the megalithic culture and the date associated with these influenced, indirectly, the chronology assigned to the monuments. Over time, the date for the start of iron usage in India changed progressively from 700 BCE to the current estimate of the early 2nd millennium BCE; Black and Red Ware appeared from the Chalcolithic period. All these issues contributed to the determination of the chronology of the megalithic sites. In addition, all the megalithic monuments fall under the umbrella term of ‘Megalithic Culture’ although they are encountered in pre-Iron Age, Iron Age and Early Historic cultural phases covering a period between the early 2nd millennium BCE to the beginning of the Common Era. The cultural, structural and ritual transformations that occurred with respect to the erection of megalithic monuments over a period of 2000 years could not be assessed due to limited excavation. There is enormous variation in both surface features and sub-surface cultural items. Above ground, all the megalithic monuments appeared similar but excavation revealed an entirely different picture. For example, cairn circles found during surveys were grouped in a single category based on visual appearance. On excavation, they were found to have many different forms, such as a simple cist, simple cist with a passage, transepted cist, double cist, pit burial, sarcophagus, urns and many more variants across the wider chronological period. Most theories and hypotheses were based on surface features. The cultural material unearthed in graves was selective in nature whereas the cultural material exposed in the excavation of settlements was more comprehensive. In the meantime, multi-disciplinary approaches such as archaeo-zoology, archaeo-botanical studies, archaeo-metallurgy and anthropology, provided new dimensions for understanding the megalithic monuments. Ethnographic studies and contemporary literary works provided clues regarding the rites and rituals

involved in the erection of the megaliths. Science-based investigations supported by a theoretical framework led to further clarity of the nature of megalithic monuments in South India.

This paper attempts to understand the megalithic monuments based on the extensive explorations and selective excavations carried out by the author in Tamil Nadu, the southernmost state of India. The author discovered more than 1500 archaeological sites associated with megalithic monuments in the landscape of Tamil Nadu, particularly in the river valleys of the Palar, Pennaiyar, Kaveri, Amaravathi, Bhavani, Vaigai, Vaipar and Tambraparni. The author excavated settlements with burial sites such as Mayiladumparai, Thandikudi, Thelunganur, Porunthal and Kodumanal to understand the cultural transformation. Mayiladumparai has Microlithic, Neolithic and Iron Age phases; Thandikudi has Pre-Iron Age and Iron Age phases; Thelunganur has an Iron Age phase; and Porunthal and Kodumanal have an Early Historic phase. All five sites are invariably associated with megalithic monuments. The results obtained from these excavations are discussed in order to understand the issues involved in the megalithic monuments of Tamil Nadu. The chronological aspects of the megalithic monuments and their cultural association with pre-Iron Age, Iron Age and Early Historic periods are discussed against the background of the cultural material unearthed in the excavated sites.

Key-Words: *South India, megalithic monuments, history of research, multidisciplinary approaches, Mayiladumparai, Thandikudi, Thelunganur, Porunthal and Kodumanal excavations, megalithic issues*



www.chauvigny-patrimoine.fr

Association des Publications Chauvinoises - A.P.C.
B.P. 90064 - F-86300 CHAUVIGNY
Tél. : 05 49 46 35 45

e-mail : apc@chauvigny-patrimoine.fr
www.chauvigny-patrimoine.fr

Directeur de publication : Max AUBRUN
Maquette - Mise en page : Sylvie CLÉMENT-GILLET



ISSN 1159-8646
ISBN 979-10-90534-74-2

Imprimé par Typo'Libris
Dépôt légal 3^e trimestre 2022